UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284568 3

UNIV. OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s12cahiersdelaqui01pg

Fr. Lit. C

PREMIER CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

CHARLES PÉGUY

Victor-Marie, comte Hugo

139960
4.10.16

A moi, Comte, deux mots.

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

AP
20
C15
ser. 12
no 1-3

139960
4/10/16

CAHIERS DE LA QUINZAINE

139960
4/10/16

Solvuntur objecta

CAHIERS DE LA QUINZAINE

Solvuntur objecta. — J'ai mis dans mon cahier que l'affaire Dreyfus avait un virus propre, qu'il y avait dans cette affaire, dans le tissu même de cette affaire un certain virus propre. Je viens de l'éprouver beaucoup plus que je ne m'y attendais. Beaucoup plus aussi et surtout que je ne l'eusse voulu. Je ne voudrais pourtant pas que ce virus inquiétât l'amitié que depuis dix et douze ans j'avais liée avec notre collaborateur M. Daniel Halévy. Une amitié peut être orageuse. Elle peut être traversée. Elle peut être malheureuse. Elle peut être douloureuse. Elle peut être combattue. — Elle peut être rompue. A la rigueur; et elle peut même être rompue pour une cause également honorable de part et d'autre, également honorable pour les deux parties. Il ne faut même qu'elle ne soit rompue que pour une cause également honorable pour les deux parties. Elle peut même être comme ajournée, prorogée, (quand on touche la quarantaine on y regarde à vingt fois avant de rompre), suspendue comme pour un temps et par exemple sous condition. Pourvu naturellement que ce soit sous condition honorable et loyale. Elle peut entrer comme en sommeil. Elle ne peut être ni inquiétée, ni troublée, ni suspecte, ni malade en dedans.

Ni inquiète, ni trouble.

Et il ne faut pas qu'on y regarde à deux fois, il ne faut pas qu'on réfléchisse, même en dedans, avant de tendre et de serrer une main.

Il faut que de tendre et de serrer une main, de serrer une main tendue, soit aussi prompt, aussi prêt, aussi invincible, aussi irrécusable, irréfrénable, que soi-même on ne puisse pas s'en défendre, qu'on n'y pense pas, aussi immédiat, aussi neuf, même intérieurement, aussi jailli, soit, fasse un geste aussi instantané, et non pas seulement aussi spontané, un geste aussi neuf, aussi joyeux, la joie d'une retrouvaille, aussi sans (aucune) arrière-pensée, et sensiblement aussi sacré que l'était dans les siècles chrétiens de faire de la même main droite le signe de la croix.

Aussi pas fait exprès. Nullement mis en délibération.

Une amitié peut être sacrifiée. Elle peut être perdue, elle ne peut pas être exposée.

J'ai la certitude et je puis donner l'assurance que je n'ai point outragé dans mon cahier Daniel Halévy. L'outrage est essentiellement une opération où il n'y en a qu'un qui sait au juste qui outrage, qui est outragé et s'il y a outrage : c'est celui qui outrage. L'outrage

est une opération essentiellement volontaire, intentionnée. Quand j'outrage, je m'y prends évidemment d'une tout autre encre. Je n'ai outragé que trois ou quatre fois dans ma longue carrière. Je n'ai jamais outragé de gaieté de cœur. Je sens, je sais trop bien tout ce qu'il y a d'impie dans tout outrage, même juste, même inévitable, même commandé, même dû. Je n'ai jamais outragé que de très dangereux ennemis publics. Ces quelques réprobations n'ont jamais été ni révoquées, ni contestées par personne.

Tout autre est l'offense. Ici on ne sait pas bien où l'on va. Une offense peut échapper. Une offense peut être malentendue. On peut offenser sans le vouloir, et même sans le savoir. On peut offenser non seulement sans le faire exprès, mais même sans s'en apercevoir. *Plus l'offenseur est cher, et plus grande est l'offense.* Si j'ai fait à Halévy cette offense que je n'ai point vue, je lui en demande pardon. Si j'ai offensé Halévy dans mon dernier cahier, je lui en fais, par les présentes, réparation.

Je lui en demande pardon sans arrière-pensée. J'ai trop le respect et le goût de la guerre pour croire qu'il faille et que l'on puisse faire la guerre à tort et à travers, pour me résoudre à faire une offense fratricide, une guerre impie. Halévy et moi, ou enfin Halévy et Péguy, nous sommes amis. C'est déjà tout. En outre

nous sommes plus et moins qu'amis. S'il y a plus qu'amis. Je veux dire que nous sommes voisins; commensaux de la même Ile-de-France. Voisins de campagne, voisins à la mode de Bretagne, ce qui fait trois ou quatre lieues. Quand je vais le voir, quand il vient me voir, par tous les temps, qui sont tous des beaux temps, il faut que nous franchissions, sous la pluie, sous le soleil, trois et quatre lieues de cet admirable pays, il faut que dans la poussière et dans la boue nous marchions sur la plaine comme des chemineaux, sur cette plaine admirable, il faut que nous montions et que nous descendions les mêmes côtes, les flancs coupés de ces deux admirables vallées de l'Yvette et de la Bièvre. Coupés dans le plateau. Découpés en courbes, en lignes uniques. Ce n'est pas plus beau que d'aller dans Paris, mais c'est une autre beauté. Cela crée une amitié propre. Ainsi naît une amitié propre. Une amitié rurale est d'une autre beauté qu'une amitié urbaine. Je ne parle point même, Halévy, des services que vous m'avez rendus, de tant de services d'amitié. Ce n'est point précisément d'ingratitude que j'ai à me défendre. Si j'entends bien. Cela serait trop grossier, et pour vous, (et pour moi.) Trop indigne de vous et de moi. Combien de fois n'avons-nous pas marché ensemble sur cette plaine, dans l'exercice et dans la fatigue, dans de brèves libérations des servitudes cérébrales, l'un conduisant l'autre et le reconduisant, combien de fois n'avons-nous pas navigué de compagnie sur cette immense mer, échangeant de rares propos, comme des marins, mais des propos de quelle confidence. Des propos de haute mer. Cette fois terrible, cette confidence terrible, que vous me fîtes il n'y a pas quelques

mois. Dois-je la trahir, *tradere*, la livrer au public. Vous me reconduisiez. C'était vous ce jour-là qui me reconduisiez. Nous remontions cette longue côte, cette longue route de Jouy, si merveilleusement, si harmonieusement roulante et déroulée, enroulée, déroulée, qui du bas de Jouy et des canaux et du moulin de la Bièvre monte insensiblement et sensiblement, également, sinueusement, comme un large ruban bien posé à plat sur un sol montant, longeant, bordant l'immense propriété des Mallet, cette large, cette noble route bien faite en serpent qui conduit graduellement jusque sur la plaine où l'on entre comme pour ainsi dire sans s'en apercevoir par l'aménagement, par le ménagement d'un admirable raccord. Et l'on y est comme sans y être entré, sans y être allé, sans y être monté. C'est long, et on y est déjà. Côte à côte nous montions cette route. Il faisait un temps de chien. Vous étiez enveloppé d'un grand manteau brun. Une sorte de bure. Moi aussi je crois. Nous nous taisions. Heureux ceux, heureux deux amis qui s'aiment assez, qui veulent assez se plaire, qui se connaissent assez, *qui s'entendent assez*, qui sont assez parents, qui pensent et sentent assez de même, assez ensemble en dedans chacun séparément, assez les mêmes chacun côte à côte, qui éprouvent, qui goûtent le plaisir de se taire ensemble, de se taire côte à côte, de marcher longtemps, longtemps, d'aller, de marcher silencieusement le long des silencieuses routes. Heureux deux amis qui s'aiment assez pour (savoir) se taire ensemble. Dans un pays qui sait se taire. Nous nous taisions. Nous montions. Depuis longtemps nous nous taisions. *Ce qui m'étonne,* dites-vous sans aucune entrée en

propos, (tant nous étions dans ce silence commun, dans ce silence *partagé*, instantanément prêts l'un pour l'autre, ouverts et silencieux, prêts et comme en réserve), *ce qui m'étonne*, dites-vous sans entrée, (Mais vous ne voulez pas que je rapporte ce propos. Vous avez tort. Mais il est à vous, puisque enfin il est de vous. Je dois m'incliner. Il était entré pourtant, il entra instantanément comme une pièce essentielle de ma pensée, de la méditation, et à la vérité il ne me quitte plus. J'y pense même, à vrai dire, il me revient plus souvent que je ne voudrais. Ce fut pour moi un éclair, une révélation soudaine, c'est-à-dire une de ces révélations d'une pièce capitale dans la pensée que l'on voit soudainement qui y était déjà, qui y était éternellement déjà, mais que soi-même tout seul on n'avait pas su voir, distinguer, formuler. Vous me répondez qu'une pièce essentielle d'une machine est souvent une pièce invisible. Vous avez raison. Mais le propre de la *Confession*, où il devient évident que j'incline, est de montrer de préférence les pièces invisibles, et de dire surtout ce qu'il faudrait taire. D'autre part il est certain qu'il n'y a point de réalité sans *confessions*, et qu'une fois qu'on a goûté à la réalité des *confessions*, toute autre réalité, tout autre essai paraît bien littéraire. Et même faux, feint. Puisque tellement incomplet. Comment faire. Garderai-je pour moi cette confidence terrible. La tairai-je donc jusqu'à la fin des jours terrestres. Elle me hante tellement. Depuis elle ne me quitte plus. Nous nous tûmes ensuite et jusqu'au bout. Vous me conduisiez, vous me reconduisiez de chez vous jusqu'à cette chaussée d'où l'on découvre l'étang de Saclay. Ce jour-là c'était vous qui me reconduisiez. Nous ne pouvions pas nous quitter.

L'un poussait l'autre. L'autre poussait l'un. *Je vais encore vous pousser jusqu'à Saclay*. Les confidences que l'on se fait sur cette plaine, mon cher Halévy, ne sont point celles que l'on se fait au Luxembourg et sur le boulevard Saint-Germain. Je ne dis pas qu'elles sont meilleures ou plus profondes, ni qu'elles ont plus de beauté. Rien n'est plus profond que le profond. Je dis qu'elles ont une autre beauté. Je ne dis pas non plus qu'elles sont plus rares. Plus secrètes. Rien n'est plus secret qu'une rue de Paris. Je dis qu'elles ont une autre rareté. Ce n'étaient jamais des confidences d'amertume, même cette grande que je ne dis pas, car nos caractères, qui diffèrent sur tant de points, ont ceci de commun que ni vous ni moi ne connaissons l'amertume. C'étaient généralement des confidences de tristesses et d'épreuves. Parce que c'est le sort commun. Vous en avez eu beaucoup plus que pour une part d'homme. Vous en avez eu que nous connaissons et que nous ne connaissons pas. J'en ai eu, j'en ai que vous ne soupçonnez pas même. Combien de fois n'avons-nous pas grimpé ensemble sur le talus de la route. Combien de fois n'avons-nous pas monté ensemble et descendu ces côtes. Et nous nous réjouissions ensemble de regarder ces vallées et ces routes, ces creux et cette plaine. Le plus beau pays du monde. Combien de fois, de toutes parts, n'avons-nous pas découvert ensemble ce village parfait de Saclay, le modèle du village français, (de plaine), et ses monumentales entrées de meules alignées dans les chaumes. Or c'est cette confidence même que j'aurais trahie, non pas seulement la confidence de l'ami, mais la confidence du voyageur et de l'hôte, la confidence de la route et de la table, de la marche et ensuite du fauteuil

devant le feu, la confidence du foyer même, le vôtre, — le mien, — l'hospitalité antique et la fraternité moderne. Je ne serais point seulement un ingrat. Je n'aurais point seulement commis ce péché dégoûtant d'ingratitude. Je serais un criminel. J'aurais fait une mauvaise action, j'aurais commis une action délibérément mauvaise, ce qui m'étonnerait de moi. Enfin je serais un sot.

Car je serais un bien mauvais marchand. Car j'aurais sacrifié bien légèrement, bien témérairement, à bien bas prix, pour rien, pour une boutade, un de ces biens qu'on ne remplace pas, parce qu'ils sont et irréversibles et irrecommençables, parce qu'ils sont des biens de mémoire et d'histoire, parce qu'ils sont de l'ordre de la mémoire et de l'histoire, parce qu'il y faut l'habitude et l'usage, parce qu'il y entre, parce qu'il y faut, parce qu'il y manquerait le lent travail, l'irréversible, l'incompressible, l'inrecommençable, l'élaboration de l'histoire propre, l'élaboration, la vieille, l'antique élaboration de l'histoire que l'on ne peut pas hâter. Non seulement que l'on ne refait pas, que l'on n'improvise pas, que l'on ne feint pas, mais que l'on ne hâte pas. Sur quoi on ne donne pas et on ne se donne pas le change. La lente maturation. La mémoire et l'histoire, le temps, le seul qui n'accepte pas qu'on lui donne le change. Pensez-vous que nous retrouverions jamais, que nous pourrions recommencer ces longues, ces lentes maturations, mûries au soleil et à la pluie de la plaine. On ne forme,

on ne lie d'amitiés de cette sorte qu'entre hommes du même âge, de la même génération, de la même promotion. Et il y faut toute une vie, dix, quinze ans de vie et d'exercice. Allons-nous, pour quatre mots, perdre tout cela, que nous ne referions plus, que nous ne retrouverions point. Qui nous manquerait, que nous regretterions éternellement. Allons-nous perdre dix, douze ans de la communauté d'une mémoire qui nous était chère. Allons-nous exposer les vingt ou trente ans qui nous restaient peut-être, qui nous eussent peut-être été accordés, qui étaient si harmonieusement, si conjointement préparés. Où nous eussions produit peut-être encore quelques œuvres pleines, vous comme vous les voulez, austères et à la Salluste, moi comme je veux les miennes. Ou comme je les peux. Car c'est ainsi qu'il faut, c'est ainsi que c'est bien. *Opus cuique suum*. Ce que nous perdrions, jamais nous ne le referions, jamais nous ne le retrouverions. Dix, douze ans de mémoire et la préparation si laborieusement, si longuement, si chèrement acquise de vingt ou peut-être des trente ans qui nous restent. Une vie ne se fait pas deux fois, une vie ne se joue pas deux fois. Une vie ne se refait pas. Les jeunes gens sont jeunes, mon ami, et nous nous sommes des hommes de quarante ans. Un homme qui ferait deux fois, qui recommencerait, qui vivrait, qui jouerait deux fois sa vie ne serait point un homme, une misérable créature pécheresse et précaire; un chrétien; il serait un être imaginaire, un Faust. Un homme qui aurait le droit, qui aurait ce pouvoir exorbitant, de recommencer, il ne serait point un homme, il serait un dieu, mon ami. Nous nous sommes des êtres réels. Nous sommes des pauvres êtres, de très pauvres êtres.

Il y en a beaucoup de plus beaux et de plus purs que nous. Il y en a, dit-on, de plus heureux. Il en est, dit-on, qui sont heureux. Il y en a innombrablement de plus saints. Il y en a de plus héroïques. Mais nous sommes des êtres réels, des hommes réels, assaillis de soucis, battus des vents, battus d'épreuves, rongés de soucis, acheminés à coups de lanières dans cette garce de société moderne. Allons-nous perdre au moins le bénéfice de tant d'épreuves. Une génération, une promotion ne se lie qu'entre soi, entre elle-même, à l'intérieur, au dedans, en dedans d'elle-même.

Et le propre de l'histoire et de la mémoire est que tout ce qui est de l'histoire et de la mémoire ne se recommence point.

Ne se remplace pas pour les vingt ou trente ans qui nous seront peut-être dispensés.

Il ne faut pas nous le dissimuler, Halévy, nous appartenons à deux classes différentes et vous m'accorderez que dans le monde moderne, *où l'argent est tout,* c'est bien la plus grave, la plus grosse différence, la plus grande distance qui se puisse introduire. Quoi que vous en ayez, quoi que vous fassiez, quoi que vous y mettiez et dans le vêtement et dans tout l'*habitus,* et dans la barbe et dans le ton, et dans l'esprit et dans le cœur, quoi que vous vous en défendiez, vous appartenez, et ici je

vous préviens que je ne vous offense pas, vous êtes, vous appartenez à une des plus hautes, des plus anciennes, des plus vieilles, des plus grandes, et puisqu'aussi bien nous nous expliquons, puisqu'il est entendu que nous ne nous flattons plus, une des plus nobles familles de la vieille tradition bourgeoise libérale républicaine orléaniste. De la vieille tradition bourgeoise française, libérale française. Vous êtes un doctrinaire, j'entends que de race vous êtes doctrinaire. Et moi. Moi vous le savez. Voyons, vous le savez bien. Tout le monde le sait.

Moi vous le savez bien. Les tenaces aïeux, paysans, vignerons, les vieux hommes de Vennecy et de Saint-Jean-de-Braye, et de Chécy et de Bou et de Mardié, les patients aïeux qui sur les arbres et les buissons de la forêt d'Orléans et sur les sables de la Loire conquirent tant d'arpents de bonne vigne n'ont pas été longs, les vieux, ils n'ont pas tardé; ils n'en ont pas eu pour longtemps à reconquérir sur le monde bourgeois, sur la société bourgeoise, leur petit-fils indigne, buveur d'eau, en bouteilles. Les ancêtres au pied pertinent, les hommes noueux comme les ceps, enroulés comme les vrilles de la vigne, fins comme les sarments et qui comme les sarments sont retournés en cendre. Et les femmes au battoir, les gros paquets de linge bien gonflés roulant dans les brouettes, les femmes qui lavaient la lessive à la rivière. Ma grand mère qui gardait les vaches, qui ne savait pas lire et écrire, ou, comme on dit à l'école primaire, qui ne savait ni lire ni

écrire, à qui je dois tout, à qui je dois, de qui je tiens tout ce que je suis; Halévy votre grand mère ne gardait pas les vaches; et elle savait lire et écrire; je n'ajoute pas *et compter*. Ma grand mère aussi savait compter. Elle comptait comme on compte au marché, elle comptait *de tête, par cœur*. Mais je ne sais pas comment elle faisait son compte, la brave femme, c'est le cas de le dire, elle n'a jamais réussi à compter que dans les dernières décimales. Vous savez que je me suis un long temps défendu. L'homme est lâche. C'est ici, c'est en ceci que je fus traître. Et en ceci seulement. L'École Normale, (la Sorbonne), le frottement des professeurs m'avaient un long temps fait espérer, ou enfin laissé espérer que moi aussi j'acquerrais, que j'obtiendrais cette élégance universitaire, la seule authentique. La seule belle venue. Vous connaissez le fond de ma pensée. Mes plus secrets espoirs ne vous ont point échappé. Les rêves de mes rêves ne vous sont point cachés. Eh bien, oui, je le dirai, j'irai jusqu'au bout. De cette confession. Puisqu'aussi bien vous le savez. Eh bien oui, moi aussi j'espérais qu'un jour j'aurais cette suprême distinction, cette finesse, cette suprême élégance d'un (Marcel) Mauss, (pas le marchand de vin), la diction, la sévère, l'impeccable, l'implacable diction, la finesse d'un *Boîte-à-fiches*. A cette expression, à ce lourd surnom trivial, à cette grossièreté vous reconnaissez que je ne me défends plus. Quarante ans est un âge terrible. Je me défendais aussi, d'être peuple, d'*avoir l'air* peuple, il faut le dire, pour une bonne raison. Il faut tout dire, même ce qui est bon. Il n'y en a pas tant. Eh bien je m'en défendais parce qu'étant peuple naturellement je n'exècre rien tant que de le faire *à la populaire* et ceux

qui le font *à la populaire*. Ceux qui le font à la *peuple*. Et même *à la démocratie*. J'ai horreur de cette sorte de pose. J'avais donc peur de poser de cette sorte de pose. Mais il faut me rendre. *Quarante ans sont passés*. A présent il faut me rendre. Il faut que je capitule. Cette élégance de Mauss. On ne peut rien vous celer. Le rêve de mes nuits sans sommeil, l'image de mes nuits de fièvre. Cette élégance de Mauss, il n'y faut plus penser. Cette élégance de Mauss il y faut renoncer. Ce fin du fin, ce fin profil, ce regard noble, assuré, nullement voyou, ce langage fleuri, ces lèvres amènes, ce veston démocratique mais fin, démocratique mais sobre, démocratique mais sévère, cette barbe bouclée, ardente blonde, flavescente ardescente, flavescente ardente rouge, bien taillée quadrangulaire descendante, diminuée descendante, secrètement rutilante, cette moustache non pas précisément, non pas vulgairement, non pas grossièrement conquérante, mais triomphante royale, presque de même couleur, ce long pantalon sociologue, ces manchettes républicaines, ce fin pli vertical du pantalon si également, si équitablement rémunérateur, ce fin parler haut allemand, ce teint de lys et de roses, il y faut renoncer. Ce gilet chaste mais voluptueux. Quarante ans est un âge terrible. Car il ne nous trompe plus. Quarante ans est un âge implacable. Il ne se laisse plus tromper. Il ne nous en conte plus. Et il ne veut plus, il ne souffre plus que l'on lui en conte. Il ne cache rien. On ne lui cache rien. Il ne nous cache plus rien. Tout se dévoile; tout se révèle. Tout se trahit. Quarante ans est un âge impardonnable, ce qui, dans le langage du peuple, Halévy, veut dire qu'il ne pardonne rien. Car c'est l'âge où nous devenons ce que nous sommes. Or ce que

je suis, Halévy, il suffit de me voir, il suffit de me regarder, un instant, pour le savoir. Un enfant y pourvoirait. J'ai beau faire; j'ai eu beau me défendre. En moi, autour de moi, dessus moi, sans me demander mon avis tout conspire, au-dessus de moi, tout concourt à faire de moi un paysan non point du Danube, ce qui serait de la littérature encore, mais simplement de la vallée de la Loire, un bûcheron d'une forêt qui n'est pas même l'immortelle forêt de Gastine, puisque c'était la périssable forêt d'Orléans, un vigneron des côtes et des sables de Loire. Déjà je ne sais plus quoi dire, ni même comment me tenir même dans ces quelques salons amis, où j'allais quelquefois. Je n'ai jamais su m'asseoir dans un fauteuil, non par crainte des voluptés, mais parce que je ne sais pas. J'y suis tout raide. Ce qu'il me faut, c'est une chaise, ou un bon tabouret. Plutôt la chaise; pour les reins; le tabouret quand j'étais jeune. Les vieux sont malins. Les vieux sont tenaces. Les vieux vaincront. Mon vêtement et mon corps, (ce premier vêtement, ce déjà vêtement), (et ça m'étonne, car j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde, pourtant j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde), (je ne parle pas pour le corps, je parle pour l'autre, pour le deuxième vêtement, je ne parle pas pour le vêtement organique, je parle pour le vêtement industriel, ancien organique, en tissu industriel, ancien organique, non plus en tissu cellulaire vivant actuellement organique pour ainsi dire histologique), mon vêtement, et aussi mon vêtement de dessous, mon vêtement le corps, mes souliers, la semelle de mes souliers, la terre qui est sous la semelle de mes souliers, les deux pieds qui sont dans mes souliers, les jambes qui sont au bout des pieds, en par-ici,

l'homme qui est au bout des deux jambes, toute ma tenue, toute mon attitude, le courbement commençant de mes épaules, cette voûte commençante, l'inclinaison de la tête sur la nuque, les jours de fatigue, et déjà les autres jours, (car tous les jours sont déjà des jours de fatigue; mais ce qu'il y a de bien, et de consolant, ce qu'il y a de merveilleux, c'est comme on en abat tout de même les jours de fatigue. Comme on en met par terre. Heureusement. L'homme est une bête, une mécanique d'une souplesse, d'une élasticité incroyable. Et on a l'impression que ça peut durer des années et des années, trente, quarante ans, que ça peut durer toujours. Je crois même que l'on ne fait rien de si neuf, de si frais que certains jours de fatigue. Et en outre je crois que je ne le dis pas, que je ne le pense pas pour me consoler. Mais parce que c'est vrai. On a l'impression que si on n'était pas fatigué, au moins d'une certaine fatigue, si on était totalement neuf, totalement frais, on n'irait pas même jusqu'au travail, pas même jusqu'au travail neuf, jusqu'au travail frais. Qui est le premier travail, la première zone, le commencement du travail. On resterait *en deçà* du travail, où c'est encore plus neuf, et encore plus frais. Il faut être un peu culotté pour travailler, même dans le neuf et dans le frais. On est fatigué en se levant, on se met fatigué à sa table de travail. Et puis un roulement s'établit. On ne travaille jamais si bien, le métier, le registre ne rend, ne joue jamais si bien que quand on a commencé un peu fatigué. Il y a comme un entraînement de la fatigue au travail, (de la journée), comme un réensemencement, pour le travail de la journée, de tout ce résidu de tout le travail antérieur, de toute la vie passée. (Qu'est, pour

la mémoire, la fatigue, notamment pour la mémoire organique). On se sent tout à fait comme en manœuvres, où on se réveille toujours fatigué. On a les jambes raides en se réveillant, en *étant réveillé* trop tôt le matin avant jour dans la paille, (quand on a pu toucher de la paille); dans les brouillards du matin, dans les fins brouillards de septembre, dans les brouillards de la Loire et du Loiret, de la Somme, du Lunain et de l'Ornain, et de l'Orge, et du Cousin, et de l'Armançon, et du Petit et du Grand Morin on traîne lamentablement, raidement les premières poses. Les pieds vous font mal, vous cuisent, vous brûlent, toute la peau est excoriée. Mais une fois dérouillé, une fois décrassé, tout cela n'empêchera pas de chanter au soleil de midi. Car il s'établit une sorte d'équilibre de marche. Et on ne sait comment : les pieds ne sont plus excoriés. Ainsi vont les étapes journalières d'écrire à la table de travail. Il s'établit un certain équilibre de travail. La fatigue ne revient que le soir, au gîte d'étape, juste au moment de quitter.) l'inclinaison de la nuque sur les épaules dans le milieu entre les deux épaules, la plantaison de la tête sur les épaules par l'intermédiaire, par le ministère de la nuque, toute l'inclinaison (générale) du corps en avant dénonce, trahit ce que je suis, car je le deviens, puisque je le deviens : un paysan (non) égaré. L'inclinaison commençante générale vers la terre nourricière, vers la terre mère, vers la terre tombeau. L'inclinaison générale en avant. C'est ainsi qu'on finit par se ramasser par terre. Je sens déjà l'incurvation, l'incurvaison générale, latérale, transvers(al)e, horizontale aux épaules, verticale aux reins. Il faut dire aussi que c'est le courbement, la courbure, la courbature, l'inclinaison de l'écrivain sur

sa table de travail. Je sens déjà mes épaules se courber. Je vois bien. Je vois que je ne finirai pas comme ces messieurs de la ville, qui se tiennent droit jusqu'au bout, debout jusqu'au bout, et même un peu plus droits quand ils sont vieux que quand ils sont jeunes. Je finirai comme le général; vous savez bien, le célèbre général; mais oui, le général qui passe; enfin le général commandant le cinquante-cinquième corps d'armée; *v(oi)là le général qui passe; tout cassé, tout bancal, tout bossu, tout malfichu.* Je serai un vieux cassé, un vieux courbé, un vieux noueux. Je serai un vieux retors. Je serai peut-être un vieux battu (des événements de cette gueuse d'existence). Je serai un vieux rompu, un vieux tordu, un vieux moulu, un vieux tortu, toutes les rimes (populaires) en *u,* sauf deux (ou trois) dont l'une est que je ne serai certainement pas un vieux cossu. En quoi je me distinguerai de quelques fermiers de la Beauce. Et de quelques-uns, moins nombreux, du val de Loire. Qui ont plus d'écus au Comptoir d'Escompte que leurs aïeux n'en eurent jamais à quatre pieds de profondeur sous la cinquième dalle à gauche en partant du mur de refend qui jointe le bout de la cuisine et jouxte la belle chambre, la chambre à coucher, la chambre des maîtres. Je serai un vieux tassé, un vieux chenu. On dira : *c'est le père Péguy qui s'en va.* Oui, oui, bonnes gens, je m'en irai. *Rêve des jeunes ans, qu'êtes-vous devenu?* Ces lèvres suaves, ces gestes courtois. Cette suavité, cette courtoisie bien française. A peine allemande. Je serai un vieux rabougri, ma peau sera ridée, ma peau sera une écorce, je serai un vieux fourbu, un raccourci de vieux *pésan.* Exactement pai*san,* en appuyant sur *paî,* en écrasant *paî* d'une seule émis-

sion de voix très ouverte, large ouverte, nullement une diphtongue mouillée. Non point en traînant sur *paî*, en traînant *paî*, mais en le nourrissant *au contraire*. Trop de vieux derrière moi se sont courbés, se sont baissés toute la vie pour *accoler* la vigne. Avec cet osier rouge tendre brun que l'on vend au marché, cueilli, coupé des bords de la Loire, des fausses rivières, des îles longues de sable, des sables mouvants, des sables fixés, des mares courantes, des retours d'eau. Des mortes rivières. Des mortes eaux. Cet osier flexible, au bout flexible, au bout vimineux, à l'extrémité viminale, à l'extrémité de couleur de plus en plus ardente, de plus en plus sève et flexible jusqu'au bout; encore comme tout mouillé intérieurement, dans sa sève même, dans sa sève qu'il garde, de l'eau de la rivière. Peuple laborieux. J'en ai trop derrière moi. Je crois que c'est pour ça que j'ai ce vice de travailler. Puissé-je écrire comme ils accolaient la vigne. Et vendanger quelquefois comme ils vendangeaient *dans les bonnes années*. Puissé-je écrire seulement comme ils causaient. Trop de vieux, (et de vieilles), ont vécu sur la vigne, sur la délicate vigne, penchés comme sur une enfant, penchés toute la vie, (ce qui donne des courbatures quelquefois même à ceux qui sont habitués, *qui ont l'habitude, (il n'a pas l'habitude)*, penchés, courbés, pliés, *en deux* comme le disait ma grand mère *(on est toute en deux)* pour tailler, sarcler, biner, choyer, désherber, cajoler, regarder, (regarder croître, regarder pousser, regarder mûrir, encourager; pousser du regard), (faire réellement pousser du regard), vendanger d'ingrates et de reconnaissantes vignes. Ils disaient plus simplement : *J'va* travailler *la vigne*. Tout ce qu'on faisait à la vigne

s'appelait travailler. Excepté toutefois vendanger, parce que c'est la récompense et le gain, qui s'appelait *faire la vendange*. Et bien qu'on y attrape des rudes courbatures, ce n'était censément pas travailler. C'était la plus grande fête chômée de l'année religieuse et civile.

Par exemple je vois bien que je n'apprendrai jamais l'escrime. Je ne saurai jamais, je n'aurai jamais cette pointe, aristocratique et bourgeoise, ce point, cette pointe uniponctuée. Ce battant, ces battements, ces repiquements incessants, infatigables dans un cercle idéal, (imaginaire), qui n'est pas si grand seulement qu'un anneau. Ces demandes et ces réponses si précipitées, si battantes, si instantanées. Si déliées, si fines. Cette conversation. Je sais très bien la baïonnette, au contraire, parce qu'elle est triangulaire, quadrangulaire, (c'est un tiers-point d'acier tout neuf, tout étincelant), parce qu'elle est au bout d'un fusil. Ça c'est une arme. Tous les bons souvenirs de cette année où *nous en avons fait*. C'en était ça une escrime. Quels commandements. Quelles voltes et virevoltes. Quel(s) assouplissement(s). Nous en avons respiré, de l'air. Quelles passes d'armes. Nous en avons encore le souvenir dans la mémoire des muscles des cuisses. Et je me serais si bien battu avec des armes du quinzième siècle. Ces armes étaient des outils, en effet, à peine dissimulés, à peine déguisés, à peine adaptés. Je ne saurai jamais

faire des armes. Je me serais si bien battu avec ces anciennes armes. C'étaient des outils d'ouvriers et même de paysans, à peine *habillés,* les *habillements de guerre,* des bêches, des pelles et des pioches, des piques et des pics, des haches et des crocs, (au bout d'un bâton ça faisait la hallebarde), des cognées, des hachettes, des marteaux, (des masses d'armes), (c'était l'homme d'armes qui était l'enclume, et c'était l'homme d'armes qui était le forgeron). (Et c'était quelquefois l'homme d'armes qui était le marteau (dans *Eviradnus*). Il s'agissait en effet d'entrer dans le fer comme le paysan entre dans la terre, et dans le bois, le bûcheron, comme l'ouvrier entre dans le bois et dans le fer. Ou il s'agissait d'écraser le fer comme l'ouvrier assomme, comme l'ouvrier martèle, comme l'ouvrier écrase le fer. *On se forge,* comme dit l'autre, et ce n'était point seulement pour les besoins de la rime :

On se forge,
On s'égorge,
Par saint George!
Par le roi!

La *cuir*asse et le heaume était de fer et de *cuir*. De part et d'autre, ouvrier, paysan, homme d'armes, la peau même était de cuir. Les armes étaient des faux emmanchées. Un ouvrier valait un homme d'armes. Un homme d'œuvre valait un homme d'armes. Un homme valait un homme. Un paysan qui prenait sa faux, un artisan qui prenait son marteau n'était pas sensiblement inférieur à l'homme d'armes qui prenait sa masse d'armes. La masse de

travail valait, pesait la masse d'armes. Un homme pesait un homme. Aujourd'hui un ouvrier ne travaille pas avec un fusil Lebel ou un canon de 95.

Ainsi par cette courbure, par ce courbement général déjà la terre penche mon front vers la terre. Quand je m'en vais déjà, les mains derrière le dos, mon parapluie sous le bras, le dos rond, je sens monter la courbure, suivant la terre, pensant à la terre. Je marcherai avec un bâton, comme les vieillards thébains, (ces autres paysans). Il ne faut pas m'en défendre. Il ne faut donc pas non plus que l'on m'en défende. Comme je ne m'en défends pas, ainsi que l'on ne m'en défende pas. Il y a deux bonnes raisons, au moins, pour que je ne m'en défende pas, pour que l'on ne m'en défende pas. Sans compter la troisième d'abord, c'est que d'être peuple, il n'y a encore que ça qui permette de n'être pas démocrate. La première suffit, c'est que ce serait parfaitement inutile. De telles défenses ne sont pas seulement impies, elles ne sont pas seulement fausses, elles ne sont pas seulement ingrates, elles ne sont pas seulement des défenses d'ingratitude, de telles défenses n'ont jamais servi à rien. Et elles ne sont pas seulement inutiles, elles ne sont pas seulement vaines. Elles sont sottes.

Elles sont doublement sottes. Sottes parce qu'elles sont inutiles. Et c'est déjà beaucoup. Sottes parce qu'elles sont condamnées. C'est plus que suffisant,

c'est tout. Sottes aussi, en deuxième, et ce sera la deuxième raison, bien que la première suffise, et au delà, sottes aussi parce qu'elles sont sottes. Parce qu'elles sont gauches. Dans de telles défenses on voit bien ce que l'on perd, on ne voit nullement ce que l'on gagnerait. On ne devient jamais qu'un bourgeois manqué, un bourgeois feint, un faux bourgeois, un bourgeois faux. Et on perd d'être un authentique paysan. On ne gagnerait jamais des qualités qui manquent, des vertus que l'on n'a pas. Et l'on perd ce que l'on a de meilleur, mettons que je veux dire le peu que nous avons de bon.

Je ne vous parle pas des autres avertissements que j'ai reçus, des avertissements que j'ai reçus de toutes parts; des sourds avertissements profonds intérieurs; des inclinaisons, des courbures, des pentes intérieures; des courbatures intérieures; et de ces singuliers, de ces profonds avertissements intérieurs qui nous viennent du dehors; de ces admonitions sévères et justes. Quelqu'un récemment m'a reconduit proprement dans ma catégorie, m'a ramené vivement dans ma *classe* de paysan. Il a eu raison. Le monde bourgeois, qui se tient, qui existe, est bon, mon cher Halévy, le système bourgeois qui se tient, le langage bourgeois, le *monde* bourgeois. Et le *monde* ouvrier aussi, (à part), qui se tient, qui existe, le système ouvrier, le langage ouvrier; et aussi le *monde* paysan, (à part), qui se tient, qui existe, le système paysan, le langage paysan. Le monde pauvre, le système pauvre, le langage pauvre. Qui se tient, qui existe. Il n'y a de mastics que quand on veut mêler l'un de l'autre, l'un dans

l'autre, les deux mondes, le monde riche et le monde pauvre, les deux systèmes, les deux langages. Sentimentalement, arbitrairement, gratuitement. Mêler. Tout ça l'un dans l'autre. Alors il y a de ces contaminations que nos typographes nomment si savamment, si opportunément des mastics. La vieille distinction des genres avait du bon dans la société. Faux riches, faux pauvres, également manqués, également malheureux, également inexistants, également méprisables. Également dangereux peut-être, qui rendent malheureux tout le monde, également les uns et les autres, qui involontairement trompent tout le monde, également les uns et les autres, qui font, qui involontairement font de fausses ententes, de faux accords, de fausses pénétrations, de fausses intelligences, tout ce qu'il faut pour aller mal, des mastics enfin.

Des paix boiteuses, des paix fourrées.

Je serais un grand sot de ne pas me laisser faire, de ne pas me laisser redevenir, reconquérir paysan. Plus que tout autre je serais un grand sot. Plus que jamais en ce moment même je serais un grand sot. Cette année même il m'a été donné en plein ce que je demandais, en vain, depuis dix ans et plus, ce qui m'avait été donné une fois, une première fois. Il m'a été donné de commencer, de mettre tout ce qu'un homme peut

mettre de son être à représenter les quatorze ou quinze mystères, le mystère unique de la vie et de la vocation et de la sainteté et du martyre de la plus grande sainte je crois qu'il y ait jamais eu. On m'a généralement accordé que c'était une entreprise difficile, et en un certain sens, en ce temps moderne, comme une gageure. Pour achever cette entreprise, pour tenir cette gageure, au sens où en effet elle est une gageure, dans le sens et dans la mesure où en effet, dans ce temps moderne, elle est une gageure, (à quatre et cinq siècles temporels de nos authentiques chroniqueurs), sans parler des secours spirituels dont j'ai si évidemment besoin, il faut aussi que moi aussi je pense à mon temporel. Or mon temporel dans la représentation de cette grande histoire ce n'était pas seulement que cette histoire, la plus grande histoire, ce n'était pas seulement que cette grande histoire éternelle avait la plus grande inscription temporelle, mais mon point d'appui temporel si je puis dire à moi-même, c'était que cette histoire temporelle, c'est que cette inscription temporelle est une histoire, une inscription de chez nous. C'est mon seul atout, (temporel), dans ce terrible jeu. Je serais un grand sot de le jeter, ou de le négliger, ou de le diminuer, ou de le laisser diminuer en mes mains. De le laisser tomber. Dans ce terrible jeu, dans ce terrible engagement je n'ai pas une chance à négliger, pas une chance, (temporelle), à perdre. Dans la mesure, dans le sens, au sens et dans la mesure où il y a du temporel sous tout cela, au sens et dans la mesure où l'éternel même est inséré, raciné dans tout ce temporel. Cette avarice sordide, cette âpreté paysanne même qui se réveille, qui me remonte me fait un engagement elle-même, un commandement, exige,

me fait une recommandation, une exigence de ne rien laisser perdre de ce faible, de cet immense avantage temporel. Vraiment je serais un grand sot d'y manquer. Ma propre infirmité me fait un devoir de ne rien laisser échapper. Je serais plus qu'un sot, plus et moins, je serais un certain coupable d'y manquer. De ne pas me laisser refaire, de ne pas me laisser redevenir un paysan de chez nous. Tout éternel est tenu, est requis de prendre une naissance, une inscription charnelle, tout spirituel, tout éternel est tenu de prendre une insertion, un racinement, plus qu'une infloraison : une placentation temporelle. J'entends tout éternel humain. Mais cette grande histoire éternelle, cette histoire d'éternelle sainteté est venue au monde dans notre pays, cette grande histoire éternelle est une histoire de chez nous. Le temporel est la terre et le temps, la matière, le terroir, le terreau de l'éternel. Mais cette grande sainte était une fille de chez nous; une fille de France; une fille de la campagne; une fille de paysans. Avouez qu'ayant entrepris cette difficile entreprise, que l'ayant commencée, qu'ayant reçu de la commencer, à présent je serais un grand sot, moi-même de ne pas me laisser redevenir (ce) paysan. Je me priverais moi-même, je m'enlèverais mon principal, mon seul atout, temporel. Quelque sot. Pensez, mon cher Halévy, n'est-il pas effrayant de penser que son père et sa mère, son oncle Durand Lassois, ses trois frères, sa grande sœur, ses amies, Mengette, Hauviette, *madame Gervaise* étaient des gens comme nous en avons tant connus étant petits, comme nous eussions été nous-mêmes, comme nous allions être nous-mêmes, (or si nous pouvions tranquillement le redevenir), étaient exactement, étaient identi-

quement des gens comme tous ceux où nous avons vécu étant petits. Et que toute cette grande histoire est sortie de là.

Tout ça, monsieur, c'était pour vous dire. Vous reconnaissez là leur formule habituelle. *Tout ça,* mon cher Halévy, *c'était pour vous dire* que ce malentendu qui s'est ému entre nous vient premièrement et pour une bonne part de ce que je ne me suis point méfié de vous. Voici ce que je veux dire. J'ai beau me sentir et sentir que je redeviens paysan, ou plutôt à cause même et par cela même que je me sens redevenir paysan, je n'ai jamais aucune affaire, aucun malentendu avec les messieurs proprement dits. Avec les bourgeois bourgeoisants. Car alors, le sachant, je me méfie. Je me méfie même doublement. Je me méfie d'eux et je me méfie de moi. Je me méfie d'eux sachant qu'ils sont bourgeois et je me méfie de moi sachant que je suis paysan. Je me méfie de part et d'autre, pour eux et pour moi, pour le point de départ et pour le point d'arrivée. Je respecte très bien, quand il faut; quand je veux, *quand je sais qu'il faut,* quand je suis averti, quand je me méfie: les compartiments sociaux, les catégories sociales. Je respecte très bien. Je sais très bien; respecter. Je ne suis pas suspect d'oublier les classements sociaux, ni d'en oublier ni d'en méconnaître

l'importance. Dans le monde moderne. J'en ai parlé, j'en ai traité plusieurs fois dans les cahiers, je viens d'en parler, non sans une certaine amertume. Je fais presque trop profession, métier d'en parler, d'en traiter dans les cahiers. C'est devenu un peu trop mon métier. Mettons que c'est une pièce essentielle, un gond, un genou, une articulation de ma philosophie sociale. Je sais très bien quand il faut garder les distances, garder *mes* distances, garder mes distances de pauvre. J'ai appris. Ou pour mieux dire, pour dire juste, je n'ai pas appris, je n'ai pas eu à apprendre. C'était mon instinct, je n'ai eu qu'à revenir à mon instinct profond. Moi aussi mon instinct, mon malheureux instinct est de me méfier. Moi aussi je ne tiens pas à me mêler avec les riches. Surtout quand ils sont libéraux, quand ils appartiennent à la bourgeoisie libérale. On s'entendrait encore mieux, je dis uniquement pour le propos, avec les propres réactionnaires. Il n'en revient, on n'en récolte jamais rien de bon. Ni pour le riche, vous en êtes la preuve. Ni pour le pauvre, vous m'en faites la preuve. C'est l'instinct du paysan que de respecter le monsieur. Comme le paysan avait raison.

Là est exactement le point, le nœud du débat, le nœud ponctuaire, il ne faut pas se le dissimuler. Je faisais exception pour vous. Avais-je tort, avais-je raison, nous ne le saurons que quand nous ne serons plus. *Nul homme,* disaient les anciens, *ne peut être estimé heureux (avoir été* heureux, *beatus* fuisse,) *tant*

qu'il n'est pas mort. Nul homme aussi peut-être ne peut être estimé sage, *avoir été* sage, *sapiens* fuisse. Ces quelques propos, ces quatre mots que vous avez jugés, que de bonne foi vous avez trouvés offensants, vous ne les avez jugés, vous ne les avez trouvés offensants que parce que vous les avez entendus dans le sens bourgeois, sur le plan bourgeois, dans le langage bourgeois. Et moi je n'ai cru pouvoir vous les mettre, je ne me suis cru permis de vous les dire que parce que je vous les disais dans le sens peuple, sur le plan peuple, dans le sens, dans le langage peuple. Vous avez raison. Si ce sont des mots de salon, dits au coin de la cheminée, savamment placés, poussés, pointés, ils sont offensants. Ils ne sont pas, ils ne font pas seulement des offenses, ils sont méchants, et bien gratuitement méchants. Alors, c'est bien. Je vous en demande pardon. Sans arrière-pensée. Je vous en apporte caution bourgeoise. Je vous en dois, je vous en fais réparation bourgeoise. Mais moi je vous avais dit, je vous avais lancé ces quatre mots comme des mots peuple; peuple au point de départ; peuple aussi, je le pensais, au point d'arrivée; de peuple à peuple; il fallait me répondre du même ton; je m'attendais à tout, mais du même ton; je vous avais mis ces quatre mots comme des mots d'atelier, entendons-nous bien, non pas comme des mots d'atelier de peintre et de Montmartre, (qui ne sont déjà souvent pas si mal, mais enfin c'est (aujourd'hui) un tout autre monde), mais comme des mots d'atelier d'ouvrier (j'en ai tant entendu dans mon enfance, de ces cordialités rudes, de ces feintes brusqueries, de ces bourrades parlées, dits d'un si bon cœur, entendus, reçus d'un si bon cœur), (et qui rebondissaient si bien, c'est-à-dire si

juste, si dans le même ton qu'ils étaient partis, dans le même ton qu'ils avaient été lancés, à moins d'un *comma* près, à zéro près), *(zéro virgule zéro)*, comme des mots de travail, comme un mot qu'on lance, comme un forgeron, comme le maréchal-ferrant, comme un mot qu'on lance dans l'intervalle que le lourd marteau sonne sur la lourde enclume. Comme un mot à rebondissement, une balle, un mot (bien) rebondissant. Je vous l'ai dit aussi, donc, aussi comme un mot de régiment. Comme un mot de frère d'armes, comme un mot de mess et de chambrée. Comme un mot de camarade, de compagnon, (d'atelier); de camarade (d'atelier) à camarade (d'atelier); de compagnon à compagnon; presque comme un mot de compagnonnage. Vous ne l'avez pas entendu ainsi. Donc j'ai eu tort. Je me rends bien compte que pour jouer il faut être deux, même aux rudes jeux du travail, et qu'il faut être d'accord, profondément, avoir posé un statut profond, fût-il tacite. Ainsi ce n'était plus, ce n'était pas une offense. Exactement ce n'était *pas encore* une offense. C'était une rude cordialité. L'offense est née très précisément au changement de sens, au changement de plan, au changement de langage. Au changement de registre. La balle, partie d'un certain jeu, a été reçue dans un autre jeu. Malencontreusement. J'ai donc eu tort. Un mot, un propos, commencé, lancé dans un certain sens, dans et sur un certain plan, dans un certain langage, a été continué, reçu dans un autre sens, tout autre, dans et sur un (tout) autre plan, dans et sur un (tout) autre langage. J'ai eu tort de ne pas le prévoir, de ne pas compter, de ne pas prévoir qu'il en pouvait être ainsi, qu'il en devait peut-être être ainsi, *qu'en fait* il en serait

ainsi. Qu'il y aurait, qu'échappé de mes mains il serait créé ce malentendu par changement de mains, qu'il serait créé cette offense, fausse, réelle, par changement de sens, par changement de plan, par changement de langage. Par changement de registre. Par une discontinuité, par une rupture de transmission. J'ai tort.

C'est celui qui met le jeu en train qui doit prévoir les accidents du jeu. Celui qui engage la partie doit penser à tout. Mais est-ce bien moi seulement qui ai engagé la partie.

Vous faites de grands voyages, Halévy. Non pas seulement par chemin de fer et bateaux. Mais pour découvrir ce pays de France, (et même découvrir, une fois de plus, une fois encore, une fois après tant de fois, ce que l'on connaît déjà, ce que l'on connaît si bien, ce que l'on a déjà découvert tant de fois), mais pour découvrir ce pays de France sur les routes de France vous faites de grands voyages à pied. Comme le vieux Quinet, rentrant d'exil, reprenait possession du sol de France, battant sur toutes les routes de France, Français Juif errant, ainsi vous jeune, et déjà moins jeune, vous prenez possession de tant de terre et de tant de route, de cette terre toujours nouvelle. Et nous sommes bien en effet, en tant de sens, les élèves du vieux

Quinet, des jeunes Quinet renaissants, si je puis dire, renés, comme lui, comme ces vieux républicains des républicains nationalistes, (ces mots, ce mot ne jouant ici aucunement dans le sens politique, naturellement, dans et sur le plan politique, dans le langage politique), enfin des républicains patriotes, foncièrement, profondément, essentiellement, je dirai substantiellement français. Vous avez écrit, vous avez pour une part publié, vous pensez, vous construisez, vous écrirez encore des relations de ces voyages, de ces grands voyages, dont nous finirons bien par faire un cahier. Vous avez écrit, vous avez publié sur la marche même une ou deux pages admirables que nous finirons bien par mettre en tête de ce cahier. Si marchantes à la fois et ensemble si considérantes. Si marchantes et si méditantes. Vous aimez surtout, vous me l'avez dit cent fois, vous me l'avez écrit, vous avez dû l'écrire quelque part, vous aimez surtout aller voir, visiter, aller causer dans cette vallée de la Loire. Vous allez y retourner. Vous aimez faire causer les vignerons au bord de la vigne, (et non pas seulement les chemineaux au bord de la route, au bord du chemin, à l'orée du bois, au débouché du sentier, de la route, au défilé du chemin creux), vous aimez causer avec eux, faire causer les garçons de ferme, les moissonneurs, qui ne sont pas tous Belges, vous ne redoutez point, au contraire, d'entrer jusque dans les auberges. Vous aimez, notamment, vous aimez faire ce grand voyage de remonter jusqu'à ce Bourbonnais, qui est précisément le pays de ma grand mère. Vous allez y retourner. Vous direz bonjour en passant pour moi à ce petit pays de Gennetine(s), que je n'ai jamais vu, d'où je viens, que je ne sais pas

même écrire, et à Dornes, qui lui au moins est dans le dictionnaire. Eh bien, Halévy, ce que je vous demande c'est précisément de faire un autre grand voyage, c'est de faire aussi le grand voyage de venir jusqu'à moi, jusque dans mon pays. C'est à dire. Quand vous êtes avec moi, Halévy, quand vous êtes dans mon pays, dans mon pays de pensée et dans mon pays de parole, dans mon pays de langage ce que je vous demande c'est de bien savoir malgré les apparences, malgré les aspects, c'est de bien vous rappeler, c'est de n'oublier point, malgré des apparences trompeuses, malgré de trompeuses ressemblances, malgré l'École Normale et tant d'apparences, d'autres apparences, malgré un voisinage, des voisinages trompeurs c'est de bien faire attention que quand vous êtes avec moi c'est que vous avez en réalité fait le même voyage. C'est que vous êtes rendu au même point. C'est que vous êtes en réalité rendu au point d'aboutissement du même voyage. Vous avez effectué le même déplacement. Quand vous êtes avec moi, Halévy, vous êtes dans une maison de paysan; vous êtes dans une de ces fermes de Beauce, (j'y suis comme garçon de ferme, hélas, comme laboureur, non comme fermier), dans une petite maison de culture de Saint-Jean-de-Braye, de Vaumainbert, (lui aussi je ne sais pas comment il s'écrit; et pourtant ce que j'y suis allé *des* fois. Cela prouve qu'il y a une grande distance entre la réalité et l'enregistrement de la réalité.) dans une petite maison de vigneron de la Barrière-Saint-Marc et de Fleury-aux-Choux, de Saint-Jean-de-Braye et de Combleux, de Chécy, de Vennecy, de Bou, de Mardié. Loury, Boigny, qu'il faut prononcer *Bŏgny*, avec un *ŏ* très bref, Don-

nery, qu'il faut prononcer *Deaunnery*, avec un ō très long, un *eau* qui n'en finit pas, qui devant le double *n* résonne comme un tonnerre grave très long. Pourquoi l'un et l'autre, je ne sais pas. C'est la règle. Ces choses-là sont plus anciennes que la grille de l'octroi. J'y pensais encore, je pensais justement à vous à mon dernier voyage à Orléans, pour la Foire du Mail. Je pensais que dans ces faubourgs d'Orléans, (ils ne disent pas *la banlieue*, dans le pays, c'est Paris qui a une banlieue), dans ces grands faubourgs d'Orléans, dans ces communes faubourgs je connais, après vingt ans d'absence, (ou *la vie d'un joueur*, c'est le cas de le dire), (beaucoup plus même que vous ne pouvez le penser, beaucoup plus que vous ne pouvez le savoir), il y a peut-être bien encore quinze ou vingt maisons de paysans, vignerons, où je suis reçu comme un vieil ami, comme un déjà vieux camarade, où les vieux et les femmes me reçoivent, m'accueillent, me traitent, *me causent* comme un fils, où les enfants déjà vieux m'accueillent comme un frère. C'est à moi qu'on dit si les filles sont mariées, et à qui, et comment, et si elles ont déjà des enfants, *(ça vient plus vite que des rentes)*, et *si la récolte sera bonne cette année, (a n'sra pas ben bonne core c't année)*. Ce qu'il y a de plus fort c'est que c'est vrai ; généralement vrai ; et que cette année pour ainsi dire c'est encore malheureusement plus particulièrement, tout singulièrement vrai. Ils n'ont littéralement rien. Ils ont été noyés d'eau. Toute journée d'eau qui vient, (et Dieu sait s'il en vient), leur enlève le peu qui leur reste. Il n'y a pas de fruits, (à vendre aux gens d'Orléans, aux gens de la ville, et surtout aux *enleveurs*, (c'est-à-dire aux commission-

naires *qui envoyent ça à Paris, et on dit que ça va jusqu'en Angleterre. Du reste je vous dis ça, vous le savez mieux que moi. J'sais pas pourquoi que j'vous dis tout ça, vous d'vez voir tout ça, vous aut'es, à Paris.* Ils ont été noyés d'eau. *On n'avait jamais vu ça. Et pourtant j'commence à (n') pas être jeune.* Il n'y a pas de fruits. Les bêtes mangent tout; tout le peu qui reste; les limaces; les vers. Toutes sortes de bêtes. *Il y a pas d'danger qu'i se noyent, eux.* La vermine, ça se retrouve toujours, ça se reconnaît toujours, ça fait toujours son affaire, ça retrouve toujours son compte. Il a beau tomber de l'eau. Il y a pas d'danger qu'i se noyent, eux. Ah si c'était utile, ça n'réussirait pas comme ça. Mais il n'y a de prospérité que pour la vermine. *Vous pensez, avec toute c't'eau qu'il y a tombé.* Il y a pas eu de légumes, tout a coulé. Il y a pas eu de fruits, tout a coulé, tout est dévoré. Il y a même pas de salade. Il y a pas de raisins. Toute la force de la vigne a tourné en vrilles. Et en vert. Et encore. Tout ça c'est sec, tout ça c'est pourri. Et puis il y a partout la maladie. Ils vous disent de mettre du soufre. On en mettrait ben autant comme autant. Il en faudrait pus que le bon Dieu pourrait en bénir. Et pis des ingrédients, des saletés, de la chimie, des cochonneries, des poisons. Des sulfates. *Ça coûte encore cher, c't'affaire-là.* On peut pas dire que ça empoisonne la vigne, mais ça n'empoisonne pas non plus la maladie. Vous comprenez, il tombe trop d'eau. Pour sûr il y aura encore rien c't'année.

Après quoi ils vous invitent à venir faire la vendange

Ce n'est pas une ironie, vous les connaissez. Ils ne savent pas, mais ils savent plus que s'ils le savaient, ils *sentent* que l'ironie est grossière, que la dérision est grossière, que l'ironie est tout ce qu'il y a de plus grossier, qu'elle a le grain grossier, discourtois, qu'elle est tout ce qu'il y a de plus contraire au fin génie français. Ils ont trop de profonde allégresse intérieure invincible, trop de joie secrète insurmontable dans la douleur même, trop de vaillance pour être ironiques. Ils sont trop bons Français, trop vieux Français pour être ironiques. Ils vous parlent donc sérieusement. *On dit qu'on vend plus cher. Mais quand il y a rien, on ne vend pas plus cher. On ne vend pas du tout.* Tel est leur bon sens. Je pourrais vous tenir tête jusqu'à demain matin, Halévy, je pourrais jusqu'à demain matin vous tenir des propos de paysan(s), des propos vrais, où vous ne saisiriez pas l'ombre d'une *paysannerie*. J'ai vu cette année, sur notre plateau même, sur notre plaine, ce que je n'avais (encore) jamais vu de ma vie. Ce n'est plus eux qui vous parlent, par moi, c'est moi-même qui vous parle à mon tour. Enfin c'est eux moi. J'ai vu cette année, devers Saclay, ce que je n'avais jamais vu de ma vie. Et pourtant, comme ils disent, je ne suis plus jeune. J'ai vu ce qu'on n'a(vait) peut-être jamais vu. Un chaume de blé *qui était* une prairie naturelle. Je ne sais pas si vous me comprenez bien. Vous savez ce que c'est qu'un chaume. Dans les anciennes grandes manœuvres, n'est-ce pas, un chaume c'était une espèce de grande brosse à l'envers sur laquelle on marchait, une brosse immense, à perte de vue, couchée sur le dos, sur laquelle on marchait, (comme on pouvait). Le dos, la planche, le bois de la brosse était la terre même, argileuse, forte,

durcie, horizontale, elle-même posée à plat, dure comme un bois, raide comme un bois. La terre posée sur le dos. *Supina, supinata, resupina.* Et de toutes parts jusqu'à l'horizon on ne voyait que cette immense brosse. Et les poils de cette brosse étaient les chaumes innombrables, les durs chaumes de blé, les durs chaumes secs. Et cette râpe, cette brosse aux poils durs vous entrait très proprement dans les pieds. Traversant, censément, se faisant sentir à travers les plus authentiques semelles des lourds godillots. *Les godillots sont lourds dans le sac.* Ces pointes, d'apparence presque inoffensives, passaient comme au travers du plus épais godillot. A travers le cuir et malgré les gros clous réglementaires. Comme à travers les clous mêmes. Et ça faisait un certain bruit propre, très particulier, un bruit que l'on n'oublie plus une fois qu'on l'a entendu une fois. Sous une troupe en marche ce crépitement sec immense, ce bruit sec, raide de quelque chose de sec et de raide et de droit et d'inplié que l'on casse, que l'on plie pour la première fois, qui donc ne se redressera plus jamais parfaitement. Qui ne sera plus jamais comme avant. Voilà ce que l'on voyait dans le temps. De notre temps. On voit bien que c'était l'ancien temps. Aujourd'hui moi Péguy, témoin, voici ce que j'ai vu, pas plus tard qu'hier dimanche 14 août 1910, à trois cents mètres de Saclay, à mi chemin, juste à moitié chemin suivant, pensant à vous, un sentier mince, un fil de sentier entre Saclay et sensiblement le milieu de la belle, de la grande levée latérale qui barre l'écoulement de l'étang. J'ai vu un chaume qui était une prairie naturelle. Je ne sais pas si vous saisissez. Il y avait de l'herbe comme dans un pré. Il avait poussé tant d'herbe(s) dans ce blé,

des mauvaises herbes, des herbes folles, (dans le blé toutes les herbes sont folles, toutes les herbes sont des mauvaises herbes, même celles qui autrement ne seraient pas mauvaises, même celles qui en elles-mêmes et naturellement, ailleurs (ne) seraient (que) sages; même celles qui en elles-mêmes sont innocentes; car elles ne devraient pas y être.) (Elles ne sont pas à leur place, elles ne sont pas dans l'ordre.) *(Dans le blé toutes les herbes sont de l'ivraie, c'est-à-dire de la zizanie.)* que c'était *au contraire* comme si on avait par erreur laissé tomber quelques épis, quelques grains de blé, dans une prairie naturelle, qui auraient poussé. Et alors, je ne sais pas si vous me suivez bien, on voyait un immense tapis vert; et quelques chaumes mal secs dedans, comme des *spécimens* perdus, comme des raretés, de collectionneur. Et alors, et vous ne m'en croirez que parce que vous avez confiance en moi, comme enfin il ne faut rien perdre, et c'est cela qu'on n'a jamais vu, dans le même champ vous aviez côte à côte des meulettes de blé, (comme d'habitude), rares, et à côté de bons petits tas d'herbes moitié sèche, ma foi, de belles petites meulettes *de foin.* Voilà ce qu'ils avaient récolté c't année dans la même terre. Du foin et du blé. Je ne dis pas du blé et du foin. Ils avaient fait deux moissons dans la même terre. Les malheureux. Une moisson de foin et une moisson de blé. Ils eussent mieux aimé n'en faire qu'une. C'est ça, qu'on n'avait jamais vu, du foin et du blé dans le même carré. Et comme il ne faut rien laisser perdre, la terre sera *peut-être ben* très bonne l'année prochaine. Car quand ils vont labourer leur terre, ils enterreront, ils enfouiront de l'engrais vert.

Beaucoup d'engrais vert.

Ils savent trop combien l'ironie est contraire à leur génie, au génie français. Ils vous parlent très sérieusement. Il n'y a rien cette année. Ils pensent, continûment, du même mouvement ils pensent à la vendange de l'année prochaine. On ne sait pas. *Ça sera peut-être bien meilleur.* Ce n'est pas eux qui parleraient, qui penseraient d'abandonner les vignes. Leurs vignes. Ils pensent qu'il y aura une année prochaine, des années prochaines innombrables, que peut-être le sort se lassera (le même qui vous disait, qui vous dit en même temps : *J'suis ben vieux à présent. J'suis pus guère bon à rien. J'la ferai pus guère à présent la vendange.)* Voilà cinquante ans que je les vois attendre l'année prochaine, *qui sera peut-être ben meilleure.* Je les ai vus traverser ainsi, silencieux, tenaces, invincibles, cette énorme vague de désastre du phylloxéra, que nul autre peuple n'eût porté.

Que nul autre peuple n'eût passée.

Il n'y aura pas de raisin. Ils vous invitent à venir faire la vendange. Ils parlent très sérieusement. C'est là que l'on voit ce que c'est qu'un rite, chers sociologues.

Ils vous invitent rituellement, c'est une *cérémonie,* comme ils vous ont invité tant de fois toutes les autres années précédentes, exactement ainsi, comme ils vous inviteront encore d'innombrables années ultérieures. C'est là que l'on voit que ce n'est pas la vendange qui est faite pour les raisins, mais que ce sont les raisins qui sont faits pour la vendange. Que ce n'est pas la vendange qui est faite, comme on pourrait le croire, quelque grossier, quelque terre à terre, pour couper les raisins, mais que c'est au contraire la vendange qui est une institution, une cérémonie, rituelle, annuelle, un anniversaire, *pour emplir laquelle* les raisins sont faits, cette matière, et la coupaison des raisins. En un mot c'est la vendange qui est la *fin,* et ce sont les raisins qui sont les *moyens.* Kant, Kant, immortel Immanuel, tu tâcheras d'arranger ça avec les principes de la *Raison pure pratique. Texte de l'édition de 1788, (A), sous revision de la deuxième édition 1792 (B) et de la quatrième édition 1797 (D).* 1788, 1792, 1797, quelles grandes dates. Il faut d'abord vendanger. On verra ensuite s'il y a quelque chose à vendanger. Puissent des chrétiens fêter un Dieu présent, être fidèles à un Dieu présent comme ces incorrigibles païens (de paysans) fêtent, célèbrent, chôment un dieu généralement absent, comme ils restent fidèles à un dieu infidèle, généralement absent. Quinze ou vingt maisons où je sais depuis trente ans les deuils et les joies, les deuils fréquents, les deuils nombreux, les longs deuils, les deuils répétés, *crebri,* fréquents; et les brèves, les courtes joies. Je sais qui est au cimetière et qui n'y est pas. Pas encore. Quinze ou vingt maisons où je suis reçu de plain pied, *de plano,*

sans interférence de rien. Quinze ou vingt maisons où, quand je passe *le pas de (la) porte,* il n'y a pas l'ombre du déplacement de rien; ni dans les esprits, ni dans les meubles, ni dans les cœurs. C'est à peine si on m'appelle *monsieur Charles, — parce qu'enfin je vas tout de même avoir quarante ans.* Et il faut bien que je boive un petit verre de vin, parce que c'est le grand rite, ou qu'alors, quoi, c'est que je ne serais plus de la maison, et que Paris m'aurait décidément corrompu; (ou alors c'est que je serais (vraiment) bien malade). Ils me parlent quelquefois, quelquefois ils se hasardent à me parler de Gallouédec, qui est depuis plusieurs années leur conseiller général, (et même ainsi le mien, mon conseiller général natal si je puis dire; du moins il l'était avant les dernières élections, avant le renouvellement de la semaine dernière; je suis sûr, je veux croire qu'il l'est encore), parce qu'ils soupçonnent que je dois le connaître à Paris. *C'est aussi un professeur.* Pour eux je suis un professeur. Et c'est tellement vrai. Ils appellent cela *parler politique.* Parler politique, pour eux, c'est toujours un peu anormal, un peu compromettant, un peu singulier. Un peu dangereux. C'est toujours une opération de grand risque. Il faut se lancer. On se risque. (Et on risque.) (Et le plus fort c'est qu'avec les mœurs (politiques) actuelles dans les campagnes, dans les petites villes, et même dans les grandes, c'est vrai.) Aussi on n'est tout à fait bien à l'aise, bien hardi, pour parler politique, que dans le lieu de toutes les hardiesses, de toutes les audaces, quand on est bien à l'abri, dans la chaleur, dans la fumée, dans la douceur, dans la tiédeur, dans les pipes, derrière la porte et les fenêtres familières, dans l'abri, dans l'atmosphère familière, abri-

tante, d'un vieux familier cabaret. Alors là on peut se lancer. Là on est hardi, on est couvert, on ne craint rien. On est à l'abri d'on ne sait quoi. Et ils en parlent gravement comme des papes, et en même temps éperdûment, et en même temps laborieusement. Ils sont hardis. Et en même temps ils s'appliquent. Et ils s'appliquent en même temps à être hardis. Il en résulte une énorme dépense de travail cérébral. Jamais ils ne (se) travaillent, jamais ils ne fatiguent tant de tête que quand ils sont un peu soûls. Ils sont graves alors, ils sont sérieusement émus, (et en même temps, par une délicieuse, par une désarmante ironie (sur eux-mêmes), par un amusant retour sur soi-même ils appellent en effet cela, souriants de connivence, ou sérieux apparemment, être (un peu) émus.) ils sortent, non sans peine, des raisonnements serrés, des raisonnements invincibles, *(alors tu vois ben),* des raisonnements victorieux, des raisonnements généreux, des raisonnements sévères, des raisonnements éloquents sur le gouvernement des peuples, des raisonnements logiques, en tenant la rampe, des raisonnements prodigieux. Ils sont alors dans une sorte de béatitude, dans un autre royaume. Ils se rendent parfaitement compte en effet instinctivement qu'ils sont dans un autre langage, dans un autre royaume, dans un autre État que le royaume ordinaire du travail et de la maison, que le royaume de la semaine. Ils sont dans une sorte d'extase. A la fois d'excitation et ensemble d'hébétement. Alors ils parlent, autant pour se sortir que pour s'encourager. *Ça sert à donner du courage. A ceux qui n'en ont pas du tout.* Les femmes connaissent très bien ce phénomène, cet état particulier. Une femme dit couramment

dans ce pays-là, (et je pense un peu dans les autres) : *Mon homme doit être un peu soûl, à c't'heure : il parle politique.* Ils en parlent quelquefois, rarement, à la maison, et généralement seulement quand ils ont bu un petit verre du bon. Or moi je ne vais pas au cabaret. Quelle ne faut-il pas que soit leur confiance en moi, et notre intimité, pour qu'ils se livrent à cette opération hasardeuse, pour qu'ils me parlent, pour qu'ils osent me parler de Gallouédec *à jeun.* Non sans une certaine crainte. Et un certain espoir. Je dois savoir. Je dois m'y connaître. A Paris je dois tout de même connaître du grand monde, des députés, tout ça. Ils me demandent si *il fera du bien au pays.*

Je pensais à vous, Halévy, tout en contemplant les splendeurs de la Foire du Mail, dans cette immense solitude soudaine, dans ce silence que sont quarante-huit heures d'Orléans. Vous allez voir les mêmes. Mais ils ne peuvent pas vous recevoir le même. Vous avez beau faire. Et ils auraient beau faire. Il y a quelque chose. Il y a une paille. Vous pouvez faire que vous les alliez voir les mêmes. Vous ne pouvez pas faire qu'ils vous reçoivent le même. Eux-mêmes ils ne le peuvent pas faire. Vous ne pouvez même pas faire que vous les alliez voir le même. Pour eux vous êtes toujours un monsieur de la ville. Un monsieur qui passe, un monsieur qui vient. Un monsieur qui entre. Qui au fond a bien de la bonté, qui leur fait l'honneur de venir les voir, en passant, qui leur fait bien de l'honneur. Ce que

je ne suis jamais; ce que pour eux (et même et surtout pour moi, et pour tant d'autres) je ne serai jamais. Quoi que vous fassiez, quelque confiance que vous leur inspiriez, quelque confiance qu'ils vous fassent, pour eux vous êtes toujours un visiteur (je ne dis certes pas un étranger), un voyageur, comme le voyageur antique, un visiteur, je dis un hôte. C'est un fin peuple, Halévy, vous le connaissez, et qui entend merveilleusement l'hospitalité. Les convenances, les devoirs de l'hospitalité. Mais les distances de l'hospitalité. Soyez sûr qu'il vous reçoit avec une interférence totale de respect, avec une interférence totale d'hospitalité. Ces jardins propres, ces vignes fières, ces treilles; ces allées sarclées, bien ratissées, ces maisons merveilleusement nettes, ces meubles bien essuyés, polis, luisants d'avoir été essuyés pendant des siècles, ces mées luisantes, bien cirées, ces vitres claires comme jour, ces carreaux par terre lavés comme neufs, (on nous parle des Hollandais), et pourtant si vieux, si usés, si poreux, comme des éponges rouges, si usés par les pas de tant de générations, par les pieds des grands pères, par les sabots, (par les souliers, par les clous des souliers), par les pieds nus des ancêtres aujourd'hui disparus, ces carreaux de vitres claires, parfaitement transparentes, ces carreaux rouges de brique par terre, si délavés, spongieux, usés par les pas des aïeux, cette vieille horloge séculaire en noyer ciré, cette vieille (bonne) femme d'horloge, inflexible mais vieille, vigilante mais vieille, soigneuse et peut-être soupçonneuse mais vieille, tout ce *ménage* bien fait est en lui-même pour lui, pour eux, mon cher Halévy, (et aussi, en dedans aussi pour moi), ce jardin bien tenu, cette vigne bien tenue, ces champs bien tenus, cette maison bien

tenue; ce *ménage* du jardin, ce *ménage* de la vigne, ce *ménage* des *champs,* ce ménage de la maison bien tenue; et aussi ce chèvrefeuille quelquefois au coin d'un mur, montant, grimpant à la grille d'une porte, ce vieux puits, si feuillu, si moussu; mais qui dans la réalité sert encore, sert toujours à tirer de l'eau; tout cela vous reçoit comme un hôte, Halévy, comme un hôte respecté. Tout cela ne vous reçoit pas comme l'enfant de la maison. Peut-être n'oseraient-ils pas vous offrir le verre de vin. Vous savez, le vin de l'année, comme par hasard, eh bien j'aime mieux vous le dire : eh bien non ça n'est pas ça. Mais celui d'il y a deux ans. Et ils claquent la langue. Mais comme par ce même hasard il y a toujours une bouteille d'il y a cinq ans dans un coin de la cave. Et leur belle malice d'il y a des siècles : *Vous savez, il y a un peu de poussière dessus, mais il est bon tout de même.*

Je voudrais n'offenser personne. Il faut pourtant bien que je déclare que nous les gars de la Loire, c'est nous qui parlons le fin langage français. Les tables ne sont point cirées, les chaises ne sont point rempaillées, les carreaux ne sont point lavés pour vous comme pour moi. Pour vous les maisons sont accueillantes. Mais pour moi elles sont toutes ma maison. Elles sont toutes la maison de mon cousin.

C'est nous les gars de la Loire qui ne savons pas seulement, qui parlons le fin parler français. Ils savent bien tous que pendant les années innombrables de

l'enfance, innombrables dans la mémoire, et par conséquent en réalité, dans la réalité, si pleines, si neuves, si inépuisables, si inusables dans la mémoire et dans la réalité, qui forment un point d'appui, un volume d'appui en quelque sorte si inépuisable dans la mémoire et dans la réalité, ils savent bien que moi aussi, que moi comme eux, que moi parmi eux pendant des heures innombrables tous les matins à la même heure enfant j'ai infatigablement rituellement essuyé les mêmes meubles cirés avec un torchon de laine, jusqu'à s'y mirer parfaitement, jusqu'au parfait *mirouër,* jusqu'à épuisement parfait de la poussière et de la buée. Ils savent ainsi que je connais comme eux, avec eux, parmi eux, que j'ai comme eux en eux éprouvé cette plus grande joie qu'il m'ait jamais été donné, qu'il ait été donné à l'homme de connaître. Une joie parfaite, close, totale ; un *maximum;* sans retour, sans regret, sans remords ; sans un point de poussière, sans un atome de regret, sans une ombre d'ombre. Une plénitude, une perfection, un total. Un plein. Un rassasiement parfait. On en avait plein la tête et plein le cœur. On en était gorgé. Puissé-je écrire jamais comme on essuyait les meubles, la mée, le buffet, le lit, (il n'y avait même pas d'horloge), puissé-je avoir jamais cette impression de victoire et de calme, cette certitude, cette plénitude, cette solitude, cette impression de possession définitivement, irrévocablement acquise, au moins pour un jour, puissé-je devant une phrase fouillée comme un buffet avoir cette vivante, cette laborieuse, cette ouvrière certitude, être sûr qu'au plus creux des fines, des délicates, des droites, des robustes moulures, pas plus qu'au plat le plus plan, au plat du plus large

plan, au plus beau plat de bois luisant, au plus beau panneau, être plus que mathématiquement sûr qu'il ne reste pas pour aujourd'hui un grain de la poussière d'hier, sur le bois luisant, sur le noyer ciré d'avoir été ciré, d'avoir été frotté tant de fois tant de jours que derechef il ne reste pas un atome de poussière.

Être plus que mathématiquement sûr. Être laborieusement, ouvrièrement sûr.

Le singe avec le léopard

Gagnoient de l'argent à la foire. On a beaucoup perfectionné la foire. *Le monde fait tant de progrès, à présent.* Les modestes chevaux de bois, gloire de nos enfances, sur lesquels je n'osais pas monter, sont devenus de somptueux manèges, tout rutilants d'or et de Cosaques (avec des lances d'or) (à cause de l'alliance russe) (est-ce pour symboliser les emprunts), de somptueux, mirifiques, de superbes, d'éblouissants manèges, tous plus éblouissants les uns que les autres, (car il y a la concurrence), (ça a d'abord été des chevaux merveilleux, (qui jetaient loin dans l'ombre nos pauvres anciens chevaux), des chevaux aux couleurs éclatantes, des chevaux ruisselants de lumières; avec des crinières emportées; puis des animaux fantastiques, toutes les bêtes de la création, et même d'autres qui n'ont jamais été de la création, des éléphants comme pour le roi des Indes, (à l'école primaire ils savent déjà que c'est le maharajah de Çapour-Tala (je mets deux *h* absolument

au hasard); des girafes; des cochons, beaucoup de gros cochons qui font rire les peuples; mais à présent) aujourd'hui les manèges ce sont des automobiles, d'on ne sait combien de chevaux; des ballons, des sphériques, des sous-marins; demain des aéroplanes; des montagnes russes, (aussi); des mals de mer à la portée des bourses les plus modestes. On n'a même pas besoin d'aller à Plouescat. Des manèges à vapeur et à l'électricité. Tout battants, tout ronflants du bruit des moteurs. De ce bourdonnement, de ce ronronnement d'énorme insecte. Où est le vieux cheval aux yeux bandés qui du matin au soir tournait, tournait le manège comme pour faire monter l'eau d'un puits. Mais rassurez-vous, Halévy, il est plus facile de changer le dessus que le dessous, que le dedans. Il est heureusement plus facile de modifier les aspects que d'altérer les réalités profondes. On n'a point changé le singe avec le léopard, qui gagnent de l'argent à la foire. On ne changera point davantage la foire elle-même, ce qui fait la foire, les populations, le bon peuple qui se presse au long devant les baraques. Il marche d'un certain pas rituel, d'un certain pas de procession, d'un certain pas cérémonieux, d'un certain pas content, lent et pressé, un pas de foule, un pas de province, affecté pressé, qui sait bien qu'il arrivera toujours (où sont nos pas, nos hâtes de Paris), (un pas de foule, affecté foule, officiellement de foule; conscient, content, se sachant, se sentant foule; il faut bien qu'on sache qu'il y a foule à Orléans) défilant sous les auvents des petites baraques, pour les petits marchands, (aujourd'hui si gros, apparemment si cossus), s'attroupant, sérieuse et pressée, sage et s'amusant, sagement, (follement), devant les boniments, que

dis-je, devant les *parades* des grandes baraques, des vraies baraques, des baraques proprement dites, et partout aussi hélas, un peu partout s'arrêtant devant les pavillons des phonographes. Ces trompettes, hélas, à la voix prétendue articulée. Mais vous verrez qu'ils vaincront le phonographe même. Un peuple un peu plus endimanché peut-être seulement. Qu'autrefois. Sottement *à la mode;* à l'instar de Paris. Mais le même peuple d'ouvriers et de (petits) bourgeois tous les soirs (et même de grands); et leurs femmes et leurs enfants, (ils en ont encore un peu); et les dimanches le même peuple des campagnes, tout le peuple des campagnes environnantes, à dix lieues à la ronde, venus à pied, dans toutes les voitures, comme mobilisées. Les hommes, les femmes, *belles*, les enfants. (Quand on dit d'une femme qu'elle est belle, Halévy, dans ce pays-là, ça veut dire (très exactement, comme techniquement) qu'elle (s')est habillée, qu'elle est en dimanche (et fêtes), (dans le sens où nous-mêmes nous disons encore : *elle s'est faite belle, elle s'est mise belle.)* Notamment *le beau dimanche,* qui est, comme vous savez, le dimanche du centre, le dimanche du milieu. Alors ce sont les belles cohues, les grandes cohues, (si sages, si ordonnées, si (bien) organisées), qu'on obtient comme un (grand) résultat. — *Il y en avait un monde à la Foire aujourd'hui. Une poussière. J'ai un mal de tête. — Ah dame c'était le beau dimanche.*

Os homini, comme eux je m'en irai la tête basse, les yeux par terre, le front par terre. Et alors, Halévy, je

vous le demande, faites-y bien attention. Puisque je suis eux, faites-moi au moins la grâce que vous leur faites. Quand vous adressez ainsi la parole à un garçon de ferme, à quelque varlet de ferme, quand vous entrez en propos avec lui, il ne vous vient point à l'idée qu'il peut vous offenser, mais connaissant ce fin peuple, et sachant que c'est lui qui parle français, qu'il est la fine fleur du langage français, vous êtes résolu à prendre tous ses propos comme des propos d'amitié, d'hospitalité, de cordialité, comme des propos cordiaux, comme des propos peuples. Sans un soupçon de cette odieuse, de cette basse, de cette grossière, de cette vulgaire, de cette populacière jovialité, que je hais. Souvent cordial, toujours cordial, jamais jovial, tel est ce fin peuple. Il ne vous vient pas à la pensée qu'il vous offense. Vous savez même très bien *qu'il ne peut pas* vous offenser. Et alors vous ne lui dites pas : *Pardon, je suis monsieur Halévy*. Je suis ce même peuple, Halévy, je suis ce même garçon de ferme, appuyé sur la même charrue, dessus cette même plaine de Beauce. Je ne vous dis donc pas même : Faites-moi l'amitié. Je vous dis : Faites-moi aussi la grâce; faites-moi l'égalité, faites-moi l'équité; traitez-moi comme eux; puisque en somme vous êtes venu me voir; faites-moi la justice de croire non seulement que je ne vous offense pas, mais que *je ne peux pas* vous offenser. Faites-moi l'égal traitement de me traiter comme eux. Puisqu'en somme vous êtes venu chez moi.

Mieux encore, et plus, faites-y bien attention, Halévy,

prenez-y garde. Je suis, j'étais la seule maison de paysan qui vous fût ouverte comme à un frère, et non pas seulement comme à un hôte. Plus outre, j'étais, absolument parlant, la seule maison de paysan qui vous fût ouverte. Voulez-vous, de vos propres mains, vous la fermer. J'étais la seule maison de paysan qui vous accueillît au fond comme un autre paysan. Sans aucune interférence de respect ni d'hospitalité, sans l'ombre d'une interférence. Je ne parle plus de l'amitié, à défaut de l'amitié j'étais ainsi pour vous la plus précieuse référence, une référence unique. Cette cordialité amère que nous avions, cœur à cœur, si profondément triste, si profondément nourrie de tristesse, c'était la seule *fréquentation* paysanne que vous ayiez. Vous exposez-vous à perdre, allez-vous perdre au moins cette référence unique.

Cette confidence sombre que nous avions. Ce propos de l'immense, de l'universelle conspiration des grandes personnes. Si parfaitement secrète, si parfaitement gardée. Ayant parcouru ensemble une si longue route, si sombre, allons-nous à présent nous séparer. Allons-nous désormais nous séparer. Allons-nous donc, allons-nous nous séparer. Pour la longue route qui nous reste, si sombre, allons-nous, nos voies vont-elles pour éternellement se séparer. Nous étions l'un à l'autre de précieuses, peut-être d'uniques références. Tout ce que nous avions de différence, d'écart entre nous donnait

précisément, était précisément ce qui donnait une valeur, peut-être unique, à cette perpétuelle référence mutuelle, ce qui la rendait peut-être uniquement précieuse ; fructueuse, renseignante ; cette grande distance de classe et de situation sociale ; distance extérieure, mais intérieure, devenue intérieure depuis des générations, entrante intérieure, entrée intérieure, pénétrée intérieure, entrée dans le sang, teinture entrée dans le sang de la race ; et cette grande distance de caractère, de tempérament, d'âme (non de cœur), cette grande distance intérieure, devenue extérieure, sortante extérieure, qui sort par la peau, par (tous) les pores de la peau, qui se manifeste socialement même, qui fait de vous un optimiste si profondément triste, et de moi un optimiste, un pessimiste quelquefois courageux. Vous êtes un doctrinaire. Plus nos tempéraments et nos sociétés sont différentes, plus nous avons de distances de base, plus nous nous sommes l'un à l'autre, plus nous nous sommes mutuellement des *témoins* précieux ; uniques, je crois irremplaçables ; mutuellement irréversibles, si ces deux mots peuvent aller ensemble. Plus nous différons, plus nous avons de distances de base, plus nos pesées, plus nos visées sont bonnes, plus nos triangulations ont de pied. Nous nous sommes ainsi des témoins, des lecteurs sans doute inremplaçables. Qui autant que moi a su lire, a su mesurer du premier coup votre merveilleuse *Histoire de quatre ans*, qui autant que moi en a vu, en a proclamé du premier coup la vertu comme singulière, les approfondissements mystérieux, les reculées presque invraisemblables, les troubles horizons d'inquiétude, les avenues infinies, les avancées, les détresses, les grandeurs

souvent uniques. Qui autant que moi est votre bon lecteur, un bon lecteur de vous. Et vous-même combien de fois n'ai-je point écrit pour vous. Combien de pages ne vous étaient-elles point directement, personnellement adressées, *envoyées*. Vous étiez, je crois, un de mes bons lecteurs. Il suffit de voir le texte et de nous connaître. Allons-nous renoncer à cette sourde collaboration, la meilleure de toutes, la seule peut-être, de penser quelquefois l'un à l'autre quand on est devant sa table. Me trouverez-vous un *remplaçant*, hélas, un deuxième, je le dis hautement, quelqu'un qui me vaille. Pour moi je ne vous en chercherai point. Je n'ai aucun goût pour ce genre d'opération. Il y a une telle bassesse dans le remplacement, une infamie. Un deuxième n'est jamais un premier. On ne remplace personne. On ne remplace rien. Tout est irréversible. Ce n'est point à quarante ans qu'on se refait une vie. J'ai dans mes boîtes peut-être deux mille pages de copie, des dialogues, des paysages où vous êtes mon interlocuteur, mon *Prince* pour mes *envois*, où je m'adresse à vous, où je vous tiens le propos, des essais, des propos, des cahiers, des histoires où c'est votre nom qui passe, où c'est vous qui êtes au vocatif. Où c'est à vous que je m'adresse. Vais-je faire cette indignité, indigne de vous, indigne de moi, vais-je mentir en arrière, pour en avant; j'ai deux mille pages que je finirai peut-être bien par publier dans ces cahiers. Vais-je raturer votre nom, sur copie, sur épreuves; *deleatur;* vais-je rayer, gratter. Effectuer, hélas, une *radiation,* solennelle. Remplacer par un autre nom. Mettre un autre vrai nom, forger, feindre un nom fictif.

Vais-je vous chercher un substitut. Je vous avoue que je ne m'en sens pas le goût, que je ne m'en sens pas le cœur.

La confidence intime de toutes, la confidence des projets. La confidence la plus profonde, la plus secrète. Nous tous qui écrivons, Halévy, qui commençons à être un peu versés dans cet art difficile, nous qui tâchons, qui nous proposons d'être des écrivains propres, des écrivains probes, vous le savez, Halévy, nous ne faisons pas les malins. Nous laissons ça au parti intellectuel, de faire les malins. Nous ne sommes pas fiers. Pour moi je ne m'en cache pas. J'ai toujours le tremblement comme au premier jour. Je devrais pourtant commencer à savoir ce que c'est que de donner des *bons à tirer*. Je devrais commencer à être blasé sur ce que c'est que de donner un *bon à tirer*. Vous le savez, Halévy, je ne m'en cache pas. Je ne donne jamais un bon à tirer que dans le tremblement. Je ne m'attaque jamais à une œuvre nouvelle que dans le tremblement. Je vis dans le tremblement d'écrire. Et plus on va, je crois, plus on a peur. J'admire cette grande assurance de nos intellectuels. Tout ce qu'on a fait, tout ce qu'on a derrière soi, (et pourtant on dit que ça commence, que ça en fait un peu), est derrière soi comme rien, comme une immense plaine. Et tout ce qu'on a encore à faire, tout ce qu'on voit, tout ce qu'on a devant soi (y compris ce qu'on ne fera jamais) est

devant soi comme d'immenses montagnes, fait devant soi des montagnes infranchissables. Tout ce qu'on a dit est comme rien. Une eau qui s'écoule, un creux, un rien dans le creux de la main. Une eau qui s'est déjà écoulée, dont il n'est plus question. Tout ce qu'on n'a pas dit (encore, et tout ce qu'on ne dira jamais) fait devant vous des montagnes infranchissables. Des montagnes et des montagnes. Tout ce qu'on a passé n'est rien. Devant tout ce qui reste à passer. Et on se sent tout petit. On est si petit devant la réalité, si petit bonhomme. J'admire ces grands intellectuels qui du fond de leur moleskine mènent la réalité à coups de bâton. Ça a beau être un bâton de commandement. On se sent si petit, si totalement insuffisant. On voit si bien que Péguy c'est tout petit, on mesure si bien la vie, la carrière (de travail) de Péguy. On en voit si bien le bout, tous les bouts, la largeur, le *lai*. (ou le *lé*). Et que ce n'est rien. Comme le disaient les bonnes femmes, ce n'est pas du drap dans les grandes largeurs. Alors dans cette détresse pour se rassurer on parle de ses projets. On aime avoir quelqu'un à qui on parle de ses projets. Une oreille amie, (un cœur ami), une entente, une audience amie. On ne le fait pas seulement pour se donner du courage. Et de la consolation. Une sorte de consolation anticipée, prématurée. Une consolation *d'avant*. D'autant meilleure. D'autant plus chère. Ce que l'on veut se donner, ce que l'on se donne ainsi, plus profondément c'est une autre sorte d'anticipation, l'anticipation de l'insertion dans la réalité, produite, de cette œuvre que l'on tient toute, que l'on croit tenir toute, que pourtant l'on ne tient pas, puisqu'elle n'est pas produite, qui n'est pas produite, qui n'est pas

réelle, au moins en ce sens, qui n'est pas inscrite, qui n'est pas entrée dans (l'ordre de) la réalité, dans (l'ordre de) l'événement, puisqu'elle n'est pas écrite. Vous connaissez cet état, Halévy. Quand on a une œuvre en tête on croit que ce n'est rien, pour la grandeur, pour les dimensions, qu'on la tient dans le creux de la main, *in cava manu,* on la voit comme un noyau, on ne voit qu'elle, on la voit toute en un point (organique), en un petit volume, on en voit tout de suite le bout, le dedans et le dehors, tous les tenants et les aboutissants, tous les morceaux, tous les membres, tous les organes, tout le tout, ce n'est rien, c'est fini, on la tient là sous la main. On aura sûrement fini ce soir. Et quand on la développe, quand on la déroule sur le papier, sur le plan du papier, dans ce développement, dans ce déroulement linéaire qui est la condition même, qui fait l'institution, qui est la constitution de l'art d'écrire, qui fait la loi, on ne sait plus où l'on va, (si on est loyal, si on est probe, si on veut suivre, si on suit fidèlement les modalités, les modulations, les ondulations de la réalité). (Les courbes géologiques.) (Les courbes, les plis du terrain.) Si on ne truque pas, fût-ce pour des raccourcis (artificiels). On est constamment épouvanté des exigences de ce développement, de ce déroulement. C'est exactement comme en montagne. Cette cime, que l'on avait, que l'on tenait sous la main, il faut des jours et des jours de ce travail, de cette marche forcément linéaire, (et forcément par étapes), pour en atteindre seulement les premières avancées. En verra-t-on seulement jamais la fin. La vie est brève. Atteindra-t-on seulement ce premier contrefort. On voit très bien la fin de la vie de Péguy. Sur-

tout celui qui est dedans. On voit, on distingue nettement la portée, la retombée de cette trajectoire. Alors on dit, d'un air à qui nul ne se fie : *J'ai commencé ma réponse à Halévy. — J'ai déjà trois cents pages de faites de mon* dialogue charnel. — Ces propos seraient odieux, si tout le monde n'y sentait la lamentable inquiétude, la sourde détresse. C'est une pauvre, une pitoyable anticipation que l'on veut faire, que l'on se donne, on veut toucher la cime et n'avoir pas fait le chemin, on veut s'appuyer, on s'appuie sur et dans la réalité d'une mémoire amie, on veut prendre, on prend une inscription de réalité, de production, de sortie, pour un projet, pour une œuvre en travail, dans la réalité d'une mémoire amie, d'une attente, d'une audience amie. On veut toucher la cime de la main. C'est certainement une tentation, un désir charnel. Un désir corporel, temporel. On veut vraiment, par ce biais, par ce détour, par cette avancée, par ce coup de force et d'anticipation, *donner* corps avant l'heure à une œuvre qui légitimement, naturellement n'en est encore qu'à la période de travail, n'est encore organiquement qu'en travail. Et on n'en veut rien laisser perdre. Et on ne veut perdre aucun temps. Pas une miette, pas un temps. Avare on serre les doigts de la main. On tient tout ça nerveusement ramassé *d'avance* dans le creux de l'esprit. Or vous savez que c'est notre état constant, puisque les œuvres passées ne pèsent rien, puisque les œuvres futures, éventuelles, rêvées, impossibles, pèsent sur nous éternellement.

Toutes ces montagnes qu'on a devant soi vous pèsent devant sur les épaules. Il faut les surmonter. Les re-

monter des épaules. Y entrera-t-on seulement. Représenter, rendre ce monde, ces trois dimensions, avec cette plume qui gratte régulièrement, qui court sur le papier. Quand on est à sa table on trouve, on voit bien que la main ne rame pas, la main n'avance pas, la plume n'avance à rien, la main ne rend pas. Ah non vous n'êtes pas en automobile. Vous ne roulez pas. Telle est notre misérable condition. La main ne paraît pas avancer. Et il semble toujours qu'on n'a jamais rien dit.

Il n'est pas besoin d'aller jusqu'à Saclay, il n'est pas nécessaire de faire un grand voyage. A Lozère même, dans les bas du moulin, *en face M. Poincaré,* dans les champs tout au bord de l'Yvette, dans les assez petits champs en pente qui remontent doucement, (ce ne sont plus les grands champs, les champs immenses de la plaine, mais il n'est pas nécessaire de faire un long voyage), à cinq cents mètres du chemin de fer je vous montrerais des champs, de blé, coupés, des chaumes tout verts, d'herbe, où seulement ils n'ont pas séparé la paille et le foin. Alors vous voyez dans un coin de champ de rares, de vagues gerbes informes, (alignées tout de même, parce que le métier ne perd jamais ses droits), (et c'est ce qui est beau), des gerbes sans nom. Vous vous approchez, vous ne pouvez seulement pas les reconnaître. Herbe et avoine. Herbe et seigle. Herbe et blé. Tout cela sèche ensemble, parce que, heureusement,

encore, il fait beau, enfin assez beau, depuis une semaine, et *on rentre les blés dans de bonnes conditions.* On demande seulement, quand ils vont battre, comment le bon Dieu reconnaîtra les siens.

Qui à toute requête, à toute réquisition, au premier mot, sans un mot, si je puis dire au premier silence vous récitera, vous dira des vers de Hugo, n'importe lesquels, à toute requête, tous ceux que vous voudrez. *Quarante ans sont passés.* N'est-il point frappant, Halévy, n'est-il point saisissant que c'est ce mot, que c'est ce nombre qui revient partout cette année, et que c'est le mot, le nombre des *Châtiments,* un demi-vers de *l'Expiation.* Ainsi quand Victor Hugo écrivait ses Châtiments, il était juste loin de Waterloo comme nous sommes loin de 70. Qui le croirait. Il y avait la même distance, de temps, le même espace, le même parcours, entre Napoléon et lui, qu'entre 70 et nous, entre Waterloo et les Châtiments, qu'entre l'Année terrible et nous. Il était, dans le temps, à la chute du premier Empire comme nous sommes à la chute du Second. Singulières erreurs, singulières tromperies de la perspective temporelle. Comme on a bien raison de le dire, que ces plaines et ces montagnes du temps sont comme les plaines et les montagnes du lieu, aussi incertaines, aussi trompeuses. Singulières perspectives. Singulières optiques. Singulières erreurs, illusions d'optique. Il y a des pays qui sont grands et qui paraissent petits. Il

y a des pays qui sont petits et qui paraissent grands. Tout ainsi et du même regard il y a des périodes, des temps qui sont grands et qui paraissent petits, qui sont longs et qui paraissent courts. Et il y a des temps qui sont petits, qui sont courts, et qui paraissent longs, qui paraissent grands. C'est une question de grandeur, (et non point seulement de dimension, de longueur). C'est une question non pas seulement de plus et de moins. C'est une question de plein et de fouillé. De plat et de recreusé. C'est aussi une question de la destination temporelle des temps et des lieux. Tout cet immense massif entre Waterloo et les Châtiments, ce temps creusé, ce temps fouillé, cinq règnes, sans compter celui qui tombait, deux révolutions, une restauration, une invasion, trois ou quatre régimes, deux rois, trois rois, une (deuxième) République, un prince-président, un deuxième, (un troisième) empereur, un coup d'État, une réaction, quatre ou cinq réactions, cinq ou six guerres, faites ou à faire, une grande conquête, tant de mouvements, de remouvements et de contremouvements, — et d'autre part ces quarante ans de plaine, de grande plaine de cette troisième République, c'est le même espace, pour les horloges, c'est la même heure. C'est la même longueur de temps.

On le sent plus vivement encore sous cette forme, sous la forme contraire, inverse : Nous sommes, dans le temps, à la chute du Second Empire comme il était à la chute du Premier.

Qui, débouchant brusquement de l'immortelle rue

Victor-Cousin, prolongement de notre rue de la Sorbonne, pressé pour aller prendre le train avec vous à cette gare *du grand-duché de Luxembourg,* comme disait un réserviste de Palaiseau, ce qui prouve que Palaiseau n'a point dégénéré depuis Bara, et ce qui prouve aussi que *la réserve* n'a point dégénéré, n'est point devenue indigne de l'active, le même train, je pense le train de cinq heures 53, qui est votre train, parce qu'il s'arrête à Massy-Palaiseau, qui débouchant brusquement rue Soufflot vous dira, au premier mot de vous, sans autre sommation les vers du Panthéon qui est au bout de la rue Soufflot :

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie
Ont droit qu'à leur cercueil la foule vienne et prie.
Entre les plus beaux noms leur nom est le plus beau,
Toute gloire près d'eux passe et tombe éphémère;
Et, comme ferait une mère,
La voix d'un peuple entier les berce en leur tombeau!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

C'est pour ces morts, dont l'ombre est ici bienvenue,
Que le haut Panthéon élève dans la nue,

Solvuntur objecta

Au-dessus de Paris, la ville aux mille tours,
La reine de nos Tyrs et de nos Babylones,
Cette couronne de colonnes
Que le soleil levant redore tous les jours!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Ainsi, quand de tels morts sont couchés dans la tombe,
En vain l'oubli, nuit sombre où va tout ce qui tombe,
Passe sur leur sépulcre où nous nous inclinons;
Chaque jour, pour eux seuls se levant plus fidèle
La gloire, aube toujours nouvelle,
Fait luire leur mémoire et redore leurs noms!

Gloire à notre France éternelle!
Gloire à ceux qui sont morts pour elle!
Aux martyrs! aux vaillants! aux forts!
A ceux qu'enflamme leur exemple,
Qui veulent place dans le temple,
Et qui mourront comme ils sont morts!

Je ne sais pas par cœur seulement que ce fût de *Juillet 1831*, ni que le titre fût *Hymne*. Que ce fût un ou une hymne. Il avait vingt-neuf ans. Vous avez remarqué. On ne sait jamais les titres de Victor Hugo.

Sauf pour *l'Expiation.* Le mouvement est tel que c'est toujours le premier vers, ou les vers conducteurs, qui mangent le titre, qui deviennent le titre. Ainsi celui-ci n'est pas *Hymne.* C'est *Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie,* ou *Gloire à notre France éternelle! Gloire à ceux qui sont morts pour elle!* — *L'Expiation* même, c'est beaucoup plus souvent, c'est beaucoup plus *Waterloo! Waterloo! Waterloo! morne plaine!* ou *Il neigeait. On était vaincu par sa conquête.* Lui-même en a beaucoup nommé par les premiers vers, et ce sont souvent les mieux nommés : *Oh! je sais qu'ils feront des mensonges sans nombre. Vicomte de Foucault, lorsque vous empoignâtes. Le plus haut attentat que puisse faire un homme. Sonnez, sonnez toujours, [clairons de la pensée.]* Nous parlions de Hervé, je crois. Qui vous fera remarquer non point sans doute que Hugo n'était point hervéiste. Cela on le sait de reste. Et on serait un sot de le faire observer. Quelque pédant. Un pédant d'un nouveau genre. Du même genre. Un pédant tout de même. Mais qui vous fera remarquer cette curiosité, cette rareté, de collectionneur, après que Hervé, après Napoléon, et après les soldats de Napoléon, et après les maréchaux de Napoléon, a justement fait un sort, et à Wagram, et au drapeau de Wagram, qui tiquera sur ce nom de Wagram et vous fera tiquer, qui s'amusera à vous faire observer, qui vous fera remarquer cet amusement, cette rencontre si amusante, cette coïncidence si curieuse que de tant de batailles, de toutes ces batailles militaires, (et Dieu sait s'il en sait. Voyez plutôt, voyez par ailleurs : *Alors la Gaule, alors la France, alors la gloire.)* de toutes ces batailles c'est précisément une que Hugo

prend dans *les Châtiments* contre toutes les autres, entre toutes les autres pour symboliser, pour nous représenter, pour nous signifier la bataille française, la victoire française, *l'honneur militaire,* l'honneur français (contre le deuxième Empire, je n'ai pas besoin de vous le dire, et contre le troisième Napoléon), et c'est précisément la bataille de Wagram. Et dans cette bataille ce qu'il prend, c'est précisément le drapeau. Il en fait le drapeau même, comme symbolique, comme représentatif, comme significatif, de la France même, de la France militaire, de l'honneur de la France, de l'histoire militaire de la France. Une sorte de drapeau central et culminant :

O drapeau de Wagram! ô pays de Voltaire!

Vous me direz que ça faisait bien le vers. Je le crois aussi. Ce n'est qu'un hasard. Mais avouez qu'il est merveilleux. Et encore. Nous disons que ce n'est qu'un hasard. Nous n'en savons rien. Il avait tout de même lu Wagram :

O drapeau de Wagram! ô pays de Voltaire!
Puissance, liberté, vieil honneur militaire,

Hein, *vieil honneur militaire.* C'est Wagram. Il est vrai que ça rime avec Voltaire. Il faut avouer aussi que Voltaire est bon ici :

Puissance, liberté, vieil honneur militaire,
Principes, droits, pensée, ils font en ce moment
De toute cette gloire un vaste abaissement.

Toute leur confiance est dans leur petitesse.
Ils disent, se sentant d'une chétive espèce :
« Bah! nous ne pesons rien! régnons. » Les nobles cœurs!
Ils ne savent donc pas, ces pauvres nains vainqueurs,
Sautés sur le pavois du fond d'une caverne,
Que lorsque c'est un peuple illustre qu'on gouverne,
Un peuple en qui l'honneur résonne et retentit...

L'honneur c'est Wagram. Qui devant un soleil couchant, un beau soleil couchant sur le Luxembourg, vu au contraire du Panthéon, vu toujours de la rue Soufflot, toujours à l'heure du train, ou autrement, à une autre heure, qui devant un de ces merveilleux soleils couchants sur les quais, sur les ponts, par l'entrée de votre place Dauphine, ou derrière Notre-Dame, derrière les monuments, derrière le troupeau des monuments, derrière les simples maisons, derrière les collines suburbaines, et aussi derrière les collines urbaines, derrière les collines vaporeuses, derrière les collines plantées, derrière les collines vêtues, derrière les collines chaudement vêtues de monuments et de maisons, qui devant un de ces couchants de soleil sur l'infini de la plaine, devant un de ces ciels de Paris et de l'Ile-de-France, devant un de ces merveilleux couchers de soleil comme l'Ile de France en a le secret, et Paris en Ile de France, qui allumé seulement par ce mot de soleil couchant partira instantanément sur ces vers :

Au soleil couchant,
Toi qui vas cherchant
Fortune,

Prends garde de choir.
La terre, le soir,
Est brune.

Qui à ce seul mot coucher de soleil, ou plus pleinement au spectacle d'un coucher de soleil vous rendra la grande, la haute brutalité de ce vers :

Ce soleil qu'on espère est un soleil couché!

« C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore!
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché! »

Qui accroché au seul mot de *demain,* à tout propos, hors de propos, partira d'un seul trait, jaillira sans même s'en apercevoir :

Oh! demain, c'est la grande chose!
De quoi demain sera-t-il fait?
L'homme aujourd'hui sème la cause,
Demain Dieu fait mûrir l'effet.
Demain, c'est l'éclair dans la voile,
C'est le nuage sur l'étoile,
C'est un traître qui se dévoile,
C'est le bélier qui bat les tours,
C'est l'astre qui change de zone,
C'est Paris qui suit Babylone;
Demain, c'est le sapin du trône,
Aujourd'hui, c'en est le velours!

Demain, c'est le cheval qui s'abat blanc d'écume.
Demain, ô conquérant, c'est Moscou qui s'allume,
La nuit, comme un flambeau.
C'est votre vieille garde au loin jonchant la plaine,
Demain, c'est Waterloo! demain, c'est Sainte-Hélène!
Demain, c'est le tombeau!

Vous pouvez entrer dans les villes
Au galop de votre coursier,
Dénouer les guerres civiles
Avec le tranchant de l'acier;
Vous pouvez, ô mon capitaine,
Barrer la Tamise hautaine,
Rendre la victoire incertaine
Amoureuse de vos clairons,
Briser toutes portes fermées,
Dépasser toutes renommées,
Donner pour astre à des armées
L'étoile de vos éperons!

Dieu garde la durée et vous laisse l'espace;
Vous pouvez sur la terre avoir toute la place,
Être aussi grand qu'un front peut l'être sous le ciel;
Sire, vous pouvez prendre, à votre fantaisie,
L'Europe à Charlemagne, à Mahomet l'Asie;
Mais tu ne prendras pas demain à l'Éternel!

III

O revers! ô leçon! — Quand l'enfant de cet homme...

Nous avons appris cela en quatrième, sous l'excellent M. Doret, en leçon *facultative*, qui étaient à vrai dire

une sorte de récompense. Aussi nous le savons. Qui vous dira le même, car c'est le même, en partant du pied : *Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre.* C'est ainsi que nous le nommons, que nous l'avons toujours nommé. Personne ne sait que ça s'appelle *Napoléon II.* Ça s'appelle *Mil huit cent onze! — O temps...* et quelquefois dans les mémoires *Dix-huit cent onze :*

Mil huit cent onze! — O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui!
Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï!

Qui passant devant les Invalides reprendra brusquement le même par le milieu, car c'est encore le même :

Au souffle de l'enfant, dôme des Invalides,
Les drapeaux prisonniers sous tes voûtes splendides
Frémirent, comme au vent frémissent les épis;
Et son cri, ce doux cri qu'une nourrice apaise,
Fit, nous l'avons tous vu, bondir et hurler d'aise
Les canons monstrueux à ta porte accroupis!

J'ai fait une découverte, Halévy. Ne riez pas. Elle est, je crains qu'elle ne soit une découverte bibliographique, qu'elle ne soit de l'ordre de la bibliographie. Ne riez pas. J'ai fait une découverte de bibliographie. Elle est bonne? Ne riez pas. C'est ma découverte qui est bonne. Elle est même plus bonne, vous allez voir qu'elle est

(encore) plus bonne que vous ne le pensez. Ma découverte entre, comme partie intégrante, dans l'histoire de la littérature, et même dans l'histoire des lettres françaises. Ou alors il n'y a plus de justice. (Et surtout il n'y a plus de système.) Hugo était un faiseur. Ménagez-moi, je vous en prie, ne vous riez pas de moi. Ma découverte n'est pas que Hugo était un faiseur. Ce ne serait pas une découverte. Mais nous disons qu'il était un faiseur mais nous ne savons point jusqu'à quel point il était un faiseur. Ce sont de ces choses que l'on dit, que l'on a pris l'habitude de dire, et on ne sait pas soi-même jusqu'à quel point c'est vrai. Voici un monument. Au commencement de sa carrière, et même pendant toute sa carrière, (car il (re)commençait toujours, il trouvait qu'il n'en avait jamais assez, il savait bien qu'on est toujours dans l'attitude d'un débutant, que l'on débute toujours pour la fortune, et peut-être pour l'art), mais surtout pendant la première moitié de sa carrière il affectait de mettre au moindre de ses poèmes des épigraphes extraordinaires pour bien nous convaincre qu'il avait, comme on dit, *une littérature* inépuisable. Cela commençait dès les *Odes et Ballades*. On sait aussi que c'était l'habitude de son temps, je veux dire depuis Chateaubriand et dans toute cette première grande moitié du romantisme. C'était le commencement du romantisme. Dans le romantisme c'était le commencement de l'archéologie. Mais ce n'était pas seulement le commencement de l'archéologie romantique. C'était aussi et surtout déjà le commencement de toute notre archéologie scientifique. Or c'est presque un fait important de l'histoire littéraire, au moins de son histoire et de son histoire littéraire que ce soin qu'il avait, qu'il mettait,

cette complaisance, cette docilité, cette inquiétude à suivre tout ce qu'on faisait de son temps, tout ce qui se faisait, tout ce qui faisait bien. En voilà un qui voulait faire une carrière (il semble bien qu'il l'ait faite), et qui ne croyait pas qu'une carrière se fait toute seule. La docilité inquiète et attentionneuse, la suivance de ce grand révolutionnaire aux gens de son temps, aux modes de son temps, aux mouvements de son temps, à ce qui réussissait, est un spectacle d'autant plus réjouissant qu'on peut le goûter sans arrière pensée : ça a tellement réussi. Or la *ballade quatrième, — à Trilby, — le lutin d'Argail,* — porte cette épigraphe :

A vous, ombre légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement esbranlez;

J'offre ces violettes,
Ces lys et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraischement escloses,
Et ces œillets aussi!

Or il attribue gaillardement ces deux strophes comme une *Vieille chanson*. C'est à n'y pas croire. Vous verrez vous-même dans une édition. Ces deux strophes que tout le monde connaît, que depuis nos premières enfances nous saluons tous comme un vieux souvenir, comme un

des plus admirables *jeux* de notre très grand Du Bellay. J'entends bien. Vous me direz : Il n'est pas moins grand poète pour cela. J'y consens. C'est même un peu ce que nous disons. Un poète n'est pas forcé de savoir l'histoire de la littérature, au contraire, ni même l'histoire des lettres. — *Vouère.* Enfin il faudrait savoir. — Un grand poète n'est pas forcé d'avoir des références. — J'y entends, mais alors il n'est point forcé d'en mettre. Moi je veux bien qu'il n'y ait pas de référence. Au contraire elles m'ennuient. Elles m'obsèdent. Et elles ne réussissent point. Vous comprenez j'ai beau être bête, elles ne m'en imposent pas. Elles ne me donnent point le change. Ni sur la solidité de son savoir, ni sur l'universalité de ses connaissances. Il est vrai que moi aussi ce n'est point cela que je lui demande. Pourquoi alors seulement fait-il semblant de me l'offrir. Pourquoi me met-il des épigraphes, que je ne lui demande pas, et cela étant, pourquoi me les met-il fausses. Presque plus que fausses, ignorées. Tout Hugo est là-dedans. Qu'il ne me donne pas de références (j'aime mieux ça), ou qu'il me les donne exactes. Comme tout le monde. Mais non il m'abrutit, moi public, dans toutes ces ballades, dans tout son commencement d'œuvre, dans tout son commencement, dans toute sa première moitié de vie et d'œuvre, dans toute sa première moitié de carrière, et même dans tout le reste, il m'abrutit des références les plus extraordinaires, qui ne me laissent aucun doute sur son érudition. Des noms qu'on n'a jamais ni vus ni connus. Rien que dans ces ballades, (pour ne pas citer les *Odes*, qui n'en craignaient déjà point), ensemble Émile Deschamps; La Fontaine, *Imitation d'Anacréon;* Shakspeare; Montenabri; Gonzalo Berceo, *la Bataille*

de Simancas; Ancienne chronique; Reproches al rey Rodrigo; Avienus; André Chénier. Les références que je ne peux pas vérifier sont certainement bonnes. Quel malheur qu'il n'y en ait qu'une d'incomplète, de vague, au point d'en être littéralement fausse, et que ce soit ce délicieux poème, connu de tout le monde, cette chanson délicieuse de notre très grand Du Bellay, que nous avons toujours trouvée dans les éditions dans les *Jeux rustiques,* comme venant, comme adressée, *D'un Vanneur de Blé aux Vents.* Montenabri, Gonzalo Berceo, Avienus, et il ignore, ou enfin il ignore de reconnaître un gros morceau de Du Bellay, un des plus connus. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est que ces *Ballades,* et tout l'ancien, le premier Hugo, sont pleins de références prises à Ronsard et à la Pléiade. Ou enfin à la Renaissance française. Rien que dans ces *Ballades :* Desportes, Baïf, Ronsard, (Segrais), et il n'y a que quinze ballades. Et ce qu'il y a de plus fort, que tout, c'est que ce Du Bellay, auquel on n'attribue pas dans le livre un texte que tout le monde sait être de lui, c'est précisément à lui que tout le livre est dédié, ou enfin c'est une référence à lui qui est, qui fait l'épigraphe de tout le livre :

Renouvelons aussi
Toute vieille pensée.

JOACHIM DU BELLAY.

Il est vrai que les références attribuées nominativement ne sont peut-être pas meilleures que les références attribuées anonymement si je puis dire. On ne sait plus. La confiance ne règne pas. Tout notre auteur est là. Et

alors comme les malheurs se suivent et se ressemblent, et d'ailleurs que ça lui est bien égal, *premièrement* et d'ensemble il appelle, il attribue *Vieille chanson* le texte, ou l'un des textes les plus connus de notre très grand Du Bellay, (lui qui faisait alors profession de restituer, de restaurer la Renaissance française, surtout contre le dix-septième siècle, et surtout je pense parce qu'il devait compter que la Renaissance c'est plus près du Moyen-Age, c'est donc plus romantique); (car il raisonnait généralement ainsi, pour ainsi dire); (je ne me dissimule d'ailleurs pas que si on lui disait qu'il a attribué du Du Bellay *Vieille chanson,* premièrement il dirait qu'il en a fait bien d'autres; deuxièmement et surtout il ne croirait point, dans sa pensée, lui avoir fait tort; peut-être au contraire); (car *Vieille chanson* dans sa pensée était certainement quelque chose de très bien. Il l'eût certainement fait affectueusement, respectueusement, honorablement et pour honorer. Il avait alors, naturellement, parce que c'était la mode, et il garda, il eut presque toujours un goût, un respect superstitieux de l'ancien, du vieux, en ce sens, ainsi entendu; il en avait une considération mystérieuse, superstitieuse affectueuse; toujours le bon révolutionnaire; il pratiquait alors, (il pratiqua presque toujours, même ensuite, en même temps qu'il exerçait, qu'il excellait, qu'il faisait fortune dans le nouveau, professionnel, dans le progrès, professionnel, dans le moderne), une certaine superstition, une sorte de mystique du *vieux.)* (Une mystique de brocanteur.)

Deuxièmement il n'en cite que deux strophes, les deux premières, au lieu de trois qui sont également connues,

où la troisième est indispensable, qui forment corps ensemble, où la troisième tient comme un membre, ou plutôt dans le corps même comme partie intégrante, qui ne peuvent aller l'une sans l'autre, qui se rappellent, qui se maintiennent à la mémoire aussi impérieusement les unes que les autres. L'une que les autres. (Et l'on ne dira pas que c'est pour faire des économies, puisque *Ballade dixième* il cite au long, il met en épigraphe toutes les quatre strophes, tous les quatre couplets de *La Chanson du Fou,* venue du quatrième acte de *Cromwell,* où je crois que c'est Cromwell lui-même, quelle autorité! qui croit pouvoir l'attribuer à son fou Elespuru. (avec une variante, d'ailleurs, car les éditions de *Cromwell* portent :

Vois; à l'horizon
Aucune maison,
Aucune!

Et les éditions de la *Ballade dixième* portent à l'épigraphe :

Vois; à l'horizon,
Aucune maison!
Aucune!

Ce qui fait que le texte a gagné dans l'intervalle et une virgule, et le remplacement d'une virgule par un point d'exclamation. Renforcement notable. De la pensée.

Troisièmement ces deux strophes mêmes il les cite mal. Quelles que soient les différences de graphie entre une graphie ancienne et une graphie moderne, je ne

pense point qu'elles aillent jusqu'à ce que je vois. Or qu'est-ce que je vois. Je vois qu'il a fait aussi une variante dans sa *Vieille chanson*. Vive la liberté. Mais il en abuse peut-être un peu. Car il n'a pas fait seulement une variante dans le titre et dans le nom d'auteur, dans l'attribution. Il a fait aussi, il a introduit une variante dans le texte. Et comme il n'était pas Du Bellay, lui Hugo, une telle variante s'appelle, pour tout autre s'appellerait une erreur de citation. Et tout Hugo est encore dans cette erreur de citation. Mettons que c'est une variante, mais qu'elle n'est pas heureuse. Le texte portait, comme on sait :

A vous troupe légère,

Tout l'humanisme était dans ce *troupe légère,* tout l'humanisme et tout le grec, toute la bucolique antique et renaissance, renaissante, la vraie, toute la Renaissance païenne et française, toute la tradition renaissante, toute la fleur, toute la grâce, et aussi toute la précision de l'antique et du français. Hésiode et Théocrite. C'en était même devenu comme un mot technique. Lui Hugo, il n'hésite point. Il cite, il rapporte au courant de la plume :

A vous, **ombre** *légère,*

Et tout de suite ça n'est plus ça du tout. Ça n'est plus, non seulement ça n'est plus du temps, mais ça n'est plus de la race, ça n'est plus de rien. Tout tombe. La vulgarité a passé, la pire de toutes, la vulgarité légère. Tout le romantisme est là. Un léger pouce de vulgarité a écrasé la fine moulure antique. Le commun, le mas-

tique romantique a bouché l'œil et la nervure. Et il faut dire que tout le poème, toute la pièce est comme une gageure. C'est déjà un défi, et c'est risquer gros, c'est jouer gros jeu, pour un moderne, que de se mettre, d'aller se mettre du Du Bellay en épigraphe, et un tel Du Bellay. Un texte comme celui-là, du haut de son petit coin d'épigraphe, met tout par terre. Il met notamment naturellement fort proprement par terre sa *ballade quatrième,* qui est une des mauvaises. Qui est même si mauvaise que cette espèce de protection qu'il fait à cette *vieille chanson* en se l'épinglant comme épigraphe, en l'adoptant, pour la rendre immortelle sans doute, pour la faire passer à la postérité, cette agrégation, ce rattachement qu'il s'en fait, cette adoption, (vous suivez le mouvement : la *ballade quatrième* ira sûrement à la postérité, plutôt deux fois qu'une, puisque c'est du Hugo. Alors lui, bon prince, généreux, (il est jeune), en plus il sauvera cette vieille chanson, qu'il aime, il nous la gardera pour la mémoire des hommes, il va l'honorer, il attachera cette petite chaloupe sur son énorme bateau), que ça finit par faire, que ça finit par donner une des comédies les plus réjouissantes que l'on nous ait jamais montées. Les plus récents travaux de nos historiens ont mis à jour ce singulier contrat, cette sorte de bail plus que viager, cette sorte de bail éternel par lequel Victor Hugo s'était assuré la propriété exclusive, l'usage et l'emploi du mot *ombre* au singulier et au pluriel, surtout à la rime. Ces rimes en *ombre(s)* lui ont quelquefois donné de beaux effets :

Près des meules, qu'on eût prises pour des décombres,
Les moissonneurs couchés faisaient des groupes sombres :

Mais généralement ce bail ne lui a pas profité. Ce monopole (d'État) lui a fait faire plus de facilités que de grands vers. Ses *ombres* viennent généralement trop, surtout à la rime, trop quand on les attend. Encore une mesure du classique et du romantique, dans le métier. Les rimes en *ombre(s)* de Hugo lui servaient sensiblement comme les rimes en *èbre(s)* servaient aux classiques quand les classiques eux aussi s'abandonnaient, se laissaient aller au métier. Quand il y avait des trous dans le génie, ce qui s'est vu, des carences, des déficiences. Des manques. *Èbre(s)* était le *ombre(s)* des classiques comme *ombre(s)* était le *èbre(s)* non pas tant des romantiques que de Hugo (qui lui seul, *pour le métier*, fait tout le romantique). *Funèbres, ténèbres,* c'est ce qui sonne dans le classique, dans le registre classique, ce que sonnent dans le registre romantique *ombres, sombres, décombres.* Et comme on s'y attendait ça sonne tout de même un peu mieux. Ça sonne plus noble. Ça parle moins du nez.

Quatrièmement, et tout Hugo est encore là-dedans, pour *faire du vieux,* pour authentiquer comme vieille sa vieille chanson il lui a mis une vieille graphie de fantaisie qui est bien la plus amusante qui soit : *esbranlez, fraischement escloses.* Or en face d'un vieux texte il n'y a que deux attitudes à prendre : (rassurez-vous, Halévy, nous allons le réciter deux fois); (c'est bien un peu pour cela que je le fais) : ou bien l'écrire tranquillement à la moderne, sans aucune affectation. C'est ainsi que je trouve dans une petite édition anglaise internationale publiée simultanément à Paris, Bruxelles et Lausanne : *Les Chefs-d'Œuvre de la Poésie*

lyrique française. — Les Chefs-d'Œuvre lyriques de Ronsard et de son école. — Joachim du Bellay. — Jeux rustiques. — D'un Vanneur de Blé, aux Vents :

A VOUS, troupe légère,
Qui d'aile passagère
Par le monde volez,
Et d'un sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doucement ébranlez :

J'offre ces violettes,
Ces lis et ces fleurettes,
Et ces roses ici,
Ces vermeillettes roses,
Tout fraîchement écloses,
Et ces œillets aussi.

De votre douce haleine
Éventez cette plaine,
Éventez ce séjour,
Cependant que j'ahane
A mon blé que je vanne
A la chaleur du jour.

ou bien prendre une *graphie* ancienne sur une édition ancienne ou sur une édition savante. C'est ainsi que je trouve dans Marty-Laveaux ; et encore il faudrait faire fondre des *s* anciennes montantes comme des *f*, (et non pas toutes des *s* finales comme nos *s* d'aujourd'hui), qui

n'existent peut-être pas naturellement chez Allainguillaume dans nos Didots actuels :

IEVX RVSTIQVES

D'VN VANNEVR DE BLE,
AVX VENTS.

A vous troppe legere,
Qui d'æle passagere
Par le monde volez,
Et d'vn sifflant murmure
L'ombrageuse verdure
Doulcement esbranlez,
I'offre ces violettes,
Ces lis & ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces vermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.
De vostre doulce halaine
Euentez ceste plaine,
Euentez ce seiour :
Ce pendant que i'ahanne
A mon blé, que ie vanne
A la chaleur du iour.

(Pendant que je copie ce Marty-Laveaux pour les imprimeurs, je m'applique tellement à bien former mon écriture, pour qu'il n'y ait aucune coquille, que si Bédier

voyait ma copie, sûrement il m'embaucherait pour lui copier ses textes pour ses imprimeurs.)

Et jusqu'à la fin de ses jours cette citation est restée ainsi, *variée,* non seulement fausse, mais maquillée. Mutée. Jusque dans les éditions les plus définitives, les plus *ne varietur,* jusqu'à celle qui parut, et qui paraît, chez Hetzel et chez Quantin, où la double initiale, *V. H.*, en signature, est bouclée d'une sorte de ceinturon. Ce qui prouve qu'il n'avait pas un secrétaire. Pas un ami. Pas un lecteur. Ou qu'il avait un si mauvais caractère que personne n'osait lui mettre un mot. Et ça revient au même. C'est le même sous deux formes différentes.

Tout cela non seulement dans des *ballades* mais tout aussitôt après des *odes* où il met en référence et cite et *attribue* très bien (je n'y suis pas allé voir ; toutes les références qu'on n'a pas vérifiées sont toujours bonnes) Remi Belleau, Ronsard et même Jean de la Taille, mêlés d'un *Daïno lithuanien.*

Toutes les références qu'on ne vérifie pas sont évidemment bonnes. On a bien raison d'appeler ça des éditions *ne varietur.* Ça ne bouge jamais. Excepté quelques différences de ponctuation, juste assez pour

montrer qu'on ne collationnait même pas. Même pas à l'imprimerie. J'ai trouvé cette *vieille chanson,* à qui enfin il veut faire un sort, (digne d'elle), et qui, l'ingrate, lui fiche par terre sa *ballade quatrième,* dans la première édition, aux mains de de Pesloüan. Je la retrouve dans l'édition à trois francs cinquante ceinturonnée, sauf qu'on a cette fois-ci notablement adouci, diminué la ponctuation de la fin. D'où un fâcheux affaiblissement de la pensée, de *toute vieille pensée.* Dans le ceinturon on a supprimé les deux virgules finales des deux avant-derniers vers, et on a supprimé l'exclamation du point d'exclamation final, ce qui donne, au lieu d'un des premiers textes que nous avons donné :

Ces vermeillettes roses
Tout fraischement escloses
Et ces œillets aussi.

Il a mis des graphies anciennes, ou même pas, ici, là, pourquoi pas là, on ne sait pas pourquoi.

Les références qu'on ne vérifie pas sont les bonnes. La preuve. Elles ne sont pas seulement les meilleures. Un ancien disait qu'elles sont les (seules) bonnes. Il était hanté de *ombre(s).* C'est sur *ombre* qu'il retombait quand il fallait bien retomber. Dans son titre même *les Rayons et les Ombres.* Il est vrai qu'il avait dû, ou qu'il devait devoir à cette rime, jouxtée aux profondes rimes en *oir,* un de ses plus profonds, un de ses plus grands enfoncements, approfondissements quadrangu-

laires ; et c'est précisément dans *les Rayons et les Ombres :*

« La borne du chemin, qui vit des jours sans nombre,
Où jadis pour m'attendre elle aimait à s'asseoir,
S'est usée en heurtant, lorsque la route est sombre,
Les grands chars gémissants qui reviennent le soir.

Les classiques n'avaient pas seulement les rimes en *èbre(s)*, si je puis dire comme rimes attendues; *ténèbres, funèbres, célèbres :*

O combien d'actions, combien d'exploits célèbres
Sont demeurés sans gloire au milieu des ténèbres,

Ils avaient *entrailles, funérailles, batailles; foudre, poudre; marque(s), monarque(s);* et dans Racine *Oreste, funeste :*

Qui l'eût dit, qu'un rivage à mes vœux si funeste
Présenteroit d'abord Pylade aux yeux d'Oreste ?

Et tantôt c'est beau, et tantôt c'est attendu :

Je te vis à regret, en cet état funeste,
Prêt à suivre partout le déplorable Oreste,

C'est même peut-être ce qu'il a fait de plus fort, que ce soit attendu, et si beau.

Et vous laissant toucher d'une pitié funeste,
D'une guerre si longue entretenir le reste.

Il y a aussi *encor* et *Hector* à la rime. Il est extrêmement remarquable, dans tout *Andromaque* déjà, combien Racine met les noms propres à la rime, ce qui est une droite et grande et brave et directe façon de quarrer le vers. *Grèce, Sparte, Hélène, Troie, Ulysse, Achille, Épire, Pyrrhus, Hermione,* et même *États.* Cela donne au vers une facture délibérée, complète, un achèvement plein carré, une absence d'hésitation, une volonté d'emplir. *Pylade. Troie* revient deux fois, trois fois à la page, deux fois avec *proie,* une fois avec *joie. — la Phrygie. les Troyens.*

CLÉONE

Et qu'est-ce que sa vue a pour vous de funeste?
Madame, n'est-ce pas toujours le même Oreste

Et *reste.* Même page :

Hé bien, Madame, hé bien, écoutez donc Oreste.
Pyrrhus a commencé, faites au moins le reste.

Tel est de mon amour l'aveuglement funeste.
Vous le savez, Madame; et le destin d'Oreste

Je vous entends. Tel est mon partage funeste :
Le cœur est pour Pyrrhus, et les vœux pour Oreste.

Ilion. Andromaque. Troyenne.

Ses yeux s'ouvroient, Pylade; elle écoutoit Oreste,
Lui parloit, le plaignoit. Un mot eût fait le reste.

Cléone même avec *Hermione. Céphise.*

Ah! que je crains, Madame, un calme si funeste!
Et qu'il vaudroit bien mieux...

Hermione

Fais-tu venir Oreste?

Cléone

Il vient, Madame, il vient;

Agamemnon. l'État. Cléone encore avec *Hermione.* Et avant le vers terrible :

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste,
Madame : il ne mourra que de la main d'Oreste.

Il me laisse, l'ingrat! cet embarras funeste.
Non, non, encore un coup : laissons agir Oreste.

Voilà, dans ses transports, le seul soin qui lui reste.

Hermione

Le perfide! Il mourra. Mais que t'a dit Oreste?

Comment sonnent, après ces perfidies de cruautés, après cette tragédie d'enfer, les vers de Corneille :

Je l'ai vu tout sanglant, au milieu des batailles,
Se faire un beau rempart de mille funérailles.

Qu'elle-même sur soi renverse ses murailles,
Et de ses propres mains déchire ses entrailles !

Même les vers à rimes attendues :

Adieu donc, puisqu'en vain je tâche à vous résoudre :
Tout couvert de lauriers, craignez encor la foudre.
Ou *le foudre.*

Honneur, bonheur viennent sans cesse à la rime, ensemble, dans Corneille, surtout naturellement dans *le Cid.* Mais il faut dire que *honneur* dans Corneille est une sorte de nom *propre.* C'est un nom d'une personne, un nom de quelqu'un. Que l'on connaît très bien.

Nouvelle dignité, fatale à mon bonheur !
Précipice élevé d'où tombe mon honneur !

Digne ennemi de mon plus grand bonheur,
Fer qui causes ma peine,
M'es-tu donné pour venger mon honneur ?

Et l'on peut me réduire à vivre sans bonheur,
Mais non pas me résoudre à vivre sans honneur.

Puissé-je de mes yeux y voir tomber ce foudre,
Voir ses maisons en cendre, et tes lauriers en poudre ;

Et, dans ce haut degré de puissance et d'honneur,
Les plus grands y tiendront votre amour à bonheur.

Je découvrois en vous d'assez illustres marques
Pour vous préférer même aux plus heureux monarques :

Quand Oreste n'est plus là, *reste* et *funeste* s'arrangent ensemble :

Vous devez présumer de lui comme du reste :
Le trépas n'est pour eux ni honteux ni funeste ;

La rime *main(s), Romain(s); — homme, Rome* est partout dans Hugo ; elle était naturellement déjà partout dans Corneille et ils se joignent profondément par ce métier. Voilà ce qu'il faudrait considérer un peu, c'est à des considérations de cet ordre qu'il faudrait docilement se livrer avant de croire que l'on peut tout fonder sur une séparation du classique et du romantique. Il y aurait tant à dire. Hugo était peut-être au fond un classique mauvaisement ambitieux qui pour arriver s'est revêtu, s'est maquillé d'un romantique. Parce que c'était la mode qui venait. D'une mode romantique. Il y aurait tout un travail à faire, qui sait, une thèse, sur toute une famille de vers chez Hugo, dans toute la première moitié de son œuvre, mais au fond dans toute son œuvre, qui est incontestablement une famille virgilienne. Et un deuxième travail, beaucoup plus considérable peut-être, sur une famille cornélienne que je crois encore beaucoup plus étendue. Plus nombreuse. Par contre je crois que l'on ne trouverait pas dans Hugo un seul vers racinien.

Hélas ! c'étoit lui-même ; et jamais notre Rome
N'a produit plus grand cœur ni vu plus honnête homme.

Que je me prive ainsi du seul bien qui me reste !

PAULINE

Sauvez-vous d'une vue à tous les deux funeste.

J'abhorre les faux dieux.

POLYEUCTE

Et moi je les déteste.

NÉARQUE

Je tiens leur culte impie.

POLYEUCTE

Et je le tiens funeste.

Mais ce même devoir qui le vainquit dans Rome,
Et qui me range ici dessous les lois d'un homme,

Un des plus beaux exemples, je ne dis pas seulement un des plus curieux, mais un des plus frappants de ce qu'il y a une fortune pour les rimes aussi, une destinée, c'est le sort des rimes en *ort* dans Corneille; *mort, sort, effort, port;* surtout *mort* et *sort.* Ces rimes servent à faire des vers ordinaires, des vers de tous les jours; (des vers ordinaires de Corneille) :

Allons-y par nos pleurs faire encore un effort;
Et n'employons après que nous à notre mort.

Sur mes pareils, Néarque, un bel œil est bien fort;
Tel craint de le fâcher qui ne craint pas la mort :

Et toute la rigueur de votre premier sort
Contre votre mérite eût fait un vain effort.

Puis dans *Polyeucte* elles montent; elles montent peu à peu :

Si toutefois, après ce coup mortel du sort,
J'ai de la vie assez pour chercher une mort.

Elles montent, elles montent encore :

Que d'épouser un homme, après son triste sort,
Qui, de quelque façon, soit cause de sa mort;

Dans *Polyeucte* il monte encore, il atteint un premier faîte de grandeur spirituelle, de sainteté :

Du premier coup de vent il me conduit au port,
Et, sortant du baptême, il m'envoie à la mort.

Pendant ce temps dans *les Horaces* il avait atteint à un faîte plus élevé encore, à plus de grandeur, mais à une grandeur temporelle, à un faîte de grandeur temporelle, à un faîte d'héroïsme :

Mourir pour le pays est un si digne sort,
Qu'on brigueroit en foule une si belle mort.

Alors dans *Polyeucte* la sainteté recoupant juste dans l'héroïsme nous parvenons d'un dernier coup, d'une dernière montée à un deuxième faîte, d'un deuxième pas, d'un dernier pas, au faîte suprême; à une grandeur, à un faîte de grandeur d'une grandeur suprême, d'une grandeur unique; car c'est pour ainsi dire à un

faîte spirituel comme d'une grandeur temporelle. C'est un recoupement. Dans *les Horaces*, (que l'on nous dit qu'il nommait lui-même *Horace)*, il avait déjà dit :

Que les hommes, les dieux, les démons et le sort
Préparent contre nous un général effort ;

Dans *Polyeucte* c'est un recoupement. Car il atteint à une grandeur comme temporellement spirituelle, à un faîte comme temporellement spirituel; à un faîte unique d'héroïsme dans la sainteté, (mais qui est peut-être en un sens aussi, vu de l'autre côté, un faîte de sainteté dans l'héroïsme ; je veux dire qu'un tel héroïsme de sainteté ne se produit peut-être que dans un monde naturellement héroïque, dans le monde cornélien; il y a là encore une insertion du spirituel dans le temporel, du surnaturel dans le naturel; de la sainteté dans l'héroïsme ; une nourriture temporelle du spirituel par le temporel, dans le temporel, une nourriture, une prise de départ de la sainteté par et dans l'héroïsme; de là ce faîte unique de sainteté héroïque); ces deux vers dont il est impossible de ne pas voir la correspondance et organique et volontaire aux deux pénultièmes vers des *Horaces,* je veux dire à nos deux pénultièmes, à ceux que nous avons cités en avant-dernier, ces deux vers culminants dont la correspondance et organique et volontaire aux deux vers culminants des *Horaces* est saisissante; infiniment plus qu'évidente; au point que ces deux vers et ces deux forment, font dans les deux œuvres (en un sens correspondantes) une symétrie, une réponse, une correspondance capitale d'aboutissement, de couronnement; sur laquelle, de laquelle nous nous

expliquerons quelque jour, que nous chercherons quelque jour à approfondir; en ce sens que j'espère que nous montrerons que *le Cid* et *Horace* représentent deux héroïsmes temporels qui, *portés à l'éternel,* donnent *Polyeucte,* qui transférés sur le plan de l'éternel, dans le registre de l'éternel, avec tous leurs racinements temporels, se recoupent et en même temps ainsi aboutissent ensemble, s'achèvent, se couronnent en *Polyeucte,* y produisant ainsi, y montant ainsi, y achevant ainsi comme naturellement non point un surnaturel antinaturel ni surtout extranaturel, (ce qui est le grand danger), mais un surnaturel naturel et supranaturel, littéralement *sur*naturel; y représentant en achèvement, en couronnement non point un héroïsme éternel, un héroïsme du salut, un héroïsme de la sainteté *en l'air,* (ce qui est l'immense danger), mais un héroïsme éternel encore pourvu précisément de toute son origine temporelle, de toutes ses racines temporelles, de toute sa race, de tous ses racinements temporels; un héroïsme de sainteté qui monte de la terre mais qui n'est point préalablement déraciné de la terre; qui n'est point préalablement lavé à l'eau stérilisée; qui même on pourrait dire ne s'en déracine point; qui s'en arrache mais au fond ne s'en déracine point; qui n'est donc pas intellectuel mais charnel; qui est, qui est donc réel; qui est, qui reste charnel non pas seulement par son origine, par son départ, par sa race, par tout son goût, par toute sa sève, mais encore au moins par le ministère de la prière, de la double prière, toutes les deux montantes; de la prière de ceux qui restent à ceux qui sont partis, à ceux qui sont déjà partis, qui sont partis les premiers; pour leur demander leur intercession; de la prière, de

l'intercession de ceux qui sont partis pour ceux qui restent. Ainsi cet héroïsme éternel est éternellement de provenance temporelle, cet héroïsme de sainteté est éternellement de provenance, de production charnelle. C'est ce qui en fait le prix, infini. C'est le mystère même de l'incarnation. C'est ce qui en fait aussi l'exactitude. Non seulement c'est ce qui le fait humain, mais c'est ce qui le fait, exactement, chrétien. Cette insertion, cette articulation de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, du saint dans le héros. Autrement non seulement il n'y a plus d'homme, mais exactement, techniquement pour ainsi dire il n'y a plus de chrétien. Plus de saint. Cette articulation, cette insertion fait la pièce capitale du christianisme, de la sainteté. Tout autre agencement n'est, ne donne qu'une construction littéraire, ou ce qui revient sensiblement au même une construction intellectuelle. Il faut qu'une sainteté vienne de la terre, monte de la terre. Il faut que la sainteté s'arrache de la terre, qu'elle s'en arrache laborieusement, douloureusement, saintement. Il faut qu'elle s'en arrache avec tous ses racinements. Autrement non seulement elle n'est pas humaine, mais elle n'est pas chrétienne. Il ne faut pas qu'elle en soit préalablement, arbitrairement, intellectuellement déracinée, déplantée. Alors on n'a plus que des miracles de pacotille. Si je puis dire la sanctification n'est pas une assomption; elle est beaucoup plutôt en un certain sens une *imitation* de l'Ascension. Les vers de l'intercession sont partout dans *Polyeucte :*

Et toi qui, tout sortant encor de la victoire,
Regardes mes travaux du séjour de la gloire,

Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
Prête du haut du ciel la main à ton ami.

Et c'est là que bientôt, voyant Dieu face à face,
Plus aisément pour vous j'obtiendrai cette grâce.

Polyeucte m'appelle à cet heureux trépas :
Je vois Néarque et lui qui me tendent les bras.

Voici la formule même de l'arrachement raciné; comme on devait s'y attendre elle est dans les *stances* et tout le monde la sait :

Honteux attachements de la chair et du monde,
Que ne me quittez-vous quand je vous ai quittés!

Voici l'avant-avant-dernière fortune des rimes en *ort :*

Après m'avoir fait voir Néarque dans la mort,
Après avoir tenté l'amour et son effort,

En voici l'avant-dernière fortune :

NÉARQUE

Dieu même a craint la mort.

POLYEUCTE

Il s'est offert pourtant : suivons ce saint effort;

Et on sait qu'en voici la dernière; ce sont littéralement les deux vers d'*Horace* transférés dans le registre

éternel, par une opération organique et ensemble par une délibération volontaire :

Si mourir pour son prince est un illustre sort,
Quand on meurt pour son Dieu, quelle sera la mort ?

Telles étaient, Halévy, nos trouvailles, les découvertes que nous nous communiquions, nos découvertes sensationnelles. Prouvant ainsi que nous étions très capables, nous aussi, quand il fallait, de faire « du travail » *comme eux*. Saviez-vous par exemple qu'il ne s'était pas seulement glorifié

... de son *père lorrain,* sa *mère vendéenne,*

mais qu'il s'est une fois glorifié d'avoir un nom saxon. Je parle de Hugo, je ne parle plus de Corneille. Oui, oui. Il est vrai qu'il était jeune. C'était dans les commencements. — *Et puis,* comme disait Ghéon, (c'était peut-être Copeau, chez Croué), *de quoi Hugo ne s'est-il pas félicité*. Il avait raison. Il faut se féliciter. Tout de même il ne s'est pas toujours félicité d'avoir un nom saxon. C'est à la fin de l'*ode septième* du *livre troisième*. (III-7). C'est dans l'ode que nous nommons communément, que nous croyons connaître sous ce nom de l'*ode à la Colonne*. (Tout court). Hugo l'avait nommée plus au long, tout au long, plus naïvement, avec une sorte de naïveté de plan de Paris désarmante qui au fond fit sa force toute sa vie : *Ode septième. — à la Colonne.* —

DE LA PLACE VENDÔME. — *Parva magnis.* Il est vrai que du temps de cette ode il fallait peut-être préciser. La « *colonne de la place Vendôme* » n'était peut-être point encore *la colonne*. Il n'y avait encore que Napoléon qui l'avait faite, (un souffle), et le revêtement du bronze des canons pris aux Autrichiens, des douze cents canons pris à l'ennemi, je pense en une seule campagne. Elle n'avait encore que ce revêtement de bronze de la plus grande histoire, de la plus grande gloire militaire, elle n'avait encore que ce revêtement de 1805. La politique n'y était point encore passée, la toute-puissante politique, je veux dire la seule omnipotente, la politique intérieure, celle où les Français se battent les uns contre les autres; parce que n'est-ce pas, se battre contre les Autrichiens tout le monde fait ça, tout le monde peut en faire autant. C'est pas malin. Ce qui est malin, c'est de se battre entre nous. Il ne pouvait pas non plus la nommer *la colonne Vendôme*, c'eût été trop familier. Ensuite il y a eu la concurrence de l'autre colonne. Pendant tout Louis-Philippe et la deuxième République et le deuxième Empire ça a marché très bien. Il y avait cette dualité parfaite, les deux colonnes du Temple, *Dieu dit : — Il en faut deux; et dans le sanctuaire... L'un sculptait l'idéal et l'autre le réel...* On en oubliait les deux colonnes, ensemble, jumelles, de la place, de la barrière du Trône. C'était parfait, cette concurrence, la colonne Vendôme, la colonne Juillet; deux sœurs; l'aînée, la cadette; devenues aussi grandes l'une que l'autre; un bonhomme sur l'une, un bonhomme sur l'autre; sur l'une un bonhomme habillé; plus qu'habillé; vêtu; drapé; ou armé; sur l'autre un jeune bonhomme inhabillé. Tout allait bien. L'un, dit-on, était le génie de la Liberté. On m'accordera

que l'autre était peut-être bien le génie de la Guerre; le parallélisme de ces deux verticales avait été poussé si loin dans les esprits que Vendôme avait fini par devenir une espèce de nom de mois. Merveilleuse correspondance, antithèse toute faite pour Hugo : la colonne de la Victoire, la colonne de la Liberté ; la colonne de la Gloire militaire, la colonne de la Gloire civile. Entre nous cette antithèse était un peu factice, tout à fait faite par conséquent pour Hugo. Car la colonne de la Liberté était aussi une colonne de la Victoire, au moins sur les Suisses et sur quelques bons Français, et j'ai entendu dire que cette Gloire civile avait surtout été *procurée* à coups de fusils. Enfin, *avec tout ça,* c'est-à-dire avec Napoléon et les Autrichiens, la Colonne n'était pas encore *la colonne*. Elle n'était encore, comme la nomme, comme l'invoque très bien Hugo, que la *Colonne de la place Vendôme*. Ce qu'il lui fallait, à cette Colonne, pour devenir *la colonne*, c'était d'avoir été préalablement fichue par terre et ensuite remontée; ce qui lui manquait (c'est un peu cette sorte de gloire, il faut le dire, de *publicité* que Hervé a faite au drapeau de Wagram), ce qui lui manquait, c'était la Commune, Courbet, (Vuillaume comme chroniqueur). Les gouvernements réactionnaires ayant pris soin de ne pas fiche par terre la colonne de Juillet, la concurrence est tombée. C'est à cause de Vuillaume que nous pouvons dire : *la colonne*. C'est à cause de la tradition de l'opposition républicaine. C'est à cause de Vuillaume que Hugo à quatre-vingts ans pouvait dire *la colonne*. Mais il ne le pouvait pas à vingt ans, à cause de l'absence de Vuillaume. Il lui fallait une histoire propre, à cette colonne, une *affaire*. Une gloire propre. Les républicains la lui ont faite.

Voici le *nom saxon*. C'est justement dans *la Colonne*. Vous n'êtes peut-être pas comme moi. Je trouve que ce *saxon* est prodigieux. Mais dans une ode *à la Colonne*, ça dépasse tout. C'est particulièrement bien placé. C'est prodigieux au deuxième degré. C'est comme pour Du Bellay, il n'a certainement plus pensé aux Saxons. Aux vrais. Il avait oublié les 14.000 Saxons de Leipzig et la cavalerie wurtembergeoise. *Février 1827*, il avait vingt-cinq ans; il n'y avait pourtant que quatorze ans :

V

C'est moi qui me tairais! Moi qu'enivrait naguère
Mon nom saxon, mêlé parmi des cris de guerre!
Moi, qui suivais le vol d'un drapeau triomphant!
Qui, joignant aux clairons ma voix entrecoupée,
Eus pour premier hochet le nœud d'or d'une épée!
Moi, qui fus un soldat quand j'étais un enfant!

Il ne fut malheureusement pas un soldat quand il était un homme.

Non, frères! non, français de cet âge d'attente!

Dans les anciennes éditions ce vers s'écrivait ainsi :

Non, frères! non, Français de cet âge d'attente!

Ce qui était évidemment la bonne graphie. *Français*, et non *français*. *Grande capitale* et non pas *bas de casse*. C'est dans l'édition définitive qu'on lui a fait la faute, qui n'était pas dans les premières, dans les anciennes

éditions. C'est tout à fait contraire au dicton. C'est tout ce que ses secrétaires ont pu trouver pour lui. Comme toute sa vie est là. On a pu lui faire, on lui a fait des éditions de luxe; innombrables; très cher; très laides : on ne lui a pas fait une édition correcte. Dans cette indifférence glaciale, dans ce total manque de soin(s), dans cette pauvre, dans cette froide négligence comme éclate bien sa réelle indigence de parents et d'amis. A défaut de soi il n'avait pas un ami, pas un fidèle pour travailler proprement pour lui. Cet homme réellement sans amis, sans secrétaire, sans famille. Plein d'histoires de famille invraisemblables. A défaut de lui-même il n'avait personne capable de lui lire proprement une épreuve. Et pourtant d'une part il gagnait de l'argent, ces livres mal établis se vendaient comme du pain, et d'autre part il payait, comme Napoléon il a payé sa famille assez cher.

Non, frères! non, Français de cet âge d'attente!

Il est même certain, pour quelqu'un qui a un peu l'expérience des typographies, *typographiarum cuidam perito,* que c'est l'*f* bas de casse de *frères* qui a amené l'*f* bas de casse de *français*. C'est un phénomène très connu. C'est même peut-être le cas le plus fréquent. Un recommencement apparemment identique entraîne en fait, en résultat, dans la composition un recommencement réellement totalement identique. *Non, fr* la première fois entraîne inévitablement *non, fr* la deuxième fois. La mémoire, dans ce cas, continue. La mémoire, le rappel de mémoire, alors, joue à plein, joue à bloc. La deuxième fois alors se passe, se compose inévita-

blement comme la première. C'est un des phénomènes les plus connus, les plus communs de la psychologie courante qui s'apprend dans les ateliers et non point dans les *laboratoires* de psychologie *pratique(s)* plus ou moins expérimentale.

Non, frères! non, français de cet âge d'attente!
Nous avons tous grandi sur le seuil de la tente.
Condamnés à la paix, aiglons bannis des cieux,
Sachons du moins, veillant aux gloires paternelles,
Garder de tout affront, jalouses sentinelles,
Les armures de nos aïeux!

Une édition qui respire le manque de soin, voilà ce qu'on lui a fait pour son édition *ne varietur* et pour sa boucle de ceinturon serrée au dernier cran.

Telles étaient les trouvailles que nous nous communiquions, Halévy, les découvertes dont nous nous faisions part; telles et telles. Une poussait l'autre, une amenait l'autre, incontinent l'une conduisait à l'autre. Une poussait, l'autre tirait. Ou au contraire l'une barrait l'autre, empêchait de passer, quand il y en avait trop. Tels étaient nos rares délassements. Il en est de moins innocents. Il en est de moins purs. Nous aussi nous savons analyser. Nous aussi nous savons travailler dans le détail. Mais nous ne croyons pas que le détail épuise ni l'œuvre ni toute autre réalité, nous croyons au contraire qu'il s'en faut infiniment. Nous aussi nous

savons *faire* de la bibliographie. Nous n'en avions pas seulement de bien bonnes; nous n'en avions pas seulement de bonnes, ce qui est le grade au-dessus; nous en eûmes quelquefois d'heureuses.

Un soir, t'en souvient-il? c'est moi qui vous ai conté la suave histoire, l'histoire de *Jérimadeth*. Ce soir là donc nous ne voguions pas en silence. Vous savez, vous vous rappelez quel était le problème :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre:
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté
Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Saluons ici un des plus beaux poèmes que l'on ait jamais fait en français, et en grec, et en européen. Saluons huit, en deux strophes, des plus beaux vers de ce plus beau poème. Saluons d'abord nos vieilles connaissances les rimes en *ombre*, qui intervenant pour la deuxième fois dans ce poème lui ont, ici, couronné, permis de couronner deux de ses plus beaux vers. Mais

restait non pas *cette redoutable infanterie espagnole,* mais la question de Jérimadeth.

De tous les noms hébreux que Hugo pouvait choisir pour couronner un vers, il faut avouer qu'il n'y en avait certainement aucun qui sonnât aussi bien, aussi beau que Jérimadeth, et surtout qui sonnât aussi hébreu; qui fût à ce point du temps et du lieu, du pays; aussi *couleur locale* et *couleur temporelle.* Il faut lui rendre cette justice, non seulement à Jérimadeth mais à Hugo, que de tous les noms hébreux qui se présentaient, qu'il pouvait choisir, qui demandaient, qui imploraient, qui étaient à ses pieds, il n'y en avait certainement aucun qui rendît à ce point, par sa forme même, par son énoncé, et aussi par sa phonétique, si je puis dire; par sa configuration, surtout par sa graphie, qui était une vraie *géo*-graphie; cette *h* notamment qu'il y avait à la fin, les deux jambages, les deux tours de Notre-Dame, et qui déjà inaugurait si solennellement le nom même de Hugo; le nom saxon; qui fît à ce point qu'on y fût; qu'on y était; que c'était bien Ruth qui était couchée aux pieds de Booz. Tel était *l'état de la question,* le célèbre **état de la question.** Tel fut le premier temps.

Le deuxième temps fut que des hébraïsants, *(cet âge est sans pitié),* furieux, en dedans, vexés intérieurement de ce qu'en dedans ils ne connaissaient pas ce nom hébreu, le cherchèrent dans un atlas allemand. Il paraît qu'il n'y était pas. Quand un nom hébreu n'est pas dans un atlas allemand, il est perdu. On déclara qu'il n'existait pas, que c'était un nom forgé. *On se forge,* comme dit l'autre. Comme on avait admiré le choix, ainsi on admira la forge. Pour les mêmes

raisons. Il n'avait pas choisi un nom bien hébreu, mais il avait forgé un nom bien hébreu. En y pensant, c'était encore plus fort. Trouver un nom qui existe, tout le monde peut en faire autant. Trouver un nom qui n'existe pas, ça c'est le fin jeu. Et ce fut le deuxième temps.

Deux ans passèrent. Il n'y aurait jamais eu de troisième temps si un jeune homme avisé n'avait un jour écrit au crayon sur un morceau de papier cette phrase que je livre à vos méditations :

J'ai rime à dait.

Et aussitôt ce fut un grand éblouissement dans les esprits et beaucoup d'yeux se dessillèrent. *Les écailles leur tomberont des yeux.* C'était peut-être ça un peu je pense ce que nos bons maîtres nommaient *renouveler la question,* renouveler l'**état de la question.** Vous me demandâtes, mon ami, si c'était moi qui avais fait cette invention, (cette découverte?) Il était évident que ce n'était pas moi. *Un jeune homme,* ce n'était pas moi. *Avisé,* ce n'était pas moi. Si j'avais jamais été un jeune homme avisé, mon cher Halévy, quelle ne serait pas aujourd'hui ma fortune. Je n'usurperai point une gloire vaine. Je ne me parerai point d'une vaine perspicacité. Je vous répondis que j'avais trouvé ce *tuyau* il y a déjà quelques années dans une jeune petite revue que l'on m'envoyait, et que l'article, autant que je me souvienne, était signé d'un nom aujourd'hui déjà beaucoup plus connu, car il était, je pense, signé du nom de M. Eugène Marsan, attaché aujourd'hui à *la Revue*

critique des Idées et des Livres. — *Nouvelle librairie nationale*, — 85, rue de Rennes, Paris sixième. Pas très loin du 149, comme vous voyez. Ce qui prouve, Halévy, qu'il faut toujours être bien avec les jeunes gens. Et qu'il faut toujours les lire. Pour moi j'avoue que j'admire en plein ce toupet qu'il a eu ce jour-là. Je l'admire à bloc. Pensons-y, c'était le jour où il avait fait *Booz endormi*. Il avait couché avec Dieu. Avec Dieu créateur :

« Voilà longtemps que celle avec qui j'ai dormi,
O Seigneur! a quitté ma couche pour la vôtre;
Et nous sommes encor tout mêlés l'un à l'autre,
Elle à demi vivante et moi mort à demi.

On a tellement l'impression, on a tellement l'évidence que jamais peut-être créature, que lui-même il avait conscience, que lui-même il avait connu d'un brusque éclair, d'un coup, dans un brusque éclair que jamais homme peut-être, que dans un saisissement de triomphe il avait senti que jamais homme peut-être, pas même les anciens, Grecs, pas même les antiques païens, Homère, Hésiode, Eschyle n'étaient entrés aussi à plein, aussi à bloc dans le plein de la création charnelle, dans le ventre de la création, qu'il n'avait je ne dirai pas seulement qu'il n'avait pas seulement atteint une cime, (ce serait parler son langage, son propre langage, mais son langage ordinaire, son langage de tous les jours), mais que d'un coup, (non pas d'un coup d'aile), il dominait toute la création charnelle, tout le monde temporel et charnel, (que jamais créature), que jamais homme peut-être, pas même les antiques païens n'était entré aussi avant, aussi à plein, aussi d'un coup

dans le secret, dans l'opération même de la création (charnelle); et même littéralement de l'incarnation, c'est-à-dire littéralement de la mise en chair, de l'insertion de l'éternel dans le temporel. Il a bien senti que d'un coup, par un coup de maître il saisissait, il étreignait, il dominait tout ce monde charnel, temporel et charnel, tout ce monde de la fécondité, de la perpétuité charnelle, de la race charnelle, et même, par là, même l'entrée, l'inscription, l'insertion de l'éternel dans le temporel, de l'éternel dans le charnel, de la vie éternelle dans la vie charnelle.

Et homo factus est. Les païens et les Juifs ne considèrent généralement pas l'incarnation. Les chrétiens la considèrent (moins qu'ils ne devraient, mais enfin ils la considèrent, au moins professionnellement, beaucoup politiquement, beaucoup habituellement, usagèrement, quelques-uns, (autrefois tout le peuple), mystiquement), mais professionnellement même pour ainsi dire, justement, par un effet de leur discipline même et de leur orientation, je veux dire très exactement du sens où ils sont tournés, où ils ont l'esprit tourné, où ils ont l'âme tournée, où ils ont le cœur tourné habituellement, usagèrement et même mystiquement ils ne la considèrent guère que venant de l'éternel, du côté de l'éternel, procédant de l'éternel, *ab aeterno, ab aeternitate*. Ce qui fait la valeur unique de ce poème, (et ce qui en fait infiniment plus qu'un poème, (et Hugo le sentait bien, le gueux, le vieux, le savait bien), c'est que c'est peut-être la seule fois que nous ayons aussi purement, aussi à plein, et sans doute même absolument la seule fois que nous ayons un regard païen, (et

un regard juif), de l'incarnation, une incarnation vue, venue du monde juif et du monde païen, une incarnation venue comme un couronnement charnel, comme un aboutissement charnel, comme un accomplissement, comme un emplissement charnel, comme une mise en plénitude charnelle d'une série charnelle.

L'incarnation n'est qu'un cas culminant, plus qu'éminent, suprême, un cas limite, un suprême ramassement en un point de cette perpétuelle inscription, de cette (toute) mystérieuse insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel qui est le gond, qui est cardinale, qui est, qui fait l'articulation même, le coude et le genou de toute création du monde et de l'homme, j'entends de ce monde, le coude et le genou, l'articulation de toute créature, (de toute créature humaine, matérielle, de toute créature de ce monde), le coude, le genou, l'articulation de tout homme, le coude, le genou, l'articulation de Jésus, le coude, le genou, l'articulation de l'organisation de toute vie, de toute vie humaine, de toute vie matérielle, de toute vie de ce monde. Nous rejoignons ici ce que nous disions de *Polyeucte,* que toute sanctification qui est grossièrement abstraite de la chair est une opération sans *intérêt.* Mais *et homo factus est;* il y a deux moyens de considérer cette inscription, cette mystérieuse insertion, perpétuelle. Ou plutôt il y a deux *lieux* d'où la considérer. Les chrétiens la considèrent généralement du côté de l'éternel, du lieu de l'éternel, venant de l'éternel, se plaçant de l'éternel, (et mon Dieu c'est bien un peu leur office). C'est leur métier. C'est de là qu'ils contemplent cette insertion culminante, ce point

de reconcentration, ce ramassement en un point de tout l'éternel dans tout le temporel. Tel est généralement leur point de vue, leur propre point, leur angle de vue, leur côté de voir, et mon Dieu c'est assez naturel. En un mot ils considèrent cette grande histoire, cette histoire unique, ce cas suprême, ce cas limite, cette culmination, cette infloraison, cette culminaison, ce couronnement, cette inscription charnelle, cette temporelle inscription, ce point d'achèvement, (et de tout commencement), surtout comme une histoire qui est arrivée à Jésus. *Et homo factus est.* L'éternité a été faite, est devenue temps. L'éternel a été fait, est devenu temporel. Le spirituel a été fait, est devenu charnel. C'est (surtout) une histoire qui est arrivée à l'éternité, à l'éternel, au spirituel, à Jésus, à Dieu. Pour avoir la contre partie, la vue de l'autre côté, la contrevue pour ainsi dire, cette histoire comme une histoire *arrivée à la terre,* d'avoir enfanté Dieu, il faudrait que nous eussions le contraire, il faudrait que les terrestres, il faudrait que les charnels, il faudrait que les temporels, il faudrait que les païens (et il faudrait aussi que les mystiques de la première loi, que les Juifs) de leur côté considérassent l'incarnation. Mais c'est ce qu'ils ne feront pas. Et mon Dieu c'est aussi tout naturel. Et on ne peut pas leur en faire un reproche. On ne peut pas leur en faire un grief. Ce n'était point, en un sens, leur office. Ce n'était point, en un sens, leur destination. Leur métier. Il eût fallu, que de leur côté, de leur point de vue ils considérassent l'incarnation. Pour que nous eussions l'autre partie, la contre partie. Pour que contrairement, (conjointement), cette incarnation, ce point d'incarnation vînt, se présentât dans l'ordre de l'événe-

ment temporel comme une fleur et comme un fruit temporel, comme une fleur et comme un fruit de la terre, comme un aboutissement, comme un couronnement temporel, comme un coup suprême de fécondité temporelle, pour ainsi dire, littéralement comme une réussite extraordinaire de fécondité charnelle, comme une infloraison, comme une implacentation charnelle, comme une culminaison, comme une fructification de cime, comme une forcerie, pourtant naturelle, comme un couronnement charnel, comme une histoire (culminante, suprême, limite) arrivée à la chair et à la terre. Mais enfin, par déficience, par carence nous ne pouvons peut-être pas demander aux païens, (aux Juifs), de considérer, de contempler l'incarnation. Ce n'était peut-être pas leur destination naturelle. Ce n'est peut-être pas leur office. Alors toute la contre partie nous manquait. Quand il s'est trouvé un païen, un seul, (et un Juif, un biblique), pour considérer l'incarnation du côté charnel; de l'autre côté; pour contempler, pour considérer l'insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le corporel, dans le charnel, du côté du temporel, du côté du corporel, du côté du charnel. Pour considérer, pour contempler de l'autre côté, venant de l'autre côté, situé de l'autre côté. Pour considérer l'éternité venant du siècle, lui venant du siècle l'éternité entrante dans le siècle, et conjointement, complémentairement le siècle accueillant l'éternité. Pour considérer, pour contempler Dieu du côté de sa créature, venant du côté de sa créature, situé comme sa créature et du côté de sa créature, Dieu entrant dans sa créature, la créature accueillant (son) Dieu, une série de créatures, la lignée de David, aboutissant à Dieu comme

à un fruit charnel. L'incarnation, vue de ce côté, l'insertion, cette insertion cardinale, apparaît ainsi comme un accueil, comme un accueillement, comme un recueillement de l'Éternel dans la chair, comme un achèvement d'une série charnelle, comme un couronnement d'une race charnelle, et non seulement comme une histoire arrivée à la chair, et à la terre, mais comme le couronnement, comme l'aboutissement d'une histoire arrivée à la chair, et à la terre.

Dans cette vue la race elle-même, la race d'Israël culmine, comme un arbre de vie, s'achève, culmine à produire elle-même charnellement Dieu :

Et ce songe était tel, que Booz vit un chêne
Qui, sorti de son ventre, allait jusqu'au ciel bleu;
Une race y montait comme une longue chaîne;
Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Sans doute il a mis *dieu* avec un petit *d* : *un dieu.* Mais ne nous frappons pas. C'est beaucoup moins peut-être l'aboutissement d'un paganisme que un hommage rendu à la libre-pensée. Il fallait être libre-penseur en 1860 et quelques. Ou *il ne fallait pas* être libre-penseur. Il fallait être libre-penseur ou clérical. La politique voulait que l'on fût l'un, ou l'autre. La politique de Hugo voulait notamment qu'il fût l'un. Il fallait que Hugo fût, pour Hugo il fallait être libre-penseur. Ce *un dieu,* ce petit *d* est un bon point, une surveillance que la politique de Hugo exerçait sur son génie. Le génie, lui, était naturellement mystique. C'est un mauvais tour, un mauvais (très) petit tour petit que la politique a voulu jouer aú génie, la politique à la mystique, le politicien

à l'homme de génie, au poète et au mystique. Ou ne nous frappons même pas autant, même pas cela : c'est peut-être simplement un coup de la typographie, un petit tour de la typographie, c'est peut-être simplement une *coquille :* il y en a tant.

Un roi chantait en bas, en haut mourait un Dieu.

Ce Hugo, qui dans sa carrière a mis tant de Grandes Capitales où il n'en aurait pas fallu : Liberté, Égalité, Fraternité, Raison, Justice, Droit et le reste, pour une fois qu'il en devait mettre une, le politicien s'est effrayé, il a renâclé devant cette grande capitale. Il s'est cabré.

Matthieu prend non point la généalogie mais la génération même de Jésus pour ainsi dire par le pied. Par la base. Depuis Abraham, qui fut le deuxième Adam. Non plus seulement un Adam charnel, créé, tenté, perdu, chassé, père de tout homme, mais un deuxième Adam charnel, enfanté, élu, choisi père d'un peuple élu. Matthieu se place à ce point d'élection, à ce point d'origine, d'une origine à la fois, ensemble charnelle et spirituelle. *Le livre de la génération de* Jésus-Christ, *fils de David, fils d'Abraham.* Partant de ce point d'origine; d'origine charnelle; d'origine spirituelle; d'origine d'élection il redescend le temps :

Liber *generationis* Jesu-Christi, *filii David. filii Abraham.*

Abraham genuit Isaac. Isaac autem genuit Jacob. Jacob autem genuit Judam, et fratres ejus.

Judas autem genuit Phares et Zaram de Thamar. Phares autem genuit Esron. Esron autem genuit Aram.

Aram autem genuit Aminadab. Aminadab autem genuit Naasson. Naasson autem genuit Salmon.

Salmon autem genuit Booz de Rahab. Booz autem genuit Obed ex Ruth. *Obed autem genuit Jesse.* **Jesse autem genuit David regem.**

David autem rex genuit Salomonem ex ea quae fuit Uriae.

Salomon autem genuit Roboam. Roboam autem genuit Abiam. Abias autem genuit Asa.

Asa autem genuit Josaphat. Josaphat autem genuit Joram. Joram autem genuit Oziam.

Ozias autem genuit Joatham. Joatham autem genuit Achaz. Achaz autem genuit Ezechiam.

Ezechias autem genuit Manassen. Manasses autem genuit Amon. Amon autem genuit Josiam.

Josias autem genuit Jechoniam, et fratres ejus in transmigratione Babylonis.

Et post transmigrationem Babylonis, Jechonias genuit Salathiel. Salathiel autem genuit Zorobabel.

Zorobabel autem genuit Abiud. Abiud autem genuit **Eliacim.** *Eliacim autem genuit Azor.*

Azor autem genuit Sadoc. Sadoc autem genuit Achim. Achim autem genuit Eliud.

Eliud autem genuit Eleazar. Eleazar autem genuit Mathan. Mathan autem genuit Jacob.

JACOB AUTEM GENUIT JOSEPH VIRUM MARIAE, DE QUA NATUS EST JESUS, QUI VOCATUR CHRISTUS.

Omnes itaque generationes ab Abraham usque ad David, generationes quatuordecim; et a David usque ad transmigrationem Babylonis, generationes quatuordecim; et a transmigratione Babylonis usque ad Christum, generationes quatuordecim.

Christi autem generatio sic erat :

C'est donc une génération charnelle, mais c'est une génération charnelle essentiellement chrétienne.

C'est bien une génération charnelle, et qui n'est que trop charnelle; en un sens; à notre sens; car elle passe par des crimes de chair, ou du moins elle reçoit le reflet le plus prochain de crimes de chair. Un voisinage, un reflet immédiat. Une alliance, une affinité, une confinité, un mariage; une connexité; la plus immédiate. Plus que cela, à vrai dire elle passe au moins par un crime de chair. Et l'un des plus atroces sans aucun doute que l'histoire, qu'aucune histoire nous ait jamais laissé. Littéralement, justement à ne considérer que le charnel, que la filiation charnelle, charnellement elle passe exactement par ce droit fil, par la filiation, par le fil de ce plus grand crime de la chair. Car elle n'est pas seulement la génération de Ruth et de Booz, elle n'est pas même seulement la génération d'Eliacin et des crimes, du crime racinien, du guet-apens de Joad; elle passe, ou tout près, si près que réellement elle y passe, elle passe par les crimes des rois. Matthieu, dans sa grande loyauté, dans cette sorte de probité propre paysanne qu'il a, de simplicité rustique et posée, Matthieu ne nous le cache pas. Il ne s'agit pas seulement du roi Salomon. *Ex ea quae fuit Uriae.* Cette

lignée de rois généralement criminels, charnellement criminels, criminellement charnels, incessamment recommençants criminels, contre qui, pour qui Dieu n'avait pas trop, s'il avait assez, de tous ses prophètes. On n'y fait généralement pas attention. Cette lignée, cette génération charnelle est si simple dans Matthieu, cette génération linéaire, si simplement exposée, si simplement comme déroulée, comme défilée, que dans cette série linéaire l'esprit ne s'arrête point à certains noms, à des noms près de qui on passe, à des noms *par lesquels* on passe. Et ce n'est point seulement. Ce n'est point seulement Eliacin (et Joad). Ce n'est point seulement Salomon et David. *Ex ea quae fuit Uriae*, l'honnête Matthieu ne nous le cache point.

Il faut l'avouer, la lignée charnelle de Jésus est effrayante. Peu d'hommes, d'*autres* hommes, ont peut-être eu autant d'ancêtres criminels, et si criminels. Particulièrement si charnellement criminels. C'est en partie ce qui donne au mystère de l'Incarnation tout son prix, toute sa profondeur, une reculée effrayante. Tout son emportement, tout son chargement d'humanité. De charnel. Au moins pour une part, et pour une grande part.

Il se place, le paysan Matthieu, si grossièrement véridique, au point d'origine, charnel, temporel, à Abraham, ce deuxième Adam, charnel, spirituel, d'élection. Partant de là il suit posément le temps, il descend posément, tranquillement le temps, il déroule, il dévide un fil, il constitue, il donne, il présente une lignée, une race, une série linéaire. Cette série aura deux temps : David, Abraham. Elle aura trois périodes,

la *transmigration* de Babylone faisant époque. C'est une filiation, il commence tout tranquillement à l'origine et suit, et descend l'ordre du temps. Il commence au commencement, suit l'ordre, finit à la fin, aboutit à l'aboutissement, atteint au couronnement, s'achève lui-même à l'achèvement. Nous suivons avec lui cette pente, cette ligne verticale, cette génération si simplement, si linéairement descendante. Mais c'est une génération charnelle chrétienne. Ce Matthieu était chrétien. C'est-à-dire une génération charnelle spirituelle; charnelle d'élection; temporelle éternelle.

Luc fait au contraire une extraction. *Au contraire,* je veux dire qu'il marche, qu'il va dans le sens contraire. L'un procède, l'autre recède. Se plaçant à Jésus, et même à Jésus âgé, *commençant comme de trente ans,* il fait une remontée verticale, comme encore plus linéaire, une remontée de race, une remontée d'extraction de filiation charnelle. Partant de Jésus, il va rechercher Jésus, la race temporelle de Jésus, jusque dans le premier Adam, l'Adam de chair. Il remonte le temps. Il remonte la race temporelle. Il effectue comme une recherche, une requête, une remontée charnelle verticale :

Et ipse Jesus erat incipiens quasi annorum triginta; ut putabatur, filius Joseph, qui fuit Heli, qui fuit Mathat,

Qui fuit Levi, qui fuit Melchi, qui fuit Janne, qui fuit Joseph,

Qui fuit Mathathiae, qui fuit Amos, qui fuit Nahum, qui fuit Hesli, qui fuit Nagge,

Qui fuit Mahath, qui fuit Mathathiae, qui fuit Semei, qui fuit **Joseph**, *qui fuit Juda,*

Qui fuit Joanna, qui fuit Resa, qui fuit Zorobabel, qui fuit **Salathiel**, *qui fuit Neri,*

Qui fuit Melchi, qui fuit Addi, qui fuit Cosan, qui fuit Elmadan, qui fuit Her,

Qui fuit Jesu, qui fuit Eliezer, qui fuit Jorim, qui fuit Mathat, qui fuit Levi,

Qui fuit Simeon, qui fuit Juda, qui fuit Joseph, qui fuit Jona, qui fuit **Eliakim**,

Qui *fuit Melea, qui fuit Menna, qui fuit Mathatha, qui fuit Nathan,* **qui fuit David**,

Qui *fuit Jesse, qui fuit Obed,* **qui fuit Booz**, *qui fuit Salmon, qui fuit Naasson,*

Qui fuit Aminadab, qui fuit Aram, qui fuit Esron, qui fuit Phares, qui fuit Judae,

Qui fuit Jacob, qui fuit Isaac, qui fuit Abrahae, *qui fuit Thare, qui fuit Nachor,*

Qui fuit Sarug, qui fuit Ragau, qui fuit Phaleg, qui fuit Heber, qui fuit Sale,

Qui fuit Caïnan, qui fuit Arphaxad, **qui fuit Sem, qui fuit Noë**, *qui fuit Lamech,*

Qui fuit Mathusale, qui fuit Henoch, *qui fuit Jared, qui fuit Malaleel, qui fuit Caïnan,*

Qui fuit Henos, **qui fuit Seth**, *qui fuit Adam, qui fuit Dei.*

Ex ea quae fuit Uriae; Adam qui fuit Dei, **il faut**

avouer que le verbe *sum* a de singulières fortunes; en ce latin; surtout en la troisième personne du singulier de son prétérit de son indicatif. *Adam qui fuit Dei.* Je ne sais rien de plus poignant que cette longue lignée verticale, ce défilé singulier de noms et de Juifs dont en mémoire, et même en réalité nous ne connaissons que quelques-uns; et j'ai eu tort de marquer ces quelques-uns par des typographies; il faut qu'on les ignore dans cette suite charnelle, il faut qu'ils soient comme les autres, qu'on les confonde, qu'on n'y voie rien. Ce qui fait l'unique beauté de cette liste, c'est précisément cette modeste, cette obscure homogénéité; tous au même rang, qui est le rang de père et le rang de fils; paternité, filiation; père, fils, père, fils, tous la même chose; tous la même obscure grandeur; tous les uns comme les autres; ce long défilé de noms et d'hommes où nous ne pouvons en saluer que quelques-uns, les célèbres, qui intellectuellement, spirituellement emplissent, ont l'air d'emplir la mémoire et l'histoire. Quelques très grands personnages, (historiques pour ainsi dire), deux ou trois rois, ou plus,

Un roi chantait en bas, en haut mourait un dieu.

Quelques demi-célèbres, et emplissant tout la foule innombrable des obscurs. Mais comme il s'agit d'un lien charnel, d'une descendance, d'une génération charnelle tous ces obscurs ne sont pas moins nécessaires, ne sont pas moins indispensables, ne comptent pas moins que les célèbres, les chaînons obscurs ne comptent pas moins que les chaînons célèbres, que les

chaînons illustres, puisqu'il s'agit d'une chaîne charnelle,

Une race y montait comme une longue chaîne.

Cette chaîne charnelle, cette chaîne de race, Luc la prend, le médecin Luc, au contraire de Matthieu, mais c'est la même chaîne. Il la prend au contraire, c'est-à-dire dans le sens contraire, Matthieu la descend, Luc la (re)monte, mais c'est la même chaîne.

Matthieu descend le temps, Luc le monte. Mais c'est le même temps. Matthieu commence par poser *le Livre de la génération de* Jésus-Christ, *fils de David, fils d'Abraham.* Il se place en Abraham. Puis il descend de cascade en cascade, de grade en grade, il déduit de père en fils, de génération charnelle en génération charnelle. Luc au contraire se place en Jésus, et non pas seulement en Jésus, mais en Jésus *commençant environ ses trente ans,* et se situant de là, partant de là, remontant de fils en père, *qui fuit, qui fuit,* de génération charnelle en génération charnelle, de grade en grade il remonte jusqu'au premier Adam, qui fuit Dei. Ce qu'il y a de mystérieuse filiation charnelle dans le premier Adam même, dans la création du premier Adam, dans la création charnelle de l'Adam charnel, ce qu'ainsi il y a de charnel dans le *Pater Noster* même, dans le *Notre* Père, et qu'il y s'agit bien d'un vrai père, d'un père pour de bon, tout ce mystère est déjà, merveilleusement ramassé, dans ce *qui fuit* venant continûment, sans que rien le distingue, sans que rien le sépare, en série continue, en série homogène après ces innombrables *qui fuit,* sans que rien l'en distingue,

sans que rien l'en sépare, par ce terme identique, homogène venant en série continue après tant d'autres termes, après tant de mêmes termes, après tant d'autres mêmes termes, par ce *qui fuit* identique aux autres et venant en couronnement continu de la série continue de tous ces autres. Rien ne le distingue, sinon qu'il est le dernier, qu'il est le suprême; qu'il n'y en a pas après.

La génération de Matthieu est comme posée. Placée d'abord en Abraham elle en descend de grade en grade comme suivant les lois de la pesanteur. D'une pesanteur matérielle, d'une pesanteur charnelle. D'une pesanteur naturelle. Elle est historique. Elle suit le fil de l'événement, le sens de l'événement, le fil de la race. Elle suit le mouvement de l'histoire. Elle prend son temps. L'histoire l'a bien pris. Elle suit le fil du temps. Elle est à deux temps. Chaque nom y figure deux fois. Comme fils, comme père. *Qui filius, idem pater. Qui genitus, idem genuit.* Il procède, il décède. Luc recède. Luc remonte. Luc regresse. C'est comme une enquête judiciaire qu'il poursuit. Il fait comme une enquête, une opération de justice, une remontée de justice. Une requête. Il remonte; il poursuit comme une inquisition, une perquisition remontante de proche en proche. Une réquisition. Partant de Jésus, qu'il a, il remonte le fil jusqu'au dernier terme, au premier, jusqu'au premier auteur, jusqu'au premier père. C'est une recherche, une requête, une réquisition remontante. C'est une requête de la paternité. Partant de Jésus, qu'il tient, il remonte au point d'origine. Il est plus pressé. Il monte. Il (re)grimpe de grade en grade, saluant des grands, des connus, passant par des inconnus, les traitant tous également, les princes et les pauvres gens, les rois et

les bergers, les criminels et les pauvres honnêtes gens, saluant les uns, saluant les autres, d'un seul coup de tête également, d'un seul, d'un simple *qui fuit*, car il est à un temps. Remontant cette échelle de Jacob d'une série linéaire;

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith.

Il est à un temps. Chaque héritier n'est cité qu'une fois, par le ministère de ce *qui fuit*. Chaque héritier du sang. Chaque *prince du sang*. Chaque héritier de la race temporelle. Du sang temporel, du sang charnel et du sang éternel. *Ut putabatur filius Joseph*, du même un seul coup de tête, comme sec, il saluera donc les illustres et les obscurs,

Les rois et les bergers y sont d'un même rang,

Eliacin, sous l'ombre, sous le bras, sous l'ombre du bras de ce sinistre Joad, sous l'ombre du manteau, Eliacin qui roi, devenu roi, devait, je pense, assassiner le fils du grand-prêtre, son petit ami, son petit camarade Zacharie, alors devenu grand-prêtre lui-même; ce petit enfant de chœur, ce petit futur, ce petit déjà criminel racinien; les crimes de David, les grandeurs de David, David roi criminel, David roi adultère, David le roi psalmiste, et roi victorieux; *la race de David;* le sang de David; *il naîtra de la race de David; il est né de la race de David.* Et avant David Salomon, les crimes et les splendeurs de Salomon, et le temple. Les somptuosités orientales. Booz, qui fut une sorte de grand propriétaire. Abraham, Isaac et Jacob, c'est-à-dire, en

remontant, avec lui, et comme à l'envers, Jacob, Isaac, Abraham. Sem et Noé. Mathusalem, Enoch. Seth, Adam.

A deux temps, à un temps, descendant, montant, et bien qu'ils ne passent généralement point par les mêmes noms, sauf quand ce sont des noms illustres, et encore, (et ça nous est tellement égal, et même de savoir s'ils passent par le même nombre de noms pour la partie correspondante), c'est tout de même la même route qu'ils suivent tous les deux. En ces deux sens, en ses deux sens contraires. C'est une route charnelle, c'est une filiation charnelle, mais c'est une route charnelle chrétienne, c'est une filiation charnelle chrétienne. Que ce soit une remontée, que ce soit une descente, c'est toujours *le livre de la génération* de **JÉSUS-CHRIST**. C'est toujours l'avènement charnel spirituel, temporel éternel, chrétien de Jésus-Christ. Ce sont toujours, ce sont déjà deux chrétiens qui placés après Jésus, faisant leur office considèrent, contemplent l'incarnation du côté du miracle, du côté de l'éternité; cette insertion de l'éternel dans le temporel, du spirituel dans le charnel, ce sont deux chrétiens qui la considèrent, qui la contemplent du côté de l'éternel, du côté du spirituel, se situant dans l'éternel, dans le spirituel, venant de l'éternel, du spirituel; faisant en un mot leur métier, leur office de chrétiens. C'est toujours une histoire arrivée à Jésus.

Et c'est toujours de l'avènement beaucoup plus que de l'événement.

Dans le seul Hugo c'est une histoire arrivée à la terre. Une histoire arrivée à la chair, un aboutissement, un couronnement de la chair. Les chrétiens, par office même, considèrent, contemplent l'incarnation. Mais par office même aussi ils ne la considèrent, ils ne la contemplent naturellement que d'une considération, d'une contemplation chrétienne. Les païens, (les Juifs), par leur office même ne la considèrent pas, naturellement, ne la regardent pas, ne la voient pas, l'ignorent. Nous n'avons donc pas la contre partie. Pour avoir la contre partie, (à la considération, à la contemplation chrétienne, une considération, une contemplation païenne de l'incarnation), il faudrait qu'un païen, rompant son office, eût l'idée imprévue, l'idée incroyable de considérer, de contempler l'incarnation, de son côté, du côté païen. Il faudrait que par une exception, par un miracle, un païen, faisant exception, restant païen tout de même, rompant son office mais ne le rompant que sur ce point particulier, sur un point unique, sur ce point, eût l'idée invraisemblable de considérer, lui païen, restant païen, de contempler le mystère de l'incarnation. Si un païen faisait cela, restant du côté païen, venant du côté païen, restant dans une situation,

venant d'une situation païenne, alors, mais seulement alors, par on ne sait quel coup de fortune, alors nous aurions peut-être une contre partie, la contre partie.

C'est cette gageure invraisemblable que Hugo a tenue; c'est cette gageure qu'il a gagnée. Qu'il a naturellement tenue; qu'il a naturellement gagnée; sans efforcement; sans tirer; dans une amplitude, dans un mouvement, dans un style, dans une plénitude unique, elle-même invraisemblable, dans une sorte de balancement d'un rythme, d'un bonheur inouï, d'une fécondité incroyable. Elle-même unique et tout à fait invraisemblable. Dans une courbe d'une plénitude, d'un mouvement unique. Inouï. Une fois atteint, une fois réussi, une fois obtenu, on ne sait comment; qui ne s'était jamais produit, qui ne recommencera jamais. Il y fallait en effet, premièrement un païen, deuxièmement un grand païen, et troisièmement que ce païen et que ce grand païen, venu après Jésus, vivant plus ou moins dans un monde chrétien, se croyant peut-être lui-même plus ou moins sincèrement plus ou moins chrétien, eût l'idée, *reçût la vocation*, témoin de l'extérieur, témoin extrinsèque, de considérer, de contempler, comme païen, l'un des mystères centraux du mystère chrétien.

C'est ce défi qu'il a porté, c'est cette gageure qu'il a emportée d'un coup.

C'est en effet sans aucun efforcement, sans aucun exercice, sans aucune truquerie qu'il était païen. Il était

doublement païen. C'était sa nature même, son génie. Négativement et positivement. Premièrement, (et c'est utile à dire, il faut le dire pour un moderne, pour un homme qui vivait en un temps moderne, où tant de gens le sont qui ne le croient pas, pour un homme qui vivait dans le temps moderne, dans le monde moderne, temporellement chez les modernes), premièrement en ce qu'il n'était nullement chrétien. Deuxièmement en ce qu'il était païen. Naturellement, de race païen.

Hugo ne fut jamais chrétien. Il ne l'était pas. Et naturellement moins encore, si c'est possible, dans la première période de sa vie, dans la période légitimiste, orléaniste, royaliste, officiellement catholique, (officiellement chrétienne), que dans le restant de sa vie, dans la deuxième période, dans la période napoléonienne, césarienne, (révolutionnaire), démocratique, républicaine. Vaguement panthéiste, si l'on voulait. C'est toujours ainsi. D'une part, chrétien c'est ce qu'il fut certainement le moins. Il ne le fut pas du tout. On se demande même presque comment il réussit, comment il a pu à ce point ne pas l'être du tout. D'autre part, ainsi il le fut moins je crois que personne dans les temps modernes, (où tant d'hommes l'ont été plus ou moins, qui ne le croyaient pas, où tant d'hommes ne l'ont pas été, qui croyaient l'être, ou qui le disaient.) Il n'a même reçu aucune de ces innombrables infiltrations chrétiennes, presque inévitables même encore aujourd'hui, il n'a été éclairé d'aucun de ces clairs-obscurs, d'aucune de ces lueurs éparses, d'aucun de ces éclairements chrétiens qui vaillent que vaillent maintiennent dans le monde moderne, vaille que vaille, dans le temps moderne, sinon le règne du règne de Dieu, du moins

l'idée du règne de Dieu, le maintien, la tradition, l'idée, la conservation de l'idée du règne de Dieu. Il n'était aucunement chrétien. Moins encore qu'on ne pourrait raisonnablement le supposer. Et pour ainsi dire intellectuellement le calculer. Il n'avait nullement le cœur chrétien, (lui qui professionnellement pour ainsi dire a fait tant de prières, (en littérature). (Il est vrai qu'il n'avait pas non plus le cœur païen, vu que sans doute il n'avait pas de cœur du tout, mais il avait *le génie* païen).

Il avait le cœur moderne, ce qui est une deuxième façon de dire qu'il n'en avait pas. Et il avait le génie païen. Antique, naturel, (mythologique et panthéistique); antiquement, naturellement païen.

Deuxièmement il fut un très grand païen. J'entends par là pour ainsi dire techniquement, (et ce fut, c'est une deuxième gageure coupant sur la première, montant sur la première, chevauchant, ce fut comme un deuxième miracle, comme un miracle charnel montant, renforçant sur le premier miracle), j'entends par là un poète placé, temporellement, charnellement situé aussi près de la source charnelle de la création que les plus grands poètes de l'antiquité païenne. Là est proprement le deuxième miracle, le miracle charnel, chevauchant sur le premier. Rabattant sur le premier. Qu'un homme que nous avons presque connu, si nous n'étions pas né en province, que nous pouvions connaître, que nous pouvions toucher, dont nous voyons encore la grande barbe blanche dans les dernières images, dans les images de la fin, dans des apothéoses aux murs des chambres de toutes les maisons, et les grosses paupières, surtout les deux paupières inférieures, comme un peu gonflées, (il avait

tant regardé le monde), un homme que nous avons suivi pendant onze ans, pendant douze ans, je veux dire que nous avons historiquement, biographiquement, chronologiquement doublé pendant douze ans, que nous avons vu censément enterrer sous la troisième République, (les journaux étaient pleins de son enterrement; nous étions déjà au lycée, en sixième, et je me vois encore discutant gravement en cour, comme un gamin sérieux, sur *ce qu'il valait;* déjà j'étais un gamin sérieux; un enfant pauvre et sérieux; soucieux; il faut me le pardonner sur ce que je suis un gamin encore, mais que je ne suis plus sérieux; déjà j'en étais fou fanatique, surtout encore plus je crois parce que je venais d'apprendre pour l'excellent M. Guerrier *Moïse sur le Nil,* en entrant en sixième à Pâques :

« Mes sœurs, l'onde est plus fraîche aux premiers [feux du jour !

déjà je le défendais toujours; nous n'étions pas encore dans la bonne cinquième de notre maître M. Simore; et il y a déjà vingt-cinq ans, et les droits d'auteur ne courront plus que vingt-cinq ans, pas même); vingt-cinq petits vingt-cinq ans; (et ces deuxièmes vingt-cinq ans diminuent hélas tous les jours, et les autres augmentent); qu'un homme que nous avons vu *(Fit, nous l'avons tous vu),* que nous avons tous vu garder, veiller des nuits et des nuits par des cuirassiers armés de torches dans cette inoubliable veillée funèbre, dans cette inoubliable veillée des armes, dans cette inoubliable veillée (païenne), dans cette inoubliable cérémonie (païenne) de l'Arc de Triomphe, par ces soirs inoubliables, par

ces soirs sereins de mai ou de juin, de fin mai ou du commencement de juin, et il n'y a jamais eu d'aussi beaux soirs,

J'aime les soirs sereins et beaux, j'aime les soirs,

qu'un homme que nous avons vu enterrer au Panthéon (et enfin nous avons au moins vu Leconte de Lisle, qui fut son successeur), et lui-même, si nous avions été à Paris seulement, par hasard, au lieu d'être à Orléans, né à Paris, grandi, élevé à Paris, lui-même nous le voyions, lui et son enterrement, fût un des plus grands poètes païens qu'il y ait jamais eu dans le monde; et sinon par le cœur du moins par le génie un des plus grands poètes, un des plus grands païens qu'il y ait jamais eu ; qu'un homme qui était sénateur de la troisième République, qui portait un haut de forme comme tout le monde, quand il fallait, et un parapluie quand il pleuvait fût en même temps dans les temps modernes un homme situé aussi près de la source charnelle, sinon plus près, un homme qui buvait dans le creux de sa main, à la source de la création charnelle, d'aussi près, sinon de plus près que les plus grands des Anciens, que les plus anciens des païens, et que les premiers des Premiers, c'est là un de ces défis que la France tient, et que seule elle peut tenir, que seule elle peut porter, c'est là un de ces cadeaux que de temps à autre elle apporte à l'univers, que seule elle peut apporter; qu'elle fait au monde, pour l'ébahissement du monde ; on aurait presque la tentation, on serait presque tenté de dire : C'est une de ces fantaisies qu'elle se passe de temps à autre, et que seule dans le monde, seule dans l'univers

elle peut se passer. C'est une de ces gageures, c'est un de ces défis. Que nous autres Français nous tenons. C'est là un de ces apports que de temps à autre nous faisons dans le régime dotal de l'humanité. Ce sont là nos apports, nos dotations royales. C'est là un de ces coups de fortune, un de ces coups du génie, (un de ces coups de la grâce), que nous Français nous ne réussissons pas seulement, que nous obtenons ; que de temps à autre nous mettons dans le commun de l'univers. Il faut se faire à cette idée que quand Hugo regardait le soleil et la lune, la lune et les étoiles, le ciel et la mer, le ciel et la terre, la terre et la mer, la mer et la côte, les sables de la dune,

Fleurir le chardon bleu des sables,

quand il regardait l'homme et la femme, l'enfant ; la plaine et la forêt ; le mur et la maison ; la plaine et la moisson ; la maison et la treille ; *la vigne et la maison :* le blé et le pain ; la roue et la voiture ; le pain sur la table et le vin dans les verres, (sa compétence allait jusqu'aux limites du pain charnel, du vin temporel ; quel poète chrétien il eût été, s'il eût été chrétien), quand il regardait passer le mendiant sur la route, quand il voyait passer n'importe quels soldats il en jouissait autant, il en saisissait autant, il en prenait possession autant, il regardait, il voyait d'un regard aussi jeune, aussi frais, aussi non usé, aussi neuf, aussi non émoussé, aussi inhébété, aussi non âgé temporellement, aussi non âgé dans le monde, temporel, (malgré ses grosses paupières), il étreignait d'une étreinte aussi neuve, il saisissait d'une saisie aussi neuve, il embrassait l'univers, charnel, d'un embrassement charnel,

d'un embrassement aussi neuf, la terre entière, *orbem terrarum,* et le fleuve Océan, qui lui-même embrasse le monde, d'une sorte d'étreinte première aussi neuve, aussi inexpériente que Hésiode et qu'Homère, que Eschyle, plus inexpériente, plus inéprouvée que Pindare. Il mangeait son pain, (le pain du corps), d'un meilleur appétit, et sa cuisse de bœuf, il buvait son vin d'un meilleur cœur qu'un compagnon d'Achille, (à plus forte raison qu'un compagnon d'Ulysse). C'est là un de nos tours à nous autres Français. Il voyait le clos et l'espalier. Il savait voir un arbre. Tout vaisseau, tout bateau, à vapeur, lui était une nef. Et il savait directement que la mer est inlabourable. Ce qui veut dire qu'on ne peut pas la labourer. Je sais bien que tout cela, que ce don unique, que ce génie était généralement noyé dans des monceaux de littérature(s), dans des accumulations de talent. Cette mystique païenne était rongée de politique, dévorée d'une, de plusieurs, au moins de deux, d'une double politique. Cet antique, ce génie unique, ce païen unique, cet homme d'un génie unique était ravagé d'au moins un double politicien : un politicien de politique, qui le fit démocrate, et un politicien de littérature, qui le fit romantique. Ce génie était pourri de talent(s). Mais il est bien difficile à un homme qui a reçu (en dépôt) un tel génie de ne pas s'échapper quelquefois ; et de ne pas quelquefois rendre compte. Il avait reçu ce don unique, entre tous les hommes il avait reçu ce don, plus jeune que les anciens avant les anciens il avait reçu ce don de voir la création comme si elle sortait ce matin des mains du Créateur. Il faut avouer qu'il ne s'est jamais échappé, qu'il n'a jamais rendu compte comme dans *Booz endormi.* Il était dit que le peuple

qui avait donné tant de héros et tant de saints, innombrables, tant de citoyens et tant de chrétiens, tant de justes, tant de martyrs,

Et l'onde aux plis infranchissables,

tant de poètes et tant d'artistes, tant d'inventeurs, (tant de savants), et qui infatigablement en donnerait, en devait donner, en allait donner infatigablement tant d'autres, une sève infatigable, une race montante et remontante infatigable, tant de guerriers et de victimes serait celle aussi, tant de penseurs et de philosophes; le plus grand poète tragique; le plus grand penseur; le plus grand philosophe, (pour ne point parler du siècle présent); serait aussi celui qui à quarante siècles de distance, hors de son temps, hors de son lieu; hors de son propos; à quarante siècles d'écart, à trente et quarante siècles de retard donnerait un des plus grands poètes païens qu'il y ait jamais eu dans le monde créé.

Tout ça, mon cher Halévy, c'était pour vous dire. Que dès la première fois qu'on entre en contact avec ce texte extraordinaire, ce *Booz endormi*, dès les plus anciennes années, dès les plus basses premières classes du lycée, et ensuite toutes les fois qu'on le relit, qui est toujours la première, la première fois qu'on le lit, (précisément pour une part, pour une grande part, à cause de cette nouveauté que nous disions, à cause de cette première), toutes les fois surtout qu'on le relit, qu'on le lit dans sa mémoire, (où il demeure intact, où il demeure

neuf, où il demeure entier, premier), toutes les fois qu'on le récite et qu'on se le récite et que je vous le récite on est immédiatement averti par un avertissement secret, on est saisi instantanément par un saisissement, d'un saisissement sourd, soudain, d'une révélation soudaine, on est instantanément pénétré, d'une évidence soudaine, on sent instantanément que c'est tout autre, que c'est beaucoup plus et infiniment autre qu'un texte. Je vous crois, mon ami. C'est la seule contre partie que nous ayons. C'est le seul report que nous ayons. C'est la seule réplique que nous ayons dans le monde païen de ce que sont dans le monde chrétien les considérations, les contemplations de l'incarnation. C'est le seul exemple que nous ayons, et que sans doute nous aurons jamais, le seul cas *de ce que serait* une prophétie païenne, si ces deux mots pouvaient aller ensemble.

Comme communs dreyfusistes, Halévy, nous nous rappelons fort bien les sentiments que nous eûmes pour la *loi de dessaisissement*. Nous savons très bien, comme au premier jour, bien que nous ne le disions plus, qui était *pour* et qui était *contre*, qui s'est déshonoré *pour* (tous les radicaux notamment, moins trois ou quatre, moins un peut-être au fond seulement, qui était Vazeille), qui s'est honoré *contre*, qui en fut rapporteur à la Chambre et au Sénat, quels deux grands sénateurs entre autres s'honorèrent *contre*, Bérenger, Waldeck-Rousseau. Mais vous avez raison, Garnier, cette loi de dessaisissement ne fut rien, n'était rien, en compa-

raison de cette loi du désaisissement universel de la mystique par la politique.

Un poète aussi, un poète dedans, un poète inclus peut être dessaisi par sa politique, par une ou plusieurs politiques. Par sa politique de politique. Par sa politique de littérature. Un génie peut être non pas seulement rongé, non pas seulement ravagé, mais dessaisi par un talent, par le talent qui le parasite, par le talent qui le ronge. Par le misérable talent qui le dévore. Par l'ordinaire talent qui l'accompagne. Qui l'entoure. Qui le circonvient, l'envahit et l'inonde. Par son talent ordinaire. Ce qu'il y a de plus prodigieux peut-être dans Corneille, ce qui en fait non pas seulement le plus grand (poète) tragique, mais un cas unique, c'est peut-être cette pureté unique du génie, cette incapacité totale de talent qui le faisait retomber parfaitement à plat quand le génie n'était pas là. C'est peut-être ce qu'il y a de plus beau en un sens et de plus grand dans ce plus grand de tous les tragiques. Cette incapacité, quand le génie n'y était pas, cette involonté totale, organique, cette inorganisation de savoir y faire, d'avoir un talent, d'avoir du talent, de substituer au génie les insubstituables moyens du talent.

Même dans un homme comme Hugo, politicien fini, pourri de politique, le génie se défend quelquefois. Il se défend souvent. La politique même y aide, le calcul, par un curieux aboutissement, par un curieux retour.

Un homme comme Hugo, un vieux politicien, poète, politicien, s'aperçoit très bien, au moins de temps en temps, moitié instinct, moitié intelligence, moitié compréhension; moitié entente; que c'est encore le génie qui rapporte le plus, et même au fond qu'il n'y a peut-être que le génie qui rapporte; que c'est le meilleur placement, peut-être le seul; que c'est le génie en définitive qui donne le volume, la surface de base, la base d'appui; que le parasite ne serait rien sans le parasité; que les pièces fausses ne prendraient pas, s'il n'y en avait de vraies.

Que ce sont les bonnes pièces en un sens qui authentiquent les mauvaises, que ce sont les pièces vraies pour ainsi dire qui garantissent les fausses. Qui font toute la valeur, si l'on peut dire, la valeur de circulation, des fausses.

On a commencé de saisir ce que c'est un peu que ce texte extraordinaire, *Booz endormi,* quand on a vu qu'il est essentiellement un ressaisissement. Un texte, une œuvre du ressaisissement du génie sur le talent, hors du talent. Le fruit unique du ressaisissement, d'un ressaisissement unique, d'une opération unique du ressaisissement. Un ressaisissement si souverain, si maître, si sûr de soi qu'il n'ignore pas même le talent, qu'il n'en fait pas même abstraction, qu'il ne tombe même pas à plat, dans ses propres absences, comme dans la grande honnêteté de Corneille, mais qu'il en

joue, au contraire constamment, qu'il en joue comme souverainement, avec une sûreté, avec une aisance, avec une impudence incroyable. Qu'il s'(en) amuse. *Le roi s'amuse*. Le roi fait une opération unique de ressaisissement. Une sorte de confiscation. Il ressaisit le droit régalien. *Booz endormi* est plein de talent. Mais en quel état ce talent est réduit. Dans un état d'exercice, dans un état de souplesse, dans un état de servitude. Presque dans un état de mépris par trop de réussite. Il est joué, constamment joué, retourné, tourné, détourné; roulé, enveloppé, développé. C'est proprement plus que la libération. C'est la vengeance, c'est la souveraineté du génie. Le talent y est constamment un jouet. Une balle, un jouet dont le génie jongle.

Le génie en jongle à un point, à tel point qu'on prendrait en pitié ce pauvre talent.

Soyez persuadé que quand Hugo voyait le mendiant sur la route, (je dis Hugo dans ses temps de ressaisissement), il le voyait ce qu'il est, réellement ce qu'il est réellement, le mendiant antique, le suppliant antique, le suppliant parallèle sur la route antique. Quand il regardait la plaque de marbre de l'une de nos cheminées, ou la brique cimentée de l'une de nos cheminées modernes, il la voyait ce qu'elle est : la pierre du foyer. L'antique pierre du foyer. Quand il regardait la porte de la rue, et le pas de la porte, qui est généralement une pierre de taille, sur cette pierre de taille il distin-

guait nettement la ligne antique, le seuil sacré, car c'est la même ligne. C'est le même seuil. Clytemnestre vient d'y poser le tapis de l'Odéon. Et les pieds d'Agamemnon ne toucheront point le seuil. Soyez persuadé que sénateur quand il assistait aux séances du Sénat il le voyait ce qu'il était, ce qu'était cette assemblée : le conseil des vieillards : Créon vient de le convoquer. Et il y a eu sur la cité un grand malheur : la Guerre, la Commune. Suivons ce saisissement qui nous prend à toute lecture de *Booz*, à toute récitation, qui est toute une lecture première, qui est toute une récitation première. Suivons cette prise. Instantanée. Laissons-nous prendre à cette prise. Écoutons, suivons cet avertissement qui ne trompe pas, ce saisissement qui ne trompe jamais. Il y avait eu, et c'était déjà une grande merveille, une de nos plus grandes merveilles françaises, il y avait eu plusieurs très grands poèmes bibliques, littéralement bibliques, très réellement bibliques, de la toute première grandeur biblique effectués, conduits jusqu'au plein accomplissement de la grandeur biblique non point par des Juifs mais par des Chrétiens, enfin par des Français. Et non pas seulement *Moïse*. Et non pas seulement *Samson*. Et non pas seulement *Dalila*. Vigny, Lamartine. Je ne parle pas de Leconte de Lisle, constamment écrasé sous son archéologie, constamment perdu, constamment serré, constamment traqué dans son archéologie. Mais par le ministère de Hugo, en ce jour unique, en ce poème plus que poème, puisqu'il y a plus que poème, nous avons ce miracle (au moins temporel) unique, ce double miracle unique : Premièrement, au premier degré, trente et quarante siècles après Homère et les origines d'Homère un des plus grands

poèmes païens (et bibliques) charnels qu'il y ait jamais eu. Trente et quarante siècles après Moïse et les antécédents de Moïse. Et comme cet homme vivait tout de même en son temps, vivait tout de même vingt siècles après Jésus-Christ, *post Christum natum,* comme il vivait plus ou moins dans un monde chrétien, comme il croyait plus ou moins sincèrement être ou avoir été chrétien, deuxièmement, au deuxième degré ce poème païen entre tous, temporel, charnel entre tous, (mais peut-être, mais surtout pour quelle raison mystérieuse), cet éminent poème éminemment païen, éminemment temporel, éminemment charnel, tout plein de la moisson, du blé charnel, de la vigne et du vin charnel, tout plein de la terre et du ventre porte précisément, revient, recoupe précisément à faire, à être la seule vue païenne que nous ayons du mystère de l'incarnation, du mystère de l'insertion charnelle et temporelle, enfin le seul regard venu du côté païen, de la situation païenne, la seule considération, la seule contemplation charnelle païenne, *antérieure,* terrienne, toute terreuse et toute antique. Végétale comme un tronc. Toute pleine comme d'un accomplissement, d'un couronnement de l'épanchement temporel.

Un regard tout plein du blé des granges.

Il en suit que ce poème, plus que poème, se rabat au deuxième degré, recoupe à être un témoignage antérieur

ultérieur, un témoignage en avance en retard de vingt siècles, le seul *témoignage* païen que nous ayons de cette opération essentiellement, centralement chrétienne. Et à être non plus seulement à vingt siècles de distance mais à trente et quarante un témoignage biblique, une prophétie (biblique). Et ainsi à être enfin aussi ensemble littéralement la seule prophétie païenne que nous ayons; la seule vraie, la seule réelle prophétie païenne que nous ayons; non plus, non pas seulement une prophétie juive, ce qui est l'état, l'*habitus* des prophéties, leur place; mais une prophétie antique, latine et grecque et antique de la centrale opération chrétienne. Le seul regard que nous ayons du monde de la cité sur le monde du salut. Et la seule fois même rigoureusement que l'on puisse mettre ensemble sans qu'ils jurent, sans qu'ils se contrarient invinciblement, sans qu'ils se battent l'un contre l'autre ensemble, sans qu'ils hurlent d'être accouplés, ces deux mots : *prophétie — païenne.*

Il est impossible, il est indéniable, je plains celui qui ne sentirait pas instantanément que ce jour-là il s'est passé dans la tête de Hugo, (d'une sourde instantanéité, profonde, immédiate, directe), dans la tête temporelle de Hugo une tout autre opération, infiniment autre, infiniment plus que la facture, que la fabrication, (ou la fiction), que la confection même d'un très grand poème. (Et naturellement j'avoue, je suis prêt à être le premier

à avouer que nous sommes naturellement fort loin d'en avoir épuisé les reculées profondes). (d'en avoir approfondi, épuisé le mystère). (Car ce que nous venons de faire, mes pauvres enfants, ce n'est jamais qu'une analyse et plusieurs fois nous avons senti passer le halètement de l'analyse). Je plains celui qui ne sentirait pas le coup, qui ne recevrait pas en creux le coup porté par ce poème. Entendons-nous, je ne le plains pas seulement comme critique littéraire, comme historien littéraire, comme lecteur littéraire, ce qui n'a en effet qu'une importance relative. La question est précisément non pas de savoir si, mais de savoir que ce poème ne dépasse pas seulement l'histoire de la littérature, qu'il ne dépasse pas seulement l'histoire des lettres. Il est une référence, une reportée unique du païen sur le chrétien, du plus grand païen sur le central chrétien. Je le plains comme chrétien, comme n'ayant aucunement le sens du sacré. Je suis très frappé qu'un des plus profonds chrétiens que je connaisse, un des catholiques de la plus authentique lignée, ayant cette année même à parler dans le *Journal de Coutances* d'un *mystère* qui était paru en chrétienté, et voulant en parler non point tant en critique et en historien littéraire qu'en catholique et en chrétien, ce qui est la seule façon que je reconnaisse d'en parler, ait été conduit directement à faire une référence pour ainsi dire préliminaire à ce *Booz endormi*. Non point une référence littéraire. Mais une référence de l'ordre du sacré. Il est vrai que je connais cet ami de vingt ans; et que les sacrements lui sont, lui font une nourriture, (comme le pape vient si judicieusement de le rappeler); et non les dévotions un hébétement, un émoussement, un abru-

tissement de la pointe du bourgeon de la vie intérieure.

Que Hugo lui-même, l'auteur, ait senti lui-même que ce qui se passait dans sa tête ce jour-là était quelque chose de pas ordinaire, c'est ce qui ne fait aucun doute quand on sait seulement regarder un texte. Cette courbe, cette aisance d'orgueil païen. Cette plénitude aisée. Ce gonflement de sa puissance. Ce ton comme avantageux. Et presque provocant. Cette courbe d'orgueil. Cet avantage pris, enlevé. Cette sorte de ton tout particulier. Ce mouvement de fleuve aisé, de Loire et de Rhin victorieux. Comme il n'avait aucun sentiment chrétien, lui la contre partie il n'avait point de contre partie. Aussi l'orgueil païen, l'orgueil d'une domination victorieuse coulait-il ce jour là dans un lit de plénitude, dans un lit d'aisance, dans un lit de facilité. Qu'il ait senti ce jour là qu'il balançait tout un monde, lui Hugo, (il n'était pas si bête, quand il s'agissait de sa carrière, de ses réussites, de son talent, de sa gloire, et surtout quand il y allait de son génie), que ce jour là était pour lui un jour d'élection certainement unique, qu'il s'était produit ce jour là, ce jour unique, pour lui Hugo, à l'avantage de lui Hugo, (on ne sait pas pourquoi, mais c'est toujours ainsi), on ne sait quelle contamination entre le royaume du génie et le royaume de la grâce, on ne sait quel écoulement, quel épanchement (charnel spirituel), quelle dérivation, quel déversement du royaume de la grâce dans le royaume

du génie; qu'il s'était passé ce jour là dans sa tête quelque chose d'extraordinaire; qu'il avait peut-être été choisi pour on ne sait pas bien quoi; par un décret nominatif; en tout cas pour quelque chose de sérieux; pour quelque chose d'unique; pour quelque chose de grand; et sûrement pour quelque chose de réussi; pour une unique, pour une grande, pour une sérieuse réussite; qu'il fallait en profiter; que c'était toujours ça de pris; que ce jour là il atteignait un faîte; qu'il n'eût peut-être pas, certainement pas atteint tout seul; que de pareils bonheurs n'arrivent pas toujours; qu'ils n'arrivent peut-être même qu'une fois; qu'ils n'arrivent peut-être même jamais; qu'il faut donc en profiter, et s'en donner; qu'ensuite on verra bien; qu'après on ne sait pas ce qui peut arriver; qu'après on ne sait pas de quoi la vie est faite : je n'en veux pour preuve, je n'en veux pour signature. Je n'en veux pour preuve que cet orgueil païen, dont ce poème est plein, dont ce poème déborde, dont ce poème regorge, cette aisance, cette plénitude charnelle, ce jeu, cette sorte d'amusement, ce défi constant dans l'expression même. Jamais un fleuve ne s'était autant amusé. Jamais autant il n'avait été un fleuve aux flancs pleins. Cette sorte d'impudence et de gouvernement et de hauteur dans l'aisance. Et je n'en veux pour signature que ce *Jérimadeth* même, cette blague énorme, cette insolence admirable; cette signification faite *à tous, présents et à venir,* que cette fois il était entré dans la plénitude et dans les droits de la création. Jusqu'à ce qu'on m'ait montré *Jérimadeth* sur une carte dans un atlas authentique de la Terre Sainte, je vois dans la forgerie de ce nom une de ces insolences, une de ces significations, une de ces audaces

qui dépassent tout. Et qui par conséquent signifient plus que tout. Et comme il avait toutes les chances ce jour-là, les deux premières syllabes étaient très hébraïques, car elles étaient aussi les deux premières syllabes de Jéricho, qui est, je pense, authentique. Son mot, son nom partait comme Jéricho. Eh quoi, choisir péniblement un nom parmi ceux qui existent, laborieusement, quelle servitude, quel aplatissement, quelle soumission à l'histoire et devant la géographie. Quelle bassesse. Et puis c'est pas commode. Les noms qui existent ne sont pas toujours justement ceux qu'il faudrait, ceux qu'on voudrait, ceux qu'on aurait besoin. La géographie est si mal faite. La preuve c'est que Blanchard n'ose plus venir me voir. Et puis, chercher un nom réel qui aille bien, qui fasse la rime d'avance dans les atlas, au fond c'est aussi truqué, (sinon plus), et en somme c'est beaucoup plus de mauvaise foi que de forger tout tranquillement pour la rime un nom à la rime. Et pendant qu'on forge de le forger tout entier. *Quand on est Danube,* il ne faut pas se gêner. Il y a plus de mauvaise foi à tricher, à truquer pour prendre un nom vrai, puisque en somme ce nom on ne le prend point naturellement, on ne le prend point à la bonne franquette, comme il vient, comme il se présente, on ne le prend point au hasard, mais on le recherche insidieusement avec l'arrière-pensée de le trouver justement comme on a besoin qu'il soit. Puisqu'il faut choisir, étant donné qu'il faut choisir, on ne prend pas même le nom essentiel, celui qui représenterait le plus, celui qui représenterait au centre. Mais on prend celui qui rime. Alors autant le faire. Mieux vaut le faire. C'est plus simple. C'est plus franc. C'est plus droit. Ne descendons

point à ces bassesses. Marquons, signifions notre volonté souveraine. Nous ne sommes pas seulement les maîtres de cette heure. Nous sommes les maîtres de ce mot. Jouissons en plein, donnons en plein de cette fortune qu'aujourd'hui nous avons. Ne nous laissons pas faire par la géographie, qui n'a pas les noms qu'on veut. Aujourd'hui nous commandons, nous dominons, (puisque nous produisons), la réalité même. D'ailleurs n'avons-nous pas entendu dire que les géographes mêmes aujourd'hui méprisent totalement la nomenclature. Nous avons bien le droit de faire au moins comme les géographes. Ne soyons pas, qu'on ne nous fasse pas plus géographes que les géographes.

Victor-Marie, comte Hugo. Pair de France. Membre de l'Institut. Il savait ce que pèse une réussite. Il savait ce que vaut un tel triomphe. Combien il était précaire, momentané, instantané; que c'était le triomphe d'un jour; d'autant plus uniquement précieux; et qu'il fallait en profiter pendant qu'on y était. Car on n'y est pas deux fois. Une telle fortune n'est pas donnée deux fois dans une vie. Il était payé pour le savoir. D'autant qu'il avait tant de fois manqué, qu'il manquerait tant de fois ce que ce jour là il avait peut-être fortuitement obtenu. Fortuitement, par forte fortune, par un coup de fortune. Il savait bien ce que c'est que de manquer son coup, et ce que ça coûte, et ce que ça fait. Une dure expérience le lui avait souvent appris, le lui avait souvent fait sentir. Il avait trop d'instinct, et même trop d'intelli-

gence, surtout trop de main pour ne pas avoir senti, pour ne pas savoir toutes les fois qu'il manquait, qu'il avait manqué. Mais il en avait trop aussi pour ne pas sentir, pour ne pas savoir que cette fois ça y était, qu'il ne manquait pas. Puisque ça y était, dans cet inespéré coup de fortune, si longtemps espéré, si longtemps attendu, (si âprement peut-être, si anxieusement dans le secret du cœur, du cœur païen, du cœur charnel, du cœur ambitieux), puisque cette fois enfin on ne manquait pas eh bien on en prendrait, pour toutes les autres fois, pour toute la vie, et on ferait bien voir au monde, par le ministère de ce *Jérimadeth,* par la plus grande licence qu'un poète se soit peut-être jamais donnée, par cette souveraine, par cette inouïe insolence, par la signification, par la déclaration, par la proclamation de ce *Jérimadeth* on ferait savoir au monde qu'aujourd'hui en effet on s'en payerait et que l'on dominait, que l'on tenait le monde. Qu'on en prendrait et qu'on s'en donnerait. *O cruel souvenir de ses gloires passées.* Mauvais souvenir, impérieux souvenir des gloires tant de fois manquées, souvenir *en avant* des gloires qu'il manquerait, qu'il allait peut-être manquer tant de fois encore (moins de fois). Notamment ces deux fois qu'il avait manqué, ou qu'il allait manquer dans la même veine. Car ce Booz était bien décidément un faîte entre des affaissements de littérature. Cette première fois, dans *le Sacre de la Femme,* pour le premier Adam il avait bien cru toucher, entrer, il avait bien cru sentir passer la veine, la même veine. Ce n'avait été qu'un éclair :

Pourtant, jusqu'à ce jour, c'était Adam, l'élu

Et il était retombé à des fatras, à des monceaux de litté-

rature jusqu'au dernier vers exclus. A des habitudes, à des abondances, à des facilités. Son *Dieu invisible au philosophe,* qui suit immédiatement *Booz,* est grotesque. Sa *première rencontre du Christ avec le tombeau,* qui suit immédiatement après, n'est généralement qu'une épigramme anticléricale. Comme dans tout ce désert, dans toutes ces pierres de littérature, dans toutes ces pierrailles, dans tout ce jeûne, dans ces jours et ces jours de jeûne dans le désert cette soudaine, cette pleine ivresse du *Booz* s'explique, éclate. Dans le païen même, dans le pur païen, à ne considérer même purement que la veine païenne et non pas même cette insertion, cette référence du païen sur le chrétien, dans la pure veine païenne même il ne devait jamais retrouver un *Booz,* (à ne considérer que ce qu'il y a de païen dans Booz, à ne considérer que la veine païenne), pas même dans ses grands poèmes officiellement, professionnellement païens, pas même dans *le Géant, le Titan, le Satyre.*

Dans cette indécence, dans cette insolence, dans cette auguste nudité, dans ce dépouillement on peut voir, comme un géologue voit, les différentes couches, les différentes assises de son poème. Il se sentait si fort, il n'a rien dissimulé de cette disposition. De cette déposition. Les soudures sont apparentes, et on voit très bien comme il avait besoin de cette rime en *dait.* La première couche, la base, la barre d'appui horizontale est certainement le vers d'aboutissement, le vers de couronnement, le dernier vers,

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

La deuxième couche, le coup de génie mais non plus déjà peut-être de vision c'est l'autre vers posé; posé dans toute sa grandeur; la trouvaille, non plus peut-être autant la première vision, la vision directe; la vision nue; dépouillée; la trouvaille ensemble, à la fois faite et jaillie :

Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été

Et ensuite, en deuxième, en subsidiaire :

Avait, en s'en allant, négligemment jeté

Les différents terrains, les différentes couches, les différentes strates apparaissent très nettement, comme dans une coupe géologique honnête. Il était si fort ce jour là qu'il pouvait être même honnête. Le reste il ne faut pas dire que c'est du remplissage, (du remplissage de lui), mais ce n'est plus de l'articulation, de la charpente. Ce n'est plus de l'organisation et de l'organe. Il faut donc dire que c'est du remplissement. Et non pas de la plénitude, mais de la mise en plénitude. C'est presque un foisonnement, c'est une sédimentation, cette sorte de sédimentation qui lui était propre. Enfin des vers comme il en faisait tant qu'il voulait, quand ça n'allait pas mal. Il vous en eût fait jusqu'à demain matin :

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,

Dans ce sédiment, dans ce gras limon *et Ruth se demandait,* en fin de strophe, annonçant la strophe

décisive, la strophe coronale, l'isolant, la coupant aussi, la laissant en suspens, suspendue sur notre tête comme un bloc, comme une montagne carrée, était elle-même sa pierre angulaire indispensable, rectangulaire, quadrangulaire, sa pierre de taille, sa pierre qui ne bouge pas. Il fallait qu'elle fût ainsi, et ainsi à la rime en fin de strophe. C'est la pierre du gond. Tout tient à elle. Il fallait donc qu'il y eût cette autre rime en *dait*.

Il faudrait avoir en typographie comme en géologie des couleurs pour marquer les différentes couches d'une telle construction, les assises; la structure; ce qui est primaire, secondaire, tertiaire; ce qui est plan et ce qui est courbe; ce qui est horizontal et ce qui plie; les courbes de niveau et les courbes de terrain; les isométries et les planimétries; ce qui est du roc et ce qui est un *humus*, un dépôt, une courbe, une tourbe, une vase féconde.

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait,

Immobile, ouvrant l'œil à moitié sous ses voiles,
Quel dieu, quel moissonneur de l'éternel été
Avait, en s'en allant, négligemment jeté

Un temps.

Cette faucille d'or dans le champ des étoiles.

Nous aussi, à défaut de couleurs, nous avons nos hachures. Mais il nous en manque. Il nous faudrait notamment un degré plus fort pour le dernier vers. Pour la plénitude souveraine, pour le calme horizontal de ce dernier vers.

Faut-il noter, quand on analyse un peu dans le détail, que quand les vers ne sont pas tout à fait pleins et que même dans les vers pleins toute la force vient à la rime, comme il faut.

Faut-il entrer enfin dans le fin du travail, dans le dernier métier, dans le dernier détail, signaler ce parallélisme poussé, cette singulière conformité, plus que conformité, identité de construction entre cette avant-dernière strophe et une autre strophe *lançante*. une autre *avant-dernière* strophe du milieu du poème. Une identité de structure, d'ossature saisissante. Oh oh est-ce que nous aussi nous allons instituer un *laboratoire de littérature française* rue de la Sorbonne. Je pose les deux strophes sur la table de mon laboratoire. Voici la première, celle de la fin, l'avant-dernière; on commence peut-être à la savoir :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;
Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;
Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident, et Ruth se demandait.

Et tout reste en l'air.

Voici à présent la première des deux, le premier essai, le premier modèle de la même structure, de la même charpente exactement; l'*autre* avant-dernière, la première avant-dernière :

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,
Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;
Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête, un songe en descendit.

Et tout reste aussi en l'air. C'est aussi une strophe qui annonce, une strophe qui ouvre. Une entrée. Un appariteur, une huissière de strophe.

Tout y est. C'est une symétrie de construction, d'usage, d'emploi, de destination parfaite. Poussée jusqu'au dernier détail. Ce sont deux strophes jumelées, *geminatae,* qui se répondent parfaitement. La première annonce la deuxième, pour qui a quelque sens de la structure, la deuxième rappelle la première. La première prépare la deuxième, est une image anticipée de la deuxième. C'est bien la même résonance, la même frappe donnée à deux temps.

Tout y est. Le premier vers horizontal, grand, balancé sur deux noms propres, les deux noms propres à l'hémistiche; l'un à l'hémistiche, l'autre à la rime :

Tout reposait dans Ur et dans Jérimadeth;

Comme dormait Jacob, comme dormait Judith,

(et alors il est impossible de ne pas voir comme Jérimadeth, ainsi placé (je ne parle pas de *Judith*) est hébraïque, quand on y pense. Non seulement il a le

même départ que *Jéricho*. Mais il a ce même grand *J* initial que *Judith*. Rien n'est Juif comme un J de grande capitale. Et il rime si merveilleusement avec tous ces beaux noms juifs : (Josabeth), Japhet, (que de J; comme j'avais raison), Nazareth, Génésareth, Seth. (Comme on voit bien qu'il est de la même famille.)

Le deuxième vers quelconque : (du quelconque de Victor Hugo) :

Les astres émaillaient le ciel profond et sombre;

Booz, les yeux fermés, gisait sous la feuillée;

les rimes féminines. Lourdes et longues; traînantes, traînées. Puis de part et d'autre un morceau d'un vers et demi qui de part et d'autre crée une première suspension, un premier degré, dans la suspension, une première attente :

Le croissant fin et clair parmi ces fleurs de l'ombre
Brillait à l'occident,

Or, la porte du ciel s'étant entre-bâillée
Au-dessus de sa tête,

Enfin la pierre angulaire d'un demi-vers qui crée une

nouvelle attente, qui met, qui tient, qui laisse tout en suspens, en attente au deuxième degré :

et Ruth se demandait,

un songe en descendit.

enfin le fin du fin, la rime riche d'un nom commun avec un nom propre, avec consonne d'appui ; sur consonne d'appui ; et la rime avec ce nom propre, ce qui est le dernier des derniers, le dernier raffinement, pour un maître rimeur, la rime avec ce nom propre d'un temps personnel de la conjugaison d'un verbe : *Judith, descendit ; Jérimadeth, demandait.* Dans les deux cas, (avec un nom propre), troisième personne du singulier (du parfait ou de l'imparfait) de l'indicatif. De l'imparfait ou du prétérit. La rime non attendue, ou enfin attendue à force de n'être pas attendue, la rime attendue doublement inattendue ; nullement cette rime paresseuse attendue, cette rime toute allante qui fait rimer le nom avec le nom, l'adjectif avec l'adjectif, le verbe avec le verbe, l'adverbe avec l'adverbe.

Qui vous dira la vérité. Qui vous révélera désormais les secrets de la facture. Car tels étaient nos sérieux Délassements Comiques. Il en est de moins graves. Il en est de moins sages. Il en est de moins fous. Qui vous dira sur la plaine, devant un autre coucher de soleil, (il en est tant), triste et rouge et grand sur l'étang de Saclay, triste et long sur la plaine, sur le chaume et sur

le blé, devant, sous un ciel de nuages qui vous récitera les grands vers de la pluie et du beau temps; du temps qu'il fait et du temps qui passe; du temps temporel et du temps climatérique; *das Wetter* et *die Zeit;* — *tempus, tempestas atque temperies :*

Le soleil s'est couché ce soir dans les nuées ;
Demain viendra l'orage, et le soir, et la nuit;
Puis l'aube, et ses clartés de vapeurs obstruées,
Puis les nuits, puis les jours, pas du temps qui s'enfuit!

Tous ces jours passeront; ils passeront en foule
Sur la face des mers, sur la face des monts,
Sur les fleuves d'argent, sur les forêts où roule
Comme un hymne confus des morts que nous aimons.

Et la face des eaux, et le front des montagnes,
Ridés et non vieillis, et les bois toujours verts
S'iront rajeunissant; le fleuve des campagnes
Prendra sans cesse aux monts le flot qu'il donne aux [mers.

Mais moi, sous chaque jour courbant plus bas ma tête,
Je passe, et, refroidi sous ce soleil joyeux,
Je m'en irai bientôt, au milieu de la fête,
Sans que rien manque au monde immense et radieux!

Avril 1829. Il avait 27 ans. Il n'était pas tout à fait près de s'en aller au milieu de la fête. Il passait, mais il passait lentement. Il ne se refroidissait heureusement que graduellement sous ce soleil joyeux. Vous me disiez : *Ces vers, ces poèmes sont précisément les poèmes de ce pays-ci, de cette Ile de France.* Ils ont été faits pour ce

pays-ci même. Ils sont nourris de ce pays-ci. De ces paysages. De ces horizons. C'est ce pays-ci qu'il traversait à pied quand il allait voir madame Drouet. Elle demeurait ici ou à vingt lieues près dans tel pays, dans tel château, dans telle maison. Car je sais plus de vers et vous savez plus d'histoire. Et ainsi nous jouons *l'aveugle et le paralytique*. Nous remarquions en effet que le poème précédent, (dans les mêmes *Feuilles d'automne;* on ne remarque pas assez ce titre, *les Feuilles d'automne;* c'est à vingt-sept ans qu'il faisait tomber ses *Feuilles d'automne,* celui-là, à vingt-six ans. Il a toujours su s'y prendre. Il a toujours été précoce. Il a toujours été le roi des malins.) *à mademoiselle Louise B.,* était intitulé *Bièvre*. Il n'est pas très réussi. Il n'est même pas réussi du tout. C'est une excitation à blanc de littérature, à faux, un fatras, un fouillis, un amoncellement de littérature. Une excitation à froid. D'abord ça commence par les rimes en *ombre,* ce qui est toujours mauvais signe dans Hugo. Nous remarquions là dessus que Hugo réussit généralement beaucoup moins quand il décrit pour décrire, ou enfin quand il veut décrire, surtout un paysage, que quand il décrit sans le faire exprès, et peut-être sans s'en apercevoir, en un certain sens, autant qu'un homme comme Hugo peut ne pas s'en apercevoir. Et qu'il n'est peut-être pas le seul. Je veux dire qu'il décrit beaucoup mieux, ou enfin qu'il décrit bien, si c'est décrire, quand sans y penser, sans se diriger pour ainsi dire vers la description, vers le paysage il situe dans un pays, involontairement, presque, peut-être inconsciemment, parce qu'il le faut bien, un sentiment qui alors paraît fixer toute son attention. (Entre mille exemples la *Tristesse d'Olympio).*

(Mon Dieu comme ces bonnes gens des campagnes, comme ces vignerons des coteaux d'Orléans ont raison de *savoir* que je suis un professeur). Je vous rétorquais qu'il avait voué son poème aux pires désastres en le plaçant sous l'invocation de Fénelon. Que tout ce qui venait de Fénelon portait malheur. Que c'était un propre encouragement au bafouillage, une garantie de bafouillage, et qu'il avait suivi ce propre encouragement. Qu'au surplus ces paysages, (dans la nature), étaient infiniment plus beaux que pour du Fénelon. Que c'était un rude contresens que de les avoir mis sous l'invocation de Fénelon. Que c'était un sinistre patron. Qu'au demeurant cette phrase montée en épingle, et sur laquelle on s'extasie dans les pensionnats : *Un horizon fait à souhait pour le plaisir des yeux* était la phrase que je haïssais le plus de toute la littérature française; et de toutes les littératures que je connais; et de celles que je ne connais pas. Qu'elle m'agace; et en elle-même; et parce qu'elle est de Fénelon; et parce qu'elle est je crois de *Télémaque*. D'abord on la cite toujours. Et moi je n'aime pas les citations.

Des vers connus; des vers trop connus; des vers inconnus; des vers méconnus. Ils n'étaient peut-être pas tous de Victor Hugo. Qui passant devant le Sénat qu'on répare, (lui aussi il se refroidit sous le soleil joyeux), palais du Luxembourg, côté du Luxembourg, et voyant de joyeux maçons syndiqués, (à moins que ce ne soit de joyeux maçons fonctionnaires; ou plutôt c'est certainement les deux ensemble), monter allègre-

ment sur d'invraisemblables échelles, (en France nous avons toujours très bien su faire les échafaudages), qui vous dira sourdement comme en lui-même et malgré lui-même l'inévitable

De hardis compagnons sifflaient sur leur échelle.

Qui vous dira ce que vous savez beaucoup mieux que moi. Mais dire à celui qui sait beaucoup mieux que vous, voilà ce qui me plaît, voilà l'enseignement que je *distribue,* n'est-ce pas là le véritable enseignement. Le principe du véritable enseignement. Dire à celui qui sait beaucoup mieux que soi. Cette distribution toutefois ne serait point complète, car elle ne serait point savante, car elle ne serait point scientifique, cette édition ne serait point savante si nous n'y mettions pas des notes. Avez-vous jamais vu une édition savante, où il n'y avait pas des notes. Nous prendrons donc nos notes, et pêle-mêle nous les alignerons ici. Mais pour qu'elles soient plus savantes, pour même qu'elles soient savantes, nous les disposerons en paragraphes. Nous les classerons censément par paragraphes. Et pour que ces paragraphes soient plus savants, pour qu'ils soient véritablement scientifiques nous les numéroterons. Tout le monde sait que la numérotation c'est la numération, et que la numération, que le numéro fait le commencement de la science. Car le numéro en bon français n'est-il pas le nombre et le nombre ne fait-il pas l'une partie, n'est-il pas l'une matière des deux de la mathématique.

§ 1. — *Sur le calcul* (encore de la science) *que nous avons fait sur quarante ans.* — Encore un calcul, ou le même, sur quarante ans. Quarante ans peut être quarante ans d'âge ou quarante ans de durée. Sous cette réserve que c'est la durée qui amène l'âge. *(Il pleut des vérités premières.)* Ainsi cet âge que nous avons, ces quarante ans, un rien, ce rien de durée qui nous sépare de la première enfance, ces quarante ans qui tiennent dans le creux de la main, d'une part c'est tout ce qui nous sépare de 70, qui est si loin, et également, aussi long, d'autre part c'est ce qui séparait *les Châtiments* de *Waterloo,* le Hugo des *Châtiments* du Napoléon de Waterloo.

D'autre part quand nous étions enfants nous étions comme infiniment plus près des *Châtiments* qu'il n'était près de Waterloo. Car nous touchions pour ainsi dire aux *Châtiments*. Nous les touchions de la main. Quand j'étais jeune et que Boitier me les faisait lire, en somme c'était un livre qui venait de paraître. La République aussi venait de paraître. Était un livre qui venait de paraître. Et que nous lisions, de quel cœur. Nous étions à vingt ans des *Châtiments,* trente ans, et lui il était à quarante ans de Waterloo. Emportés par le courant, tout occupés, tenus par l'astreinte et par le foisonnement de la vie nous ne nous sommes pas aperçus que c'est vers 1895, (nous avions vingt-cinq ans), que nous passâmes le point critique. 1894; 1895; 1898. L'affaire Dreyfus déjà fermentait. Au moins en dedans. Secrètement pour nous. Non pas secrètement pour tout le monde. Depuis un an elle était comme décrétée. Elle avait été ouverte. Officiellement ouverte. Ouverte comme par un décret de (la) destination. Un an, deux ans elle allait fermenter,

couver, gagner, gagner. Trois ans, et elle allait éclater pour la sacrification de nos jeunesses.

Ainsi nous ne nous aperçûmes pas que vers ce 1895 nous passâmes le point critique, c'est-à-dire que nous fûmes, que nous vînmes distants des *Châtiments* exactement comme les *Châtiments* étaient distants de Waterloo. Hugo était alors bissecteur, passa un instant bissecteur entre Napoléon et nous. Mais nous avions bien autre chose en tête, nous avions bien autre chose à faire, une folie nous dévorait, qu'à voir que nous passions par-dessus des points critiques. Deux longueurs de temps étaient égales : Napoléon à Hugo, Hugo à nous. Un déséquilibre s'établit ce jour et l'équilibre ne s'établira plus. On ne sait pas comment ça se fait, de ces deux longueurs de temps, l'une n'a plus bougé, ne bougera plus. L'autre prend un jour tous les jours. Le temps passe. La date s'arrête. Le temps passe. La date reste. La date est une inscription du temps. Dans quelques années nous serons une fois et demie plus loin de Hugo, de ce Hugo, qu'il n'était loin de ce Napoléon. Mais toute la vie nous continuerons de *croire* que nous touchons aux *Châtiments* et de *savoir* que les *Châtiments* ne touchaient pas à Waterloo. Les comptes obscurs que nous établissons inconsciemment en venant au monde pour savoir où nous en sommes, pour voir en nous-mêmes à quel moment du monde nous venons au monde, à quel moment, à quelle date nous apparaissons, nous autres à notre tour, les calculs globaux, sommaires que nous faisons sans même nous en apercevoir quand nous arrivons à l'âge de raison pour savoir où nous en sommes, comment placés nous sommes, (c'est-à-dire en somme un peu qui nous sommes), sont invincibles. Ils sont indéfaisables. Et comme dit

l'autre indéfectibles. Ils comptent pour toute la vie. Nous ne pouvons jamais nous en dépouiller. Ils demeurent toujours. Au fond nous ne cherchons pas même à nous en dépouiller. Nous ne tenons pas du tout à nous en dépouiller, à refaire, à recommencer nos calculs. Nos comptes. Plus au fond, plus profondément nous sommes si heureux de ne pas les recommencer, de ne pas chercher à les recommencer, de ne pas en avoir envie, de ne pas même avoir l'idée de les recommencer. Un sentiment plus profond encore et plus cher que la paresse nous y pousse et nous y retient. Nous y tient et nous y entretient. Nous aimons mieux les tenir valables, nous les tenons valables pour l'existence; pour toute notre vie; pour tout notre temps. Au fond, sans trop y penser, sans bien vouloir y penser, nous les tenons valables pour notre éternité même.

C'est une des plus grosses difficultés, disons le mot c'est une des plus grosses, des plus graves contrariétés intérieures, sinon la plus grave, (aussi je ne suis pas surpris que l'on ne nous en parle nulle part), de la pédagogie, — je veux dire naturellement de la paternité, — de la paternité spirituelle et de la paternité charnelle, — que cette tendance invincible que nous avons, que cette tentation de faire servir, de faire compter notre compte aussi pour nos enfants, pour les générations suivantes. Un compte qui ne devrait pas même nous servir à nous-mêmes, qui ne devrait même pas compter pour nous-mêmes, si nous savions vieillir, si nous consentions à vieillir. On ne s'installe qu'une fois dans la vie. On a déjà eu tant de mal à s'installer. D'abord alors on veut que cette installation compte pour toute la vie. Serve pour toute la vie. Et on y

réussit tant bien que mal. On ne veut pas *recommencer la vie*. Puis on aime les enfants. On les aime mal. Donc on les aime mal. On croit que c'est de l'amour et de la paternité, on croit que c'est de l'amour paternel que de vouloir, que de leur faire que leur vie soit la prolongation de la nôtre. Que notre installation compte pour eux. Serve pour eux. Que notre compte compte pour eux. Laissons nos enfants s'installer pour eux, compter pour eux, commencer pour eux. Ils ont sept ans. Ils ont douze ans. Laissons-les faire leurs comptes, qui nous chassent.

§ 2. — Poussons nos merveilleuses, nos mystérieuses recherches. La véritable *ode à la Colonne,* tout court, n'est pas dans les *Odes;* elle n'est pas une *ode;* enfin elle n'est pas intitulée une *ode*. Elle est dans les *Chants du Crépuscule,* le deuxième chant. *Les Chants du Crépuscule,* au moins leur début, leur départ, sont tout entiers sous l'influence, on pourrait presque dire sous l'inspiration, au moins temporaire, au moins provisoire, de la révolution de 1830. Il avait fort bien vu naturellement, ou plutôt, ce qui vaut mieux, il avait très bien senti que ces trois journées n'étaient pas, *ne pouvaient pas* être un simple recommencement, un recommencement pur et simple, une *imitation* plus ou moins traditionnelle des grandes journées révolutionnaires de la grande Révolution; qu'elles étaient, qu'il fallait qu'elles fussent tout autre chose; car l'Empire s'était produit depuis, l'Empire s'était mis entre, l'épopée impériale, il y avait eu l'Empire entre les deux. Il avait bien senti tout ce qu'il y avait, tout ce

qu'il y avait eu dans ces nouvelles journées de napoléonien, de *gloire* impériale, de guerre impériale, d'épopée impériale. Ce n'est point dans sa *préface* qu'on le voit, dans sa préface sans titre ni mention de préface, datée du 25 octobre 1835, et qui, comme toutes ses préfaces en prose, est un chef-d'œuvre de bafouillage. C'est déjà dans le *Prélude,* qui est beau, étant en vers, daté du 20 octobre 1835, et après lequel en effet il n'avait plus rien à mettre en préface :

De quel nom te nommer, heure trouble où nous [sommes?

où sont précisément les trois ou quatre grands vers de cette strophe :

« C'est peut-être le soir qu'on prend pour une aurore!
Peut-être ce soleil vers qui l'homme est penché,
Ce soleil qu'on appelle à l'horizon qu'il dore,
Ce soleil qu'on espère est un soleil couché! »

Cette liaison de guerre, cette liaison napoléonienne est marquée au seuil du recueil, dans le premier poème du recueil, *Dicté après Juillet 1830,* en vers dont les uns sont bons et les autres mauvais :

Frères! et vous aussi vous avez vos journées!
Vos victoires, de chêne et de fleurs couronnées,
Vos civiques lauriers, vos morts ensevelis,
Vos triomphes, si beaux à l'aube de la vie,
Vos jeunes étendards, troués à faire envie
A de vieux drapeaux d'Austerlitz!

Mais on ne peut pas dire que cette parenté, que cette liaison lui ait échappé.

Soyez fiers; vous avez fait autant que vos pères.
Les droits d'un peuple entier conquis par tant de [guerres,
Vous les avez tirés tout vivants du linceul.
Juillet vous a donné, pour sauver vos familles,...

Vous êtes bien leurs fils! c'est leur sang, c'est leur âme...

Ils ont tout commencé : vous avez votre tour.

C'est pour vous qu'ils traçaient avec des funérailles
Ce cercle triomphal de plaines de batailles,
Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail!

§ 3. — On ne saurait trop lire Hugo pour prendre des leçons de constance. On ne saurait croire combien de fois il a manqué, tenté, essayé, recommencé certains morceaux, certains vers et certaines strophes, avant d'atteindre, en un jour de bonheur, à la forme définitive, à la plénitude. Combien de fois il a lancé dans tous les sens des essais, avant d'obtenir une fois le morceau. Des essais qui ne lui revenaient jamais, qui ne lui restaient jamais sur la conscience, puisqu'il les publiait, puisqu'il publiait tout. Il y aurait tout un travail à faire, ou plutôt une multitude de *travails,* à prendre toutes ces familles, toutes ces parentés, toutes ces filiations, toutes ces contaminations, les bons enfants et les mauvais, les bien venus et les mal venus, les apolliniens et les avor-

tons, les chevalier Phœbus et les Quasimodo, suivre toutes ces traces, noter les essais, les glorieux et les inglorieux, mesurer les pas, parvenir enfin avec lui au triomphe. Il avait un don unique entre tous, un don particulièrement précieux pour le travailleur, pour le producteur, pour un bourreau de travail comme lui, pour un gros abatteur de besogne : ce cynisme particulier, si parfait, cette impudence païenne, cette impudeur qui lui faisait donner presque indistinctement au public, et sensiblement aussi honorablement les uns que les autres tout ce qu'il produisait; le bon et le mauvais; sachant bien que dans le tas il y (en) avait du très bon; et que si ce n'était pas pour aujourd'hui ce serait pour demain.

§ 4. — Il disait lui-même qu'il ne faut jamais corriger un livre qu'en en faisant un autre. Notamment *Odes et Ballades,* préface de 1828 : *car, sa méthode* — (il adorait parler de lui à la troisième personne, *l'auteur, l'auteur de ce livre) — consistant à amender son esprit plutôt qu'à retravailler ses livres, et, comme il l'a dit ailleurs,* **à corriger un ouvrage dans un autre ouvrage,** *on conçoit que chacun des écrits qu'il publie...*

§ 5. — La dernière strophe que nous venons de citer est par exemple, *in fine,* un essai malheureux d'enfer-

mer en une strophe, en un vers, en quelques vers, tout *l'espace*, toute l'étendue de la conquête napoléonienne.

Chemin victorieux, prodigieux travail,
Qui de France parti pour enserrer la terre,
En passant par Moscou, Cadix, Rome et le Caire,
Va de Jemmape à Montmirail!

n'est autre, n'est que l'essai laborieux, contourné, linéaire, pénible, plusieurs fois maladroit, qui dans le même recueil, deux ans plus tard, dans *Mil huit cent onze! — (10 août 1830 — août 1832)* — devait éclater en ce vers d'une évocation prodigieuse; réussie, totale, d'une grandeur égale à la grandeur de son objet :

Ce n'était pas Madrid, le Kremlin et le Phare,
[La diane au matin fredonnant sa fanfare,]

§ 6. — Ce qui prouve qu'un vers est toujours plus grand que plusieurs vers.

§ 7. — Comme aussi un mot est toujours plus grand que plusieurs mots.

§ 8. — Aussi je ne peux pas souffrir les personnes qui mettent plusieurs mots.

§ 9. — Nos enfants n'ont pas à reprendre (le fil) du même endroit, du même point que nous. Nous n'oublions que cela. C'est tout.

§ 10. — Nos enfants n'ont pas notre âge. Un point, c'est tout. Ils n'ont pas notre âge de l'humanité.

§ **11.** — Un mot n'est pas le même dans un écrivain et dans un autre. L'un se l'arrache du ventre. L'autre le tire de la poche de son pardessus.

§ **12.** — Les blessures que nous recevons nous les trouvons dans Racine. Les êtres que nous sommes nous le trouvons dans Corneille.

§ **13.** — *Suite de* **Dicté après Juillet 1830.** — *Vous êtes*

Vous êtes les enfants des belliqueux lycées!
Là vous applaudissiez nos victoires passées;
Tous vos jeux s'ombrageaient des plis d'un étendard.
Souvent Napoléon, plein de grandes pensées,
Passant, les bras croisés, dans vos lignes pressées,
Aimanta vos fronts d'un regard!

Aigle qu'ils devaient suivre, aigle de notre armée

§ **14.** — C'est aussitôt après que vient *II. — A la Colonne.* — La liaison n'est pas marquée dans le texte seulement, elle est marquée dans l'ordre même des poèmes. L'épigraphe nous apprend, une épigraphe qui n'est plus une vieille chanson et qui n'est plus de Du Bellay, une épigraphe nous apprend que *Plusieurs pétitionnaires demandent que la Chambre intervienne pour faire transporter les cendres de Napoléon sous la colonne de la place Vendôme.*

Après une courte délibération, la Chambre passe à l'ordre du jour.

(Chambre des députés, séance du 7 octobre 1830.)

C'est le poème

Oh! quand il bâtissait, de sa main colossale,
Pour son trône, appuyé sur l'Europe vassale,
Ce pilier souverain,
Ce bronze, devant qui tout n'est que poudre et sable,
Sublime monument, deux fois impérissable,
Fait de gloire et d'airain;

Quand il le bâtissait, pour qu'un jour dans la ville
Ou la guerre étrangère ou la guerre civile
Y brisassent leur char,

Ça c'est pour la Commune. Et aussi pour la Guerre. Pour les deux Guerres conjuguées.

§ 15. — Si une note est savante, une note sur une note est savante au carré. Ceci est donc une note sur la note précédente. Pareillement, parallèlement *appuyé sur l'Europe vassale* est aussi un *essai,* un pâle essai du grand commencement de *Mil huit cent onze!* —

O temps où des peuples sans nombre
Attendaient, prosternés sous un nuage sombre,
Que le ciel eût dit oui!

Sentaient trembler sous eux les États centenaires,
Et regardaient le Louvre entouré de tonnerres,
Comme un mont Sinaï !

Courbés comme un cheval qui sent venir son maître,

§ 16. — Ceci n'est plus une note sur une note. C'est une autre. Dans Hugo la Colonne, l'Arc de Triomphe et les Invalides marchent ensemble, si je puis dire. Il y a une liaison historique, politique; réelle, littéraire entre ces trois monuments. Aujourd'hui, par un événement historique et politique qu'il y aurait lieu d'approfondir, par un événement réel et littéraire la position de ces trois termes a changé, la liaison a changé. La Colonne s'est comme effacée, malgré Vuillaume. Et c'est le Panthéon qui est comme venu la remplacer. Surtout depuis que Hugo y est venu et l'a fait rendre, s'il est permis de parler ainsi, aux grands hommes. Aujourd'hui la trilogie des monuments c'est l'Arc-de-Triomphe, le Panthéon et les Invalides.

§ 17. — Les blessures que nous recevons, nous les recevons dans Racine; les êtres que nous sommes, nous le sommes dans Corneille.

§ 18. — Quoi qu'ils en disent, quoi qu'ils en pensent même peut-être, les Français sont généralement cornéliens. Et d'autre part comme il n'y a que les Français

qui soient assez fins pour être raciniens, il suit qu'en réalité il y a beaucoup moins de raciniens que de cornéliens.

§ **19.** — Quand nous ferons, à notre tour, quand nous referons après tant d'autres le célèbre *parallèle* (si inégal) *de Corneille et de Racine*, nous reconnaîtrons aisément, ce sera une de nos premières constatations, une de nos reconnaissances capitales, mais une de nos reconnaissances pour ainsi dire préliminaires, sur le seuil, avant le seuil, que Corneille ne travaille jamais que dans le domaine de la grâce et que Racine ne travaille jamais que dans le domaine de la disgrâce. Corneille n'opère jamais que dans le royaume du salut, Racine n'opère jamais que dans le royaume de la perdition. Corneille n'a jamais pu faire des criminels et des pécheurs, (ses plus grands criminels et ses plus grands pécheurs), qui ne fussent éclairés de quelque reflet de quelque lueur de la grâce, qui ne fussent nourris de quelque infiltration de la grâce ; abreuvés ; qui ne se sauvassent en quelque point, en quelque sorte. De quelque manière. Et même les sacrés de Racine sont pétris de disgrâce. Ce n'est pas seulement Phèdre qui est une païenne, et une chrétienne, et une janséniste à qui la grâce a manqué. Non seulement toutes ses femmes et toutes ses victimes et tous ses hommes. Mais ses enfants même, ce qui est infiniment pire, mais ses sacrés mêmes, ses exécrables prêtres, Joad, Eliacin, Josabeth ; Esther, Mardochée ; son prophète même, ou ses prophètes. Ils sont tous irrévocablement pétris de disgrâce, (serait-ce donc de la disgrâce janséniste : qui placée comme un germe, comme un virus à l'origine

même, au point d'origine de l'homme et de l'œuvre, se serait ensuite et lentement et patiemment diffusée jusqu'aux membres les plus éloignés; comme naturellement; par une diffusion naturelle; sans compter les contaminations auxiliaires d'une amitié seulement interrompue), (et peut-être seulement apparemment interrompue), ils sont tous quelqu'un à qui la grâce a manqué. Non seulement des chrétiens à qui la grâce a manqué, mais tous, des païens pour ainsi dire à qui la grâce a manqué, des Grecs, des Romains; des Infidèles à qui (on peut le dire, si étrange que cela paraisse), à qui la grâce a manqué; des Turcs; enfin des Juifs mêmes, des *prophètes* à qui la grâce a manqué, autant qu'on peut le dire, au moins la grâce précisément de prophétie.

Par contre il y a quelque chose de désarmant, de vraiment touchant à voir l'opiniâtreté forcenée, frénétique, l'entêtement, l'efforcement, la persévérance, l'endurance, la force d'illusion sur soi, la méconnaissance de soi, la constance extraordinaire, l'application, le studieux, le sérieux, la patience, le scolaire avec lequel Corneille s'est efforcé pendant toute l'immense deuxième moitié de sa carrière,

Le sort, qui de l'honneur nous ouvre la barrière,
Offre à notre constance une illustre matière;

s'est appliqué laborieusement à faire des criminels extraordinaires, plus noirs que le noir de fumée, sans jamais parvenir, le vieux et le maître, avec tout ce labeur, malgré tout ce labeur, à faire un seul être disgracié. Racine n'a jamais pu faire un être *gracieux*, non pas même Bérénice.

Corneille n'a jamais pu faire que des êtres gracieux, Racine n'a jamais pu faire que des êtres disgraciés, et ce qu'il y a de tragique c'est qu'il est impossible de nier qu'il les faisait tout naturellement, qu'ils sortaient de lui, qu'ils lui venaient naturellement ainsi.

Les vieux criminels censément les plus endurcis de Corneille ont le cœur plus pur que les plus jeunes adolescents (et surtout adolescentes) de Racine. L'impuissance à la cruauté des cornéliens est désarmante. La cruauté naturelle, profonde, des raciniens est sans limite. Et cela sans aucune exception. Cette Iphigénie même, par exemple, pour nous en tenir dans ces notes et dans cette inscription à un seul exemple, cette Iphigénie même par exemple dont on nous parle tout le temps, comme elle est déjà foncièrement cruelle, (la cruauté des jeunes, la pire de toutes, la seule peut-être irrévocable, implacable, infernale, irrévocablement condamnée, irrévocablement perdue), (inguérissable et d'ailleurs littéralement monstrueuse), comme sa soumission à son père a un fond de cruauté, comme elle est bien déjà la fille d'Agamemnon et de Clytemnestre. Cette réponse terrible à son père, d'une sourde cruauté tragique :

Mon père,
Cessez de vous troubler, *vous n'êtes point trahi.*
Quand vous commanderez, *vous serez* obéi.
Ma vie est votre bien. *Vous voulez le* reprendre :
Vos ordres sans détour *pouvoient se faire entendre.*
D'un œil aussi content, *d'un* cœur *aussi* soumis
Que j'acceptois l'époux que vous m'aviez promis,
Je saurai, s'il le faut, *victime* obéissante,
Tendre au fer de Calchas une tête innocente,

Et respectant le coup par vous-même ordonné,
Vous rendre *tout le sang* que vous m'avez donné.

Il n'y a pas un mot, pas un vers, pas un demi-vers, pas un membre de phrase, pas une conjonction, il n'y a pas un mot qui ne porte pour mettre l'adversaire, (le père), dans son tort. Le dialogue racinien est généralement un combat, (on pourrait dire constamment un combat); dans le dialogue racinien le partenaire est généralement, constamment un adversaire ; le propre du personnage racinien est que le personnage racinien parle constamment pour mettre l'adversaire dans son tort, ne se propose que de mettre l'adversaire dans son tort, ce qui est le commencement même, le principe de la cruauté. Les personnages cornéliens au contraire, qui sont la courtoisie, la générosité même, même quand il ne veut pas, *même quand ils ne veulent pas,* ne parlent jamais que pour mettre l'adversaire, le partenaire, l'ennemi même *dans sa raison,* et ensuite vaincre libéralement cette raison.

Tout est adversaire, tout est ennemi aux personnages de Racine, ils sont tous ennemis les uns des autres et ils ne parlent jamais que pour mettre l'adversaire dans son tort et ainsi justifier d'avance ensemble, en dedans, les cruautés qu'ils exerceront sur lui, comme lui-même a déjà justifié les cruautés qu'il exercera sur eux.

Les victimes de Racine sont elles-mêmes plus cruelles que les bourreaux de Corneille. Ces pauvres bourreaux de Corneille ne réussissent point à être réellement cruels. Ils ne le sont point naturellement, sincèrement. Ils ignorent le raffinement, qui est toute la cruauté. Le raffinement ne leur vient point. Ils n'en ont pas le goût,

ils n'y ont point de compétence. Nulle maîtrise. Ils n'y sont point inspirés. Ils ignorent la douceur, qui est toute et plus que la cruauté. C'est un genre où ils ne réussissent point.

Esther même ne vaut pas mieux. Elle a, on verrait aussitôt qu'elle est aussi cruelle, sinon plus; elle a toute la perfidie de cruauté plus que d'une femme du monde, d'une femme de cour, et en plus, en outre, ce qui achève tout, comme Joad elle l'a sacrée.

Mais où cette Iphigénie est surtout redoutable, c'est dans la tendresse. Où elle est invincible, c'est dans la cruauté de tendresse. Alors il n'y a pas un mot qui ne porte :

Si pourtant ce respect, si cette obéissance
Paroît digne à vos yeux d'une autre récompense,

(Au fond il n'y a pas un mot qui ne soit meurtrier). (Et il faudrait les marquer tous).

Si d'une mère en pleurs vous plaignez les ennuis,
J'ose vous dire ici qu'en l'état où je suis
Peut-être assez d'honneurs environnoient ma vie
Pour ne pas souhaiter qu'elle me fût ravie,
Ni qu'en me l'arrachant un sévère destin
Si près de ma naissance en eût marqué la fin.
Fille d'Agamemnon, c'est moi qui la première,
Seigneur, vous appelai de ce doux nom de père;
C'est moi qui si longtemps le plaisir de vos yeux,
Vous ai fait de ce nom remercier les Dieux,

(Quels vers; une douceur unique; et il n'en reste qu'un arrière-goût de cruauté filiale pour ainsi dire; un goût, une sorte de cruauté filiale de jeune Atride, d'on ne sait quelle jeune Atride, avec tous les raffinements, comme

en germe, en filial, en jeunesse, en jeune bourgeon. Quels vers incroyables, dépensés à cela. Lui aussi quel poète chrétien il eût été, mais *s'il eût été chrétien.*

Et pour qui tant de fois prodiguant vos caresses,
Vous n'avez point du sang dédaigné les foiblesses.
Hélas! avec plaisir je me faisois conter
Tous les noms des pays que vous allez dompter;

(Comparez la dure, la rude et presque insolente réponse, on oserait presque dire la mise à sa place, la rétorquation, le retorquement, la *réfense,* la remise en place de Rodrigue à son père, *après,* quand il s'est revêtu du droit de la faire, quand il a commencé par faire son devoir, presque insolente, si ensemble, si fondu, si loyalement respectueuse et presque insolente. C'est comme une prise de commandement, et qui sonne quelle virilité. Il n'y a pas de plus grande innocence. Quelle innocence dans cette révolte du Cid. Quelle impuissance de cruauté, d'offense dans ces cornéliens. Il n'y a pas de danger que Iphigénie soit insolente. Elle est infiniment pire. Sous chacune de ses paroles, sous ses silences même, encore plus, sous chacun de ses silences couve une insolence qu'elle veut bien ne pas dispenser, une impertinence volontairement restreinte, réduite, reconduite, tenue en main, tenue en guide, une insolence, une impertinence royale, fille de roi, quel roi, (secrètement fille d'Atride); ou le dernier, le pire de tout, une insolence de tendresse, une impertinence tendre.

Et déjà, d'Ilion présageant la conquête,
D'un triomphe si beau je préparois la fête.

Je ne m'attendois pas que pour le commencer,
Mon sang fût le premier que vous dussiez verser.
Non que la peur du coup dont je suis menacée
Me fasse rappeler votre bonté passée.
Ne craignez rien : mon cœur, de votre honneur jaloux,
Ne fera point rougir un père tel que vous;
Et si je n'avois eu que ma vie à défendre,
J'aurois su renfermer un souvenir si tendre.
Mais à mon triste sort, vous le savez, Seigneur,
Une mère, un amant attachoient leur bonheur.
Un roi digne de vous a cru voir la journée
Qui devoit éclairer notre illustre hyménée.
Déjà sûr de mon cœur à sa flamme promis,
Il s'estimoit heureux : vous me l'aviez permis.
Il sait votre dessein; jugez de ses alarmes.
Ma mère est devant vous, et vous voyez ses larmes.
Pardonnez aux efforts que je viens de tenter
Pour prévenir les pleurs que je leur vais coûter.

AGAMEMNON

Ma fille, il est trop vrai. J'ignore pour quel crime
La colère des Dieux demande une victime;
Mais ils vous ont nommée. Un oracle cruel
Veut qu'ici votre sang coule sur un autel.
Pour défendre vos jours de leurs lois meurtrières
Mon amour n'avoit pas attendu vos prières.
Je ne vous dirai point...

Il faudrait citer tout le poème, toute la tragédie. Agamemnon, et Clytemnestre. Achille seul, qui est bête, en est moins méchant. Il n'est pour ainsi dire pas cruel.

Mais c'est par dégradation, par effacement. Il voudrait peut-être bien. Mais il ne peut pas. Il ne sait pas.

Tout ce que je veux retenir pour aujourd'hui, tout ce que nous pouvons retenir dans cette note c'est que Iphigénie parle, pense et sent dans le même registre qu'Agamemnon et que Clytemnestre. Et sa cruauté, cette sorte de cruauté native est encore aggravée, infiniment, de ce qu'elle a d'(apparemment) innocent, de ce qu'elle est une cruauté innocente, une cruauté de (grande) enfant. La cruauté est partout dans Racine. Elle est, elle fait le tissu même de son œuvre, la texture. Ses enfants (Eliacin) au fond sont plus cruels que ses femmes, avec l'aggravation de l'enfance, de l'apparente, de la prétendue innocence de l'enfance. Et ses femmes sont naturellement plus cruelles que ses hommes, ce qui n'est pas peu dire. Ou pour aller plus profondément peut-être, ses hommes sont femmes, ils ont tous souffert de la contamination féminine, de quelque contamination féminine. Ils sont tous dévirilisés, et c'est la cruauté féminine même que l'on retrouve en eux.

§ **20.** — Cf. cette grande ignorance du mal de Corneille, cette grande inexpérience, cette grande incompétence, cette souveraine maladresse, notamment de la cruauté, qui est peut-être tout le mal. Ses grands criminels. Ses traîtres ne trahissent point. Ils voudraient bien. Mais ils ne savent pas. Ils ne peuvent pas. Cette grande impuissance du mal. Notamment de la cruauté. Ce manque d'invention du mal, de la cruauté ; ce manque total d'imagination. Et au contraire la terrible invention de Racine, cette terrible invention de mal, de cruauté ; cette prodigieuse imagination racinienne.

§ 21. — Les cornéliens ne se blessent jamais, même et surtout quand ils se tuent; leur honneur alors est précisément de ne point se blesser, en un sens de ne point se faire de mal. Plus ils sont ennemis, plus ils se battent, moins aussi, moins donc ils se veulent du mal, moins ils se veulent de mal, moins ils se blessent et ils veulent se blesser. C'est l'idée cornélienne même, on pourrait dire le système cornélien, le grand honneur cornélien. Au contraire ces malheureux personnages de Racine, ils ont tellement la cruauté dans le sang, dans le sang charnel, que même quand ils ne sont pas ennemis, même quand ils ne se battent pas, ils se blessent toujours. Ils sont naturellement blessants. Ils blessent par métier, par office, par nature. Par attitude. Ils blesseraient pour se donner une contenance. Ils sont venus au monde blessants et un constant exercice aiguise leur cruauté, maintient l'aigu, la pointe de leur cruauté. De leur blessement. Même quand ils ne se veulent pas de mal, ils s'en font. Par nature, par entraînement; par habitude, par exercice; par maintien, par cette contenance; par désœuvrement, le pire de tout; par attitude prise, gardée; par une attitude de cœur. Par goût acquis, gardé. Et ils finissent toujours par se vouloir du mal, ne fût-ce que de s'en faire et de s'en être fait.

§ 22. — La libéralité est une certaine grâce dans les questions d'argent. L'avarice au contraire y est une certaine rétractilité.

§ 23. — Il y a aussi et généralement, (et c'est la

même), une certaine libéralité du cœur et une certaine avarice de cœur.

§ 24. — Corneille est plein de toute libéralité. Il y a constamment dans Racine une avarice perpétuellement intelligente.

§ 25. — Corneille est gonflé d'un perpétuel pardon. Ils se pardonnent d'avance, par nature, tout ce qu'ils se feront. Dans Racine c'est diamétralement le contraire. Ils ne se pardonnent pas même ce qu'ils ne se sont pas fait.

§ 26. — Quand nous ferons notre *Polyeucte*, (vous n'avez jamais douté que nous le ferons), ce sera peut-être le temps non point d'essayer de donner une idée de la grandeur de Corneille, mais de se proposer d'entrer un peu dans le détail de l'organisation de cette grandeur.

§ 27. — Par son impotence même de mal, de cruauté Corneille va plus profond que Racine. Car la cruauté n'est point, tant s'en faut, ce qu'il y a de plus profond. Elle n'est point le profond du cœur, elle n'est point le profond de l'homme. Il y entre souvent beaucoup de vanité. La charité va infiniment plus profond. Elle est si je puis dire un vice pire, infiniment pire, (une inhumanité, surhumanité, sous-humanité infiniment pire). Plus mordante, infiniment plus profond, plus dominante, plus attachée, à sa proie. Les saints et les martyrs

sont infiniment plus pétris, tenus par la charité, infiniment plus pétris de (la) charité, infiniment plus mordus de charité que les criminels, que les cruels ne sont mordus de cruauté. L'empreinte, plus que l'empreinte, la blessure, la morsure, la nourriture est infiniment plus profonde, plus ineffaçable. (Plus grave). De la charité que de la cruauté. Le saint est infiniment plus marqué que le cruel. Il est infiniment plus dévoré de charité que le cruel n'est mordu de cruauté. *Son cœur consumé d'amour. Son cœur dévoré d'amour.* On pourrait presque dire que le saint est plus irrécusablement victime de sa charité que le criminel, que le cruel n'est victime de sa cruauté.

§ **28.** — C'est pour cela que Corneille était tiré de toutes parts vers *Polyeucte*. Il était conduit, il montait de toutes parts vers *Polyeucte*. Par toute cette grâce, dont son œuvre est pleine; par toute cette charité, dont son œuvre est pleine; par tout son héroïsme; par vingt autres montées.

§ **29.** — On parle toujours de l'ordonnance de Racine. L'opinion commune est qu'une ordonnance règne dans la vie et l'œuvre de Racine et qu'elle ne règne pas, au même titre et tant s'en faut, dans la vie et l'œuvre de Corneille. Qu'il y a une ordonnance dans la vie et l'œuvre de Racine. Il faut s'entendre. Sur ce mot. Sur le sens de ce mot. Racine est administré avec une certaine ordonnance impeccable intelligente qui règne sensiblement dans la construction de la vie, presque souverainement dans la construction de l'œuvre, qui se poursuit, (mais alors souverainement), jusque dans le moindre

détail. Il faudrait beaucoup s'entendre sur cette ordonnance. Elle est réelle, et souveraine, dans le dialogue, dans le détail, dans le détail du dialogue. Le peu que nous avons donné d'*Iphigénie* est saisissant d'ordonnance, merveilleux de *cette* ordonnance. Mais aussitôt qu'on pousse un peu plus loin on s'aperçoit presque aussitôt que cette ordonnance n'est pas toujours un ordre, et que vite, et que bientôt il s'en faut de beaucoup; que cette savante, que cette parfaite, que cette intelligente, que cette harmonieuse, que cette presque trop intelligente, que cette admirable ordonnance, (presque un peu fatigante), (et qui par une sorte de tension fatiguerait), (par une application comme trop tenue, soutenue, maintenue, que l'on donne et que l'on reçoit, qui ferait crier), bien tôt on s'aperçoit que cette impeccable ordonnance, loin d'être toujours un ordre, recouvre souvent les pires désordres, organiques. Tout le monde est forcé de s'apercevoir du désordre organique qu'il y a dans *Phèdre,* (je dis organique de tragique, je dis ici organique d'art seulement, je ne parle pas des autres, des autres organiques); non seulement un désordre (intime) de vie; mais un désordre d'art; un désordre organique croissant d'art. Ce désordre éclate dans *Phèdre,* où par ailleurs pullulent non pas seulement les beaux vers, mais des vers d'une profondeur, (d'humanité, de disgrâce), d'un retentissement, d'une beauté incroyable; et tant des plus beaux vers qu'il y ait en français. Ce désordre éclate, à tous les yeux, dans *Phèdre,* mais il est partout, mais il était fréquent, lui-même le sentait, lui-même le savait. Et il allait croissant, depuis longtemps, presque depuis toujours, quand il éclata dans *Phèdre* et quand lui-même le sachant

coupa court à son œuvre, à la production de son œuvre par le plus audacieux arrêt qu'il y ait peut-être dans l'histoire des lettres, par le plus mystérieux, par le plus secret, lui-même par le plus tragique. Par le plus éminemment, par le plus profondément, pour ainsi dire par le plus techniquement tragique. Plus que tout autre, lui seul peut-être tout à fait ce grand psychologue connaissait son mal secret; cette impuissance intime d'ordre; cette singulière infirmité propre; son mal mystérieux; sa propre disgrâce. Plus le don du vers lui venait, lui montait, du vers profond, du vers sourd pour ainsi dire, du vers à retentissement illimité, à retentissement d'une profondeur infinie, par contre plus l'ordre lui manquait, l'ordre intérieur, l'organisme profond, la charpente organique; l'organisation de l'organique; l'ordre de l'organisation; l'organisation du tragique; un ordre plus profond. Singulière contrariété. Lui-même le sentait bien, l'analyste implacable. Croyons qu'il le sentait, qu'il le voyait, qu'il le savait plus que nous. Lui le cruel analyste, le maître de cruauté il sentit mieux que personne cette cruauté suprême, la seule irréparable peut-être, la cruauté du don. Une interruption, un silence de douze et quatorze ans, une diète, un jeûne de quatorze ans ne lui apporta aucun soulagement, s'il est vrai que le même désordre n'éclate jamais, n'éclate nulle part autant que dans *Esther* et *Athalie :* avec cette aggravation qu'il y devient le pire de tous, un désordre de sacristie, le plus incohérent de tous. Car quand on nous parle de l'*ordonnance* d'*Athalie*, d'abord il ne faut pas confondre *somptueux* avec *grand*, et alors on a le droit de parler de somptueuse ordonnance, à condition qu'il soit bien entendu et qu'il demeure entendu que l'on sait

que ordonnance ne veut point dire ordre. Ordre profond, ordre organique.

§ 30. — L'appareil n'est point l'ordre. Ou plutôt tantôt il peut être un vêtement du désordre, intérieur, tantôt un appareil, un mécanisme extérieur, un mécanisme de levier, un simple outil, une traduction extérieure fidèle, pieuse, déférente, obéissante, de l'ordre, d'un profond ordre intérieur. Une manifestation, une représentation de l'ordre. Il peut être un pardessus jeté sur du désordre. Il peut être un vêtement fidèle qui porte au dehors le secret des articulations, de l'articulation, d'un ordre intérieur.

§ 31. — Ainsi une fois de plus ce que l'on croit communément, ce que l'on croit d'abord est tout simplement diamétralement le contraire de ce que recèle une réalité plus profonde. L'ordonnance est dans Racine, une ordonnance presque à ce point impeccable qu'elle nous pince au cœur et nous fait nous récrier. Qu'elle nous ferait crier. Mais un ordre profond, un ordre de race, un ordre de chair même est dans Corneille. Non seulement les tragédies de Racine ne sont pas toujours organisées dans le secret de leur corps, (mais *au contraire* machinées), mais généralement elles ne sont point organisées *entre elles*. Je dirais volontiers qu'elles sont comme en série numérique. Je veux dire qu'en un certain sens l'une recommence l'autre, comme un nombre recommence un nombre. Ce sont des nombres ordinaux qui se succè-

dent, et par suite des nombres cardinaux. Lui-même le sentait bien et quand il rompit la série, on n'eut pas d'autre impression que celle d'une série linéaire qui s'arrête, qui s'interrompt, que l'on interrompt, d'une série arithmétique qui fortuitement s'arrêterait; que l'on rompt; d'une série homogène et unilinéaire en un certain sens; on n'a que l'impression d'une interruption; on n'a nullement l'impression d'un découronnement ou d'un incouronnement, d'un inachèvement ou d'un désachèvement, d'un organisme qui ne parviendrait point à son achèvement, à son couronnement; d'un manque; ou si l'on veut d'un manque en quantité seulement; nullement d'un manque en qualité, en forme, en achèvement, en chef et en couronne.

Ils ont tous le même mérite. Il eût fait une tragédie comme tant d'autres (tragédies), comme tant d'autres les siennes, après tant d'autres, un chef d'œuvre incontestablement; comme tant de chefs d'œuvre, après tant de chefs d'œuvre. Une *Iphigénie en Tauride.* Quoi encore, quel chef d'œuvre, voué d'avance à être un chef d'œuvre. Mais un chef d'œuvre pour ainsi dire en série linéaire homogène de chefs d'œuvre. Un chef d'œuvre sans étonnement. Au fond il faisait toujours la même tragédie, qui était toujours un pur chef d'œuvre, en en variant, en en faisant varier constamment les données (presque arbitrairement et comme intellectuellement, comme on fait varier, à titre d'exercice, les données d'un problème de géométrie ou d'arithmétique, généralement d'un problème de mathématiques). Une tragédie racinienne est en un sens toujours la même tragédie. Qui est proprement *la* tragédie racinienne. Ainsi la série de ses tragédies est en un sens comme une

série mathématique, comme une série arithmétique, comme une série linéaire de chefs d'œuvre. Nullement une construction, une structure organique. Lui-même le sentait bien et pour ne pas faire la même il faisait varier constamment les données, comme pour faire à chaque fois un autre problème; mais nullement les données intérieures, la race et le sang, les racines charnelles de la race et le cœur; cela, nul homme, fût-il un homme du plus grand génie, et du plus rare, nul homme ne peut les faire varier; nul homme ne les peut reviser; car c'est plus profond que le génie même, c'est la source même, la souche et l'origine du génie; et de tout; nul homme ne les peut faire varier quand il veut; quand il lui est commode; à son gré; nul homme ne les peut commodément faire varier intellectuellement et arbitrairement. C'était tout de même une répétition. Lui faisait des répétitions, ou plutôt il continuait, il répétait une profonde répétition intérieure. Il manifestait, il représentait une sorte d'incurable répétition intérieure. Pour y échapper, pour s'en évader il faisait constamment jouer les personnages, il faisait varier les conditions. Mais il ne pouvait que les faire varier extérieurement, il ne pouvait que faire varier les conditions extérieures et pour ainsi dire géographiques; topographiques, chronographiques. Historiques. L'événement. Et encore au fond l'événement était toujours le même. D'une première part, moins extérieure, il faisait constamment varier les situations tragiques mêmes de ses personnages, (et les situations scéniques), les situations passionnelles réciproques de ses amants et de ses maîtresses; (mais tout cela était déjà donné, indiqué, limité, mesuré dans *Andromaque*, une fois

pour toutes, une fois pour toutes ses tragédies, une fois pour toute sa carrière, le jeu *maximum* était donné dans *Andromaque,* le jeu à quatre, avec *maximum* d'irréversibilité (dans la passion, chacun des quatre, (ou des cinq, exactement, car il faut y mettre Hector), chacun des cinq aimant qui aime un(e) autre, (et le circuit ne s'arrêtant que parce qu'Hector est mort), (et (ainsi) (ou peut-être même non ainsi, non pour cela) parce qu'Andromaque et lui, (seuls), forment un couple clos). (et ce couple clos seul peut arrêter le circuit, un tel circuit, y mettre un terme). Et ce n'est point par hasard que nous sommes conduits à parler de *maximum* et par *maximum.* Ce n'est point fortuitement que nous sommes contraints à faire intervenir cette expression venue des mathématiques. Il est certain que toute tragédie de Racine repose sur une sorte de jeu arithmétique, de combinaison arithmétique. Sur une combinaison de nombres, d'un certain nombre pour chaque. *Andromaque* par exemple au départ est une combinaison à quatre (ou cinq); elle donne sensiblement le *maximum* de nombre, le nombre *maximum.* Des formules arithmétiques très simples donnent (aussitôt) le nombre d'événements qui peuvent surgir de ces quatre (ou de ces cinq), le nombre *maximum* d'événements qui peuvent surgir d'un nombre déterminé de personnages interférant *au maximum* entre eux. C'est un nombre lui-même limité. Sous toute tragédie de Racine il y a, on distingue cette trame arithmétique. *Bérénice* même n'est point purement, uniquement une tragédie à deux. Elle est même elle aussi une tragédie à quatre, si l'on compte, comme on le doit, la raison d'État, personnage assurément plus important, personnage

moins pâle, personnage plus personnage que ce pauvre Antiochus.

Toute tragédie racinienne ou plutôt la tragédie racinienne se présente toujours comme ayant une trame arithmétique. Et pour faire une tragédie par an, nouvelle, la même, pour renouveler sa même perpétuelle tragédie, son même chef d'œuvre, Racine est forcé, Racine en est réduit à faire varier arithmétiquement les données, les conditions arithmétiques de cette trame arithmétique, le nombre et la situation, les situations réciproques (arithmétiques et comme géométriques) de ses personnages, de ses passionnels.

§ 32. — *Réparation à Racine et rectification pour le même.* — Vous m'entendez bien, Halévy, heureusement vous me pardonnez à mesure que j'avance. Vous sentez combien moi-même je me sens grossier, combien je me fais l'effet d'un barbare, combien je me demande pardon quand je pousse dans l'œuvre de Racine une analyse aussi grossière. Des centaines, des milliers de vers m'assaillent de toutes parts, si purs, si beaux, si harmonieux; plus que virgiliens; si mélodieux même; d'une telle ligne, d'une telle plénitude, d'une telle beauté; d'une telle courbe; si parfaits; d'un tel accomplissement; si parfaitement purs, si parfaitement beaux, si parfaitement harmonieux; d'une telle ligne, d'une telle coupe; d'un tel couronnement; si plastiques; si statuaires; d'une telle évocation; d'un tel marbre; tant de vers inimitables, d'une beauté, d'une pureté parfaite; aux profondeurs, aux reculées d'humanité infinies. Et entre tous assurément quand ce ne serait que ces quatre

vers, les quatre vers culminants, les quatre vers de *Bérénice* font entendre une protestation éternelle; ils sont même sept :

Pour jamais! Ah! Seigneur, songez-vous en vous-[même
Combien ce mot cruel est affreux quand on aime?
Dans un mois, dans un an, comment souffrirons-nous,
Seigneur, que tant de mers me séparent de vous?
Que le jour recommence, et que le jour finisse,
Sans que jamais Titus puisse voir Bérénice,
Sans que de tout le jour je puisse voir Titus?

Mais nous avons quarante ans, je crois l'avoir dit. Nous savons de la vie, nous connaissons, nous avons éprouvé de la vie. Nous sommes plus exigeants. Il ne nous suffit plus qu'un marbre soit impeccable. Il ne nous suffit plus qu'un vêtement de marbre. Nous voulons, nous devons rechercher plus avant. Plus outre. Sous le grain parfaitement fin, parfaitement pur de ce marbre, sous les plis impeccables, parfaitement harmonieux de ce vêtement, de ce revêtement, sous les plis antiques, inimitables, sous la draperie antique nous voulons savoir si un cœur bat pur, ou si ce ne serait pas un cœur cruel; sous cette patine invinciblement dorée nous voulons savoir quel sang coule dans ces veines; et si ce sont des veines pécheresses, au moins de quel péché; tâche ingrate, proposition ingrate, propos ingrat; exigence ingrate, exigence virile; requête ingrate, réquisition ingrate; exigence quarantenaire nous voulons savoir comment sont articulés ces muscles de marbre, comment ils sont insérés dans l'épaule et dans la hanche, comment on leur a mis le bras dans

l'épaule. Pour parler assez grossièrement. Sous ces plis harmonieux, sous ces plis de vêtement incomparables, il faut, nous voulons savoir si la construction organique est correcte, s'il y a une construction organique, si l'être est correct, s'il est organisé, organique.

Et nous sommes conduits à nous demander s'il n'y a pas une tout autre sévérité, une tout autre organisation dans la rude pierre de Corneille.

§ 33. — Ce que nous nous demandons seulement ici, ce que nous constatons précisément en ce moment, ce n'est point ce que vaut *la* tragédie racinienne, ce que nous étudions, ce que nous voulons un peu considérer, c'est la relation que soutiennent entre elles les successives tragédies de Racine. Cette relation est qu'elles constituent, qu'elles sont la même, qu'elles sont toutes ensemble, à leur tour, année par année, *la* tragédie racinienne, déplacée seulement, comme glissant sur un registre annuel, sur un registre annuaire, je veux dire sur un registre par années ; ou, si l'on veut, que la tragédie racinienne passe d'année en année par (toutes) les tragédies de Racine. Que vaut ensuite la tragédie racinienne, ce qu'elle est, quelle elle est, comme elle est, cela, mes enfants, il y faudra un peu plus que des notes. Ce qu'elle est elle-même en elle-même précisément sous ces transformations, à travers ces déplacements. Dans tous ces cas, sous tous ces revêtements.

§ 34. — *Note sur note.* — Les querelles elles-mêmes de Racine avec ses maîtres jansénistes, si âcres, si *cruelles* elles-mêmes, les ingratitudes de ce cœur ingrat ne prouvent nullement qu'il ne fût point janséniste,

qu'il ne l'eût pas été originairement, qu'il ne le fût point demeuré, qu'il ne le fût point naturellement. C'est un des cas les plus fréquents, les plus connus non pas seulement de l'histoire littéraire mais de toutes les histoires. De toute histoire. On ne querelle souvent aussi bien, à ce point d'âcreté, à ce point de cruauté, à ce point de volonté, et en même temps d'instinct, à ce point de pénétration, à ce point de sûreté. à ce point de pointe, que ce que l'on est (demeuré) soi-même.

§ 35. — Nous savons très bien ce que nous voulons dire quand nous parlons d'un païen, d'un infidèle, d'un Juif à qui la grâce a manqué.

§ 36. — Sur les gracieux et les disgracieux, il faut évidemment quelque résolution pour avouer, pour convenir, pour voir que Bérénice même est un être *dis*gracieux. Il faut évidemment rompre pour cela avec beaucoup d'habitudes mentales. Il faut refaire beaucoup de faux plis. Mais lorsqu'on va, lorsqu'on atteint à l'organisation même il faut bien reconnaître qu'elle n'est pas un être *gracieux*. Au sens de la grâce elle n'est pas un être heureux. Elle est, il faut le dire, *une malheureuse*.

§ 37. — Le labeur de Corneille au contraire pour ne pas arriver à faire des êtres malheureux, c'est-à-dire, au fond, des êtres disgrâcieux, disgrâciés, est admirable. Au fond il n'y a pas une femme de Corneille dont on puisse dire : *C'est une malheureuse:* et il n'y a tout de même pas un homme de Corneille dont on puisse dire : *C'est un malheureux*.

§ 38. — Dans le dialogue racinien il n'y a pas un mot qui ne porte. Non pas seulement pas un mot, mais pas un oubli, pas un silence qui ne vaille, qui ne soit habile, voulu, fait. Qui ne porte, c'est-à-dire qui ne porte un coup. Qui ne fasse mal, qui ne serve à faire du mal à quelqu'un. Les personnages de Corneille n'offensent pas. Ils ne savent pas, offenser, même et surtout quand ils se le proposent solennellement, quand ils sont venus exprès pour ça de derrière les portants. Don Gomès, comte de Gormas, fait tout ce qu'il peut pour offenser don Diègue. Il est venu exprès pour lui chercher une grande querelle. Il accumule les mots blessants, (preuve de son impuissance), les parodies, les imitations de mots, les allusions blessantes, les rappels, les reprises de mots, les traits, les pointes et les coups de marteau (d'armes). Tout cet appareil (lui) réussit si peu que pour en finir il est forcé de lui donner un soufflet. Alors c'est rituel. Il se reconnaît. Don Diègue aussi se reconnaît. Tout le monde se reconnaît. Tout le monde est content. Don Diègue. Rodrigue se reconnaîtra. Chimène. Le comte est bien content d'être enfin entré dans la règle. Il est à son affaire. Il est dans son état, dans son habitude, dans sa sûreté. Dans ses plis. Il est sûr de son affaire. Tout le monde est sûr (avec lui, et avec don Diègue) qu'il y a eu une offense. Elle est commise. On a eu assez de mal à l'obtenir. Elle est déclarée. Décrétée. Elle est officielle. Elle est accomplie. Enfin. Il était temps. Au fond tout le monde en reçoit un grand soulagement. Enfin on voit où l'on va. Les personnages de Racine n'ont pas besoin d'une cérémonie rituelle, d'un rite et d'une grossièreté pour offenser. Ils offensent tout le temps. Ils n'ont pas besoin de donner un soufflet

pour trouver des mots qui percent le cœur. Les personnages de Racine offensent constamment, et au fond même ils ne font que cela. Ce n'est point ce soudard innocent qui offense, mais c'est l'innocente, c'est la douce, c'est la tendre Iphigénie qui sait offenser, c'est la fine et malheureuse Bérénice elle-même :

Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer; et c'est lui qui l'ordonne.
Ah! cruel, est-il temps de me le déclarer?
Hé bien! régnez, cruel; contentez votre gloire :
Vous ne comptez pour rien les pleurs de Bérénice.
Vous êtes empereur, Seigneur, et vous pleurez!

§ 39. — C'est là qu'on le voit, combien la grossièreté, surtout cette grossièreté voulue et comme innocente, est autre que l'offense et que la cruauté. Autre que la disgrâce et que l'ingratitude.

§ 40. — On voit aussi, on sait assez combien ce mot de *cruel(le)* et même de cruauté revient dans Racine. Combien de fois il y figure. C'est là un véritable mot conducteur, motif conducteur, c'est-à-dire non pas un appareil, une applique extérieure mais un mot, un mouvement réellement central, réellement, profondément intérieur qui revient toutes les fois qu'il est réellement nécessaire. Ce mot est partout dans Racine, toujours si juste, si central, si justement appliqué, si intérieur, si réellement nécessaire. Il est dans Racine presque un mot technique, certainement un mot rituel, le mot même de la révélation du cœur.

Aussi nos historiens de la littérature et nos critiques nous enseignaient-ils que c'était un mot emprunté au jargon du temps, au jargon amoureux. Les historiens sont bien précieux.

§ **41.** — Ce mot est à tel point un mot conducteur que dans les deux citations de *Bérénice* que nous avons données il commence, en même place, deux *couplets* qui se suivent, immédiatement. Ces deux emplois du mot, ces deux mots ne sont pas seulement dans la même scène, dans la même page; ils donnent le ton à deux répliques qui se succèdent immédiatement. Ils sont parallèles, parallèlement employés. En couple. Ils repartent de l'un sur l'autre. Ils invoquent, ils sont comme deux invocations au seuil de deux couplets, une double invocation au seuil d'un double couplet.

§ **42.** — Tout est adversaire, tout est ennemi aux personnages de Racine; les hommes et les dieux; leur maîtresse, leur amant, leur propre cœur.

§ **43.** — Nulle part autant que dans Racine n'apparaît peut-être le poignant, le cruel problème de l'innocence ou de la prétendue innocence de l'enfant.

§ **44.** — La cruauté pardonne encore. La charité ne pardonne point. C'est elle qui est *impardonnable*.

§ **45.** — Le saint est infiniment plus la proie de la charité que le cruel de la cruauté.

§ **46.** — Ni l'ordonnance n'est l'ordre, ni la désordon-

nance n'est le désordre. Ni l'ordonnance ne fait l'ordre, ni le désordonnancement ne fait le désordre.

§ 47. — L'ordonnance règne surtout dans le détail. L'ordre règne dans le corps même.

§ 48. — L'ordonnance couvre. L'ordre règne.

§ 49. — Il est plus naturel de mettre, il est plus commode de mettre de l'ordonnance dans le détail que dans l'œuvre même, dans l'œuvre que dans la vie. C'est une progression descendante du détail vers l'œuvre, de l'œuvre vers la vie. L'ordre au contraire suit la progression contraire. Il vient de la vie même. Il va, il descend de la vie vers l'œuvre, de l'œuvre vers tout le détail, du corps de l'œuvre vers tout le détail de l'œuvre. C'est dans la vie pour l'œuvre et dans l'œuvre pour le détail, dans le corps de l'œuvre pour le détail de l'œuvre que l'ordre prend sa force et son origine, son point de force et son point d'origine.

§ 50. — L'ordonnance est une apprêteuse. L'ordre est un souverain. Il peut y avoir une mode dans l'ordonnance. Dans l'ordre il ne peut y avoir qu'un ordre.

§ 51. — Il faut dire aussi que cet éclatant désordre (organique) d'art de *Phèdre* traduit admirablement en art, sur le registre de l'art, cet incroyable désordre (organique) de vie.

§ 52. — Une tragédie par an, excepté cette extraordinaire *Phèdre*, qui sortant déjà par trop de la série, prit une incubation de trois ans.

§ 53. — Toutes les tragédies de Racine se couronnent chacune elle-même. Ce sont des reines séparées. Des sœurs jalouses? les sœurs de Cendrillon? Ignorant la grâce, il ignore, elles ignorent totalement la communion. Au contraire les trois tragédies de Corneille d'un seul et même et triple geste comme des cariatides se couronnent en *Polyeucte*.

§ 54. — Sur le même modèle, sur le même plan, artificieusement, laborieusement varié, il eût fait une tragédie par an, toute sa vie, un chef d'œuvre par an. Comme un condamné. Rien n'est triste à cet égard et rien n'est un enseignement, rien n'est désolé, rien ne sent la condamnation, l'habitude, la résignation au travail, l'habitude du travail comme ce plan en prose que nous avons de sa main du premier acte d'*Iphigénie en Tauride*. Aussi il arrêta.

§ 55. — Il eût fait une tragédie aussi bien qu'une autre, un chef d'œuvre aussi bien qu'un autre.

§ 56. — Toute la vie. Vingt chefs d'œuvre sans nouveauté, sans institution ; comme depuis *Andromaque*, une fois *Andromaque* donnée, il en avait fait cinq, six, il allait en faire sept sans nouveauté, sans institution nouvelle.

Rien ne donne une impression d'arbitraire, de gratuit, comme ce plan en prose d'*Iphigénie en Tauride;* une impression pénible; un devoir; une tâche. Iphigénie fait ceci; le prince fait ceci; la confidente fait ceci; le peuple fait ceci; Iphigénie dit ceci; le peuple fait ceci. Ils sont tous les uns au bout des autres. Il n'éprouva pas le besoin d'aller plus loin. Il n'avait pas une santé

comme un Hugo. Ce courage cynique dont nous avons parlé quelquefois. De faire n'importe quoi, pourvu qu'on en fasse. Il sentait bien que cette fois-ci il allait refaire tout à fait la même.

§ **57.** — Il faisait varier constamment les données, comme pour se donner à lui-même à chaque fois un autre problème. Mais c'était le même.

L'illusion d'un autre problème.

§ **58.** — Quand on lit ce plan *en prose* de son premier acte d'une *Iphigénie en Tauride,* on voit bien que pour lui cette expression de la *magie du vers,* quand on l'applique à lui, n'est plus du jargon littéraire ni du jargon de l'histoire littéraire, mais qu'elle exprime la réalité même. C'était vraiment, réellement, littéralement une magie, un charme ; et plutôt une magie noire qu'une magie blanche.

Quand le vers manque, tout manque. Le charme.

§ **59.** — L'événement était toujours le même. Ça finissait toujours mal. Par des péripéties de même forme on était toujours conduit à des catastrophes de même forme; aux mêmes désastres; l'événement même était impur; l'événement même était malheureux, était disgrâcié.

§ **60.** — La force de grâce de Corneille au contraire est telle qu'elle envahit l'événement même. Une tragédie de Corneille finit toujours bien. Héroïsme, clémence, pardon, martyre elle finit toujours par un couronnement. Les palmes temporelles croissantes dans les trois premières s'achèvent, se promeuvent, se

couronnent dans *Polyeucte* en palmes éternelles. L'événement même est pur dans une tragédie de Corneille, dans les tragédies de Corneille; l'événement même est saint, l'événement même est heureux, l'événement même est plein de grâce.

§ **61.** — Il faisait varier non seulement le nombre (des personnages) et les situations réciproques, l'arithmétique et la géographie, l'arithmétique et la géométrie, mais il doublait son jeu, il doublait le nombre de ses combinaisons en faisant jouer, selon qu'il faisait jouer ce qu'il faut bien nommer l'irréversibilité ou la réversibilité. Il avait ainsi deux registres, un double registre. C'est-à-dire selon que deux termes, que deux personnages s'aiment entre eux ou que chacun aime qui ne l'aime pas et aime un(e) autre. Dans le premier cas on a, on obtient un couple clos. Dans le deuxième cas naissent ce qu'il faut bien nommer les circuits, qui lui sont si familiers, chaque terme reportant sur l'autre. Au départ, dès *Andromaque*, le poète nous présente le plus parfait exemple, le cas *maximum* du plus long circuit non clos (si ces deux mots peuvent aller ensemble), du circuit non clos du plus grand nombre de termes. Et en même temps du circuit pur, je veux dire du circuit sans couple clos, sinon au dernier terme, du circuit où aucun couple clos n'est intercalé. Dès lors il n'avait plus qu'à dégrader. Et dès lors il se produit par là même une sorte de balancement quadruple, ou quintuple, fatigant à suivre.

§ **62.** — Toute tragédie de Racine repose sur un plan, sur un *tracé;* et cela aussi devient vite fatigant.

§ **63.** — Cette cruauté qu'il y a dans *les Plaideurs*. C'est dans la comédie que ça se voit bien. Justement parce qu'elle est moins sous les armes. Et cette grâce au contraire, cette noblesse qu'il y a dans *le Menteur* et dans la *Suite du Menteur*. Dans *les Plaideurs* la cruauté est même sarcastique et a déjà comme une résonance moderne.

§ **64.** — Le drapement n'est point l'ossature et l'articulation.

§ **65.** — La force de (la) grâce de Corneille est telle qu'elle n'effectue pas seulement cette célèbre *purgation* des passions que disaient, que voulaient les anciens; cette purgation des caractères et des mœurs. Mais elle va jusqu'à ce point qu'elle effectue la purgation de l'événement même.

§ **66.** — Ce retard de trois ans de *Phèdre*, cet espacement, ce premier espacement fut la première indication qu'il y avait quelque chose de changé, quelque chose de rompu, que le rythme, annuel, était rompu; et cet avertissement lui-même était numérique, chronologique. On put comprendre après qu'il avait marqué une première détente, l'avant-dernière détente, le commencement, le premier coup de la rupture du rythme; qu'il avait signifié qu'après cet avertissement l'œuvre elle-même allait se rompre. Que la dernière détente serait la rupture même.

§ **67.** — Les tragédies de Racine sont des sœurs séparées alignées qui se ressemblent. Les quatre tragédies de Corneille sont une famille liée.

§ **68.** — D'une tragédie de Racine on peut faire une carte. D'une tragédie de Corneille on ne peut donner qu'un *schéma,* comme ceux que l'on voit dans les livres d'histoire naturelle.

§ **69.** — *Sur les vers de l'intercession dans* **Polyeucte.** — Tous les vers de l'intercession que nous avons marqués, que nous avons retenus dans *Polyeucte,* qui annoncent, qui introduisent, qui représentent, qui manifestent, qui déclarent, qui proclament publiquement, qui définissent pour ainsi dire techniquement l'intervention, l'intercession des saints; intercession générale des saints pour les pécheurs; applications pour ainsi dire, intercessions particulières de Néarque pour Polyeucte et de Polyeucte pour Félix et de Néarque et Polyeucte ensemble pour Pauline et les autres s'il y en a ne font qu'introduire, que présenter, quand même ils sont après, cette grande prière de Polyeucte pour Pauline en présence de Pauline qui est déjà proprement une prière d'intercession.

C'est une des plus grandes beautés de *Polyeucte* que cette figuration constante, partout présente, qui élargit, qui agrandit encore, si possible, qui pénètre perpétuellement, qui déborde incessamment le texte. La figuration, qui est un des mécanismes essentiels du sacré, est perpétuellement présente dans cette tragédie sacrée, elle en est aussi un des mécanismes essentiels.

§ **70.** — C'est un de ces merveilleux accords intérieurs, un de ces merveilleux accords essentiels dont cette tragédie est pleine, dont elle est comme nourrie.

§ **71.** — Un texte ferme et précis, parfaitement

(dé)limité, parfaitement dessiné, au contour ferme et net, sans un soupçon de fausse ombre, sans un soupçon de l'emploi de l'estompe, tout en hachures, un texte de toute première grandeur, parfaitement classique, et qui pourtant on ne sait comment sans aucune dégradation baigne dans un bain de dépassement de sa propre grandeur, dans on ne sait quelle expansion, quel débordement infini, en est tout pénétré, tout infiltré dans son tissu même, sans cependant y perdre la tenue d'un seul grain, sans s'y dissoudre d'un seul de ses grains, c'est un *sort,* pour parler comme lui, qui n'a peut-être été donné qu'à lui. Car il ne faut même pas dire que c'est un sort qui n'a été donné qu'à de très rares œuvres; et à de très rares hommes, à de très rares poètes. C'est un sort qui sans doute n'a été donné qu'à lui, qui fait de *Polyeucte* une œuvre unique. Les autres penchent d'un côté ou de l'autre. Ou bien les agrandissements et les obscurs de l'extratexte avancent sur la pureté, sur la dureté du texte, gagnent, estompent, mordent, lui rongent quelque grain. Et ce sont, comme dirait Hugo, des conquêtes de la nuit. Ou bien la dureté du texte arrête, interdit, au moins sur quelque point, les agrandissements de l'extratexte. Ou bien le romantique (en quelque temps que ce soit), (qui est de tous les temps) envahit le classique, ou bien le classique est un peu pauvre. Ce qui fait, entre vingt causes, de *Polyeucte* une réussite unique, l'œuvre entre toutes éminente, c'est ce parfait équilibre. La netteté en est parfaite, et la grandeur, l'agrandissement n'en est pas moins infini. La grandeur du texte est parfaite et totale et la grandeur de l'extratexte n'en reçoit pourtant aucune limitation. Par le dedans. Aucun empêchement.

La pureté, la dureté du texte ne se laisse entamer en rien. Elle ne se laisse pas ronger d'un grain, dissoudre d'un grain. La ligne est aussi pure, la pierre est aussi nette, aussi dure, aussi exacte; aussi dure sous l'ongle; aussi parfaitement, aussi exactement dure. Et le texte et l'œuvre n'en baignent pas moins dans des obscurs, dans des ombres, dans des lumières infinies.

Tout ce classique, toute cette mesure, sans biaiser d'une ligne, sans reculer d'une ligne, sans se laisser entamer, ronger, atteindre d'une ligne, n'en baigne pas moins dans un océan de démesuré, de surmesure, d'extramesure.

Là est la réussite unique.

§ **72.** — Un contour aussi fin; en même temps, ensemble aussi ferme; sans un écrasement; nullement dégradé.

§ **73.** — Mais il y faudra revenir, autrement, ailleurs que dans ces pauvres notes. Cette communion, cette communication de toutes parts du texte avec l'extra-texte sans que sur aucun point du contour elle apparaisse ou se trahisse par quelque flottement, par quelque déperdition. Et cette communion, cette communication qui n'en est que plus parfaite, que plus totale.

§ **74.** — Ceci dit, il est certain qu'aussitôt après *Phèdre* nous présente la deuxième réussite, (mais dans l'ordre du païen, et nous montrerons peut-être que c'est en particulier parce qu'elle est de l'ordre du païen qu'elle n'est que la deuxième), le prodige, (non plus le

miracle), de cet enveloppement, de cette pénétration du texte par un extratexte.

§ 75. — Cette nourriture, qui chez Corneille n'est jamais une contamination (romantique) du texte par l'extratexte, par un extratexte.

§ 76. — Si l'on voulait parler leur jargon, on dirait que la figuration est précisément un des facteurs, un facteur important de cette communion, de cette communication; de cette nourriture; de cet agrandissement sans déperdition; de cette nourriture sans dissolution. Or elle ne peut jouer précisément que dans le chrétien; dans le sacré. Or elle manque beaucoup dans *Athalie,* bien qu'évidemment elle n'en soit point complètement absente.

§ 77. — Intercessions des saints pour les pécheurs et pour les saints (avant), communion des saints et des pécheurs, communion des saints et des saints, efficace des prières et des mérites, réversibilité des prières et des mérites, en un sens réversibilité des grâces les intercessions de *Polyeucte,* la théorie si je puis dire générale de l'intercession, plusieurs fois présentée, au moins une expressément et comme *ex professo,* et même plusieurs, toutes ces intercessions particulières ne sont elles-mêmes, ne sont encore que les degrés, que les préparations, que les introductions, (quand même elles sont après), que les escabeaux de cette grande intercession anticipée de Polyeucte pour Pauline présente; celle-ci, cette intercession suprême ramasse toutes les autres; toutes les autres l'annoncent, et

culminent en elle. Ce qui fait la valeur propre de cette intercession, sa valeur éminente, sa valeur propre et sa valeur de représentation, sa valeur propre et sa valeur de commandement, ce qui la dépasse elle-même, ce qui dépasse et agrandit le texte, c'est qu'elle est elle-même et qu'elle est plus qu'elle-même, elle est une prière ordinaire et en même temps, ensemble elle est déjà comme une prière extraordinaire ; elle est une prière de la terre, une prière ordinaire de la terre et en même temps elle n'est déjà plus une prière de la terre, elle est une prière de la terre et déjà elle est une prière du ciel. Elle intervient, elle intercède au cœur même de ce tragique débat :

Je te suis odieuse après m'être donnée!

POLYEUCTE

Hélas!

PAULINE

Que cet hélas a de peine à sortir!
Encor s'il commençoit un heureux repentir,
Que, tout forcé qu'il est, j'y trouverois de charmes!
Mais courage, il s'émeut : je vois couler des larmes.

POLYEUCTE

J'en verse, et plût à Dieu qu'à force d'en verser
Ce cœur trop endurci se pût enfin percer!
Le déplorable état où je vous abandonne
Est bien digne des pleurs que mon amour vous donne ;
Et, si l'on peut au ciel sentir quelques douleurs,
J'y pleurerai pour vous l'excès de vos malheurs ;
Mais si, dans ce séjour de gloire et de lumière,
Ce Dieu tout juste et bon peut souffrir ma prière,

S'il y daigne écouter un conjugal amour,
Sur votre aveuglement il répandra le jour.
Seigneur, de vos bontés il faut que je l'obtienne;
Elle a trop de vertus pour n'être pas chrétienne :
Avec trop de mérite il vous plut la former,
Pour ne vous pas connoître et ne vous pas aimer,
Pour vivre des enfers esclave infortunée,
Et sous leur triste joug mourir comme elle est née.

PAULINE

Que dis-tu, malheureux? qu'oses-tu souhaiter?

POLYEUCTE

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

PAULINE

Que plutôt.....

POLYEUCTE

C'est en vain qu'on se met en défense :
Ce Dieu touche les cœurs lorsque moins on y pense.
Ce bienheureux moment n'est pas encor venu;
Il viendra, mais le temps ne m'en est pas connu.

PAULINE

Quittez cette chimère, et m'aimez.

Il faut du courage, et beaucoup de barbarie, et de la décision, et prendre sur soi, et se faire à soi-même un rude refoulement, et être résolu à se faire, à se donner à soi-même une bien triste opinion de soi-même pour couper ici, pour ainsi rompre aussi arbitrairement cette scène la plus liée qu'il y ait au théâtre, s'il est permis de parler ici de théâtre; (et pourquoi n'en parlerions-

nous pas, si ce fut l'art de Corneille, et s'il est vrai qu'un grand artiste, un grand écrivain ne méprise pas, ne néglige pas les conditions, organiques, et le métier de son art, mais leur donne au contraire la plus grande considération); d'une liaison intérieure tout à fait indissoluble. On nous pardonnera sur ce que ceci ne sont que des notes. Ce qui fait la grandeur de cette prière et de cette intercession, ce qui en fait la reculée, et en même temps l'exactitude, la sévère, la dure exactitude, c'est qu'au premier plan elle est d'abord littéralement une prière ordinaire, une prière de la terre, une prière d'homme, comme nous pouvons, comme nous en devons tous faire, la prière d'un mari chrétien pour sa femme infidèle. Et ensemble au deuxième plan, au deuxième degré c'est dedans, c'est déjà une prière de l'intercession proprement dite. Par une secrète, par une ardente anticipation intérieure, par une secrète prise de possession antérieure de ses palmes, humble, chrétienne, secrète, mais si évidente, pour tous, pour lui-même, par une secrète prise de commandement antérieure, par une secrète saisie antérieure de sa future, de sa prochaine autorité de béatitude il parle, il prie déjà pour sa femme comme un martyr dans le ciel prie pour sa femme qui est restée sur terre. Comme tous ceux qui sont partis, comme tous ceux qui sont arrivés prient pour tous ceux qui sont restés. Voilà ce qui donne à cette prière son plein, cette plénitude, cette avance, tant d'exactitude, une totale exactitude et ensemble cette éternelle avancée. C'est déjà, c'est dedans, c'est d'avance une prière, une intercession rituelle. C'est l'office de saint Polyeucte. C'est déjà l'Église triomphante. Comme toute l'Église triomphante prie pour

toute l'Église militante. Et pour l'Église souffrante. Et tant de force et tant de beauté vient de ce que c'est partout dedans, de ce que ce n'est dit nulle part. Quand Polyeucte parle de son sang,

Ce que de tout mon sang je voudrois acheter.

il est si secrètement sûr que c'est plus qu'une prière et plus qu'un vœu, (je ne dis pas seulement plus qu'un propos et plus qu'un rêve), (ce qui est hors de cause, car ce serait si grossier et si mince et si impie), que c'est un engagement, que c'est une promesse, que c'est déjà fait; que c'est une réalité; la saisie de la main d'une réalité éternelle; que son martyre est déjà une chose entendue; qu'il a un crédit ouvert, un crédit mystique; (à peine) anticipé; que son sang est disponible; qu'il va commencer d'en user;

Tout votre sang est peu pour un bonheur si doux!
Mais **pour en disposer**, *ce sang est-il à vous?*

que c'est acquis; et comme il dit lui-même, que *c'est fait.*

§ 78. — Un des grands vices, originels, de Racine, est ce point de départ qu'il prit généralement dans Euripide, qui ne le valait pas, qui lui était si notablement inférieur. Ce point d'appui, cette origine. Non seulement ce point d'origine des sujets, mais ce point d'origine d'un certain ton. Les finasseries, les avocasseries, les discussions d'Euripide, ses pauvres malices, ses impiétés déjà modernes sont très sensiblement inférieures à Racine. Il y a infiniment plus de religion, je dis grecque, païenne, dans *Phèdre*, plus d'antique

et de culte et de rite et de piété, grecque, antique, païenne, que dans les subtilités, dans les malices, dans les perpétuels procès d'Euripide. C'est en beaucoup de sens Euripide qui est le plus moderne.

§ **79.** — De la deuxième part, pour faire varier ses tragédies, Racine en faisait varier les conditions plus extérieures, les situations, les conditions historiques et géographiques. Il en avait fait d'antiques. La première était antique. Elle contenait, elle était toutes les autres. Il en fit de romaines, d'impériales romaines, il en fit d'asiatique, il en fit une turque; singulière inquiétude de changement, de variation; de renouvellement par le dehors, par les topographies historiques et géographiques, par les conditions climatériques; singulière inquiétude et qui trahit presque tragiquement, inquiétude tragique et qui trahit cette peur, en lui-même, cette impression, cette certitude de faire toujours la même. On pourrait même dire, on pourrait ajouter : il en fit deux hébraïques. Il était secrètement tourmenté de cette idée, de cette vue, de cette connaissance qu'il avait de lui-même. — *Quelques lecteurs pourront s'étonner ([seconde] préface) — qu'on ait osé mettre sur la scène une histoire si récente. Mais je n'ai rien vu dans les règles du poëme dramatique qui dût me détourner de mon entreprise. A la vérité, je ne conseillerois pas à un auteur de prendre pour sujet d'une tragédie une action aussi moderne que celle-ci, si elle s'étoit passée dans le pays où il veut faire représenter sa tragédie, ni de mettre des héros sur le théâtre, qui auroient été connus de la plupart des spectateurs. Les personnages tragiques doivent être regardés d'un*

autre œil que nous ne regardons d'ordinaire les personnages que nous avons vus de si près. On peut dire que le respect que l'on a pour les héros augmente à mesure qu'ils s'éloignent de nous : major e longinquo reverentia.

Il y aurait tant à dire sur cette maxime. Mais il faut arrêter ces notes. Ce n'est par aucun éloignement, c'est par un rapprochement au contraire que les cornéliens reçoivent cette dignité.

L'éloignement des pays répare en quelque sorte la trop grande proximité des temps. Car le peuple ne met guère de différence entre ce qui est, si j'ose ainsi parler, à mille ans de lui, et ce qui en est à mille lieues. C'est ce qui fait, par exemple, que les personnages turcs, quelque modernes qu'ils soient, ont de la dignité sur notre théâtre. On les regarde de bonne heure comme anciens. Ce sont des mœurs et des coutumes toutes différentes. Nous avons si peu de commerce avec les princes et les autres personnes qui vivent dans le Serrail, que nous les considérons, pour ainsi dire, comme des gens qui vivent dans un autre siècle que le nôtre.

Il a raison et on est avec lui. Mais plus au fond, au deuxième degré, de profondeur, courent déjà, sous ces mots de *différentes*, d'*autres*, cette inquiétude, ce souci, cette préoccupation de différenciation.

C'étoit à peu près de cette manière que les Persans étoient anciennement considérés des Athéniens. Aussi le poëte Eschyle ne fit point de difficulté d'introduire dans une tragédie la mère de Xerxès, qui étoit peut-

être encore vivante, et de faire représenter sur le théâtre d'Athènes la désolation de la cour de Perse après la déroute de ce prince.

On voit de reste combien il y auroit à dire sur ce rapprochement généralement mal fondé de la tragédie française avec la tragédie grecque.

Cependant ce même Eschyle s'étoit trouvé en personne à la bataille de Salamine, où Xerxès avoit été vaincu. Et il s'étoit trouvé encore à la défaite des lieutenants de Darius, père de Xerxès, dans la plaine de Marathon. Car Eschyle étoit homme de guerre, et il étoit frère de ce fameux Cynégire dont il est tant parlé dans l'antiquité, et qui mourut si courageusement en attaquant un des vaisseaux du roi de Perse.

Cynégire t'eût dit : Nous sommes deux égaux! Dans cette prose désarmante de Racine, si modeste, si à sa place, comme tout ce qui est de notre dix-septième siècle, si sourde on sent constamment courir, ou plutôt sous cette prose, une arrière, une sous-inquiétude d'obtenir des différenciations, d'obtenir, par un voyage annuel, une différenciation, une différence nouvelle annuelle. Du moins je sens cette constante, cette perpétuellement renaissante inquiétude.

§ **80.** — Ce texte comme tant de textes et sans qu'on s'en aperçoive court sur deux plans. Expressément, sur un premier plan, il ne parle d'éloignement que pour justifier de sa dignité, de la dignité de cette nouvelle tragédie. Au-dessous, sur un deuxième plan, ce texte

trahit une inquiétude de la nouveauté même, pour la différenciation.

C'est ce goût, ce besoin de nouveauté pour la différenciation, pour le renouvellement qui dans la stérilité d'un Voltaire lui fera faire les plus grands voyages, lui fera commettre les extrêmes divagations géographiques et chronographiques, l'emmènera en Chine, dans on ne sait quelle Perse et Babylonie, plus ou moins de convention, plutôt plus que moins, et toujours chez les Turcs. Dans tout cet Orient du dix-huitième siècle français. Dans cette pâteuse Musulmanie. Dans cette persistante Turquerie. Le goût du Turc est toujours très mauvais signe pour le classique français. Il n'est bon que dans Molière. Et le commencement du voyage (tragique) est tout de même dans *Bajazet*.

§ 81. — Quand donc lui-même il arrêta l'entreprise, ce n'était jamais qu'une série qu'il arrêtait. Ce n'était point une œuvre, organique, un être, d'ensemble, qu'il décapitait ou qu'il découronnait, une œuvre qu'il incapitait ou qu'il incouronnait. C'étaient des chaînons qui manqueraient à une chaîne, non point, nullement une tête qui manquerait à un corps, une couronne à une tête. Le premier chaînon avait été *Andromaque*. Il était, il donnait déjà tous les autres. Le dernier chaînon serait celui-ci plutôt que celui-là; et celui-ci ou celui-là de la fin, qui auraient pu être, qui pouvaient être, ne seraient pas, ne seraient jamais. Qu'importe, il n'y aurait jamais qu'une chaîne rompue. Et des chaînons de moins. Toute la valeur de l'œuvre est déjà, est incluse dans chacun des chaînons, était dans le premier, le ton, le goût, la résonance, le propre de l'œuvre.

Ce que vaut ensuite ce chaînon, ce qu'il est, de quel ton, de quel métal, de quelle valeur propre, de quel goût, de quelle résonance, de quel ordre de grandeur, c'est ce que je répète que nous ne pouvons pas examiner ici. Tout ce que nous y avons pu dire, et en bref, en préliminaire, c'est que tout est déjà dans chaque chaînon; que toute l'œuvre est dans chaque chaînon; que les *œuvres complètes* sont une chaîne de ces chaînons.

§ **82.** — Chacune de ses tragédies est un être à part soi; et l'ensemble de l'œuvre n'est point un être d'ensemble, un être supérieur. C'est un corps d'annelé, plus annelé même qu'un corps d'annelé, c'est un corps sans chef et sans couronne.

§ **83.** — Qu'importe au contraire pour Corneille les œuvres de toutes sortes de la deuxième moitié de sa carrière. (Où il y a encore tant et tant de beautés, partout, sans compter *Nicomède* et cette unique *Psyché).* (Et cette admirable *Tite et Bérénice* dont il faudra bien reviser quelque jour le procès). (Et tant d'autres). Mais pour aujourd'hui ne parlons pas de ces beautés. Une première carrière, la grande, la plus grande de toutes les carrières tragiques, la plus grande de toutes les carrières dramatiques, la plus grande assurément de toutes les carrières poétiques mêmes venait de s'achèver, de se couronner en *Polyeucte.* Quatre ans, cinq ans avaient suffi pour fonder le plus grand royaume, le plus grand empire de tragique et du poème qu'il y ait jamais eu. *Cinq ans avaient suffi pour fonder cet empire.* Ce n'est plus ici un rythme annuel, une production annuelle. Il ne faisait point régulièrement (alors) sa

tragédie par an. Ce n'était point ce rythme régulier, arithmétique; cette vitesse constante; ce rythme régulièrement tenu, régulièrement arithmétique. Un rythme plus secret l'animait. Un rythme secret, moins aisément saisissable, moins comptable, un secret rythme organique, à détentes inégales, administrait sa production, un rythme faisait battre la fécondité de son génie. Non plus un rythme numérique; un rythme (apparemment) (plus) irrégulier. Si l'on veut bien penser que ces quatre œuvres maîtresses s'organisent entre elles dans leur chronologie de telle sorte que dans les éditions, ou dans des éditions on peut dater *le Cid* de 1636, *Horace* et *Cinna* ensemble de 1639, et *Polyeucte* de 1640 on demeure saisi devant ce ramassement d'accélération finale qui partant, qui partie d'une large base dans une sorte de lenteur et de retardement, (mais c'était comme une lenteur calculée, une lenteur pour (mieux) prendre son élan), aboutit au plus prodigieux rythme de production, à la plus merveilleuse accélération de fécondité, et de la fécondité la plus utile, la plus rendante, de la fécondité la plus pleine, qui ait jamais été donnée au génie d'un homme. Cette accélération unique n'est pourtant que la traduction en rythme et en nombre d'une essentielle accélération, d'une secrète accélération, d'une accélération intérieure, d'une accélération organique. Nous montrerons, mon cher Pesloüan, nous montrerons ces trois départs, cette arrivée unique; ces trois commencements, cette fin; ces trois avancées, cette cime; ces trois contreforts, ce faîte.

Polyeucte n'est point une quatrième œuvre qui vient après trois autres. Il ne faut point dire, il ne faut point

compter *le Cid,* un; *Horace,* deux; *Cinna,* trois; *Polyeucte,* quatre. Les trois premières sont entre elles et sur le même plan; elles sont trois bases et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent en *Polyeucte.* Il fallait à ce faîte les avancées de ces trois contreforts, les soubassements de ces trois avancées. Et à ces trois avancées, à ces trois anticipations, à ces trois promesses il fallait ce faîte, il fallait ce chef et cette couronne. A ces commencements, à ces origines il fallait cette fin. *Polyeucte* ramasse en lui au même titre les trois premières grandes tragédies, et toutes les trois ensemble et au même titre elles culminent, elles s'achèvent, elles se couronnent en *Polyeucte.* Il est le bouquet d'épis de ces trois gerbes, de cette triple gerbe, il est la hache de ce triple faisceau. Ce système de quatre n'est plus seulement, n'est pas un système arithmétique, numérique. C'est un système organique, à base de trois, à un seul chef.

Nous montrerons le triple ramassement, le ramassement de ce triple faisceau, la culmination, l'achèvement, le couronnement, la triple promotion de ces trois œuvres en une. Nous la montrerons dans le détail même. Dans ce que l'on peut continuer à nommer le mécanisme. Nous la montrerons *traduite* dans le détail même et dans le mécanisme. Nous l'avons déjà montrée traduite, exprimée dans un système de vers et au bout du vers dans un système de rimes. Nous avons montré des rimes intéressantes, promues d'*Horace* à *Polyeucte,* formant, faisant un système lié.

Nous montrerons, nous suivrons partout cette triple

promotion. Trois œuvres avançant d'un même front, sur un seul front, apportant, offrant ensemble leur triple nourriture; trois œuvres s'oubliant elles-mêmes, assez grandes pourtant, qui pouvaient être elles-mêmes des capitales et des maîtresses. Tout le jeune héroïsme du *Cid*, tout l'héroïsme chrétien, tout l'héroïsme chevaleresque, toute la jeunesse, tout l'héroïsme, toute la chevalerie du *Cid* promue dans Polyeucte, en jeunesse éternelle, en héroïsme et comme en chevalerie de sainteté. Toute cette jeunesse temporelle, toute cette jeunesse charnelle muée, promue en jeunesse éternelle. Tout cet héroïsme de guerre promu en héroïsme de martyre. Tout cet héroïsme temporel promu en héroïsme de sainteté, en héroïsme éternel, en héroïsme de martyre. Tout cet héroïsme de race (temporelle) promu en héroïsme de grâce, de race éternelle. Toute cette générosité jeune et chevalière promue, qui devient cette jeune générosité de sainteté. D'où cette race dans la grâce même, comme cette jeune race charnelle et temporelle dans l'éternel même, cette race à part de saints, si différente, si plus près de nous que tant d'autres races de saints; cette race de grâce, cette race de sainteté si particulière, si chevalière, si généreuse, si libérale, si française.

Cet honneur de sainteté, venu, procédant par promotion de l'honneur chevaleresque. Quand tant de saintetés étaient au contraire plutôt, naturellement, littéralement des saintetés sans honneur.

Et cette promotion du *Cid* à *Polyeucte* marquée dans le tissu même, dans la pierre même, dans la matière, dans le rythme, par la promotion des *stances* du *Cid* aux *stances* de *Polyeucte*. Les stances du *Cid* annoncent, préparent les stances de *Polyeucte*, les stances de

Polyeucte reprennent, raniment les stances du *Cid*, les font monter, les font parvenir au degré suprême. Cette promotion des unes aux autres, cette promotion dans la matière, dans la chair, cette promotion matérielle, cette promotion charnelle, cette promotion temporelle ne fait que représenter dans la matière et dans la chair la promotion même, la promotion propre, la promotion entière, totale, intégrale des deux œuvres. D'une œuvre à l'autre. Ou plutôt ce sont les mêmes stances qui sont promues, transférées, qui passent d'un registre à l'autre, du registre héroïque au registre sacré. Qui montent. Du temps à l'éternel.

D'autre part, de la deuxième, d'une deuxième part *Horace* prépare, *Horace* apporte, *Horace* annonce non plus l'héroïsme chevaleresque, (il s'en faut, et de beaucoup; tout repose sur une ruse de guerre qui aboutit en deuxième au massacre d'un blessé ordinaire et en troisième au massacre d'un grand blessé; toute la victoire, (et la victoire de Rome même), est fondée là-dessus; et cette ruse de guerre est fort loin d'être du même ordre et de la même forme que celle qui soulève Rodrigue contre les Maures surpris.

Notre profond silence abusant leurs esprits,

car, entre autres (raisons), les Maures eux-mêmes,

Ils n'osent plus douter de nous avoir surpris;

c'est donc un tout autre honneur); non plus l'honneur chevaleresque et guerrier, mais déjà un honneur militaire, un héroïsme militaire, non plus guerrier, proprement un honneur, un héroïsme militaire civique, un honneur, un héroïsme de la guerre militaire civique et non plus du

tout de la guerre chevaleresque. Rodrigue serait déshonoré instantanément si *contre le comte,* dans un combat singulier, il usait d'une ruse de guerre; s'il en usait autrement que contre les Maures et dans la grande guerre; ce serait frauder le *combat de Dieu*. Cet héroïsme de la cité d'*Horace,* du jeune Horace et du vieil, sera promu dans *Polyeucte* en héroïsme de la cité céleste. C'est le même héroïsme qui est promu du registre de la patrie, de la cité terrestre au registre de la cité céleste. Cet amour, cette piété, cette religion de la terre, d'une terre devient l'amour, la piété, la religion du ciel. Tout ce qui est de la cité de Rome devient tout ce qui est de la cité de Dieu. Tout ce qui est de la cité terrienne, de la cité temporelle, de la cité charnelle devient tout ce qui est de la Cité intemporelle, de la Cité spirituelle, de la charnelle Cité éternelle. C'est toute une proposition, c'est tout un registre qui joue pour qu'un deuxième registre joue l'année suivante. Et par un choix unique, qui représente lui-même, dans ce triple faisceau, la plus grande vocation, la plus grande destination temporelle historique, politique temporelle, cette cité terrestre d'où ensuite nous partirons est en son origine la cité de Rome même, en un point, au balancement originel de sa fortune, la ville de Rome origine et germe et point de départ de l'Empire romain lui-même soubassement matériel, organisme matériel, charpente charnelle du monde chrétien. Charpente matérielle (pré)figurant le monde chrétien.

Et cette sorte de sainteté romaine, de sainteté sauvage qu'il faut bien voir qu'il y a déjà dans Horace. Dans le jeune. Dans le vieux.

Ainsi tout le romain de *Polyeucte* est déjà en germe, en origine dans *Horace*, et le chrétien y est déjà doublement, triplement annoncé, promis, par l'héroïsme, par le civique, par une sorte de sainteté antérieure, par une rigueur, par une rudesse (qui se retrouvera si tendre dans Polyeucte et qui est déjà si tendre en réalité dans Horace, et surtout dans le vieil Horace); par le romain, par le temporel romain, par la destination temporelle de Rome. Par le point d'origine de l'Empire.

Cette promotion d'*Horace* à *Polyeucte* étant marquée dans la matière, dans le détail notamment par cette promotion que nous avons rencontrée du système lié, des deux vers, des deux rimes en *ort*.

De la troisième part enfin non plus seulement tout le romain de *Polyeucte*, la force romaine, mais tout l'impérial romain, l'empire, la clémence romaine, la paix romaine, la majesté romaine impériale, *jus atque lex*, le droit et la loi, l'administration, le droit romain, la loi romaine, la force romaine, toute la grandeur temporelle, tout ce qui porte le spirituel et l'éternel de *Polyeucte*, la province romaine,

Gendre du gouverneur de toute la province;

la province asiatique, (Achaïe), Arménie, Judée, le gouverneur, les intérêts romains, le procurateur de Judée, la préfecture, (donc bientôt l'évêque, l'évêque romain), et aussi tout le Romain philosophe, le paganisme philosophe et adouci, Sévère, qui fait une part si importante de *Polyeucte*, qu'on oublie généralement, qu'on méconnaît, Félix, Pauline même et surtout dans toute sa vie antérieure sont posés d'abord, sont préparés, sont

enfin posés une première fois dans *Cinna ou la clémence d'Auguste.* Tout prêts pour l'année prochaine.

(Et même la mauvaise foi romaine, pour qu'il y en eût pour Félix.)

Une triple proposition était faite sur les tables de proposition, un triple pain de proposition était cuit.

Telles étaient, mon cher Pesloüan, nos propres, nos modestes anticipations; à nous-mêmes; nos longues et poussées méditations communes; tels étaient quelques-uns des *travaux* que nous méditions. Ils sont heureux, ceux qui peuvent *travailler,* qui hors du souci, du tracas, du fatras temporels, dans le grand silence des lampes aux veillées d'hiver pourront travailler *les auteurs.*

Et à présent plus de notes. *Keine ... mehr.* Plus de notes et plus de paragraphes. — Cette rupture, Halévy, aurait lieu dans des circonstances vraiment tragiques. Elle se produirait, vous le savez mieux que personne, au cœur d'une bataille malaisée. Si différents de caractère, si pareils de cœur, je veux l'espérer, je veux le croire, j'en suis sûr, d'un caractère, d'un tempérament, d'une société si différentes; je veux le croire, d'un même cœur; plus nous sommes différents, plus dans cette même armée, dans cette seule armée nous sommes indispensables l'un à l'autre. Nous sommes

(comme) dans une armée, nous sommes une armée où tout le monde a le même cœur, mais où l'un est la cavalerie, l'autre le génie, l'autre l'artillerie, l'autre enfin l'infanterie. Et encore c'est vous et moi ensemble l'infanterie. Nous sommes la *piétaille*. Mais le dernier carré aussi, c'était la piétaille. Il y a différentes armes. Une seule armée; plusieurs armes. Et il faut, pour une seule armée, qu'il y ait plusieurs armes. Et encore vous et moi nous ne différons pas tant. Nous différons encore moins. Nous ne différons pas même d'arme à arme. Nous sommes même dans la même arme, de la même arme, nous servons dans la même arme, nous sommes tous les deux dans l'infanterie. Nous sommes, nous marchons seulement dans des infanteries un peu différentes. Vous vous êtes d'un régiment demi-briard. Moi je suis de cet excellent régiment républicain qui se nomme le Royal-Beauceron. Seulement il y a des jours où je donnerais beaucoup pour aller servir un peu seulement dans le Vert-Vendômois.

Le grenadier va-t-il quereller au voltigeur. Quelle bataille nous soutenons, ensemble, autant que personne vous le savez. Nous sommes des vaincus, c'est un point du moins où je pense que nous tomberions d'accord. Où je pense que nous pensons ensemble. Nous sommes des victorieux vaincus. Et qui ne veulent pas, qui ne peuvent pas rester sur leur défaite, sur leur victoire défaite, qui ne peuvent pas endurer leur défaite. Nous luttons dans les conditions les plus difficiles, dans des

conditions presque impossibles. Battus de toutes parts, éprouvés de toutes parts, nous sommes une petite troupe qui ne se rendra point. Nous cheminons comme une troupe battue de toutes parts, non vaincue, qui ne se rendra point. Est-ce le temps de nous diviser. Battus de tous les vents, pour nous deux est-ce le temps de nous séparer. Vais-je gratter sur ma copie votre nom, faire un faux en somme, puisqu'elle était faite pour vous, puisqu'elle était *inscrite* pour vous, puisqu'elle vous était adressée, puisqu'elle vous était *envoyée*. Vais-je mettre à la place, à votre place un faux-nom, en somme, un nom feint, un *pseud*onyme. Ne serez-vous plus celui à qui je m'adresse. Et vous-même vous croyez peut-être que vous avez auprès de vous un deuxième lecteur comme moi. Ne vous y fiez pas. Vous n'aurez jamais un deuxième lecteur comme moi.

Battus de tous les vents, des mêmes vents, nous sommes, nous passons dans une crise, vous le savez, nous nous trouvons dans des circonstances tragiques. Tout ce qui était chargé, officiellement chargé de maintenir la culture, tout ce qui est constitué, tout ce qui a été institué pour maintenir la culture et les humanités trahit la culture et les humanités. Les trahit officiellement, formellement, et s'en fait gloire et honneur. Et profit. Les trahit avec une sorte d'ampleur. Et presque d'invention. Et la culture et les humanités ne sont plus défendues que par nous, qui n'en avons point reçu le mandat, je veux dire qui n'en tenons, qui n'en avons reçu le mandat que de nous-mêmes, je veux dire qui n'en tenons, qui (n')en avons reçu le mandat (que) de notre race et de nos grands ancêtres. Spectacle singulier. Spectacle tragique. Une fois de plus la Sorbonne est tombée dans

la scholastique. Et dans la scholastique du matérialisme, la pire de toutes. Ce n'est point trahir d'anciennes amitiés, ce n'est offenser personne que de dire que cette Sorbonne, que nous avons tant aimée, ayant absorbé l'École Normale, est devenue une maîtresse d'inculture, et qui s'en vante, est devenue une maîtresse d'erreur et de barbarie, cette Sorbonne où nous avons achevé nos études. Ces maîtres que nous avons tant aimés, si filialement, que sont-ils devenus. Phénomène singulier, et qui prouve que la barbarie toujours veille. Quand nous ferons nos confessions, nous n'aurons à présenter qu'une Sorbonne accueillante et encore cultivée, celle d'il y a bientôt vingt ans, alors ce sera celle d'il y aura quarante ans, une Sorbonne aimable, française, des maîtres que nous aimions filialement. Vingt ans passent, la barbarie veille. Qu'est-ce que tout cela est devenu. Autour de nous même, Halévy, dans notre entourage le plus proche, l'inculture a des tenants. Vous le savez. Je n'en suis tout de même pas cause. Je ne vous en veux pas, il ne faut pas m'en vouloir. En vingt ans une domination temporelle en matière intellectuelle si solidement établie, (temporellement, en puissance temporelle), que nulle chaire d'enseignement supérieur n'y échappe. Une domination temporelle d'un parti intellectuel. Une Sorbonne qui fait trop parler d'elle; en dehors de l'enseignement, en dehors du travail. Une Sorbonne dont le moins que l'on puisse dire est qu'elle fait trop parler d'elle, pour une honnête Sorbonne. Une domination temporelle d'un parti intellectuel qui sans doute n'a point les têtes et les cœurs, qui n'y tient point, (mais) qui a (toutes) les chaires, qui a les honneurs, qui a l'argent, qui fait les mariages,

comme les (anciens) jésuites, et comme les (anciens) rabbins, qui a les charges, qui a le gouvernement temporel, toutes les puissances temporelles. Qui a les concours et les examens. Une exigence, une tyrannie temporelle intellectuelle, je veux dire temporelle en matière intellectuelle comme jamais les Français d'aucun régime n'en eussent supporté une, ne l'eussent supportée. Les Français d'aucun ancien régime, d'aucun autre régime. Ni de l'ancien régime royaliste, ni de l'ancien régime républicain. Singulier phénomène, singulière contradiction. Situation singulière, situation tragique. Des hommes que nous payons quinze mille francs par an pour enseigner, c'est-à-dire, je pense, pour maintenir le grec, le latin, le français, ont trahi le grec, ont trahi le latin, ont trahi le français ; et ces trois grandes cultures ne sont plus défendues que par des pauvres et des misérables ; comme nous ; elles ne sont plus maintenues que par des gueux ; comme nous ; par des *individualités sans mandat*. Par de pauvres professeurs, je veux dire par des professeurs pauvres de collèges et de lycées. Et en dehors de l'Université, ou plutôt jointement à l'Université, par des journalistes, (car heureusement nous ne sommes pas les seuls), (et nous sommes de plus en plus nombreux tous les jours, et bientôt nous serons légion), dans des articles de journaux et de revues. Dans des fascicules, dans des brochures, dans des livres. Dans les cahiers. On peut dire que l'Université aujourd'hui reçoit beaucoup plus de véritable secours de son dehors que de son dedans. Et ce qu'il y a de plus fort peut-être dans tout ce débat, c'est que le pouvoir bureaucratique lui-même, les bureaux du Ministère de l'Instruction publique, le parti bureaucra-

tique, ou comme on dit dans les polémiques *les bureaux de la rue de Grenelle* ont en somme beaucoup plus défendu la culture que la Sorbonne et l'ont souvent défendue contre elle. Des hommes qui n'ont jamais fait de sciences, qui n'en savent pas un mot, qui n'en soupçonnent rien, qui n'ont jamais fait ni mathématiques, ni physique, ni chimie, ni biologie, (il faut dire aussi, à leur décharge, qu'ils n'ont fait non plus, qu'ils n'ont fait aussi ni lettres, ni art(s), ni philosophie, ni morale, ni religion, qu'ils n'y entendent rien, qu'ils n'en savent pas un mot, qu'ils n'en soupçonnent rien, puisqu'ils n'ont jamais fait, mis sur pied ni un roman, ni un conte, ni un poème, ni une nouvelle, ni un essai, ni une chronique, ni un pamphlet, ni un propos, ni une comédie, ni une féerie, ni une tragédie, ni un mystère, ni un sonnet, ni une farce, ni une sotie, ni une moralité, ni un cahier, ni des confessions, ni des mémoires, ni même une *revue*, et que d'autre part leur sécurité de fonctionnaires les met précisément à l'abri des terribles inquiétudes et problèmes moraux), (ni une *épître)*, veulent nous faire prendre, à ce prix, les vessies pour des lanternes, et les lettres pour des sciences. Ils ne réussissent ainsi qu'à créer des confusions, une confusion générale, qui seraient joyeuses, si elles n'étaient aussi profondément tristes. Ils n'aboutissent qu'à faire un échafaudage, extérieur, non un monument, de simili-science, de semble-science, de fausse science, de prétendue, de soi-disant science, de feinte science, d'*imitation de science*, plus belle que nature, qui est la risée des (véritables) savants. Ainsi ils perdent les lettres et ne gagnent point la science. Ils perdent les lettres et ne gagnent point, n'acquièrent point une science. Ils ne gagnent

point les sciences. Ils perdent l'art, la philosophie, la morale, la religion, et n'acquièrent point une science, nulle science, aucune science. *Ils perdent,* je veux dire ils risquent de perdre elles-mêmes, en elles-mêmes, pour elles-mêmes et pour les autres, et ils sont sûrs de perdre eux-mêmes, de n'en plus avoir; *perdunt atque amittunt; periculo perdunt, re vera sane amittunt.* Ils prennent d'ailleurs bien leur temps pour cela. Ils prennent justement leur temps quand les véritables savants, les véritables mathématiciens, les véritables physiciens, les véritables chimistes et biologistes en viennent à reconnaître très heureusement la part capitale, la part originelle, la part primordiale que prennent dans le travail scientifique même, dans l'invention, dans la découverte de science les méthodes d'art, l'intuition, les intuitions, les souplesses d'art, les docilités d'art, les inventions d'art. Parlez-en seulement à un vrai mathématicien, je veux dire à un mathématicien qui ait fait des mathématiques. Au moment même que par un extraordinaire mouvement parallèle toutes les sciences et tous les savants, toutes les quatre grosses sciences, toutes les quatre grosses branches, tous les quatre gros troncs en viennent aux souplesses, aux docilités d'art, aux réalités d'art, ce sont justement ces littéraires qui s'en veulent dispenser, qui s'en veulent priver. Ajoutons qu'ils prétendent, sous le nom de scientifique, à une rigueur que les savants eux-mêmes, que les vrais savants ne connaissent point, qu'ils ne recherchent point, à laquelle ils ne prétendent point. Tout cela pour édifier une science qui n'en est pas une. Pour édifier une science qui n'en est pas une, on a outrepassé. On a outragé. Tenez, en voilà un, un

outrage. On a voulu en faire une comme il n'y en a jamais eu une. Moyennant quoi, pour tenir le coup à cette merveilleuse invention, tout le mouvement, tout l'immense mouvement de la Renaissance, notamment de la Renaissance française, cette conquête, cette énorme conquête, cette énorme acquisition de culture est témérairement, d'un cœur léger, joyeusement exposée. Sans nous, perdue. Et l'on perdait à la fois la culture antique et la culture chrétienne, le mystère et les humanités, la cité et la chrétienté. Singulière science, surscience, suprascientifique. Chercher des renseignements sur un monument, sur une œuvre, sur un texte, pour un texte, pour l'intelligence d'un texte partout ailleurs que dans le texte même, (et ce sont les mêmes qui font semblant d'avoir inventé de recourir au texte, d'*aller aux textes),* (vous savez, les célèbres *sources),* chercher des lumières sur un texte, pour l'intelligence d'un texte, partout, pourvu, à cette seule condition que ce ne soit pas dans le texte; même. Vous savez, Halévy, qu'ils tiennent tout, toutes les chaires, tout le pouvoir temporel; et qu'un homme qui défend le français, le latin, ou le grec, ou simplement l'intelligence, est un homme perdu; qu'il ne se fait pas actuellement une seule nomination dans l'enseignement supérieur sans que le candidat ait fait sa soumission, à ces messieurs, sans qu'il ait donné des gages, signé le revers, signé la capitulation et de la pensée, et de la liberté de la pensée.

Sans qu'il ait fait ses dévotions à la sociologie.

Disons le mot, c'est une église, laïque, radicale, qui s'est instaurée parmi nous, sur nous. C'est un pouvoir temporel spirituel, temporel intellectuel, temporel en

matière spirituelle, temporel en matière intellectuelle. *La maison m'appartient, je le ferai connaître.* C'est un pouvoir temporel clérical scholastique comme il y en a eu d'aussi mauvais, comme il n'y en a jamais eu de pire. Ils sont, ils forment, vous le savez, une bande bien organisée. Tout l'énorme accroissement, toute l'énorme acquisition de culture de la Renaissance, notamment de la Renaissance française, cette acquisition que l'on croyait acquise, tout ce trésor, toute cette deffense et illustration, toute cette éminente dignité, toute cette énorme acquisition non acquise, mal acquise, (que l'on croyait acquise pour toujours, tellement le contraire, il y a seulement vingt ans, eût semblé scandaleux), toute cette énorme acquisition remise en cause, mise en péril (sans nous, perdue) par la plus basse démagogie, toutes les études libérales, toutes les études, toutes les cultures d'humanité, pour la satisfaction du caprice, du délire, de la démence, de la brutalité de quelques despotes. Et même quelquefois de leur bestialité même. Une méthode (historique (?), scientifique (!) (?) qui revient, qui consiste à dire, et à s'en vanter, que pour aborder une étude *voluptueuse* des *Lettres philosophiques,* il faut avoir établi vingt livres de notes, (c'est-à-dire de commentaires non pas sans doute étrangers au texte, mais soigneusement extérieurs au texte. Une lecture *voluptueuse* des *Lettres philosophiques,* par la *volupté* de vingt volumes de notes, le mot est de M. Rudler. Il paraît qu'il dit aussi une étude qui *plane,* ou une étude où l'on *plane.* Je ne sais plus. Lui non plus. Il veut peut-être dire une étude, une lecture en aéroplane. Qui eût cru, quand nous connaissions l'honnête Rudler à l'École Normale, qu'une vie généralement ingrate lui réserverait des vingt

volumes de voluptés sourdes. (Elles ne sont malheureusement pas muettes.) Il y a bien des surprises, dans les promotions. Des analyses totales, des analyses intégrales, des analyses métaphysiques, des analyses (métaphysiquement) épuisantes (de la réalité) dont les savants, dont les véritables savants ne se soucient point, dont ils n'ont que faire, dont ils n'ont cure, dont ils n'ont pas besoin pour poursuivre, pour acheminer leur travail, pour effectuer leur progrès, le véritable progrès scientifique, je dis des vrais savants, des savants qui ont fait des sciences (des mathématiques, de la physique, de la chimie, de la biologie), ce sont nos nouveaux littéraires qui les veulent effectuer, obtenir, conduire à une sorte de plein achèvement ; ce sont (donc) ces hommes qui ne sont aucunement des savants. Des analyses (métaphysiquement) épuisantes que les vrais savants ne réclament pas, dont ils ne parlent pas, dont ils ne se réclament pas, ce sont eux (aussi) qui en parlent, qui en veulent, *qui en font*. Des analyses intégrales, des analyses (métaphysiquement) épuisantes que les vrais savants ne recherchent même pas en matière scientifique, dont ils ne se soucient pas, eux, plus malins, ils vous les obtiennent en matière humaine, en matière d'homme. Ces analyses épuisantes que les véritables savants ne recherchent même pas, ne se proposent même pas d'effectuer, sachant qu'il y a des synthèses, eux, ils vous les enlèvent en un tour de main (de vingt volumes). Car il ne faut pas que l'on nous veuille, il ne faut pas que l'on nous vienne effrayer, que l'on vienne nous en imposer avec l'établissement, avec le maniement de ces vingt volumes. Vingt volumes, c'est beaucoup pour le travail, c'est lourd à mettre à bout de bras. Mais pour

une analyse intégrale (de matière d'homme, en matière humaine), c'est peu; pour une analyse infinie c'est infiniment peu. Pour une analyse épuisante c'est rien.

C'est dire que tous les trucs, tous les échafaudages, tous les mouvements d'approche, toutes les *approches*, toutes les *approximations* que les savants ont inventés, ont imaginés, ont été forcés, ont été contraints d'inventer pour faire le tour de la réalité parce qu'ils n'étaient pas dedans, pour trianguler de loin (de moins loin) la matière, leur matière propre, parce qu'ils n'étaient pas, comme esprits, la matière, parce qu'ils n'étaient pas, comme esprits, leur matière, parce qu'ils n'étaient pas même, comme esprits, *dans* la matière, *dans* leur matière, eux qui au contraire jouissaient dans leurs études et pour leurs études de ce privilège unique d'être du même ordre que leur matière, que leur propre matière, d'être (mis), d'être nés, d'être situés au cœur de leur propre matière, *pour faire comme les autres*, serviles imitateurs, singes imitateurs, sots imitateurs, fiers, orgueilleux imitateurs, fiers, orgueilleux de soi et de leur imitation, fiers, orgueilleux de leurs modèles, (les vrais savants), de leurs prétendus modèles, de leurs patrons où ils n'entendent rien, singes glorieux imitateurs ils prennent tout ce fatras sur leurs épaules, sur leurs pauvres reins, maigres, sur leurs épaules voûtées, (ce fatras qui n'est un fatras que pour eux, qui n'est pas un fatras pour les véritables savants, ou plutôt qui ne leur est qu'un fatras nécessaire, inévitable, indispensable, congruent), ils chargent sur leur dos toutes ces échelles et tous ces micromètres et sortant de leur maison, déménageant, de leur propre maison, sans esprit de retour ils vont dans la maison d'en face, ou, autant

que possible, dans une maison beaucoup plus éloignée, dans la maison la plus éloignée, pour voir s'il n'y aurait pas dans cette maison, la plus éloignée, un semblant de lucarne, un coin perdu, qui donnerait, mais de très loin, sur leur maison, (abandonnée, sur leur *propre* maison abandonnée), d'où on pourrait peut-être, en braquant beaucoup d'instruments, et ensuite en faisant beaucoup de calculs, voir, entre apercevoir quelque peu de ce qui se passerait chez eux.

Singuliers savants, singulière science. Au lieu de faire appel au moins à quelques sciences, à quelque science qui ait au moins quelque parenté avec eux, ou plutôt dont la matière ait au moins quelque parenté avec la leur, au lieu de s'appuyer, de s'adosser par exemple à la botanique, à l'anatomie et à la physiologie végétales, comme faisait par exemple au moins ce pauvre et grand Brunetière, à qui d'ailleurs il faut avouer que ça réussissait généralement mal; ou encore au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la zoologie, à l'anatomie et à la physiologie animales, qui est tout de même un peu voisine en un certain sens, en beaucoup de sens, dont les matières sont tout de même voisines, enfin au lieu de s'appuyer, de s'adosser à la biologie, qu'ils ne savent pas, (dont ils se méfient tout de même, d'instinct, le seul instinct qu'ils aient, l'instinct de méfiance, qu'ils soupçonnent trop souple, trop complaisante, trop vivante, trop art), (trop ce qu'*ils* devraient être), les gars ils vont d'emblée aux chimies, qu'ils ne savent pas non plus, aux physiques, qu'ils ne savent pas, aux mathématiques

qu'alors ils ne savent pas. Il est très remarquable que les ignorants vont toujours aux mathématiques, comme à une science merveilleuse, comme à une science plus que science, comme à tout ce qu'il y a de plus savant, monsieur. Ils ont cette secrète assurance, et ils en tiennent compte dans leur conduite, pour être les plus savants, savants au suprême, au dernier degré, pour être (les) plus savants que tout le monde, ils ont cette sourde, cette officielle conviction que les mathématiques sont plus scientifiques que la physique, les physiques plus scientifiques que la chimie, les chimies plus scientifiques que la biologie. Ayant entendu parler vaguement de ce classement, de cette classification des sciences, de cette (célèbre) classification d'Auguste Comte. Si justement célèbre au baccalauréat. C'est tout ce qu'ils ont retenu, tout ce qu'ils ont appris, tout ce qu'ils ont compris de la classification d'Auguste Comte. Ils sont convaincus que ça forme ainsi une série (purement) linéaire, et confondant, (car cette classification même d'Auguste Comte, dont ils ont entendu parler, qu'ils connaissent par ouï-dire, eux les amateurs de sources, les buveurs d'eau de source, cette classification même ils n'y entendent rien, ils ne la connaissent, ils ne l'interprètent qu'à contre sens), et confondant donc *l'abstrait* dans cette classification même, pris dans cette classification même, confondant *l'abstrait* avec *le scientifique* ils sont convaincus que ça veut dire, que cette linéarité consiste à être une linéarité de *scientifique,* qu'en remontant la ligne, la série, la série linéaire chaque étape, chaque degré est, fait un progrès de *scientifique,* que la série, que la progression

d'*abstraction croissante* est en réalité (si je puis dire) une série, une progression de science croissante, de *scientifique* croissant, (je ne serais pas surpris que dans leur pauvre tête *scientifique* ne soit encore quelque chose de plus considérable que *science,* de plus grand, de plus marqué, de plus honorable, de plus *avancé,* de plus noble, de plus scientifique, de plus rituel, de plus *tabou,* de plus *totem),* (enfin quelque chose de plus), et ils sont convaincus que la série, que la progression de *complexité croissante* est en réalité inversement, contrairement, une dégression, une série de *scientifique décroissant.* C'est-à-dire que plus en descendant les sciences s'emplissent de réalité, plus ils les méprisent. C'est ainsi qu'ils interprètent à contre sens la classification de Comte. Ou plus exactement, plutôt à faux sens, à sens tout à fait à côté. Tout à fait autre. Tout à fait étranger. Non pas seulement à contre sens. Mais à sens diminué. A sens grossier, grossiérisé. Aussi vous ne les arrêterez pas. Ils ne seront pas seulement biologistes, na. Ça ne serait rien. Ils seront plus scientifiques, ils seront chimistes et physiciens. Ils ne seront pas seulement chimistes et physiciens, na. Ça ne serait pas encore assez scientifiques. Ils seront encore plus scientifiques, suprême scientifiques. Ils ne seront pas moins que mathématiciens. Je vous le dis, toute la rigueur mathématique.

Mais mon ami, (c'est à ce littéraire que je parle), tous ces gens-là voudraient bien être comme vous. Comme vous étiez nés, naturellement, nativement,

comme vous étiez nés natifs. Ils voudraient bien être dedans, comme vous êtes, comme vous étiez, avant que de sortir. Comme vous étiez avant que d'en sortir ils voudraient bien y être. Ou y être nés, ou y être introduits. Y avoir été introduits. C'est pour s'y introduire qu'ils ont (inventé, dressé) tant d'appareil(s). Ce n'est pas pour autre chose que pour s'y introduire, petitement, pauvrement, prudemment, patiemment, comme ils peuvent. Ils voudraient bien être à votre place. Croyez-moi, mon ami, ils donneraient tous leurs compas pour pouvoir se passer de compas, pour des mesures plus ténues, pour des exactitudes plus entières, plus déliées, plus fin coupées.

Ils voudraient bien y être. Ils voudraient bien être comme vous. Ils voudraient bien, comme esprits, les mêmes qu'esprits, être la matière. Ils voudraient bien être, comme esprit(s), leur (propre) matière. Alors ils n'en demanderaient pas si long. Ils n'en demanderaient pas tant. Ils ne demanderaient pas leur compte. Ils ne demanderaient pas leur reste. Ils n'échafauderaient pas tous ces béliers et toutes ces catapultes. Ils n'armeraient pas ces inventions mêmes, ces mécanismes mêmes, ces machines mêmes qu'ensuite vous leur empruntez.

Vous avez eu raison, (c'est toujours à ce littéraire), de vous défier des biologies. Elles vous eussent au moins enseigné la prudence, une certaine prudence. Elles en ont encore plus que les autres, quand elles sont vraies, à défaut d'être réelles, quand elles sont

(vraiment, véritablement) scientifiques. Elles vous eussent enseigné des prudences; mais c'est bien ce que vous redoutez le plus. La botanique par exemple, où est le botaniste qui dirait, et n'enfermerait-on pas incontinent le botaniste qui dirait : Mesdames et messieurs je vais vous pousser non pas une romance mais une analyse épuisante de ces vingt mètres cubes de terre, une analyse si parfaitement épuisante qu'écoutez-moi bien : il ne s'agira plus après, il ne sera plus aucunement intéressant, absolument aucunement, il ne sera plus question, pour savoir l'histoire, l'événement de l'arbre qui poussera dedans, de savoir ensuite si ensuite on y mettra, si on y laissera tomber un marron ou un gland. Cela n'aura plus aucune importance, aucune espèce d'importance, une importance mathématiquement égale à zéro. On l'enfermerait, le botaniste. C'est pourtant exactement ce que veulent, ce que nous veulent nos nouveaux littéraires. Ils font en vingt volumes une analyse épuisante. Censément épuisante. Épuisante de quoi. De tout ce qui n'est pas le texte. (Naturellement). De tout ce qui est extérieur au texte. Si on le pouvait de tout ce qui est étranger au texte. Ensuite ils professent. Je veux dire à la fois qu'ensemble ils enseignent et ensemble ils font profession. Nous avons fait, disent-ils, nous avons fait en vingt volumes cette analyse épuisante. Nous connaissons parfaitement tout ce qui n'est pas le texte, tout l'extrinsèque, tout l'extratexte; totalement, intégralement, absolument; *scientifiquement;* ils veulent dire *métaphysiquement,* mais ils n'en ont pas le courage; et puis ils ne sont pas forcés de parler français; c'est l'écrivain qui est forcé de parler français. Qu'importe, disent-ils

ensuite, qu'importe que dans ces vingt volumes, pour savoir l'histoire, pour savoir l'événement de l'homme qui croîtra, qu'importe ensuite que dans ces vingt mètres cubes se soit trouvé (mis) (ensuite) un Molière ou un Beaumarchais.

Un botaniste, un biologiste n'ose pas, ne parlera jamais (de) mathématique, de (la) certitude mathématique, de (la) connaissance mathématique, de méthode, d'exactitude mathématique, il ne parle, il ne pense jamais d'épuisement. Un mathématicien, pour beaucoup de raisons, d'autres raisons, des raisons contraires, des mêmes raisons, un mathématicien en parle avec prudence. En parle peu. Nos fiers gars de littérateurs en parlent hardiment, ils ne parlent que d'exactitude. Ils ne pensent, s'ils savaient le français ils ne parleraient que d'épuisement. Ils parlent, ils parlent, ils écrivent. Ils parlent d'exactitude inlassablement. Ils parlent d'exactitude impitoyablement. Ils parlent d'exactitude imperturbablement.

Ainsi Halévy nous avons échangé une paire de témoins. Mais pour faire des économies nous avons échangé la même. Où en eussions-nous d'ailleurs

trouvé des (tout) pareils, une deuxième paire. Julien Benda, Robert Dreyfus, deux aigus. Quand je dis que nous les avons échangés je suis bien bon. Je me flatte. Ils se sont très bien échangés sans nous. Allons, avouons, disons aujourd'hui la vérité. Nous avons autour de nous des dévouements tels que ces dévouements iraient, n'hésiteraient pas, jusqu'à nous empêcher, *par la force*, de faire des sottises. Nous avons des amis qui ne nous laisseraient pas faire. Ils se sont très bien échangés tout seuls. Il est devenu si évident pour un certain nombre de personnes, et cette année même pour l'opinion, en général, pour la grande opinion, que nos *cahiers* sont (devenus), constituent plus qu'une entreprise unique, une institution unique, d'un prix unique, et en un certain sens une réussite unique que je sais bien qu'il y a une conspiration constante, un complot permanent, non pas peut-être pour nous nourrir, mais pour nous empêcher de tomber, et même pour nous empêcher de nous exposer. Nos amis, je sens que nos amis n'hésiteraient pas à aller jusqu'à se porter aux dernières extrémités. Un complot, un tracé de complot court là-dessous, un réseau de complot court tout autour de nous. Ne faisons pas la bête. Nous marchons sur un terrain dangereux. Tous nos amis conspirent pour nous. Les vôtres, les miens, qui sont quelquefois les mêmes. Du moins les miens sont toujours les vôtres. Je voudrais avoir la certitude que les vôtres sont toujours les miens. Avouons-le. A peine le bruit se répandit-il, comme un léger murmure, qu'il fallait deviner, soupçonner, plutôt qu'on ne pouvait l'entendre, que peut-être il y avait, qu'il allait y avoir quelque chose entre nous, qu'aussitôt, qu'instantanément nous

nous sentîmes enveloppés des innombrables cheminements de cette conspiration sourde. Jamais je n'ai eu autant de plaisir à me sentir les mains liées. Dans ce Paris pourtant désert, (c'était au commencement des vacances et tout le monde était parti ou partait), de mille liens souples et fragiles, imbrisables, nous nous sentîmes saisi. De mon côté Pesloüan était prêt, comme une immense réserve. J'ai vu l'heure que Pierre Marcel revenait comme un télégramme de la Vallée Saint-Briac. J'ai vu l'heure que l'on allait mobiliser Taco. Dans un besoin ils mobilisaient Marianne. C'est bon signe pour la République, Halévy, quand les conseils du Prince sont aussi résolus à lui lier les bras. Il faut qu'il soit bien entendu, officiellement, et rédigé en forme de protocole que je n'ai voulu dans mon cahier ni attenter à votre courage, personnel, ni vous offenser, ni à plus forte raison vous outrager, ni porter atteinte à l'idée que nous avons de votre courage, ni *comparer*, ni *juger* votre courage. Quand je veux outrager, je m'y prends d'une autre encre. Quand je veux offenser, je sais m'y prendre. Je n'ai jamais voulu ni vous outrager, ni vous offenser même, et ne l'ayant pas voulu il faut admettre que je ne l'ai pas fait, car autrement je serais un mauvais écrivain, et cela m'étonnerait beaucoup. Je serais (alors) un écrivain impropre. Je sais que je puis être, et souvent que je veux être un écrivain qui déplaît. Je sais que je ne suis point un écrivain impropre. Il ne m'est jamais venu à la pensée, (et par suite j'ai l'assurance qu'il ne peut pas m'être venu à la plume, qu'il ne peut pas être venu sur ma page), ni de juger votre courage, ni de comparer votre courage au mien.

Je n'ai jamais eu l'intention de *juger* votre courage, de *juger* votre cœur. Où en aurais-je pris, de qui en aurais-je reçu le mandat. De qui tiendrais-je mon pouvoir. Qui m'aurait signé mes pouvoirs. Où en aurais-je pris, de qui en aurais-je le droit. Je suis trop chrétien, Halévy vous le savez mieux que personne, pour n'avoir pas une horreur invincible du *jugement*, une peur, une horreur de *juger*, une sorte d'horreur pour ainsi dire physique insurmontable. *Ne jugez pas afin que vous ne soyez pas jugés*, c'est l'une des paroles les plus redoutables qui aient été prononcées, l'une de celles qui me sont partout présentes. A vrai dire elle ne me quitte pas. Le *judicium*, c'est mon ennemi, mon aversion, mon horreur. J'ai une telle horreur du *jugement* que j'aimerais mieux condamner un homme, que de le juger. Je n'ai jamais eu l'intention de comparer votre courage et le mien. Je veux croire que nous avons sensiblement le même, appartenant sensiblement à la même classe de mobilisation de la même armée française. Comparer votre courage, comparer le mien, où serait ma norme, où ma règle, où le niveau de nos vies. Nous parlons toujours de la guerre, qui est la grande mesure du courage; j'entends la grande mesure temporelle, peut-être la seule, mais ni vous ni moi ne l'avons jamais faite. Nous avons failli la faire. Plusieurs fois. Dans ces alertes nous faisions la même contenance. Nous levions la même tête. Dans cette alerte notamment, dans cette alarme de 1905 nous partions du même pied. Déjà nous n'étions plus l'un et l'autre des jeunes hommes dans des vieux régiments, nous étions des vieux hommes dans des jeunes régiments. Pourtant. Avec notre air de ne pas y toucher, vous savez que c'était le cri unanime du

camp de Cercottes : *Si une fois les réservistes marchaient, ça serait pour de bon.* Pendant toute cette alarme, tant que dura la tension, quand l'Allemagne n'entra pas, parce qu'elle n'osa pas, tout le temps qu'elle n'entra pas du même pas nous allions les mêmes routes; nous nous maintenions ensemble magnifiquement entraînés; dans le besoin nous abattions côte à côte, aussi longtemps que dura la tension, nous abattions l'un et l'autre, nous abattions nos quarante kilomètres comme un jeune homme. Nous serions prêts à recommencer. Dans la mesure où la carcasse le veut. De telles compagnies, de tels accompagnements, de telles conserves; de telles routes; de tels souvenirs ne doivent-ils pas durer toute la vie. Ne doivent-ils pas marquer toute une vie. Ne doivent-ils pas compter, comme sacrés. Ne doivent-ils pas valoir pour toute une vie. De tels souvenirs communs, en commun, cueillis en commun, amassés, ramassés comme une moisson commune. Cette moisson de la route. Ces marches communes. De tels souvenirs ne doivent-ils pas engager, en un certain sens, (toute) une vie, marquer, engager nos deux vies, compter pour (tout) ce qui nous reste de ces deux vies, nos deux, déjà si entamées, si profondément diminuées déjà, qui plus est, si diminuantes. De tels souvenirs n'éclairent-ils pas toute une vie, ne valent-ils pas, ne comptent-ils pas pour une vie entière.

L'un par l'autre, Halévy, l'un vers l'autre nous avons

connu brusquement, tous deux ensemble nous avons connu le péché et l'état de péché. Les philosophes et les philosophies, ces grossiers, (les théologies et les casuistiques, ces autres grossiers, ces grossiers parallèles, et les scholastiques), les cléricaux de l'une et l'autre loi, ces grossiers ensemble, les docteurs de la loi cléricale et de la loi anticléricale, ces conjoints, les docteurs de la loi (cléricale) laïque et de la loi (laïque) cléricale, ces conjurés, tous ces intellectuels enseignent ensemble, professent qu'il y a des péchés, *peccata*, des actes que nous commettons, des actes, limités, que nous péchons. Que l'on commet. Qu'avec ces péchés naissent et meurent, commencent et finissent, se découpent nos responsabilités. Et tout ce qui dans les systèmes des intellectuels accompagne la et les responsabilités, se modèle sur les responsabilités, les suit aveuglément : le regret, le remords, le repentir, la pénitence, la contrition. Hélas, mon ami, si nous n'avions à nous garer que des péchés que nous commettons; on pourrait voir encore. Mais il en est des péchés comme des automobiles. Ils circulent eux-mêmes. Ils nous attendent, ils nous guettent eux-mêmes. Et même ils s'arrangent pour qu'il y ait encore de notre faute. Vous partez tous les matins de chez vous. Ça va bien. Vous traversez trente, quarante fois par jour le boulevard Saint-Germain, *pour aller à Danton*. Prendre une leçon d'audace. Il n'y a jamais rien. Tout votre organisme est déjà dressé, fait, inconsciemment tendu, sans fatigue, au moins apparente, au moins consciente, habitué à faire que les autos défilent devant vous et non pas dessus vous. C'est pourtant par un jour pareil, commencé de même, commencé le même, et qui

vous aura paru identique, c'est par un jour pareil que vous vous réveillerez dans les jambes de quelque *cinquante/quatre-vingt-dix* et que vous serez *bu* par quelque Michelin. Et ce qu'il y a de plus fort c'est que le chauffeur vous démontrera clair comme le jour qu'il allait son chemin et que c'est vous qui vous êtes mis si je puis dire dans ses moyeux. Gratuitement. Et ce qu'il y a de plus fort c'est qu'il aura raison. C'est que ce sera vrai. Qu'y avait-il donc ce jour-là qu'il n'y avait pas eu les autres jours. Ainsi, *haud secus ac*, totalement ainsi, non autrement du péché. Un matin comme tous les matins vous partez de chez vous. Du même pied. La journée sera donc comme toutes les journées. Dure et pure. Mauvaise, mais pure. Un matin comme tous les matins vous partez de votre (pure) maison. Un matin comme tous les matins vous partez innocent. Le cœur pur. Et quand vous rentrez le soir dans votre maison. Inconscient, innocent vous vous ramassez le soir, dans la journée vous vous ramassez ayant offensé, ayant blessé, ayant altéré une amitié qui vous était chère, une amitié ancienne. Une amitié entre toutes. Vous vous ramassez, vous vous *recevez* par terre. Vous avez fait une cassure. Une fêlure dans le cristal. Une lézarde, une crevasse, dans le mur. Une fissure dans la pierre et dans le ciment. L'homme baigne dans l'accident et dans le péché. Qu'y avait-il ce jour qu'il n'y avait pas eu les autres jours. Et ce qu'il y a de plus fort c'est que votre ami vous ferait voir, qu'il vous (dé)montrerait clair comme le jour, (mais il ne le fera point, puisqu'il est votre ami), (c'est surtout ce jour-là qu'il s'en gardera, de le faire, puisque vous êtes malheureux, puisque vous avez tort, et de rien ajouter; de rien faire qui puisse

aggraver un malheur, un accident irréparable), (que tout le monde sent, que l'un et l'autre vous sentez irréparable), (de rien faire qui puisse accroître), à défaut de votre ami un témoin, le célèbre témoin impartial, témoignerait, (le célèbre témoin historique), un juge, *le* juge jugerait que c'est vous qui avez tort, que cette amitié allait son droit chemin, et que c'est vous, on ne sait par quelle aberration soudaine, par un coup de tête, par quelle sourde remontée d'instinct, qui vous êtes mis en travers, qui vous êtes comme un étourdi jeté à la traverse. Mais comme un étourdi préparé de longue main. C'est vous qui vous êtes fait écraser. Et ce qu'il y a de plus fort c'est qu'ils ont raison. C'est que c'est vrai. Et vous savez bien qu'il y aura toujours dans le cristal un fil, qui sera le fil de cette fêlure. Et que dans la pierre et que dans le mur il y aura toujours un crépi, que l'on aura refait, qui recouvrira cette fissure et cette crevasse. Votre ami aussi le sait, ensemble avec vous, puisqu'il est votre ami. Et puisqu'il est la victime. Tout le monde le sait. Votre ami sait (aussi) que vous le savez. Il sait que vous savez qu'il le sait. Vous savez qu'il le sait; et qu'il sait que vous le savez. Vous êtes, c'est pour cela que désormais le même regard n'habitera plus vos yeux. Vous êtes comme deux bêtes blessées, qui savent, qui ne regardent plus de même. Et une tendresse inconnue, inquiète, vous vient, une liaison nouvelle, si inquiète, une compromission, une complicité, d'avoir été victimes ensemble. D'avoir souffert ensemble. De la même blessure. L'un par l'autre. D'avoir été pris dans le même piège. Dans le piège éternel. Alors on n'est plus brave. On est comme deux prisonniers de guerre, qui eussent capitulé ensemble,

qui eussent été pris le même jour et qui ensemble eussent subi cette commune humiliation, qui la tête basse reviendraient ensemble des pontons anglais ou des casemates allemandes, ayant beaucoup souffert, sachant ce que les autres ne savent pas, qui ensemble rentreraient dans le commun pays. On est comme deux prisonniers qui se fussent un peu déshonorés ensemble. Ainsi nous sommes devenus compagnons de chaîne. C'est l'état d'humiliation, c'est l'état chrétien même, c'est proprement l'état de péché. Qui sait dans cet état, dans cet accident de cet état, qui est le plus coupable, celui qui pèche, ou si ce ne serait pas celui contre qui on pèche, *uter gravius peccet, qui peccet, an qui peccatum patiatur; (scilicet is adversus quem, contra quem peccetur);* qui des deux est le plus victime, le plus malheureux, le plus *offensé*. Tel est l'état de péché. C'est un état qui dépasse de beaucoup, qui dépasse infiniment le péché même, *peccatum,* qui le déborde de toutes parts. Qui est même autre, au fond, infiniment autre, on peut le dire, qui est tout autre chose. Il est certain que dans une prière que vous ignorez, Halévy, quand nous disons *Ora pro nobis peccatoribus* nous donnons à ce mot *peccatoribus,* ou plutôt ce n'est pas nous qui le lui donnons, ce mot *pécheurs* a un tout autre sens, infiniment plus profond, infiniment plus grave, et plus constitutionnel pour ainsi dire que le mot *peccatum,* techniquement *un* péché; que l'idée, que le fait, que le concept d'un péché. Ce n'est pas du tout la même chose. C'est tout autre. Ce n'est pas du tout ce sens intellectuel, historique, découpé. Ici c'est l'état même et la condition de l'homme, la bassesse et la misère, l'infirmité. Et il est extrêmement remarquable, Halévy,

puisque nous parlons d'offenses, que dans une prière que vous connaissez, ce dont nous demandons la rémission, et que dans le français nous nommons *nos offenses,* dans le latin ce ne sont pas proprement nos péchés, *peccata nostra*, mais exactement ce sont nos dettes, *debita nostra.*

§ 84. — Ne peuvent pas mener une vie chrétienne, c'est-à-dire ne peuvent pas être chrétiens ceux qui sont assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les rentiers, les fonctionnaires, les moines.

Peuvent seuls mener une vie chrétienne, c'est-à-dire peuvent seuls être chrétiens : ceux qui ne sont pas assurés du pain quotidien. Je veux dire temporellement assurés. Et ce sont les joueurs (petits et gros), les aventuriers; les pauvres et les misérables; les industriels; les commerçants; (petits et gros); les hommes mariés, les pères de famille, ces grands aventuriers du monde moderne.

Cinquante ans est un âge moins terrible. On nous le dit de toutes parts et je crois que ce n'est pas seulement pour nous rassurer. Quarante ans est le commencement du devers, le commencement de l'autre versant. Quand je vois la solidité assise d'un Millerand, ce buste carré, ces épaules carrées, ce front carré, cette volonté carrée, ce jugement carré, assis comme une lourde table de

chêne, cette énergie presque rude et presque comme sommaire, ces yeux plantés, sous une énorme arcade, sous cette broussaille de poils gris, ce regard bleu, gros, plein de force, je me laisse aller à croire, je crois volontiers que ce n'est qu'un temps, qu'il y a une deuxième jeunesse. Et quand je vois notre grand Laurens, le plus jeune de nous tous, je me laisse aller à compter que peut-être il peut être donné à un homme de conduire son œuvre peut-être pour ainsi dire presque jusqu'à son plein achèvement.

Un matin comme tous les matins vous partez innocent de votre innocente maison. Dans la journée vous ne faites rien. Rien de plus. Rien d'autre. Et le soir c'est fait. Un irréparable a été commis. C'est fini. Tout s'est fait sans vous. Le péché connaît très bien son affaire. Il s'est commis sous votre nom, sous votre responsabilité réelle, sans rien vous demander. Vous êtes inopiné.

Nous savons ce que c'est que d'avoir du regret, du remords, du souvenir, de la honte; du repentir, de la pénitence; de la contrition sans avoir failli et sans rien avoir à se reprocher; du péché sans avoir péché; et que ce sont les plus profonds et les plus ineffaçables.

Des autres mesures, des autres courages, des autres mémoires vous me permettrez, Halévy, de ne point

rompre ce sceau et de ne point parler publiquement. Depuis que je vous connais je vous connais dans des épreuves sans nombre, dans des épreuves de toutes sortes. Depuis que vous me connaissez vous me connaissez battu des vents, comme vous, sinon des mêmes, battu d'épreuves, comme vous, souvent des mêmes, assailli de misères de toutes sortes. Vous aviez certainement (beaucoup) plus d'épreuves que je ne vous en connaissais, vous étiez constamment dans beaucoup plus d'épreuves que je ne le soupçonnais. C'est toujours ainsi. Et moi permettez-moi de vous le dire, moi aussi j'en ai eu plus que pour mon grade, j'en ai, au moment même où ce débat imprévu éclatait, j'en ai dont vous n'avez même, dont vous ne pouvez avoir aucune idée, aucune image, aucune représentation. J'en ai que vous ne soupçonnez pas. Allons-nous misérablement quereller qui de nous deux subit les plus dures épreuves. Je vous accorderais, hélas, immédiatement, que vous avez été infiniment plus éprouvé que moi. Je vous accorderais malheureusement tout. De telles épreuves, vous le savez, ne se mesurent point par des mesures temporelles. Vous les supportez d'un cœur stoïcien, que j'admire, que j'aime. Je les supporte, autant que je le puis, vous le savez, mieux que personne vous le savez, tant mal que bien, tant bien que mal, plutôt mal que bien, certainement plus mal que vous, peut-être beaucoup plus mal autant que je le puis je les supporte d'un cœur chrétien. Allons-nous quereller qui de nous deux supporte le plus courageusement les épreuves. Je suis si mécontent de moi que je vous accorderai tout. Ces mesures, ces grandeurs, vous le savez, ces épreuves, ces résistances ne se mesurent, ne se pèsent point par des balances

temporelles. J'ai souvent admiré votre courage dans l'épreuve. Je n'y ai jamais admiré le mien. Voilà tout ce que je puis publiquement vous en dire. Et c'est déjà peut-être trop.

Je compte, Halévy, que vous ne réglerez point ces débats par les méthodes kantiennes, par la philosophie kantienne, par la morale kantienne. *Le kantisme a les mains pures,* mais il n'a pas de mains. Et nous nos mains calleuses, nos mains noueuses, nos mains pécheresses nous avons quelquefois les mains pleines. — *Agis,* dit Fouillée, *comme si tu étais législateur en même temps que sujet dans la république des volontés libres et raisonnables.* C'était une fois un fonctionnaire qui a eu du génie, du plus grand. Mais il était fonctionnaire, une fois fonctionnaire ; il était célibataire, deux fois fonctionnaire ; il était professeur, trois fois fonctionnaire ; il était professeur de philosophie, quatre fois fonctionnaire ; il était fonctionnaire prussien, cinq et septante fois fonctionnaire. Il n'a pu avoir qu'un (très grand) génie de fonctionnaire. (Et de célibataire). Hélas *législateur en même temps que sujet.* Hélas *la république des volontés libres et raisonnables.* — *Agis de telle sorte,* continue Fouillée, *agis de telle sorte que la raison de ton action puisse être érigée en une loi universelle.* Agis de telle sorte que l'action de Fouillée puisse être érigée en une loi universelle. Et même l'action de

Kant. Alors, pour commencer, il n'y aurait plus d'enfants. Ça ferait un beau commencement. Tout devient si simple, dès qu'il n'y a plus d'enfants. **Sich zur allgemeinen Gesetzgebung schicken.** Hélas combien de nos actions pourront être érigées en une loi universelle. Et combien de raison de nos actions. *Zur allgemeinen Gesetzgebung*. Et cela ne nous est-il pas tellement égal. Cela ne nous est-il pas tellement étranger. N'avons-nous point d'autres inquiétudes, d'infiniment autres profondeurs. D'infiniment autres soucis. D'infiniment autres détresses. Combien de nos actions ne pourraient point être érigées, *geschickt*, en loi universelle, pour qui cet *envoi* ne présente même aucun sens ; et ce sont celles à qui nous tenons le plus, les seules à qui nous tenions sans doute ; actions de tremblement, actions de fièvre et de frémissement, nullement kantiennes, actions d'une mortelle inquiétude ; nos seules bonnes actions peut-être ; nullement planes, nullement quiètes, nullement calmes, nullement horizontales ; nullement législatives ; nullement tranquilles, sûres de soi ; nullement dans la sécurité ; nullement sans remords, nullement sans regrets ; des actions sans cesse combattues, sans cesse intérieurement rongées, nos seules bonnes actions, les moins mauvaises enfin, les seules qui compteront peut-être pour notre salut. Nos pauvres bonnes actions. Les seules, et ce sera si petit, que nous pourrons présenter dans le creux de la main. *Also kann ein vernünftiges Wesen sich* seine *subjectiv-praktischen Principien, d. i. Maximen, entweder gar nicht zugleich als allgemeine Gesetze denken, oder es muss annehmen, dass die blosse Form derselben, nach der jene* sich zur allgemeinen Gesetzgebung schicken, *sie für sich allein*

zum praktischen Gesetze mache. Elle est loin, l'*allgemeine Gesetzgebung*.

Il faut, Halévy, que nous soyons bien ensemble. Votre intérêt vous y pousserait, si vous étiez sensible à l'intérêt. Vous savez que je vais devenir très puissant. C'est entendu. C'est une affaire entendue avec Benda. Et tout ce qui est entendu avec Benda arrive toujours. Je vais enfin organiser mon parti. Depuis le temps que l'on me le demande. Ça ne sera plus seulement cet odieux parti *péguyste* que le parti intellectuel avait feint, avait fondé il y a quelque dix ans pour me dispenser de le fonder, (la seule fondation qu'il ait jamais faite), pour m'embêter, pour me le jeter dans les jambes. (Ça n'avait pas pris, d'ailleurs; sont-ils capables seulement de lancer un nom, un surnom; *cognomen*, un sobriquet; nous nous leur avons bien imposé ce nom de parti intellectuel, qu'ils portent avec un orgueil mélangé (d'amertume). Ce sera (proprement) *le parti Péguy* (même). Ou plutôt *les partis Péguy*. Car il y en aura deux, un seul ne suffit pas à ma grandeur.

Du premier des deux, Halévy, vous ne serez peut-être pas facilement. Rassurez-vous, c'est le petit. Mais M. Sorel en est depuis dix ans et plus et moi depuis toujours et nous nous en trouvons fort bien. M. Benda

fait quelquefois semblant de n'en être point. Il va, il voyage jusqu'à Versailles pour n'en être point. Mais il se cache à Paris pour en être. C'est, ce sera *le parti des gens qui ne quittent pas Paris pendant les mois d'été.* Ce sera un peu long à mettre dans nos programmes. Mais les grands partis à présent ne se désignent plus que par leurs initiales. *L. P. D. G. Q. N. Q. P. P. P. L. M. D. E.* Un rêve. C'est un peu moins court que le S. F. I. O. Mais aussi ce sera plus puissant. Daviot même ne pourra pas en être. A cause des Sables d'Olonne. Paris n'appartient pas seulement à ceux qui se lèvent matin. (Et qui ainsi préparent, avant qu'on soit levé, la campagne, la bataille, la victoire de la journée, *la journée* même, comme on disait : *la journée* a été bonne, *la journée* a été mauvaise; la *journée* a été gagnée, la *journée* a été perdue; heureux temps où les batailles étaient des *journées),* à ceux qui *montent* la *journée* devant soleil levé. Cela c'est le vieux jeu, toujours bon, le premier jeu, l'ancien jeu, le (vieux) Balzac. (Toujours jeune). Voici le perfectionnement, le deuxième degré, le deuxième jeu. Paris appartient à ceux qui pendant les mois d'été préparent la campagne d'hiver.

§ **85.** — Paris n'appartient à personne.

C'est sur le deuxième parti que je compte. C'est le grand parti. De ce deuxième parti vous serez, non

plus seulement vous, Halévy, mais vous aussi, non point tout à fait aujourd'hui, j'y consens, mais de ce deuxième parti quelque jour vous aussi vous serez, ami lointain, cher entre tous, par l'amitié même, et comme en outre par l'éloignement; vous en serez, homme jeune, plein de sang; qui naguère maréchal-des-logis d'artillerie coloniale vous enivriez de la vitesse et de la force des batteries à cheval; qui avez un sabre, *et c'est pour vous en servir;* qui dans une maison glorieuse, (dans le siècle), de tant de gloire avez réintroduit l'antique gloire militaire; et aussi l'antique gloire navale, l'antique gloire coloniale; qui dans une maison glorieuse des travaux de la paix avez réintroduit la guerre et l'antique gloire guerrière; vous en serez, homme jeune, jeune de sang, homme au cœur pur; qui dans une maison laïque avez réintroduit la gloire antique, la première gloire, la gloire de la guerre; grand enfant, grand ami, homme au grand cœur; vous qui fondez des camps et qui fondez des villes; artilleur; colonial; vous qui réveillant votre vieux sang breton, et votre vieux sang méditerranéen, et votre vieux sang de patience hollandaise nous restituez la vaillance antique aux héroïsmes des guerres mauritaniennes; vous en serez; Latin, Romain, Français vous qui de tous ces sangs nous faites un sang français et un héroïsme à la française; Romain héritier des guerres numidiennes; Français héritier des guerres jugurthiniennes; artilleur héritier des antiques artilleries; des balistiques romaines; cavalier héritier des cavaleries antiques, des antiques Numides; artilleur héritier des frondeurs baléares; colonial héritier des colonies romaines; et des autres colonies grecques; fondateur

héritier des fondateurs latins; *sous-lieutenant d'artillerie coloniale hors cadre, à Moudjéria, Mauritanie, par Saint-Louis, Afrique Occidentale* Française, Grec héritier des colonies grecques; gardien de notre culture, héritier, décuple héritier, héritier de toutes parts, vous qui savez ce que c'est que de fonder une ville; ce qui était le métier d'Alexandre et le métier de César, fonder une ville où il n'y a rien; grand ami; qui avez voyagé comme Ulysse, et connu les mœurs de beaucoup d'hommes; homme de grand soleil, homme aux yeux frais, au cœur émerveillé; vous qui connaissez le désert, et l'oasis dans le désert; et ce que c'est qu'un pays où il n'y a personne; et ce que c'est qu'un pays où il n'y a rien; et je ne peux plus revoir sans penser à vous cette esplanade des Invalides, d'heureuse mémoire, et le dôme; et j'irai revoir la cour intérieure, la cour carrée, ce cloître militaire, si sévère et si juste; aux arcades alignées, si régulièrement austères; officier à la Courier, cet autre artilleur, qui dans votre cantine emportez du français; car votre bibliothèque de campagne ne comprend que les *Pensées* de Pascal, les *Sermons* de Bossuet, le *Règlement d'artillerie de montagne,* la *table des logarithmes* de Dupuy, et un exemplaire de *Servitude et Grandeur militaires* auquel vous tenez, *parce qu'il composait l'unique bagage littéraire du sous-lieutenant de cavalerie Violet,* mort à l'ennemi; *qui sut si bien mourir à Ksar Teurchane en Adrar,* l'an dernier; il était je pense votre ami, l'un de vous, l'un de vos camarades, braves comme vous êtes tant, et vous étiez dignes l'un de l'autre; et cinq autres petits livres que je n'ai pas le droit de nommer; vous en serez de mon grand parti ami aux yeux clairs, au parler militaire,

plus près du cœur encore et plus près de la pensée par cet éloignement constant, par cet éloignement qui recommence tous les deux ou trois ans; gardé (intact) par cet éloignement même, par cette occlusion, par cette réclusion à distance, par cette réclusion libre; qui dans un court séjour à Paris, un an, deux ans, passés comme un jour, demeuriez comme un roi, vous et vos canons, sous-officier demeuriez comme un roi dans notre grand palais de l'École Militaire, à deux pas de nos grandes Invalides; et quand vous alliez à la manœuvre, par les clairs matins de Paris, levés bien de bonne heure pour des Parisiens, et quand vous en reveniez, à l'heure où nous autres civils ne sommes pas encore descendus du train, quand il y a un train, vos canons de 75, nos grêles canons modernes, si pertinents, un peu trop lourds toutefois pour vos batteries à cheval, pour vos batteries de cavalerie, pour vos batteries volantes, et comme nous le disons familièrement entre nous pour *les* **volantes**, vos canons de 75, si grêles, (d'aspect), réellement si solides et si incassables, défilaient respectueusement devant *les canons monstrueux;* tous les matins, avant la soupe, dans la fraîcheur de l'aube, ces petits jeunes gens de canons modernes, ces gringalets de canons modernes au corps d'insecte, aux roues comme des pattes d'araignée, serrés à la taille, défilaient sous la gueule des canons monstrueux; nos gringalets, nos freluquets; et ces vieux anciens *les canons monstrueux à ta porte accroupis,* assis sur leur derrière, en rang de canons, alignés encore tout au long du beau terre-plein, derrière le fossé, comme pour une parade éternelle, avaient l'air de commander le défilé. Ils passaient l'inspection.

Ces vieux canons invalides, non blessés toutefois généralement, ces invalides de canons, tout neufs, (d'aspect), tout reluisants, tout astiqués. Les canons qui avaient du ventre, qui osaient avoir du ventre. Sinon peut-être les canons de Fontenoy et de Denain et de Malplaquet du moins les canons et les mortiers de Vauban, des places et des camps, *(au camp sous Maëstricht)*, (des obusiers peut-être), le parc d'une artillerie ancien régime, les canons du roi, l'artillerie du roi, le maître de l'artillerie, *bellum enim regum ultima ratio;* les vieux canons de bronze, beaux comme des cloches, pansus et rebondis comme des cloches, dorés comme des cuivres et des airains qu'ils étaient; dorés comme des vieux soleils un peu ombrés; bronzes à la voix puissante, à la voix musicale; à la voix retentissante, à la voix redondante; à la voix grave; et dont les flots de voix coulaient sur les plaines et sur les ravins, sur l'escarpe et dans le fossé comme des inondations; monstres à la voix puissante; qui dans les batailles sonniez comme des cloches; comme d'énormes cloches; monstres qui retentissiez comme le bourdon de Notre-Dame. Tous les matins dans l'aube naissante ou née ou à naître vous regardiez passer ces conscrits; nos canons mathématiques, nos canons précis, nos canons à la voix grêle, nos canons à la voix aigrelette; fins et maigres comme tous les adolescents; élancés; ces insectes gris bleu; ces grandes sauterelles bleu gris; ces durs aciers modernes; ces jantes grêles; ces aciers gris bleu; ces grandes pattes d'araignées; ces grandes pattes de faucheuses; dans le fin brouillard bleu qui montait de la Seine vous regardiez passer ces tubes gris de fer. Ces corselets. Et vous ne grondiez pas trop, vous ne

paraissiez point trop mécontents de ces canons respubliquains.

Un fin brouillard bleu de fleuve, une buée seulement monte des rives de Seine, gagne la vallée, occupe l'Esplanade. Et la vieille artillerie regardait passer la jeune, l'artillerie royale regardait passer notre artillerie de la troisième République. Les Français, mon ami, ont repoussé deux grandes fois les barbares. Vous vous en souvenez certainement. Une première fois, habilement dissimulés sous le nom de Grecs, ils repoussèrent, ils refoulèrent l'Orient perse, la barbarie perse, la barbarie persane, la barbarie orientale dans un petit chemin de montagne qui se nommait *les Portes-Chaudes ;* ce devait être quelque station thermale ; et dans une sorte de plaine en pente qui se nommait *la plaine de Marathon,* où il y avait un coureur ; et par leurs vaisseaux auprès d'une petite île grande comme un mouchoir de poche, peu *conséquente,* qui se nomme l'île de Salamine, et pourtant cette île sera célèbre et célébrée entre toutes les îles. La deuxième fois, revêtus du nom de Romains, ils arrêtèrent, ils repoussèrent, ils refoulèrent l'Orient punique, le même Orient, la même invasion orientale, qui pour mieux nous tourner s'était faite méridionale, le même Orient qui pour mieux nous tourner s'était fait le Midi. Et ils allèrent le chercher jusque chez lui. C'est cet antique repoussement, mon ami, *antiquam illam repulsam,* c'est ce refoulement, cette refoulée, cette repoussée, (et c'est cette reculée), notamment la deuxième, reprise par les mêmes Français aux environs de 1830, que vous continuez, que vous ramassez, que vous acheminez, que vous poursuivez aux héroïsmes des guerres mauritaniennes. Grec, héri-

tier de la sagesse antique. Soldat qui dans le défaut de nos professeurs maintenez, défendez la culture. Français héritier de la culture antique et de la même culture française. Latin, Romain héritier de la paix romaine, héritier de toutes parts, héritier de toutes mains, Romain héritier de la force romaine, Romain héritier de la loi romaine, Romain héritier du droit romain; *jus atque lex*, le droit et la loi, l'administration, le droit romain, la loi romaine; la province romaine; Pacificateur, Édificateur, Organisateur; Codificateur, Justificateur; héritier des courbes nautiques et des circumnavigations, dur héritier des souples périples, Pacificateur, qui faites la paix à coups de sabre, la seule qui tienne, la seule qui dure, la seule enfin qui soit digne; la seule au fond qui soit loyale et d'un métal avéré; vous qui savez ce que c'est qu'une paix imposée, et d'imposer une paix, et *le règne de la paix:* vous qui maintenez la paix par la force; vous qui imposez la paix par la guerre; *bello pacem qui imposuisti;* et qui savez que nulle paix n'est solide, n'est digne qu'imposée; que gardée par la guerre; l'arme au pied; vous qui faites la paix par les armes, imposée, maintenue par la force des armes. Latin, Romain, Français héritier de la voie romaine, castramétateur, vous qui savez ce que c'est que de frayer une route et d'asseoir un camp. De *bâtir* une route et de *bâtir* un camp. Vous qui savez ce que c'est que le désert, et une route à dos de chameau. Vous qui seul de nous avez entendu le silence. Dans des solitudes de trois et de quatre mois. Et qui ainsi avez gardé la pureté de votre âme. Vous qui avez encore votre première âme. Vous qui au besoin maintiendriez la culture par la force. Et au besoin, comme il faut, par la force

des armes. Vous qui seul aujourd'hui savez, seul dans ces temps modernes, ce que c'est que le silence enfin et d'écouter, de longs mois, le silence. Vous qui savez ce que c'est que la solitude de l'âme et qui seul de nous en avez mesuré, en avez pu mesurer la profondeur ; vous qui seul de nous avez pu méditer dans des solitudes réelles, dans des créations solitaires ; vous qui contemplez des peuples enfants, des créations premières ; des natures premières ; nullement émoussées, nullement fatiguées ; vous qui avez entendu le silence de l'âme et qui ainsi avez gardé votre âme première ; nullement émoussée, nullement fatiguée ; Grec, fils de Grec, Breton, grand Français pour qui l'Iliade est vraiment un récit de guerres *comme il y en a*, et l'Odyssée un récit de voyages *comme il y en a ;* Français qui selon le rite antique, selon le rite grec, (hébraïque), (français) êtes nommé de votre père, et prénommé de votre grand-père ; vous par qui la culture et les lettres françaises figurent temporellement et aux confins géographiques et aux confins des héroïsmes militaires ; vous qui faites les seules *inscriptions* historiques dont nous sommes sûrs qu'elles se font en ce moment ; vous m'écriviez récemment, (mais il faut près de cinq semaines pour que ça vienne), (ici, de là-bas), homme au regard pur ; et au moins vous ne m'en voudrez pas, vous, mon grand ami, de penser à vous dans ces confessions. *Vous êtes venu, vous, dans une des dernières contrées du monde, où l'on ait un peu pensé à l' « histoire »*. Vous êtes un exemple éclatant de ce que disait Barrès dans son *Adieu à Moréas*, le 2 avril de cette année 1910, au Cimetière du Père-Lachaise, que le romantique et le classique ne *sont* point forcément, ne sont point toujours des étran-

gers l'un à l'autre, mais que le romantique peut, sous certaines conditions de culture, s'effectuer, s'achever, se couronner en classique.

Vous ne me pardonnez pas seulement, mon ami, de vous citer du Barrès; vous vous en réjouissez dans votre cœur. *La séparation,* dit admirablement Halévy dans ce si beau morceau d'histoire qu'est son *apologie pour notre passé, — la séparation se fit en un instant.* **A l'intérieur de la bourgeoisie parisienne,** — (de la *bourgeoisie* parisienne, mon cher Halevy, tout notre débat est là), — *seule capable de saisir promptement une affaire si nombreuse en ses détails, subtile en ses nuances, chaque famille fut en peu de jours à son poste, sûre de ses manœuvres et retranchée derrière ses portes closes.* **Car Paris a ses familles comme Florence eut les siennes, et ses maisons non couronnées de tours n'en abritent pas moins des factions guerrières.** Votre maison, mon enfant, était contre la maison de Barrès. Violemment contre. Mais dix ans plus tard dans ce court séjour que vous fîtes à Paris je sais combien vous l'aimez et admirez comme écrivain, combien vous aimez et admirez son œuvre; et pendant ce court séjour que vous fîtes vous avez éprouvé par un acte, par le décernement d'un acte, combien il aimait votre livre. *Je crois,* disait Barrès le 2 avril de cette année, dans cette sorte de cérémonie antique païenne qu'il y eut, *je crois que j'ai recueilli le testament littéraire de Moréas. C'était il y a peu de jours, dans cette chambre où nous venons pieusement de lever son corps. Il avait demandé qu'on nous laissât tout seuls, et la garde elle-même s'éloigna. Nous avons causé de ce qui lui tenait le plus au cœur, de littérature, et il m'a dit : « Il n'y a*

pas de classiques et de romantiques... C'est des bêtises... Je regrette de n'être pas mieux portant pour t'expliquer... » Nous ne saurons jamais quels arguments se réservait de me donner Moréas, mais je suis de son avis; je crois qu'un sentiment dit romantique, s'il est mené à un degré supérieur de culture, prend un caractère classique. J'ai vu Moréas passer de l'une à l'autre esthétique, à mesure qu'il s'ennoblissait moralement, et je me rends compte qu'il a trouvé ses perfectionnements d'art dans son cœur assagi.

Vous entendrez parler souvent, mon ami, non point de cette esthétique nouvelle; c'est plus qu'une esthétique nouvelle; c'est simplement une reconnaissance poussée par un grand écrivain dans les profondeurs de l'esthétique éternelle. Sans aucun appareil dogmatique, sans aucun grossissement professoral vous avez reconnu là une de ces reconnaissances modestes profondes, une de ces propositions cardinales que l'on trouve dans un écrivain, et tout s'éclaire; les débats s'éclairent; soudain; les difficultés tombent; on les trouve, on trouve ces propositions, et on est tout saisi de les avoir trouvées. On les avait en dedans, depuis toujours, on les avait bien, on s'en servait, on vivait dessus, mais on ne se les était pas formulées. C'est une de ces quelques propositions cardinales autour de qui les positions tournent.

Ce bon ordre, continuait Barrès, *cette économie souveraine qui règne dans ses poèmes, c'est la simplicité qu'il mettait dans sa vie si digne et si claire; son lyrisme concentré, c'est une mâle pudeur; ses raccourcis, son*

style énergique, ses belles inversions, c'est de la bravoure; sa grâce fière, c'est la loyauté que nous aimions dans toutes ses mœurs.

Vous rencontrerez souvent, mon ami, cette proposition, cette distinction, cette reconnaissance. Vous pensez bien que je ne dis pas seulement que vous la retrouverez dans ma propre pensée, que vous voulez bien suivre; vous la retrouverez dans la vôtre, vous serez tout surpris, tout saisi de la retrouver dans la vôtre. Vous le verrez, elle ne vous quittera plus. Que la différence, que la distance du classique au romantique est telle que par de la culture du romantique peut devenir du classique, s'acheminer, s'œuvrer, s'opérer en classique, culminer, s'achever, se couronner en classique. Vous la retrouverez partout dans la pensée commune. C'est une de ces propositions qui une fois posées, c'est une de ces découvertes qui une fois faites ne se perdent plus. On ne peut plus y revenir. Revenir sur elles, sur cet accroissement, sur cet acquêt. On ne peut plus les retirer. C'est une de ces quelques propositions simples, une de ces quelques découvertes simples que l'on peut nommer proprement des acquisitions. On ne peut plus s'en passer. Elles entrent dans la pensée commune, dans une sorte de trésor commun sur lequel tous nous veillons jalousement, dans cette *perennis quaedam philosophia*. Elles entrent, elles demeurent, sous la garde de tous, dans ce domaine commun de la pensée. Elles n'en sortent plus. Et on est tout surpris de les trouver à toutes les articulations. C'est une de ces propositions dont on ne peut pas se défaire.

Devenir classiques, messieurs, continuait Barrès,

c'est décidément détester toute surcharge, c'est atteindre à une délicatesse d'âme qui rejetant les mensonges, si aimables qu'ils se fassent, ne peut goûter que le vrai : c'est, en un mot, devenir plus honnête.

Quand vous nous reviendrez, mon enfant, vous me demanderez cette petite brochure jaune où l'on a publié cet *adieu*. Il m'est impossible de vous représenter l'impression qu'elle nous fit ici. C'est une sorte de poème d'une pureté, d'une puissance (d'évocation) sans doute inimitable. Et aussi d'une puissance de réalisation. Un très court poème. Une sorte d'élixir de poème. Un poème en prose d'anthologie d'une pureté parfaite, d'une fidélité, d'une piété, d'un classique, d'une rareté, d'une beauté parfaite, et non pas seulement d'une ordonnance parfaitement harmonieuse, mais d'un ordre même et d'une organisation, d'une régulation parfaite. Un chef d'œuvre, et une œuvre parfaitement harmonieuse. En ces quelques pages une réussite unique. Il est dans les carrières des jours fortunés. Je me le rappelle comme si ce fût d'hier soir. Je n'avais point assisté à la cérémonie. Je n'étais point, vous le savez, un ami de Moréas. Les hommes de ma génération, hélas, le connaissaient déjà peu. Je rentrais le soir. Dans le coin de mon compartiment je commençais de lire *le Temps*. Quelque respect que nous ayons pour *le Temps*, vous savez qu'une colonne de journal n'est point toujours ce qui met le mieux en valeur un poème, un discours; une oraison, un adieu. On ne peut donc pas dire que j'étais surpris, disposé par la typographie, par quelque charme de typographie. Mes yeux couraient. Je tombai sur ces funérailles, sur ce discours. Les jours croissaient, on

était en avril. Instantanément tout disparut. Et il n'y eut plus que cette pureté antique, ce poème antique, tout l'antique, tout le païen, tout le tragique, toute l'harmonie évoquée, présente, dans peut-être pas même une colonne de ce journal ; d'aujourd'hui ; mouillé des presses ; que l'on vient d'acheter pour trois sous. Toute une élégie. Cœur de Français, écoutez encore cette phrase : *J'ai vu Moréas marcher au côté de Verlaine. Mais déjà il se mettait en mesure de rejoindre Ronsard, Villon et Rutebeuf.* Tout Homère était là, et l'ensevelissement et les funérailles des héros, et la mort des héros, tout Sophocle, et la mort des hommes mortels et les travaux et les jours.

Dans ces deux cents lignes, de prose, autant et plus qu'en un volume, autant et plus qu'en un livre, autant qu'en des vers, autant et plus qu'en un long poème.

Par quelle merveilleuse rencontre, mon enfant, c'est cela même que vous m'écrivez des confins de Mauritanie. C'est cela, c'est cet écho qui nous revient de si loin. Mais un écho si je puis dire lui-même originaire, un écho non parti, non lancé d'ici, un écho autonome. Un écho sans voix originaire, sans voix initiale. Que dans une matière romantique une pensée classique peut se mouvoir, vivre une vie classique, opérer une œuvre classique. Par une sorte de nucléation, de polarisation organique. Vous m'écriviez naguère et je recevais au commencement de cette semaine : *Il m'apparaît que par exemple la mort de Violet (que je vous raconterai un jour) vaut celle de Baudin et qu'elle remplit les conditions que vous assignez très justement à l'événement particulièrement historique. — Voici une terre qui est*

parfaitement romantique et triplement romantique : par sa nature, son aspect physique, par le caractère de ses habitants et par l'action que nous y exerçons encore. Histoires de brigands, assassinats, combats épiques, pillages, sombres intrigues, tout cela fleurit ici comme dans son terrain naturel. Ainsi c'est en pleine nature romantique, en pleine vie romantique, dans une terre romantique, sous un climat romantique que vous poussez, que vous vivez, que vous concentrez, que vous conduisez une pensée classique, que vous acheminez, que vous achevez, que vous couronnez une pensée classique, une œuvre classique, cette œuvre classique qu'est une vie et une pensée. C'est dans une matière romantique qu'une pensée classique vient et s'effectue, qu'une œuvre s'opère. *Et tout conspire à cette impression. Les aspects du pays, qui ne sont guère « jolis », ont cependant une beauté qui leur vient d'un tragique puissant, une beauté sans grâce, mais bizarre et monstrueuse comme un décor du second Faust. Des plaines sans eau de l'Agan, écrasées de soleil, du montueux Tagant et de ses cirques de rochers noirs, des dunes sans fin de l'Aouker, du noir Assaba, toute vie s'est retirée aujourd'hui et il reste un rude squelette minéral où errent de pauvres tentes en poil de chameau et des troupeaux nomades. Les Maures de ces contrées désolées sont parmi les plus rudes guerriers qui soient au monde. Ils nous l'ont fait sentir plus d'une fois, et nous le feront encore sentir, vraisemblablement. Cette noble et antique race qui se rattache à l'Orient mystique (il y a ici des « Chiites » que les guerres du premier siècle de l'Islam avaient pourtant rejetés et confinés en Perse sur les bords de l'Euphrate) et qui se ramifie vers l'Est*

jusqu'au delà de Timbouctou (les Kounta du Tagant s'échelonnent ainsi jusqu'au Nord de la boucle du Niger) présente un échantillon d'humanité extrêmement évolué et où pourtant la simplicité des mœurs est restée grande, où l'ardeur du sang primitif est restée vierge. Ces gens, d'esprit très cultivé généralement, retors en politique, habiles dans la discussion, et qui, en religion, vont jusqu'au mysticisme le plus ardent (Cheickh el Ghaswâni dévore en ce moment un traité de mystique arabe sur la « prédestination » que lui a prêté le Capitaine commandant le Cercle), (n'est-ce point admirable, mon enfant, ce Capitaine français commandant le Cercle prêtant à Cheickh el Ghaswâni, qui le dévore, un traité de mystique arabe sur la « prédestination ». La France est une grande puissance musulmane, en Afrique. Quelle grande puissance elle serait, absolument, si elle était dans le monde, *subsidiairement,* une certaine puissance chrétienne. Mais voilà, que ferait-on au Capitaine commandant un Cercle qui prêterait aux peuples *la Consolation internelle.* Cela ne l'aiderait peut-être pas à passer chef de bataillon.) *ces gens, tout en même temps, sont des gueux, vivent de guerres et de rapines, sont fiers comme des mendiants, ardents à l'action, braves et rusés. Jeunesse de cœur et vieillesse d'esprit, voilà la caractéristique générale.*

C'est dans ce rude pays que nous avons essayé de nous installer par la force de nos armes, et c'est un des derniers où l'on fasse encore œuvre de soldat, (nous venons justement d'en découvrir un autre, mon ami, un nouveau, un deuxième, et il était temps; il était situé originairement entre Versailles et notre Lozère,

au cœur de notre Hurepoix. Mais très rapidement il a gagné. Il s'est étendu un peu partout. Aujourd'hui il est situé un peu partout, *pourvu* qu'on prenne la précaution de s'élever d'abord d'au moins quelques mètres au-dessus de terre, c'est le pays de l'*Aéroplanie*, ce nouveau territoire (si je puis dire) militaire) *où l'on vive militairement. Enfin, c'est une terre héroïque, pleine pour nous de nobles souvenirs, encore d'hier, toute chaude encore du sang français. Combien il est évident, et surabondamment prouvé, que la France,* (ici, mon ami, permettez-moi d'achever votre phrase), que la France, même dans son âge moderne, ne laissera peut-être pas perdre cette gloire guerrière, ne l'empêchera peut-être pas de devenir *réalité historique.*

Vous m'écriviez encore : *Même ici, on a généralement peur de l'Éternité. Pourtant moins qu'ailleurs.*

Vous m'écriviez encore : *J'ai eu la chance, au début de mon séjour, de mener la vie errante qui plaît à mes goûts et est adaptée au pays. Depuis deux mois, je fais de la détention dans une Tériba* (vous me répondrez si c'est bien une Tériba) *de 100 mètres carrés. Et pourtant la seule politique utile dans ce pays-ci est celle qui se fait dans la brousse, avec, comme auxiliaires, quelques bons mousquetons 92.*

Vous qui connaissez la brousse et le *bled*, allons vous êtes bon. Vous en serez. Un jour vous serez mûr. Militaire je vous prends. Ernest Psichari, mon enfant, vous

aussi vous serez de mon parti. C'est le grand parti. Ce n'est point encore ce grand parti des *mécontemporains*,

Dont Pesloüan fonda les premières assises.

C'est un parti plus proprement politique. Benda m'a bien opposé que nous serions mis, que ce parti serait « mis en quarantaine ». Il fait toujours des objections. Il oppose tout le temps. J'ai résolu une fois pour toutes de ne point m'arrêter à des considérations de cette nature. *Je vais fonder le grand parti des hommes de quarante ans.* Quelqu'un récemment m'a reconduit durement dans la catégorie, m'a ramené vivement dans la *classe* des hommes de quarante ans. J'en profite. Le vieux politicien profite de tout. Je fonde le parti des hommes de quarante ans. Le premier point de notre programme, et qui restera certainement le meilleur, sera que nous n'aurons plus jamais des matins triomphants.

Je fonde le parti des hommes de quarante ans. Vous en serez, Halévy. On m'annonce de toutes parts des inscriptions.

Je suis, je reste votre dévoué

PÉGUY

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce premier cahier et pour douze exemplaires sur whatman le mardi 18 octobre 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CREMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5073

Dans les quatorze cahiers de leur onzième série, année scolaire 1909-1910, nos cahiers ont publié :

XI-1. — SUARÈS. — **visite à Pascal**..... ÉPUISÉ

XI-2. — GABRIEL TRARIEUX. — **le portique**..... ÉPUISÉ

XI-3. — ALBERT THIERRY. — **l'homme en proie aux enfants**..... ÉPUISÉ

XI-4. — GEORGES DELAHACHE. — **la carte au liséré vert**..... ÉPUISÉ

XI-5. — ANDRÉ SPIRE. — **Israël Zangwill**..... ÉPUISÉ

XI-6. — CHARLES PÉGUY. — **le mystère de la charité de Jeanne d'Arc**..... ÉPUISÉ

XI-7. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — III. — **la fin du voyage.** — I. — *les amies.* — 1..... 2 »

XI-8. — ROMAIN ROLLAND. — *Jean-Christophe.* — III. — **la fin du voyage.** — I. — *les amies.* — 2..... 2 »

XI-9. — MAXIME VUILLAUME. — *mes cahiers rouges.* — VII. — **dernier cahier**..... 2 »

XI-10. — DANIEL HALÉVY. — **apologie pour notre passé**..... 2 »

XI-11. — JOSEPH MÉLON. — **la maison vers le lac.** 2 »

XI-12. — CHARLES PÉGUY. — **notre jeunesse.** — une famille de républicains fouriéristes. — *les Milliet*..... 3 50

XI-13. — *une famille de républicains fouriéristes.* — *les Milliet.* — I. — **jusqu'au seuil de l'exil**..... 2 »

XI-14. — *une famille de républicains fouriéristes.* — *les Milliet.* — II. — **les adieux**..... 2 »

Prix de l'abonnement, *pour chaque série annuelle pendant le cours de cette série :*

Abonnement ordinaire ..... { Paris et départements.... **vingt francs**
Alsace-Lorraine, Algérie, Tunisie, colonies françaises... **vingt-deux francs**
Autres pays de l'Union postale universelle.. ..... **vingt-cinq francs**

Abonnement sur whatman..... **deux cents francs pour tous pays**

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; premier cahier de la douzième série; un cahier jaune de 268 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons trois francs cinquante.

DEUXIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

LES MILLIET

III. — *la maison m'appartient, je le ferai connaître.*

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

connaître. — I

UNE FAMILLE DE RÉPUBLICAINS FOURIÉRISTES

13996.
4/10/10

les Milliet

III. — *la maison m'appartient,*
je le ferai connaître.

1847-1860

I

1847-1860

TANTE MÉLITE

UNE DÉVOTE. — UN INTRIGANT. — SÉQUESTRATION ET PLAINTE. — PREMIER PROCÈS. — LE JUGEMENT. — MORT DE MADAME DE TUCÉ. — SECOND PROCÈS.

I

1847-1860

TANTE MÉLITE

Une dévote. — Un intrigant. — Séquestration et plainte. — Premier procès. — Le jugement. — Mort de madame de Tucé. — Second procès.

1

Ma grand mère, Marie, Philippe, Aimée, Huë de Montaigu (1) était la dernière venue d'une famille de vingt et un enfants. Lourde charge pour un petit hobereau de province ! Il semble que ses frères aient été comme elle très remarquables par l'énergie et l'activité. Les aînés s'en allèrent chercher fortune à Saint-Domingue et réussirent à souhait dans leurs entreprises. L'un d'eux avait gagné, dit-on, soixante mille livres de rentes. Mais tous furent massacrés dans la révolte des noirs.

Je n'ai pas connu mon grand père Louis de Tucé, mais à en juger d'après son portrait, c'est lui qui légua

(1) Née en 1796.

à ma mère et à mon frère Fernand les belles proportions du corps, la grâce du visage et l'élégance de la tournure, qualités précieuses, surtout lorsqu'elles sont unies à la bienveillance, à la loyauté et à la bravoure.

Louis aurait pu aspirer à la main des plus riches héritières du Vendômois, mais il leur préféra mademoiselle Aimée de Montaigu, et il eut raison. Celle-ci, à défaut d'une grosse dot, avait de l'intelligence et du cœur. La suite de ce récit en donnera la preuve.

Aimée avait de l'ordre et de la décision dans les affaires sérieuses, ce qui ne l'empêchait pas d'être gaie à l'occasion. Ses lettres étaient très goûtées pour leur verve spirituelle dans le petit cercle familial.

Peu de temps après la naissance du premier enfant de Louis de Tucé, mademoiselle Mélite de Tucé, sa sœur, lui écrivait :

Le Mans, ce 17 octobre 1818.

... Un million de choses à Aimée. Je lui rappelle qu'elle me doit une réponse de vieille date. Elle l'a peut-être oublié, mais je ne l'en tiens pas quitte ; j'ai trop de plaisir à recevoir ses lettres pour cela. Embrasse pour moi le gros poupon (1) que je crois bien malin.

J'espère vous voir tous à la Toussaint. Mille choses honnêtes à ces dames ; maman vous embrasse tous les trois.

Adieu mon bon ami, ta fidelle amie et sœur,

Mélite de Tucé

Louis de Tucé mourut jeune (1837), laissant à sa veuve trois enfants : Adrien (né en 1817), le futur général de brigade, Louise notre mère (1822) et Noémi (1832), qui épousa M. Édouard-Charles d'Harcourt.

(1) Ce gros poupon devint général.

Madame de Tucé faisait valoir elle-même quelques propriétés dispersées dans le Maine, le Perche et le Vendômois. Elle habitait d'ordinaire Fleurigny, jolie villa qu'elle avait fait construire près de Montoire. A part son fils Adrien, je n'ai connu personne qui sût aussi bien commander et se faire obéir. Ma grand mère se tenait très droite; sa démarche était un peu saccadée; elle montrait quelque raideur, aussi bien dans le langage que dans le maintien, mais la droiture et la profonde bonté de ses actes faisaient vite oublier ce que ses façons pouvaient avoir d'un peu autoritaire. Active, énergique, n'hésitant jamais, étonnamment vivante, elle était toujours prête à soigner les malades et à secourir ceux qui se trouvaient dans le besoin; mais cela sans la moindre sensiblerie. Impitoyable pour les paresseux et les débauchés, elle assistait ceux-là seuls qui méritaient son estime.

Elle trouvait regrettable de voir les particuliers et l'État prodiguer des sommes énormes pour essayer, bien vainement d'ailleurs, de prolonger les souffrances de quelques incurables, d'idiots, souvent vicieux ou criminels, (1) tandis que sottement, ils laissent s'étioler dans la misère les enfants les plus beaux et les plus sains, nés de parents honnêtes.

La vie de madame de Tucé s'est écoulée sans événements bien notables, mais sa belle-sœur Mélite fut victime d'une odieuse séquestration. Je viens de retrouver quelques lettres de ma grand mère qui racon-

---

(1) M. Brouardel racontait souvent que l'entretien et la garde d'un condamné à la Nouvelle-Calédonie revient à cinq mille francs par an.

tent en détail toutes les péripéties de cette étrange aventure.

Mademoiselle Mélite de Tucé ne s'était pas mariée. En vieillissant, elle devint très pieuse et prit pour directeur de conscience l'abbé Lottin, prédicateur en renom, homme instruit, intelligent, mais peu scrupuleux. La fortune de sa pénitente était une belle proie, il ne négligea rien pour s'en emparer. Flattant d'abord les petites manies de la vieille fille, il lui témoignait le plus grand respect; mais d'autre part, il cultivait avec soin les scrupules de sa conscience timorée, et finit par prendre sur sa volonté un grand ascendant.

Madame de Tucé avait trop d'esprit pour ne pas deviner le but auquel tendait le bon apôtre. Elle se préoccupait de l'avenir de ses enfants, héritiers naturels de leur tante. Bientôt, si elle n'y prenait garde, ces belles propriétés, restées dans la famille depuis le quinzième siècle, allaient passer aux mains des Jésuites, maîtres dans l'art de capter les fortunes. Elle se décida à porter plainte. (1)

On verra avec quelle étonnante précision ses lettres enregistrent les émotions successives, par lesquelles a passé l'âme d'une mère qui se dévoue tout entière à ses enfants :

C'est d'abord l'attente anxieuse, l'impatience devant les lenteurs de la procédure; les longueurs un peu fastidieuses du début ne sont que l'image fidèle de la réalité dans presque tous les procès. Puis, le jugement rendu, soudain les événements se précipitent; la phrase se moule exactement sur le rythme affectif, elle se hâte; le

(1) Mars 1849, puis novembre 1854.

style est haché en petites phrases courtes, haletantes, toutes vibrantes d'émotion. Madame de Tucé frappe les coquins à coups redoublés, et les fouaille avec une singulière vigueur.

2

Mémoire adressé par madame de Tucé au Procureur Général : (1)

« Ma belle-sœur, mademoiselle Mélite de Tucé, demeurait au Mans, au milieu de sa famille, qui l'entourait des soins et de l'affection que commandent les liens du sang.

Un prêtre intrigant et astucieux, l'abbé Lottin, ayant pris la direction spirituelle de mademoiselle de Tucé, eut bientôt acquis assez de crédit auprès d'elle, pour obtenir de s'installer comme pensionnaire dans sa maison. Peu à peu, son empire s'est accru à tel point qu'il s'est emparé de la gestion de sa fortune, de la disposition de ses faveurs et de la liberté de ses actions.

Ne se trouvant pas assez commodément dans l'appartement qui lui avait été désigné, l'abbé essaya de tous ceux de la maison, et finit par exiger celui qu'occupait mademoiselle de Tucé. Elle fut obligée de se réfugier dans une espèce de mansarde. L'année d'après, l'abbé s'empara du salon de compagnie, pour y placer sa bibliothèque et en fit son cabinet. Mademoiselle de Tucé se trouvait donc réduite à sa petite chambre et à une triste petite salle à manger, excessivement froide et incommode pour recevoir.

Lorsqu'en 1844, M. Milliet quitta le service et vint se fixer au Mans, ma belle-sœur en éprouva une vraie satisfaction. Elle se réjouit avec toute notre famille et nos amis de cette décision, et son affection pour Louise parut se raviver. Elle allait souvent chez ma fille et lui avouait en confidence ses contrariétés. L'abbé n'osa pas tout d'abord

(1) Mars 1849.

travailler ouvertement contre nous près de mademoiselle de Tucé. Il se contenta de remplir la maison de ses confrères, afin d'éloigner par leur présence les visites de la nièce. Mélite se plaignait à ses amies qu'on la privât de recevoir ses parents. En effet, ma belle-sœur, chez laquelle nous dînions précédemment une fois par semaine, ne nous invitait plus qu'une fois par mois. Puis, de tout un hiver, je n'y ai dîné qu'une seule fois. Mais elle avait table ouverte, et tous les jeudis, se tenaient chez elle des réunions de prêtres qu'il fallait régaler. La dépense était énorme et dépassait les revenus de mademoiselle de Tucé; en un an, elle dut emprunter 1.300 francs à ses fermiers. Ce n'était assurément pas pour elle, il ne lui restait plus de quoi se vêtir convenablement, mais pour les nombreux convives de M. Lottin.

La présence de madame Milliet gênait beaucoup l'abbé. Lorsque le voyage du Dauphiné fut décidé pour mai 1845, le moment parut opportun. L'abbé fit venir aussitôt une nommée Pauline, qui ne se fit pas attendre et arriva même avant le départ de madame Milliet. La séparation était pénible pour mademoiselle Mélite; on présumait bien que l'adroite fille qui venait la consoler, trouverait moyen d'acquérir des droits à sa confiance et à son amitié. Mademoiselle Pauline fit des neuvaines pour demander au ciel que madame Milliet fît un bon voyage. »

Mademoiselle de Tucé resta en correspondance avec sa nièce, mais souvent c'était l'abbé qui tenait la plume :

L'abbé Lottin à madame Milliet

Le Mans, le premier septembre 1845.

Madame,

Mademoiselle Mélite de Tucé me prie de vous répondre pour elle, et j'accepte bien volontiers, car je vous assure que c'est pour moi un vrai plaisir que de pouvoir m'entretenir avec vous quelques instants...

Votre tante est à peu près telle que vous l'avez laissée. Sa santé n'est ni forte ni florissante. Il y a de temps en temps quelques indispositions légères, mais aucune ne l'a forcée à garder le lit ou la chambre, même un seul jour. Mais mademoiselle de Tucé est devenue très sensible, très impressionnable. Elle l'a toujours été, mais moins qu'elle ne l'est maintenant, quoique je ne m'aperçoive pas qu'il y ait de changement depuis votre départ. La moindre contrariété lui fait beaucoup de peine. Elle pleure, elle se décourage, elle se rend ainsi malade. Malheureusement, il y a de petites contrariétés domestiques dont je ne puis pas toujours la préserver. Elle a deux filles qui ne sont pas ce qu'il faudrait (l'abbé voulait remplacer ces fidèles servantes). Adèle surtout l'exerce beaucoup avec sa mauvaise tête. Quand sa mauvaise humeur la prend, c'est tout une tempête d'insolences, tempête qui, comme la révolution de Juillet, dure trois jours, ou à peu près; et cela revient plus souvent que tous les mois. Déjà plusieurs fois, je me suis proposé pour mettre le holà : mais alors, mademoiselle de Tucé se laisse attendrir de compassion et, dans la crainte que cette pauvre fille ne devienne tout à fait malheureuse, elle ne peut consentir à me laisser faire ou dire ce qui serait nécessaire pour faire entendre raison. Je suis donc réduit à faire des représentations, qui ne suffisent point, quelque justes qu'elles soient, vis-à-vis d'une personne qui, déraisonnant parfois complètement, ne peut être bien conduite que par autorité. Voilà, madame, ce qui fait le plus de mal à votre tante, dans ce moment-ci.

Tout ce mois, nous allons avoir nombreuse compagnie; c'est vendredi prochain que nous arrivent madame d'Augustin et madame de Villedieu, avec son fils et avec deux de ses demoiselles... Il en résultera bien quelques embarras pour votre tante. Néanmoins, il est possible que cela ne lui fasse pas de mal. Mais il est regrettable pour elle que vous ne soyez pas au Mans. Vous lui eussiez été dans cette circonstance d'un grand secours. Elle se serait souvent adressée à vous, avec amitié et confiance, pour occuper et distraire sa société. Car elle ne cesse de me répéter : « Louise était devenue pour moi une véritable amie. C'est

« un malheur pour moi, qu'elle soit si loin (1) et pour si « longtemps. »

Noémi est devenue plus sage. Ses maîtresses sont contentes d'elle, et elle a remporté un ou deux prix.

Après avoir raconté l'histoire d'une grosse faillite qui mettait en émoi la ville du Mans, l'abbé reprend :

Vous voyez, madame, que je vous parle avec abandon et *bonhommie*, et en toute confiance. J'ai pourtant. à cette occasion, une prière à vous faire, et c'est mademoiselle de Tucé, à qui je donne lecture de ma lettre, qui m'y fait penser : Nous désirons, mademoiselle de Tucé et moi, que vous n'entreteniez point madame de Tucé, et que vous ne parliez point devant vos domestiques de ce que je vous dis d'Adèle. Cela pourrait être rapporté, et alors il ne pourrait en résulter que du mal, sans aucun bien. C'est une chose de famille, et je compte sur votre prudence.

C'est mal à moi de ne vous avoir entretenue que du Mans. J'aurais pourtant eu bien du plaisir à vous parler de vous et de M. Milliet, et de vos intéressants petits enfants. Êtes-vous encore souffrante? Ces vilains maux de dents et de tête n'ont rien de dangereux heureusement, mais ils sont fort importuns, et ne laissent pas de faire souffrir. Je plains toujours beaucoup ceux qui en sont atteints, et j'apprendrai avec grand plaisir que vous en soyez entièrement débarrassée.

Je ne vous dis rien de plus de mademoiselle de Tucé. Elle vous écrira elle-même dans la quinzaine. Je vous prie de ne pas m'oublier auprès de M. Milliet, et j'embrasse de tout mon cœur vos trois gentils petits enfants. (2)

J'ai l'honneur d'être, avec un respectueux dévouement, madame, votre serviteur.

LOTTIN,
Chanoine de l'église du Mans

---

(1) A Valence.
(2) En attendant de pouvoir les spolier.

L'année suivante, à l'occasion d'une grave maladie de madame de Tucé, l'abbé Lottin écrivait à madame Milliet :

Le Mans, le 6 septembre 1846.

Madame,

Mademoiselle de Tucé m'a donné lecture d'une lettre qu'elle venait de recevoir de vous. Je n'éprouve présentement qu'un seul besoin : celui de vous exprimer combien je prends part à tout ce qui vient de se passer à Fleurigny. Il est fort heureux que vous vous soyez trouvés, M. Milliet et vous, auprès de madame de Tucé, dans un pareil moment. Madame de Tucé, qui ne veut d'ordinaire prendre aucun soin de sa santé, avait bien besoin d'être entourée de ses enfants, qui en prissent soin pour elle. Car, dans de telles circonstances, un défaut de précautions pourrait avoir des suites bien funestes...

Mais qu'est-ce donc que la vie? Il y a deux ou trois semaines, vous entrepreniez un voyage, que tout devait vous faire considérer comme un voyage d'agrément, et voilà qu'il vous a fallu presque aussitôt traverser des dangers, qui n'étaient que trop de nature à alarmer votre piété filiale. Le Ciel le permet ainsi, afin que nous soyons toujours ramenés à des pensées graves et sérieuses.

Je vous prie d'offrir mes respects à madame de Tucé et de lui dire combien je suis heureux d'apprendre qu'elle soit maintenant bien...

Agréez vous-même et veuillez faire agréer à M. Milliet l'assurance des sentiments *d'estime, d'attachement et de dévouement*, avec lesquels j'ai l'honneur d'être, madame, votre obéissant serviteur,

LOTTIN

[Suite du *Mémoire :*]

« Mademoiselle de Tucé avait conservé, après la mort de sa mère, deux vieilles servantes qui faisaient parfaitement son service. L'une d'elles était là depuis quarante-deux ans, elle avait élevé M. de Tucé fils, fermé les yeux à madame et M. de Tucé. M. l'abbé, ne la trouvant pas assez agile,

obtint le renvoi de cette fidèle servante qui fut remplacée, par une fille de la connaissance de l'abbé. (1) Elle se rendit utile dans la maison, elle veillait à ce que tout se fît avec économie, faisait une partie de la besogne des domestiques, balayait, nettoyait les souliers, s'efforçait de se rendre agréable aux bonnes comme à la maîtresse. Bientôt elle s'empara des clefs et s'en alla fureter partout. »

Mademoiselle Mélite faisait naïvement à madame Milliet l'éloge de cette intrigante :

17 janvier 1846.

Mademoiselle Pauline dont je te parle est ici depuis plusieurs semaines. C'est une compagne bien agréable et bien attentive; nous sommes souvent ensemble. Elle va voir des malades, faire des lectures pieuses aux infirmes, se rend utile dans la maison pour toute espèce de choses. M. l'abbé ne veut pas être oublié et il t'adresse et à M. Milliet mille choses honnêtes et respectueuses.

La même à la même

16 février 1846.

Ma mémoire s'en va tous les jours... Grâce à Dieu, j'ai le bon M. Lottin qui est indulgent... Mademoiselle Pauline est toujours ici et me fait bien plaisir; elle te remercie beaucoup de la peine que tu t'es donnée pour avoir des reliques de saint François Régis; si tu peux avoir des médailles, elle en sera très reconnaissante; saint François Régis est très connu dans ce pays, et dans bien d'autres, par sa « vie » que nous avons et qui est bien admirable.

---

(1) Note de M. Lecorney, greffier : « En septembre 1845, l'abbé renvoie une domestique nommée Adèle, et la remplace par une nommée Pauline Legrand, fille de mœurs dissolues, dont la seule occupation dans la maison est de soigner, non mademoiselle de Tucé, mais M. l'abbé Lottin, dont elle cire les chaussures et fait la chambre. Elle couche dans une attenance à cette chambre et fort éloignée de celle de mademoiselle de Tucé. »

La même à la même

9 septembre 1846.

Il y a peu de jours que je t'ai écrit, ma chère Louise, néanmoins je veux le faire aujourd'hui pour te faire part de ma surprise et de mon mécontentement sur les propos que l'on a la hardiesse de tenir sur mademoiselle Pauline, et si tu en connois la source pour que tu les détruises. Madame de C... est venue il y a deux jours me demander si mademoiselle P... étoit pour demeurer ici, qu'elle me prévenoit que l'on lui avoit dit que c'étoit une aventurière, qui avoit été chassée de deux communautés, ce qui est faux... Elle vouloit même me donner des doutes sur sa probité, sur sa frugalité... en un mot, madame de C... m'en a fait le portrait, d'après ce que l'on lui a dit, de la personne la plus perverse et la plus fausse qui fût possible. J'ai accueilli ces calomnies, comme je devois le faire, avec la plus grande indignation et de manière que je suis sûre que madame de C... ne sera pas tentée une autre fois de se charger d'une semblable commission... Bien des choses honnêtes de la part de monsieur l'abbé Lottin.

[Suite du *Mémoire :*]

« Cependant, comme Pauline était peu instruite, l'abbé eut recours à mademoiselle Ducastel, qu'il plaça auprès de mademoiselle Mélite pour lui servir à la fois de dame de compagnie et de gouvernante.

J'ai dit que l'abbé avait relégué mademoiselle de Tucé dans une très froide mansarde, ce que je ne pus supporter sans lui faire des observations. Dès lors, il résolut de m'éloigner de ma belle-sœur, abolit l'usage de nous voir à manger deux fois la semaine et nous fit fermer la porte, lorsqu'elle fut souffrante.

Du despotisme l'abbé en vint aux mauvais procédés, et n'eut bientôt plus pour mademoiselle de Tucé les égards qu'il lui devait. Il lui ôta par exemple la jouissance d'un joli jardin qu'elle se plaisait à cultiver. »

la maison m'appartient, je le ferai connaître

C'est mademoiselle Ducastel qui fut chargée de faire observer à Mélite que ses nièces la négligeaient et de rapporter d'innocents propos avec des variantes qui en dénaturaient le sens. En outre, « monsieur Milliet était un rouge, un franc-maçon, et l'on sait que ces gens-là sont capables de tous les crimes ».

Ces procédés jésuitiques ne tardèrent pas à porter leurs fruits :

Mademoiselle Mélite à Adrien de Tucé

9 décembre 1846.

J'ai eu des peines très sensibles et d'autant plus qu'elles me venoient de personnes qui sont loin de m'être indifférentes. Quoique l'on veuille me faire passer pour être en enfance, je n'y suis pas encore au point que je ne puisse choisir moi-même la personne que je veux pour gérer mon bien, et je vois plus que jamais que je ne dois pas la choisir dans ma famille... Monsieur l'abbé Lottin me charge de beaucoup de choses honnêtes et d'intérêt pour toi...

[Suite du *Mémoire :*]

« Mademoiselle Mélite et son frère avaient toujours vécu en parfaite intelligence ; elle avait en lui si grande confiance qu'elle l'avait chargé absolument de l'administration de ses biens. A la mort de M. de Tucé, sa sœur partagea notre affliction. La plus complète intimité régnait entre nous et elle, et, pendant plusieurs années, elle me chargea de régler les comptes de ses fermiers, comme le faisait autrefois M. de Tucé. Mais profitant de mon absence, l'abbé Lottin demanda à mademoiselle Mélite de l'accompagner dans une visite qu'elle fit à ses propriétés. Ce fut lui qui se chargea de décider des réparations qu'il y avait à faire sur chaque ferme. Depuis cette époque, je ne fus plus consultée. L'abbé rédigea les baux, fit abattre les

bois (1) et toucha le prix des fermages. Il devint l'homme nécessaire et mademoiselle Mélite lui donna une procuration générale. »

3

Madame de Tucé profita d'un voyage de l'abbé pour faire visite à sa belle-sœur. Elle n'eut pas de peine à se justifier du reproche d'indifférence. Elle rappela à Mélite ses souvenirs d'enfance, ce frère Louis qu'elle avait élevé, et qu'elle aimait tant, si beau, si bon, mort trop jeune, et ses enfants en qui il revivait. Elle réveilla ainsi cette affection fraternelle, qui ne s'éteint jamais tout à fait dans les cœurs aimants.

Mademoiselle Mélite très émue pleura. Elle assura ma grand mère qu'elle n'avait jamais eu l'intention de déshériter son neveu, ni ses deux charmantes nièces. Elle les avait vus naître tous les trois; elle les aimait tendrement.

Mais elle avoua aussi qu'elle était sans force pour résister à la volonté de l'abbé Lottin. Elle voyait bien qu'un jour peut-être, bon gré mal gré, elle serait contrainte de signer un testament en faveur d'une œuvre religieuse, dont l'abbé lui avait parlé. Une si belle œuvre !

Madame de Tucé continue ainsi son mémoire :

« Mademoiselle de Tucé me rassura complètement en faisant à mes enfants un abandon de la nue-propriété de ses biens par un acte en forme de vente, que je fis revêtir de toutes les formalités qui le rendirent valable. (2) Cela se fit à

(1) Il vient de faire abattre toute une belle allée de noyers et différents arbres de haute futaye.

(2) 19 juin 1847.

l'insu de l'abbé, qui fut six mois sans le savoir. Mais ayant eu besoin d'argent, il eut recours à mademoiselle de Tucé qui le refusa. Ne comprenant pas cette obstination, il présuma qu'elle avait pris des engagements; il s'assura de ce fait au contrôle du Mans. Alors, ayant acquis la certitude qu'il ne pouvait plus disposer des revenus de ma sœur, il me fit fermer la porte, non seulement à moi, mais à mes enfants et petits-enfants. »

Ce fut assurément sans l'aveu de Mélite que la gouvernante écrivit à madame Milliet l'aimable missive que voici :

Le Mans, le 26 octobre 1847.

Madame,

Vous avez dû avoir connaissance, avant votre départ de Fleurigny, d'une lettre que l'amitié m'a imposé le pénible devoir d'écrire à madame de Tucé, votre mère.

Quoi qu'il en soit, et afin de prévenir tout malentendu, je me crois de nouveau obligée, madame, de vous réitérer la défense expresse que vous fait (et vous ne savez que trop pourquoi) votre respectable tante, de vous présenter chez elle, ni vous, ni M. Milliet, ni vos enfants.

Toute tentative que vous feriez de vous introduire chez elle contre sa défense serait une nouvelle offense, et ne ferait qu'aggraver votre situation.

Je suis, madame, votre servante.

DUCASTEL

Madame Milliet n'en voulut aucunement à sa tante, qui n'était pour rien dans cette insolente interdiction. Le style de la lettre en révélait clairement l'auteur.

[Suite du *Mémoire :*]

« Je fus alors porter plainte au procureur du roi et à monseigneur l'Évêque. Le premier m'engagea à prendre des arrangements pour me mettre chez mademoiselle de Tucé à la place de l'abbé. Monseigneur l'Évêque, ayant entendu le

conseil de famille que je lui avais envoyé, prit l'engagement de faire sortir l'abbé, ce qui s'exécuta peu de jours après. M. Lottin était alors Secrétaire général de l'Évêché et Grand Vicaire. Monseigneur le cassa de ces charges. (1)

Mais l'abbé trouva moyen de nous jouer un autre tour, il prit chez lui mademoiselle de Tucé, et lorsque l'Évêque lui eut enjoint l'ordre de la reconduire chez elle, il la cacha dans un couvent. »

A la fin de 1847, madame de Tucé écrivait à sa fille :

Il pleut à verse et il y a impossibilité de mettre le nez dehors, aussi je viens causer avec vous. Car j'ai besoin de parler de ce qui m'occupe continuellement. Je suis tout le contraire d'Adrien qui est las d'en parler, moi, j'en ai une indigestion qui m'étouffe; la disparition de ta tante me fait croire comme à toi qu'il y a de mauvais projets contre nous. Mais es-tu sûre qu'elle n'est plus chez elle? Peut-être est-elle tombée en enfance ou en béjat ou même en folie, et qu'ils la séquestrent, pour que nous ne la fassions pas interdire afin de profiter de cet état pour se faire donner une procuration qui les autoriserait à agir contre nous. Il est donc absolument nécessaire de savoir cela positivement. Il faut vous mettre en campagne pour la découvrir avant mon retour. Adressez-vous au chef de la police; Charles Mousseron peut faire cela mieux que vous vis-à-vis de cet individu, et lui recommander le plus scrupuleux secret de vos recherches... Si vous la croyez partie du Mans, vous pourriez encore faire visiter par la police les registres des diligences. Les places ne seront peut-être pas prises en son nom, mais en celui de sa Pauline. Tu ferais bien, Louise, d'aller voir madame Langeron, quoiqu'elle soit bien boutonnée, tu en tirerais peut-être quelque chose, quand ce ne serait que de savoir si elle est au Mans. Je ne trouve pas à propos de s'adresser au Procureur du roi pour ces

(1) Monseigneur Bouvier entra à l'Évêché du Mans (1834) gallican et philosophe; mais il céda peu à peu à l'influence des Jésuites et mourut ultramontain.

recherches, d'autant mieux que je pense aller à Angers trouver le Procureur général. De là pourraient émaner des ordres beaucoup plus avantageux pour nous...

Louise, j'en reviens encore à la découverte de ta tante chez elle. De la maison de mademoiselle de Biar, on verrait bien si les fenêtres de sa chambre sont ouvertes; puis par ses fournisseurs, comme le boulanger, même la laitière, il me semble que si j'étais au Mans, je saurais tout dans une heure. Il faut que tu t'occupes de cela toi-même, car tes deux hommes [son frère et son mari] sont bien apathiques; ils sauront ce qu'on leur dira, quant aux recherches, bernique! Si elle est partie, Pauline l'est aussi. La voit-on quelquefois?

On ne voyait plus personne.

« Le cinq mars (1849), lundi dernier,

continue madame de Tucé, dans son mémoire au Procureur Général,

je me suis présentée chez mademoiselle Mélite, voulant lui remettre une rente échue le quatre; j'ai été textuellement jetée à la porte par Pauline, sa femme de chambre. Celle-ci a répondu à l'huissier qui m'accompagnait, qu'elle ne donnerait pas l'adresse de mademoiselle de Tucé, parce qu'*on* ne voulait pas qu'elle vît sa famille. Un nommé Le Grand, choisi par l'abbé Lottin pour recevoir la procuration de mademoiselle de Tucé, a déclaré connaître son domicile, mais a persisté à le cacher. L'abbé Lottin a fait la même déclaration.

Cette persistance à nous dérober la présence de notre parente, nos informations inutiles, sa faiblesse d'esprit et de santé, sa fortune, les mains dans lesquelles elle se trouve si malheureusement placée, tout nous fait un devoir rigoureux de recourir à la Justice, et de réclamer de votre intervention, monsieur le Procureur Général, la connaissance du lieu où elle a été entraînée, cachée, et l'assurance que sa liberté personnelle n'est pas violée, ainsi que nous avons de puissants motifs de l'appréhender. »

Aucune suite ne fut donnée à cet appel. Un rapport de police de mai 1851 nous apprit cependant que mademoiselle Mélite avait reparu au Mans.

En 1852, lorsque M. Milliet fut condamné à l'exil, madame Milliet ne voulut pas partir sans revoir sa tante et lui faire un dernier adieu. Mon frère, ma sœur et moi nous accompagnions notre mère. On ne nous attendait pas; l'abbé était absent, nous fûmes reçus. J'étais bien jeune, et pourtant je me souviens de cette bonne vieille à l'air triste et à moitié éteint.

Sa maison, située dans une rue déserte, (1) avait des fenêtres garnies de barreaux de fer; les chambres nues n'étaient ornées que d'images de piété et de statuettes de la Vierge, avec des branches de buis bénit. Choses et gens tout était gris et terne dans ce lieu glacé; on y parlait bas, et les bruits du monde n'y parvenaient qu'amortis. J'avais le cœur un peu serré. Je ne me souvenais nullement de ma grand tante, que je n'avais pas revue depuis l'âge de trois ans.

Ma mère fut reçue froidement, et sa visite ne fut pas longue. Mandé en toute hâte, l'abbé Lottin accourut. Il dissimula son mécontentement, salua cérémonieusement ma mère, et trouva même quelques mots de politesse banale pour les trois enfants. Je crois sentir encore le contact de sa main humide caressant ma joue. J'éprouvais pour lui une instinctive répulsion.

C'était un assez bel homme, aux traits durs et énergiques. Il tenait la tête légèrement penchée et levait fréquemment les yeux au ciel par une sorte de tic, ses paupières mi-closes cherchaient à dissimuler sous un

(1) La rue du Puits-de quatre roues.

air humble l'expression mauvaise du regard, et sa voix prit des inflexions mielleuses, pleines d'onction, pour nous mettre poliment à la porte.

Je n'ai jamais revu ma grand tante. Sous l'action des remèdes qu'on lui prodiguait, sa santé s'altéra de plus en plus; la paralysie était menaçante et, à mesure que les forces et l'intelligence s'affaiblissaient, la dévotion devenait de plus en plus exaltée. Séquestrée dans un couvent, (1) anémiée par les jeûnes, mademoiselle Mélite tomba peu à peu en enfance.

L'abbé guettait ce moment. Mademoiselle de Tucé avait sans doute oublié l'acte de donation signé depuis plusieurs années. Par un nouveau testament, elle légua cette fortune, qui ne lui appartenait plus, à une œuvre religieuse, dont l'abbé avait la direction. Alors, l'innocente vieille se crut bien certaine d'échapper aux châtiments de l'enfer.

Désormais, sûr de sa proie, l'abbé ne garda plus aucun ménagement. Mademoiselle Mélite ne put avoir aucune communication avec sa famille, qui ignorait absolument le lieu de sa retraite. Était-elle encore vivante? Personne n'en savait rien.

Madame de Tucé ne se résignait pas aisément à cette disparition de sa belle-sœur. Elle fit mille démarches pour la découvrir, ce fut en vain.

4

Cependant les années s'écoulaient; sa fille cadette, Noémi, était en âge de se marier. Il faudrait rendre des

(1) Communauté du Sacré-Cœur de Marie, à Baugé.

comptes de tutelle; elle demanda la réunion d'un conseil de famille qui aurait aussi l'autorité nécessaire pour faire rechercher sa belle-sœur.

Madame de Tucé à sa fille

Le Mans, ce 13 novembre 1854.

...Quant à l'interdiction de Mélite, je n'ai pu voir M. Massiot qui conduit cette affaire; alors je ne puis te parler que de ce qui s'est précédemment fait; ainsi voilà. Une demande en mon nom, comme tutrice de Noémi, a été adressée au Tribunal, qui l'a accueillie et a ordonné la réunion d'un conseil de famille, ce qui était très difficile à composer.

(Suit une liste de trois membres du côté paternel et trois membres du côté maternel.)

M. Massiot a été prévenu par Le Lasseux, avoué de Mélite, qu'elle se laisserait interdire par défaut, ne paraissant nulpart, ne répondant à aucune assignation, et qu'après le jugement prononcé, elle arriverait avec des foudres, pour nous mettre en défaut. Nos adversaires ont fait dire à M. Massiot qu'elle avait sa pleine raison, qu'elle faisait parfaitement un compte, enfin que nous avions tout à craindre de notre entreprise. C'est le 22 que nous saurons à quoi nous en tenir. Si elle ne paraît pas, c'est qu'elle ne peut pas nous être présentée. Nous avons fait arrêt entre les mains des fermiers. Elle m'a, de son côté fait assigner pour donner main-levée, ce que je n'ai pas fait. Je t'assure que cela me donne un grand embarras et beaucoup d'inquiétude. Massiot paraît certain qu'elle est à la Providence du Mans.

... Embrasse mes petits-enfants de ma part et de celle de Noémi, nous vous aimons tous bien tendrement.

26 novembre 1854.

... Notre affaire était appelée aujourd'hui sur la demande faite par Le Lasseux de recomposer le conseil de famille,

la maison m'appartient, je le ferai connaître

et sur la mainlevée de l'arrêt entre les mains des fermiers. A l'ouverture de la séance, le procureur impérial a demandé la parole. Massiot et Richard, qui ne s'y attendaient pas, ont été surpris et fort en crainte sur ce qu'il allait dire; mais grand a été leur étonnement, lorsqu'ils ont entendu son plaidoyer sur la captation, se servant de toutes mes notes pour blâmer l'infâme conduite de Lottin, qu'il désignait à ne pas s'y méprendre, signalant le danger d'introduire près des personnes faibles des gens influents et intrigants. Il a soutenu que notre conseil de famille était réuni selon la loi, qu'il engageait le tribunal à le maintenir, et aussi l'arrêt fait entre les mains des fermiers, donnant ses conclusions sur la captation. Enfin il a parlé si longtemps que la décision du tribunal a été remise à mardi. Massiot pense qu'il ordonnera la comparution de Mélite à la Chambre du Conseil: elle y sera seule. Notre affaire va bien jusque-là : mais si elle paraissait avec sa raison, en bonne santé, répondant à toutes les questions qu'on doit lui adresser, ce serait un fameux pied de nez; j'en ai la chair de poule. Enfin, si elle est comme nous pouvons le penser, on ne l'amènera pas. Dans ce cas, le tribunal prononcera son interdiction. Le conseil sera de nouveau appelé pour nommer un tuteur. Devons-nous proposer Adrien, et L'Hermite pour subrogé-tuteur ? Nous en avons encore pour au moins un mois: cela nécessite ma présence au Mans; j'y ai pris un appartement dans les rues basses numéro 15; je ne l'ai que pour un mois.

Le Mans, ce lundi 11 décembre.

... Nous ne sommes pas plus avancés que lors de ma dernière lettre : notre affaire devait être appelée mardi dernier, mais un de nos juges étant malade, cela a été remis à demain. On m'a adressé une nouvelle assignation pour la main-levée. Je suis inflexible, je ne réponds pas. M. Massiot m'a dit que M. Grandmaison, qui est avec Le Lasseux l'avocat de Mélite, lui avait assuré qu'elle ne paraîtrait pas. Alors l'interdiction sera prononcée par défaut, un tuteur provisoire sera nommé; nous le connaissons déjà, c'est

M. Le Cornué, il est greffier au Tribunal, on le dit très honnête homme; c'est avec lui que je m'entendrai.

Une chose assez précieuse pour nous dans nos débats, c'est que Grandmaison, qui a eu une fièvre typhoïde, il y a trois mois, a conservé une très grande irritation dans le caractère, au point que la semaine dernière, plaidant une cause qu'il ne pouvait faire trouver bonne, il se mit dans une colère telle, qu'il prit sa toge, la rompit et adressa au Tribunal de telles invectives qu'on lui ordonna de sortir. Voilà le défenseur de Mélite.

Notre procès qui traîne en longueur par toutes les oppositions que font nos adversaires, va encore éprouver un retard forcé par le jury, qui commence jeudi prochain. Je crois que toutes les séances du Tribunal civil sont suspendues pendant sa durée, au moins quinze jours. Cela me contrarie d'autant plus que je n'ai pas encore battu de bled depuis mes ensemencés. Je ne puis quitter le Mans; ces messieurs ont besoin de moi à chaque instant.

Mercredi matin (20 décembre).

Hier soir je fus chez Massiot pour connaître le résultat de l'audience. Je n'ai pu le voir. Je sors de chez lui : tout ce qui s'est fait a été en notre faveur; aucune des oppositions faites par nos adversaires n'a été acceptée; car tu sais qu'ils vouloient faire changer le conseil de famille, toucher les revenus échus à la Toussaint 1854. Maintenant nous lui faisons signifier le jugement d'hier, et le Tribunal la fait assigner à paraître devant la Chambre du Conseil pour le trois janvier, d'aujourd'hui en 15.·.

Le Mans, ce 2 janvier 1855.

Je ne te dirai pas comme la maxime écrite sur beaucoup de murailles : *Mes jours passent comme l'ombre*. Je te dis au contraire : le temps m'assomme. Je suis seule ici, en attendant demain que je redoute, et que je désire encore plus, entre quatre murs où l'on respire à peine...

Je vais de ce pas chez un monsieur que je ne connois pas, dont je ne sais pas même le nom (il demeure tout

la maison m'appartient, je le ferai connaître

près du perron du palais de justice, c'est un de tes amis nouveaux) lui demander s'il veut bien me permettre de m'installer chez lui demain depuis onze heures jusqu'à trois heures, que finit l'audience.

... Je ne t'envoie que quatre cents francs, attendu que je ne compte pas du tout prendre pour moi tous les frais du procès d'interdiction. Il y en aura, au Mans, pour quinze cents francs, et si nous perdons, ce sera le double. Quand même elle serait interdite demain, je sais, à n'en pas douter, qu'ils vont en rappeler à Angers. (1) Là, ce sera une autre chanson : les jugements, les avocats se payent double et triple. Comme je ne bats pas monnoye, je me récuse comme bailleresse de fonds... Après le procès vous prendrez chacun votre part de ce qui restera, si reste il y a.

Ce 3 janvier à 4 heures.

Depuis ce matin à onze heures, j'ai le visage collé aux vitres de la mansarde de M. Cheslot. De là, je voyais tous ceux qui entraient au Palais de Justice. A peine y étais-je installée, je vois arriver une petite personne vêtue de noir, avec un chapeau de velours. Elle montait avec peine, suivie d'un monsieur qui portait des papiers sous son bras. Je crus reconnaître Mélite avec son Lasseux. Dix minutes après je vois Nanette, la servante de Lottin qui monte. Je me persuade de plus en plus. Mais Nanette sort presque de suite, mon illusion aussi.

Demain, Massiot, notre avocat, présente sa réclamation au Procureur Impérial, et y joint une plainte en captation à l'adresse du Président (du Tribunal).

Le Mans, ce (16) janvier 1855.

Je devrais être à Fleurigny depuis quelques jours, ma chère Louise, mais je suis si souffrante que je ne me décide pas facilement à me mettre en route, à passer la nuit dans une diligence, arriver seule à quatre heures du matin sur la

(1) Où les juges étaient plus dévots que ceux du Mans.

route. (1) Cependant je suis décidée à aller rejoindre Noémi que j'ai laissée pour finir une énorme lessive. Je ne croyais être ici que très peu de jours, car je veux aller porter à Paris mes quittances, ma police et tout ce qui regarde l'assurance de Noémi.

Il est impossible de voir rien de plus incertain que notre affaire. Je ne veux et ne peux traiter qu'avec une personne en pleine raison... Ceux qui la tiennent désirent l'arrangement à l'amiable et la garder avec une bonne pension? C'est bon signe : cela nous donne la certitude de son état mental et nous décide à continuer la procédure. Mais il nous manque une chose essentielle, nécessaire, ce sont des preuves : actes de folie ou de stupidité. Il y a sept ans que nous ne l'avons vue. Que veux-tu que nous avancions et que nous prouvions? J'ai prié M. Massiot d'aller voir le Procureur Impérial; il a toujours les meilleures dispositions et s'entend avec le président Le Couteux; tous deux nous répètent : Apportez quelques preuves, et vous êtes certains de votre affaire. Mais tout le Tribunal n'est pas là, et nos adversaires ont travaillé les juges peu disposés en notre faveur.

Un arrangement à l'amiable nous tirerait de ces incertitudes. Par l'interdiction vous jouissez immédiatement des revenus; mais y arriverons-nous? Avec un arrangement vous faites une rente viagère un peu plus forte, mais vous pouvez déjà faire les partages.

Fleurigny, ce 21 février 1855.

Tu dois être étonnée, ma chère Louise, de voir la date de cette lettre. Tu me supposais aujourd'hui au Mans, car tu n'as pas oublié que c'est ce matin à onze heures que Mélite est attendue à la Chambre du Conseil. Ainsi j'ai besoin de

(1) Les occasions d'accomplir de grands actes d'héroïsme sont rares. Mais les personnes qui en seraient capables le prouvent, même dans les plus vulgaires circonstances de la vie courante. Bien peu de dames, à l'âge qu'avait madame de Tucé, auraient assez d'énergie pour renoncer au sommeil et arriver, en hiver, toutes seules, avec leurs bagages, sur une route déserte, au milieu de la nuit.

te dire que pendant six jours la neige n'a cessé de tomber jour et nuit, de sorte à encombrer les chemins et arrêter la circulation des voitures publiques. Nous n'avons le courrier de Paris et du Mans que le surlendemain du jour où nous devons le recevoir. Pour te donner une idée de la masse de neige qui nous encombre, il y en a dans mon jardin et dans la plaine plus haut que le mur qui longe le chemin. Les voitures de Vendôme au Mans ne marchent pas depuis plusieurs jours; les chemins de fer ne viennent plus à Blois.

L'ordre de paraître aujourd'hui a été maintenu. Ainsi donc à cette heure, ou elle est au Tribunal, ou elle ne paraîtra pas. Si son gérant est nommé, il est certain d'avoir du procureur tout pouvoir, et le secours de toute son autorité pour la trouver. Il y a quelque temps on nous disait : elle n'est pas à Reuillé, elle n'a pas quitté le Mans. Et lorsque Le Lasseux a fait semblant de vouloir bien aller la trouver, il disait : Il me faut *plusieurs jours* pour faire ce *voyage*. Tu dois donc comprendre mon impatience de connoître le résultat de la journée; aussi je prépare cette lettre pour te l'expédier aussitôt que j'aurai reçu celle de Massiot. J'espère que malgré un très gros rhume, j'irai le 26.

Le 22. Je n'ai encore rien reçu.

Le 24. Je reçois une lettre de Massiot, elle est du 19. elle a passé deux jours dans la neige.

Le 26. Je reçois une nouvelle lettre de Massiot. Mélite n'est pas venue au Conseil. On a dressé procès-verbal du troisième appel, elle fait défaut. Le Tribunal n'a pas voulu nommer un administrateur avant le 28. Massiot a l'air de redouter la décision de ce jour. Si on ne maintient pas notre conseil de famille, et si on en nomme un autre, il faudra tout recommencer. C'est mourant d'avoir affaire à de semblables gens.

Fleurigny, 7 mars.

... Je me suis de nouveau mise en route par un temps dont tu n'as aucune idée. Il fallait avoir un bien grand désir de connaître la décision du tribunal... Cela a été

comme à l'ordinaire, une remise à huitaine et, comme le jury tient ses séances, il faut attendre le 13 mars. Je suis donc revenue tant par mer que par terre. La neige qui fondait établissait des courants, ou plutôt des torrents qui menaçaient de nous engloutir. J'ai trouvé Massiot parfaitement rassuré sur le résultat de notre entreprise et par dessus tout très satisfait de la manière dont le procureur impérial a plaidé notre cause. Grandmaison a apostrophé Le Lasseux, en disant que c'était honteux pour lui de défendre une semblable cause... Legrand est sorti, suivi de Le Lasseux très penaud qui répétait : « C'est embêtant; je suis fâché de m'être prêté à ce scandale. »

Massiot m'a fait écrire à Jean-Louis du Haut-Sorret, dont la ferme échoit le premier mars, et à Vadé, qui ne paye jamais toute sa ferme à la Toussaint; il paye de plus 1.200 francs au premier mai. Je les engage à garder leur argent, attendu que je n'ai pas donné la main-levée...

Vois-tu, mon enfant, la fatigue et les soucis me mènent tout droit au *béjat;* je n'ai plus de mémoire, je serai bientôt plus en enfance que Mélite. J'use mes forces physiques et morales. J'ai vieilli de dix ans, depuis six mois que cela est commencé.

Le Mans, mardi 13 mars.

Je suis arrivée hier soir, et dès ce matin j'ai couru chez Massiot. Il venait de recevoir une notification de nos adversaires, sur une demande qu'ils présentent aujourd'hui au Tribunal, pour faire visiter et interroger Mélite par le Président (clérical) du tribunal de Baugé, où ils déclarent qu'elle réside depuis sept ans. Massiot et Richard vont plaider pour obtenir un administrateur provisoire et la remise de Mélite à son domicile, afin que le tribunal du Mans, qui est instruit des intrigues, puisse la questionner. Les autres s'étendent sur sa mauvaise santé, sa faiblesse, son grand âge. Si on nous accorde l'administrateur, il partira dès ce soir avec Massiot. Je les accompagnerai peut-être...

La décision va être prise dans quelques heures, je suis, je t'assure, ma chère Louise, dans une grande anxiété.

la maison m'appartient, je le ferai connaître

5

Trois heures et demie.

Le jugement vient d'être prononcé en notre faveur. Le conseil de famille est maintenu. L'administrateur provisoire est nommé, c'est Lecorney, très brave homme, détestant les Jésuites. Il est déjà en fonctions : on met les scellés chez Mélite; on jette Pauline à la porte, ce soir, tout de suite. Massiot part demain en poste pour Baugé, avec M. Lecorney. Vont-ils la ramener? C'est ce qu'ils décideront à Baugé. Nous écrivons aux fermiers pour leur annoncer qu'ils n'ont plus affaire à Legrand. On assigne Legrand pour rendre ses comptes. Tout cela se fait instantanément. Je vais chercher une personne de confiance pour garder la maison et ne recevoir qui que ce soit.

Je suis heureuse de t'apprendre un succès si important.

Mercredi matin (14 mars).

Je t'ai écrit hier soir si à la hâte, ma chère Louise, que je n'ai pu entrer dans aucun détail. Je suis encore tout agitée, tant j'ai peine à comprendre que c'est la fin de mes anxiétés. La joie m'a donné la fièvre, et cette nuit, je n'ai pas clos l'œil. Hier, afin de me calmer, j'écrivis à Noémi, je commençai ta lettre, mais je ne pouvais tenir en place. La décision du Tribunal était si importante pour le présent et pour l'avenir, que j'en perdais la caboche. Je rôdais autour du Palais de Justice et revenais à l'hôtel, lorsque j'aperçus Massiot qui levait son grand nez. Il cherchait avec ses lunettes quelqu'un qu'il aperçut, c'était moi. Il m'aborda avec un air si triste, que j'en ai eu la chair de poule. L'audience n'était pas finie, il n'était encore que deux heures. Je me persuadais qu'il avait du sinistre à m'annoncer; je n'osais le questionner. Mais il me regarda en riant et me dit : « Victoire! grande victoire! Vous viendrez après l'audience chez Lecorney. » Je m'y trouvais lorsque le juge de paix y arriva, pour aller mettre les scellés chez Mélite. Ils s'y rendirent aussitôt. — La Pauline ne voulait pas céder la place.

Le juge de paix lui donna de suite congé; mais elle réclama d'y passer la nuit. Alors on fit un inventaire de ce qui lui restait sous la main. — Lecorney me dit que le mobilier était pitoyable, peu de linge, dix-sept Bonnes Vierges; l'argenterie est dans un secrétaire sur lequel on a mis les scellés.

Massiot et Lecorney seraient partis dès le soir, si on avait pu avoir le jugement contrôlé. C'est aujourd'hui à deux heures qu'ils partent, munis d'un ordre du Procureur Impérial, du jugement et de tout ce qui est nécessaire. On n'a pas jugé convenable que je les accompagne. Le Tribunal et le Procureur ont déblatéré contre la captation et condamné Mélite à *tous les frais*. Alors Massiot me dit avec un ton goguenard : « Nous vendrons les soutanes. » Le Lasseux l'a assuré que Legrand avait une bonne somme à nous remettre; il est assigné pour rendre ses comptes ce matin, avant le départ de ces messieurs.

... Je suis bien contrariée de ton éloignement. Je suis excédée de mes courses, et Lecorney veut que je les mène de suite sur les fermes, pour faire les comptes et les expertises.

Mercredi, à deux heures.

Je viens d'assister au départ de Massiot et de M. Lecorney. Ils vont en poste, parce que, si Mélite est en enfance comme on nous l'a annoncé, ils la ramèneront pour la montrer au Procureur et aux juges. Alors ils prononceraient immédiatement l'interdiction.

Legrand a présenté ce matin au greffe des comptes si peu ordrés que Lecorney n'a pu les vérifier; d'ailleurs Legrand voulait partir de suite. Son mandat n'est pas daté; il va avoir bien des difficultés pour se tirer d'affaire, car notre administrateur n'est pas d'arrangement avec ces coquins. Il me met aussi en mouvement pour savoir ce que sont devenues les sommes que Mélite avait en argent comptant... (suit une longue énumération)... Qu'est-ce devenu? Je présume que Lottin les aura prises à fonds perdus. Fauvellière (l'un des fermiers) me dit que, le premier mars, un huissier est venu lui déclarer que j'avais donné main-levée

de l'arrêt fait sur le fermage. Cet huissier le menaça de le saisir, s'il ne payait pas le lendemain. Legrand a reçu son argent. Le marchand de bois va aussi être tracassé, et pour lui ce sera très sérieux, car il y va de la prison. C'est un fripon. Je l'avais fait prévenir par le Procureur de Mamers, mais il a continué à abattre. Il y en a pour plus de quatre mille francs. Où sont-ils ?... Il me tarde d'être à samedi, car vendredi c'est la foire, nous ne pourrons pas lever les scellés. Toute à toi.

J'embrasse mes petits-enfants.

Jeudi (15 mars).

... Il a fallu user de violence pour pénétrer dans le couvent (de Baugé). Sommées d'ouvrir au nom de la loi, les sœurs épouvantées entrebâillèrent la porte. Massiot, le greffier Lecorney et le commissaire entrèrent aussitôt. Ils n'étaient pas attendus. Dans une cellule sans feu, Mélite gisait sur un méchant lit. Ses vêtements étaient usés, et elle avait très mauvaise mine. Son corps n'avait plus la force de se tenir debout. Et on la laissait seule, privée de soins. L'intelligence est éteinte. A peine a-t-elle pu répondre quelques mots aux questions. Ces messieurs étaient indignés. Le rapport du greffier est écrasant. Mélite avait saigné du nez dans la nuit et avait un point de côté. Je voulais partir de suite. J'en ai fait demander la permission à M. Morcrette qui, sans me refuser, m'a engagée à n'en rien faire, craignant l'impression que ma vue pourrait lui faire éprouver.

Vendredi matin (16 mars).

Ces messieurs sont arrivés hier vers deux heures. Lecorney a de suite été au Palais de Justice, où il a trouvé encore réunis le Tribunal et le Procureur. Tous l'ont entouré avec un intérêt difficile à te rendre. Il a déclaré que mademoiselle Mélite était *bien portante*, très fort en état de supporter le voyage de Baugé au Mans, mais qu'elle n'avait reçu aucun ordre de s'y rendre; qu'elle n'avait plus de mémoire, peu de raison, qu'elle ne sait pas qui est-ce qui fait ses affaires, qu'elle n'a donné de mandat à personne; qu'elle *désire voir*

sa famille, et *rentrer chez elle*. D'autres questions ont été adressées par le Procureur Impérial.

Pendant que le compte se rendait, Massiot m'avait emmené chez lui, et me racontait les détails de leur entrée dans la communauté. Il a fallu, à travers les grilles, lire le jugement, l'ordre du procureur, l'injonction à la gendarmerie de prêter main-forte. Alors *six* sœurs ont paru, la Supérieure en tête. Elles ne voulaient pas introduire ces messieurs chez Mélite; mais Lecorney leur déclara que, sur leur résistance, il allait la prendre et la ramener. Cela les calma. Cependant elle ne paye que douze cents francs de pension, mais elle n'en coûte pas le quart. Elle n'a pas l'air très satisfaite, mal mise; ces dames ont réclamé des vêtements qu'on ne leur a pas envoyés. Si on avait un appartement où la mettre dans sa maison, on l'aurait ramenée, mais les gens qui l'habitent ont un bail et nous voulons qu'elle y soit seule.

Le Mans, ce 18 mars 1855.

La levée des scellés doit avoir lieu demain, ma chère Louise, et je vais te rendre compte de la seconde visite de Lecorney à Baugé. Il a fait un inventaire, mais je trouve ses estimations bien exagérées, excepté l'argenterie qui est pesée. (Suivent quelques détails que nous abrégeons). Son linge est usé et sa garde-robe pitoyable. On a trouvé des lettres curieuses : une d'Amédée X... qui a fait signer à Mélite un engagement de continuer la rente jusqu'à la mort de madame X. sa mère, mais il s'y est pris trop tard. Amédée parle de vous et de moi avec un mépris qui fait horreur; surtout quand on pense que c'est nous qui avons payé sa pension pendant sept ans. Une autre lettre non moins curieuse c'est celle de Legrand, qui avoue avoir dévalisé la maison. Il a pris pour cela un nommé Pasquier, qui a porté tout ce faix chez mademoiselle Ducastel : « Nous avons commencé à quatre heures du matin, écrit-il, nous avons fait trois tours avant sept heures, et nous étions bien chargés. Le soir j'ai fait porter trois douzaines de belles serviettes neuves, douze couverts d'argent, et puis... et

puis... » Cela n'en finit plus. Il déclare que Pauline a choisi, pour nous laisser dans les armoires, les plus mauvais draps, que les bons sont en sûreté chez la Ducastel. Bien entendu, nous n'avons parlé à personne de cette lettre qui mentionne tout ce qu'il a soustrait. L'on ira avec le juge de paix chez la Ducastel réclamer ce qu'elle a recélé. Notre plainte permettra au Procureur de la fourrer en prison.

Nous mettrons Mélite chez elle, avec une ou deux personnes sûres. Il faudra qu'elle vienne devant la Chambre du Conseil avant la nomination d'un tuteur.

Mercredi, 21 mars 1855.

Avant de quitter le Mans, je veux, ma chère Louise, te tenir au courant de notre affaire qui s'est terminée hier par la découverte et la remise du mobilier, qui nous avait été volé par la Ducastel, Lottin et même Bignon. Je crois t'avoir dit que, parmi les lettres et papiers saisis par Lecorney chez Mélite, il se trouvait une lettre de Legrand, qui fait mention de ce qu'il a enlevé de la maison : Avec ce précieux document nous avons pris Legrand et compagnie dans un piège parfaitement arrangé par Lecorney.

Legrand est arrivé pour rendre ses comptes devant le notaire et le juge de paix. Après les avoir reçus, Lecorney lui dit : « Je réclame de vous le serment par lequel vous déclarerez où est le reste du mobilier. Il n'est pas possible que mademoiselle de Tucé n'ait eu en sa possession autre linge, argenterie, etc... — Je ne connais rien. — Vous avez eu un inventaire comme gardien et mandataire. — Je l'ai perdu. — Alors vous allez signer votre déclaration. » Ce qu'il a fait, croyant que l'on donnait dans sa dénégation. Quand il eut signé, le juge de paix lui dit : « Legrand, je vous croyais un honnête homme » et prenant sa lettre que Legrand reconnut à première vue, il lui lut l'article dont je t'ai parlé, où il disait qu'il avait charroyé pendant *trois jours*. Tu ne peux te faire aucune idée du saisissement de l'individu. Il pleurait, blasfémait contre les monstres qui l'avoient mis à l'œuvre. Il voulait se jetter aux genoux de Lecorney qui lui dit : « Si je vous pardonne au nom de la famille, c'est que

vous allez me déclarer où vous avez porté tous ces effets, leur nature et la quantité. » Trop heureux, il accepta.

Il était déjà tard : on se transporta chez la Ducastel ; on réclama les objets *déposés* chez elle. Elle *déclara* et *signa* qu'elle n'avait rien à mademoiselle de Tucé. Alors, on lui lut la fameuse lettre. Elle étoit dans ses petits souliers. On fit entrer Legrand qui en attendait l'ordre, et lui fit une scène curieuse.

Force lui fut donc de désigner la cachette qui ne contenait pas moins de 14 paires de très beaux draps; 15 douzaines de serviettes; 50 torchons *neufs ;* 36 tabliers de cuisine; 2 matelas; de la porcelaine dorée, et une multitude d'autres objets.

De là, on fut chez Lottin qui n'était pas chez lui. On l'envoya chercher, car il aurait été averti, et la nuit tout aurait disparu. Ce fut absolument la même scène que la précédente. Après sa signature donnée, on lui prouva que la commode, les chaises, les fauteuils, 10 douzaines d'assiettes, plats, caraffes, verres, linge (12 napes très belles) étaient volés par lui. Ce fut une querelle avec Legrand, qui se sentit bien coupable, car Lottin, lui disait : « J'ai reçu ce que vous m'avez apporté. — Mon bon monsieur Lottin, répondait Legrand, dites bien la vérité, je les ai apportés parce que vous me l'avez ordonné. » Le rapport est au greffe. Je n'y étais pas, comme tu le penses bien, mais ce matin, nous étions tous réunis chez Lecorney, et chacun rapportait ce qui s'était passé. Bien entendu que procès-verbal a été dressé de cette fameuse journée qui n'a fini qu'à onze heures du soir.

Ils ont envoyé chercher Latouche, avoué, qui s'y est rendu, Lelasseux qui leur a fait refuser sa porte, ainsi que Grandmaison. Ils ont, à une heure après minuit, envoyé chercher un vieil huissier pour se consulter avec Latouche, car ils croyaient être arrêtés dès le lendemain matin, attendu que, devant eux, il fut convenu que l'on remettrait toutes leurs déclarations au Procureur Impérial.

En attendant mieux, deux hommes, une charrette et un cheval ont été occupés hier toute la journée à ramener nos effets.

la maison m'appartient, je le ferai connaître

Ces faits sont devenus le domaine des cancans. Nous nous sommes bien promis de publier ces hauts faits; aussi je ne vais nulpart sans que l'on me dise : Vous avez donc découvert les voleurs de votre mobilier, etc., etc.

... La maison a un extrême besoin de réparations; nous vendrons le surplus du mobilier, ce qu'ils nous avaient volé; nous en ferons des réparations et acquitterons les droits du procès, etc... Ce n'est plus l'histoire de Perrette et le pot au lait, c'est une *histoire véritable et sincère*. J'ai peine à me fixer à cette idée.

Le procureur m'engage à me tenir en dehors de tout ce qui se passe : je n'ai pas mis le pied dans la maison. Je n'irai pas à Baugé avant qu'elle soit venue au Mans subir son interrogatoire. Laisser la justice et ses agents faire leur devoir fera beaucoup plus d'effet que de me voir à la tête de ces turpitudes.

On va faire sortir au 1er avril et au 1er mai les locataires de la maison, et nous lui préparerons une chambre où je ne veux pas qu'elle reste longtemps. Elle retournera immédiatement à Baugé après l'interrogatoire et l'interdiction prononcée.

Fleurigny, ce 26 mars 1855.

... Le Procureur m'a fait dire d'avoir confiance en Lecorney; il m'engage à rester en dehors de tout ce qui se passe, et à ne pas mettre le pied à Baugé, d'ici à quelque temps, afin qu'on ne puisse pas me reprocher d'avoir sifflé à Mélite ce qu'elle pourra dire. Sa tête a beaucoup baissé. Depuis qu'il a eu le testament, Lottin n'est plus allé la voir qu'une seule fois, la Ducastel, deux fois. Pauline y allait deux fois l'an. Legrand y allait aussi porter aux sœurs la pension et chercher une décharge, tu comprends quelle décharge!

Je ne connais pas encore les conditions des baux, seulement j'ai vu par les lettres qu'elle consentait à donner aux pauvres tous les pots-de-vin... (tant aux pauvres qu'à la Nanette de Lottin et à Pauline.) Vadé a obtenu un tiers de diminution sur son fermage. La rente avait été portée par ton père à 2.200, et certes ce n'était pas cher, car le bon-

homme Vadé y a fait fortune. Son bail a été renouvelé et porté seulement à 1.600 francs. Massiot m'avait engagée à prévenir le fermier de ne plus payer à personne qu'à l'administrateur. Tout aussitôt ce drôle de Vadé vient chez Legrand, lui paye la rente de la Toussaint et le terme de *mai prochain*. Je crois que je n'ai pas besoin de ta procuration pour l'étriller, aussi je m'en acquitterai bien, très bien. Et si nous ne pouvons le pincer, nous ferons résilier son bail.

Les autres fermages ont aussi été diminués, et cela moyennant de très gros pots-de-vin, qu'ils ont mis dans leur poche. Vadé en a donné un, m'assure-t-on, de mille francs. Dumur, un de trois cents. Dans notre acte de vente, (1) Mélite s'est réservé les revenus, et ne dépensant rien, elle pouvait disposer de belles économies. Alors, Lottin a fait faire un nouveau testament qui lui accorde toutes les sommes qui se trouveraient chez elle à sa mort. D'après cela, les quatre ou cinq mille francs qui sont chez Legrand appartiendraient à Lottin, si nous ne les dépensions pas.

Alors, pour lui éviter l'embarras des richesses, nous payons avec ces fonds nos jugements, nos avoués, avocats, etc... De sorte que c'est vraiment Lottin qui paye les frais. Du surplus, s'il en reste, nous allons faire réparer sa maison, de façon à pouvoir la louer. M. Lecorney nous a déjà trouvé un locataire qui entrerait à la Toussaint. Notre sollicitude pour les intérêts de Lottin ira jusqu'à vendre le mobilier, afin de réparer et embellir les fermes.

Dis-nous si tu te souviens de quelques objets qui seraient à ton gré. L'inventaire des vols faits par la Ducastel m'a

---

(1) On s'en souvient, le notaire, au lieu de rédiger, comme on le lui demandait, un simple acte de donation entre vifs, avait fait signer un acte de vente, soit pour avoir droit à de plus gros honoraires, soit plutôt afin que l'acte pût être attaqué. C'était en effet une vente fictive et les propriétés y étaient estimées bien au-dessous de leur valeur réelle. L'acte fut payé huit mille cinq cent quatorze francs en principal et huit cent cinquante-un francs quarante centimes pour le décime. Il fut enregistré à Montoire le 19 juin 1847, folio 12.

rappelé différents objets, tels qu'un thé en porcelaine dorée. Je prendrai 48 paires de drap dans ceux qu'ils ont rendus, car ceux que Pauline avait choisis pour nous étaient en guenille.

Adrien vient d'être envoyé à Saintes; il est enchanté de notre besogne. Je ne lui en avais pas parlé, car il n'approuvait pas la demande en interdiction. Certes, j'ai fait plus qu'il n'aurait jamais voulu faire. Que de courses, de voyages, réitérés, de démarches à Paris, à Angers, au Mans! Quand je récapitule tout cela, je ne comprends pas comment j'ai persisté. J'ai eu affaire à deux traîtres, Ra... et Ri..., ils m'ont coûté très cher et j'ai été leur dupe... Je n'avais qu'une idée, celle d'en venir à bout. J'aurais dépensé vingt mille francs sans regrets. Enfin tout est fini...

J'embrasse mes petits-enfants. J'ai bien pensé à eux dans toutes mes tribulations. J'ai souvent été tentée de laisser tout de côté, et il est bien certain que l'amitié que j'ai pour eux m'a seule déterminée à continuer mon entreprise.

Pauvre grand mère! elle ne devait pas survivre longtemps à cette victoire qu'elle croyait définitive.

6

Madame de Tucé avait vu avec tristesse notre exil se prolonger, et s'étendre de plus en plus autour d'elle l'isolement si redouté des vieillards. Son plus ardent désir aurait été de garder auprès d'elle ses petits-enfants. En 1852 madame Milliet nous avait emmenés tous les trois, et l'on a vu par quelles gâteries notre grand mère essayait de nous faire aimer le séjour de Fleurigny. (1) Mais le voyage était une grosse dépense, ma mère se décida à ne prendre chaque année avec elle qu'un ou deux de ses enfants. En 1854, c'est moi

(1) Elle avait donné à Fernand une petite voiture avec un âne, à Alix une génisse, à Paul un chevreau et un pigeon.

qui l'accompagnai. Ma grand mère nous attendait à Fleurigny, ma mère dut passer quelques jours au Mans pour la vente de sa maison, mais, à peine arrivée, elle fut prise de douleurs intolérables entre les épaules. Le docteur, appelé aussitôt, ne comprit rien à ce mal étrange. Il ordonna une forte dose de morphine qui fut posée sur des ventouses scarifiées. Se trompa-t-il en écrivant l'ordonnance, fut-ce la faute du pharmacien? Je ne sais; toujours est-il que la dose de morphine était beaucoup trop forte; ma mère s'endormit et ne se réveillait plus. On juge de l'émoi et de la consternation des domestiques. J'avais dix ans, on me cacha le danger que courait ma mère, et je ne pouvais d'ailleurs lui être d'aucun secours. Le médecin appelé en toute hâte manifesta la plus grande inquiétude et le plus vif chagrin. Il parvint, non sans peine, à sauver la malade; je me souviens de la quantité énorme de café noir qu'on lui fit absorber.

L'année suivante, madame Milliet écrivait :

Madame Milliet à son fils.

Le Mans, 17 septembre 55.

Mon cher Paulo,

... J'ai d'abord une bien triste nouvelle à t'apprendre, votre grand mère est dangereusement malade de la dysenterie. Elle va jusqu'à trente fois par nuit et le sang tout pur. M. Vallée qui la soigne sort d'ici, il m'a dit qu'elle serait en danger jusqu'au quatorzième jour, et ce ne sera que dimanche prochain. C'est à peine si elle nous reconnait; elle est bien affaiblie et bien changée. Nous l'avions quittée mardi de la semaine dernière, la laissant au Mans un peu souffrante, mais croyant qu'elle partirait le soir pour Fleurigny avec Fernand. La maladie se déclara dans la journée et elle ne put partir. Elle me renvoya Fernand

le jeudi à Bélème, mais en nous faisant dire qu'il était inutile de venir la retrouver. Cependant le vendredi, nous retournions dans les fermes de la Ferté et Noémi continua sa route jusqu'au Mans pour voir comment elle était. Elle la trouva fort malade et me l'écrivit de suite, mais l'adresse était mal mise et la lettre ne me parvint point. Ce ne fut qu'hier à la Ferté que je trouvai une seconde lettre qui m'apprit l'état dans lequel se trouvait maman. Je pris immédiatement le chemin de fer et arrivai ici. Il faut maintenant que la maladie suive son cours. Heureusement maman est forte et j'espère qu'elle s'en tirera. M. Vallée trouve un peu d'amélioration dans son état. Vous voyez, mes pauvres enfants, que j'ai des tourments de toute nature : il en est toujours ainsi quand je vous quitte.

Mais il faut que je garde une petite place pour causer avec ton père :

Mon cher ami, me voici donc avec un surcroît d'inquiétude. Maman est bien malade; il y a réellement danger, cependant rien n'est encore désespéré et j'espère avec de bons soins la tirer de ce mauvais pas.

Tu ferais bien d'écrire à Montal de t'envoyer un peu d'argent. Avec tous les embarras que j'ai sur les bras, je ne sais pas si je pourrai aller à Valence.

Fernand à son père

Le Mans, 19 septembre 1855.

... J'ai une bien triste nouvelle à t'apprendre; ma pauvre grand mère est morte dans la nuit du 18 au 19. Son enterrement aura lieu ce soir. MM. Fontana et Chassevant ont eu l'obligeance de se charger d'aller à la mairie et de tout régler pour l'enterrement. La maladie nous a enlevé notre pauvre grand mère avec une bien grande rapidité. Le lundi elle n'était pas encore en danger. C'est une fièvre cérébrale qui s'est jointe à la dysenterie. (1)

(1) Madame de Tucé pensa qu'elle était victime d'un empoisonnement, mais ma mère ne voulut pas croire à tant de noirceur de la part de ses ennemis. Après plus de cinquante années, il est difficile de savoir laquelle des deux avait raison.

7

Mademoiselle Mélite de Tucé s'éteignait doucement, mais l'abbé Lottin n'avait pas renoncé à la lutte. Il présentait un testament fait en faveur d'une œuvre religieuse et voulait attaquer l'acte de vente. Mais pour cela il eût fallu prouver que mademoiselle Mélite n'avait déjà plus sa tête en 1847. Or, les testaments étaient postérieurs à cette date.

M. Lecorney écrivait le 19 avril 1860 :

Nous sommes en présence de deux testaments, l'un au profit de M. Lottin, l'autre de mademoiselle Ducastel; celle-ci est instituée légataire universelle... On a un factum signé de votre tante, mais qui ne peut être que l'œuvre de M. Lottin, et dans lequel on dénie la signature de l'acte de vente fait à votre profit. Le procès va s'engager et j'ai en main, je n'en doute pas, de quoi le gagner. Trois autres testaments sont annoncés. Plus il y en aura, mieux cela vaudra. Ils sont l'œuvre de la captation, mais il faut le faire constater judiciairement.

Madame Milliet à M. Lecorney

Genève, 22 avril 1860.

Cher monsieur,

Nous voilà lancés dans le procès que vous nous avez toujours prédit. Franchement, je ne croyais pas à tant d'audace de la part du Lottin. Vous me demandez si nous sommes décidés à défendre nos droits; je le crois parbleu bien! Je suis enchantée que ma sœur vous ait remis sa procuration, vous réunirez tout dans votre main. J'écris à mon frère, et ne sachant pas s'il est à Constantine ou à Bône, pour plus de sûreté, j'écris simultanément dans ces deux endroits.

la maison m'appartient, je le ferai connaître

M. de Tucé répondit de Constantine :

Je m'attendais bien à ce qui nous arrive de la part du Lottin et de la Ducastel. Cela nous coûtera probablement des frais assez importants, mais je crois qu'il est impossible que nous perdions... Je suis d'avis de prendre de suite un bon avocat. M. Lecorney m'a parlé de Jules Favre, j'approuve parfaitement son choix. Du reste, puisque tu vas au Mans, je m'en rapporte à ce que tu décideras avec lui... Je pense qu'il faut hâter l'affaire, parce que le moment est propice contre les tentatives des curés; (1) il pourrait y avoir réaction dans quelque temps.

Madame Milliet, ayant reçu pleins pouvoirs de son frère et de sa sœur, se décida pour un arrangement à l'amiable. Sa prudence pourra paraître excessive, mais, sans parler des menaces et du chantage, elle venait d'apprendre ce qui s'était passé dans une autre affaire de captation : Les juges honnêtes avaient été déplacés sous différents prétextes, l'affaire avait traîné en longueur pendant des années, puis, lorsque le tribunal se trouva enfin composé en majorité de juges dévoués aux jésuites, il donna gain de cause aux dévots accapareurs d'héritages. Grand scandale dans tout le pays ! Mais les saints personnages se soucient peu de ces misères.

---

(1) « Une conspiration légitimiste a été découverte. Le rendez-vous des conspirateurs était au Sacré-Cœur du Mans. En moins de huit jours, la maison a été vidée, les élèves rendus à leurs familles, les supérieures et les religieuses envoyées chacune chez elle, la maison vendue, l'église fermée, il y a une filature dans les bâtiments nouveaux. On a réglé les comptes de ces béguines. Elles dévoraient au Mans plus de soixante mille francs, qui sont perdus pour les fournisseurs. » *Lettre de madame de Tucé.* L'Empire s'est appuyé sur le clergé, mais celui-ci conserva toujours ses préférences pour la monarchie légitime. Sans cette conspiration du Mans, les magistrats, soumis à l'arbitraire gouvernemental, n'auraient peut-être pas osé faire justice.

Ma mère, dans l'espoir bien chimérique d'amadouer l'abbé, lui donna une assez grosse somme, pour des messes et pour ses bonnes œuvres, à la condition qu'il renonçât à soulever de nouvelles chicanes.

Quant à mademoiselle Ducastel, persuadée qu'elle n'avait pas de longues années à vivre, elle avait placé ses économies, en abandonnant le capital, de façon à en retirer pendant dix ans de gros intérêts. Or, la dixième année s'écoulait, et la vieille n'avait nulle envie de mourir. Comme elle se trouvait sans ressources, ma mère, qui a toujours su pardonner, lui assura une rente viagère.

Ainsi se termina cette affaire qui fit grand bruit au Mans, et qui, rapprochée de mille autres du même genre, aurait dû ouvrir les yeux aux gens naïfs. Mais ceux-ci sont incorrigibles; ils resteront toujours persuadés du désintéressement de Tartufe.

ANNEXE AU CAHIER II

ANNEXE AU CAHIER II

J'avais dit dans notre jeunesse *que l'on verrait bien que les papiers que nous publions des Milliet étaient eux-mêmes choisis dans un monceau de documents. Tirés d'un monceau de documents. On a bien l'impression en effet que ces papiers baignent pour ainsi dire dans un monceau de papiers du même ordre et de la même famille. Les choix que l'on fait dans ces conditions sont forcément un peu arbitraires et on regrette toujours d'être forcé d'en laisser tomber. On me pardonnera d'avoir encore sauvé de l'oubli les quelques lettres suivantes qui devaient chronologiquement prendre place dans le deuxième cahier* les adieux. *M. Milliet ne me les avait montrées, non sans quelque regret, qu'après la fabrication de ce deuxième cahier. Je n'ai pu me résoudre à les laisser perdre et nous leur avons fait une place ici. On les remettra aisément par la pensée à la place qu'elles doivent occuper. Elles compléteront, elles n'achèveront pas cette impression de famille, d'intimité que ces deux premiers cahiers donnaient si directement.* — **Charles Péguy.**

Félix Milliet à sa fille Alix

Genève, 17 mai 1852.

Ma chère petite Alix, j'habite une jolie ville, située dans un des plus beaux pays du monde, entourée de hautes et ravissantes montagnes, sur les bords d'un lac aux eaux bleues et transparentes. Dans cette charmante ville j'ai retrouvé d'anciens amis et fait de nouvelles connaissances...

il semble que je devrais me trouver heureux, ou du moins content. Eh bien, non. Si tu ne devines pas pourquoi, demande-le à ta petite mère, je crois qu'elle te dira que les montagnes seraient bien plus belles, si nous les gravissions ensemble, que le lac serait d'un bleu plus pur, si je le sillonnais en bateau avec vous.

Je ne veux pas cependant que vous vous figuriez arriver dans un paradis; non. Genève est une grande ville en miniature, ou mieux un bout de grande ville. En somme si ce n'est pas un pays de cocagne, c'est du moins un séjour agréable.

Je suis à la recherche d'un nid pour mes petits oiseaux et leur mère, je ne l'ai pas encore trouvé. — Je suis difficile. — Je désirerais pour eux de l'air pur, de la verdure, et puis la proximité de la ville, afin que mes gentils oiseaux ne deviennent pas des oisons. J'ai cherché, je chercherai encore et je finirai par trouver. Les cours du collège s'ouvrent en juillet. Dis à nos gars que les petits garçons de Genève sont moins diables que ceux du Mans; quant aux petites filles, ce sont toutes des perfections; avis à toi. Je te quitte pour causer avec ta mère et t'embrasse comme je t'aime.

J'ai été bien heureux hier, ma chère Louise, en recevant ta lettre. Je l'avais attendue tout le samedi et j'étais comme une âme en peine; mais sa vue seule m'a mis du baume dans le cœur, ma tristesse a disparu comme par enchantement. Tout me semblait beau et riant et j'ai fait avec des amis une charmante excursion pédestre, terminée par une promenade en canot. Je veux apprendre à ramer et à conduire un bateau pour vous promener sur ces belles eaux bleues.

Parlons d'affaires. — D'abord, j'approuve comme toujours tout ce que tu as fait...

Donne-moi tes instructions positives sur le choix d'une habitation. Je dois te dire que le climat de Genève est très variable, l'hiver est assez long et assez froid; il ne faut donc pas s'éloigner à cause des enfants; on a d'ailleurs des omnibus et des voitures de toute espèce, en quantité.

J'ai loué une petite chambre de 15 francs et je donne 3 francs pour qu'on la fasse et qu'on cire mes bottes. — Je

dois voir un de ces jours un bon peintre sur émail; on m'a dit que peu de leçons me suffiraient; c'est un travail qu'on fait chez soi et qui est rétribué naturellement en raison du talent de l'artiste. On fait des broches, montres, tabatières, etc., c'est joli. — Le manège est très beau et appartient à la ville, je verrai ce qu'il y aurait à faire de ce côté.

... Tu m'as fait frémir en m'apprenant l'accident de Paul, je n'avais pas cru à un pareil danger. Embrasse pour moi tout de même ces enfants chéris, quoique *imparfaits*. J'offre à ta mère mon respectueux attachement. Mes amitiés à Noémi. Adieu, chère Louise, dans un mois je te dirai de vive voix ce que je t'écris : Je t'aime.

F. MILLIET

Bien des choses de ma part aux habitants de Fleurigny.

Félix Milliet à madame Milliet

22 mai 1852.

... Ma position ici est *bonne* et ne nécessite point de ta part le voyage de Paris. Le mieux est de ne rien dire ni rien faire. — A quoi veux-tu que je songe, si ce n'est à toi et à nos enfants ? Votre pensée est toujours présente à mon esprit et à mon cœur, c'est ma compagne fidèle, ma joie et mon tourment à la fois, car je vous désire autant que je vous aime.

Je ne veux pas me laisser aller à exprimer ce que m'a fait éprouver ce que tu me dis de la conduite de ces *fils de Caïn*. C'est une race perverse, dépravée de cœur et d'esprit: pas le moindre vestige d'un sentiment élevé dans l'âme; on peut les définir en trois mots : sots, méchants et lâches. Mais laissons cette caste, je n'aime pas à remuer la boue.

Chère femme, tu as eu les ennuis et l'embarras du déménagement et de la vente; je voudrais t'éviter ceux de l'emménagement. Cependant je ne veux pas priver ma petite femme du plaisir de s'occuper des détails de notre installation; je veux seulement être en mesure de la recevoir et qu'elle puisse loger dans son manoir. Je ne voudrais pas vous voir longtemps à l'hôtel, c'est cher et ennuyeux, crois-moi, viens coucher chez toi.

La maison que j'ai en vue appartient à un brave homme qui habite avec sa femme le rez-de-chaussée. Jardin grand et belle prairie, buanderie, en un mot je n'ai encore rien vu qui me convînt mieux. Maintenant, voici les inconvénients : les arbres sont jeunes et la maison manque un peu d'ombre; elle est à un bon quart d'heure de la ville et il faudrait compter une demi-heure pour se rendre au collège. Ce trajet se fait sur une route admirable, bordée de maisons et beaucoup d'enfants viennent de plus loin, sac au dos, comme les soldats; c'est très gentil de les voir.

Je suis bien aise que Fernand s'amuse et monte à cheval. Si je trouve le moyen de lui donner ici quelques leçons, je le ferai volontiers, mais c'est à la condition qu'il travaillera, et je vois qu'à Fleurigny on ne songe qu'à s'amuser. Comment va mon pauvre Paulo ?

27 mai 1852.

Je t'annonce, ma chère Louise, qu'une dame de ta connaissance, madame Milliet, vient d'arrêter un logement. Comme son homme d'affaires, je me suis réservé la faculté d'occuper une petite place dans sa nouvelle habitation, qui se compose d'un premier étage, cinq pièces commodes et indépendantes, plus d'une jolie mansarde. La maison est entre cour et jardin. Le prix est de 425 francs.

Je t'ai dit, je crois, que les vacances avaient lieu au mois de juin et la rentrée du collège dans le mois de juillet. Pour Alix, il y a une pension qui, je crois, nous conviendra. Elle irait comme externe. Tu seras étonnée de voir les petites filles de l'âge d'Alix aller toutes seules et bien gentiment dans les rues, avec leur petit carton ou leurs livres. Jamais il n'arrive d'accident.

Comment va le genou de mon Paulo ? et ma grosse Jeanne, continue-t-elle à pousser comme un bouton de rose ? Présente, je te prie, mes affectueux respects à ta mère. J'embrasse nos enfants mignons. Adieu, chère Louise, écris-moi souvent et aime-moi toujours comme je t'aime.

Cologne, 17 mai 1853.

... Je suis arrivé hier à Cologne et je comptais y séjourner jusqu'à la réception de ta lettre, mais ce matin un agent

de police est venu me demander mon passeport, que j'ai exhibé. L'agent m'a invité à le suivre au bureau de la police d'où l'on m'a renvoyé au bureau central. Là on m'a signifié de filer au plus vite. J'ai bien fait quelques objections, mais ces messieurs n'entendent pas le français. Comme on ne m'avait pas rendu mon passeport ni le certificat du docteur de Berne, j'ai cru qu'on allait venir me chercher pour me conduire soit au bateau, soit au chemin de fer, voire même en prison. Mais comme j'étais occupé à prendre une tasse de chocolat, deux agents, cette fois, dont l'un savait un peu de français, m'ont rapporté mon passeport en m'invitant très poliment à partir ce soir, et plus poliment encore à leur ouvrir ma malle, qu'ils ont visitée de fond en comble dans l'espoir d'y trouver, m'ont-ils dit, quelques brochures ou papiers dangereux. Comme j'etais parfaitement tranquille à cet égard, je n'ai pu m'empêcher de rire dans ma barbe, à deux reprises : la première, c'est lorsque ce brave agent a mis la main sur le volume des chansons de Désaugiers que tu avais placé dans ma malle; il s'est mis à lire ce livre dangereux pendant plus de dix minutes. A peu près convaincu qu'il n'avait pas sous les yeux une œuvre socialiste, il a repris sa fouille, et juge de sa joie en découvrant... une boîte de couleurs. Sa déception a été prompte et grande. « Vous êtes peintre? » m'a-t-il dit. « — Ia, mein Herr. » Et voilà pourquoi je prends ce soir à huit heures le bateau à vapeur pour Dusseldorf, d'où je repartirai demain pour Rotterdam... Le temps me dure d'être à Londres, car c'est là seulement que je pourrai recevoir sans crainte de tes nouvelles et de celles de mes chers enfants, ainsi que de mes bons amis de Genève.

Je n'ai guère l'esprit disposé à te parler des bords du Rhin qui sont pourtant très beaux. Je n'ai qu'une préoccupation sérieuse, c'est de pouvoir fixer approximativement l'époque où vous pourrez venir me rejoindre. Je la sens encore bien éloignée, mais qu'y faire? J'ai bon courage et je t'aime de loin comme de près. J'engage les enfants à bien travailler, je les embrasse tous trois. Adieu, chère femme, *sois forte* et aime-moi toujours comme je t'aime.

Charles Péguy

« LES AMIS DES CAHIERS »

« LES AMIS DES CAHIERS »

C'est avec une très grande tristesse que recensant avec M. Bourgeois au commencement de cette douzième série la liste de nos abonnés, comme nous le faisons tous les ans pour asseoir le départ de cette nouvelle série, j'ai compté que nous n'avions *pas un* abonné de plus que l'année dernière à la même date. Et il en est ainsi depuis douze ans. Tous les ans au premier septembre nous partons à *neuf cents* abonnés. Tous les ans par des efforts et par des dévouements incroyables nous montons à onze ou douze cents. Et tous les premiers septembres suivants nous repartons à neuf cents. Or il est de toute évidence que nous ne pouvons pas vivre avec neuf cents abonnés. Ni même avec les onze ou douze cents que nous atteignons régulièrement en fin d'année. Notre budget ne commence à devenir sain qu'aux environs de quinze ou seize cents abonnements.

Si nos cahiers étaient une entreprise avortée, il n'y aurait rien à dire. Les quelques amis qui suivent mon existence savent que nulle retraite ne me ferait la vie aussi dure que le métier que je fais. Si nos cahiers

étaient une entreprise querellée, il y aurait du pour et du contre, il y aurait à dire. Ce qui fait le tragique de notre situation, c'est que d'une part nous avons réussi, et que d'autre part après douze ans de cette réussite nous ne sommes pas assurés du lendemain.

Dans la mesure où une entreprise humaine réussit on peut dire que nous avons réussi presque pleinement. Nous n'avons pas empli seulement la plupart de nos attentes. Sur beaucoup de points nous les avons débordées. Nous avons derrière nous une œuvre dont nous n'avons pas seulement lieu d'être fiers, dont le monde est fier pour nous. Non seulement nous avons presque généralement réussi, mais tout le monde reconnaît, et avec amitié, que nous avons presque généralement réussi.

Ainsi notre situation est la suivante et je suis forcé d'avouer qu'elle est poignante. Nous avons derrière nous une œuvre de douze ans ; cette œuvre est considérable; elle est en plein accroissement; tout le monde reconnaît, avec beaucoup d'amitié, qu'elle est considérable et qu'elle est en plein accroissement; nous vivons dans une estime unanime, dans une amitié générale, dans une attention qui devient totale. Et nous ne pouvons pas vivre parce que nous n'avons que neuf cents abonnés fermes.

La réputation, l'estimation des *cahiers* dans le public est devenue si grande, l'audience que nous avons obtenue dans le public est devenue si grande et telle, nous sommes non seulement si estimés, si considérés

mais si lus que si l'on demandait à quelqu'un qui ne sait pas : *Combien les cahiers ont-ils d'abonnés?* il répondrait sans hésitation : *Deux mille.* Telle est notre amplitude. Quelques-uns ont dit *cinq mille.* Nous sommes loin de compte.

Cette bassesse de notre étiage, et cet écart formidable qu'il y a entre notre audience et notre étiage s'expliqueraient par un très grand nombre de causes. On me permettra de ne point les rechercher ici. Beaucoup de ces causes engageraient toute l'histoire économique, politique et sociale de ce temps. Je n'ai point le cœur à effectuer une recherche des causes; ni des responsabilités. La plupart de ces causes tiennent trop profondément à la nature même de l'homme pour pouvoir figurer ailleurs que dans des *Confessions.* Il est certain que si tout le monde avait fait son devoir depuis douze ans nous aurions ces trois mille et ces cinq mille abonnés, et je ne serais pas contraint de mener la vie que je mène. J'ai honte à le dire, (tant il est vrai que celui qui est l'objet d'une ingratitude est en un sens plus atteint, plus déshonoré que l'ingrat lui-même, et que dans le crime, dans le péché d'ingratitude la victime est comme plus coupable, se sent plus coupable que le criminel et que l'autre pécheur), j'ai honte à le dire : Il suffirait que tous nos collaborateurs fussent abonnés aux cahiers pour que notre situation fût aisée. Je ne dis pas : qu'ils nous fissent des souscriptions, additionnelles, extraordinaires. Je dis : Il suffirait que tous ceux qui nous ont apporté depuis douze ans de la copie, d'ailleurs bonne, que nous avons publiée, fussent encore abonnés aux cahiers pour que notre

situation fût prospère. C'est-à-dire : consentissent à nous faire encore vingt francs par an régulièrement et à recevoir en échange les excellentes séries que nous continuons de donner pour que notre situation fût saine.

Un homme vient, quelquefois une femme, un camarade, il apporte un gros paquet de copie, qui est bonne, et par conséquent qui ne passerait nulle part. On la lui prend d'emblée. On la lui publie. *Nous* la lui publions. C'est-à-dire que nous prenons sur notre maigre budget cinq, sept cents francs, douze cents, dix-huit cents francs pour le faire parvenir, pieusement imprimé, à douze cents abonnés comme il n'y en a pas d'autres au monde, choisis par une sélection de douze ans. Quand c'est fini, l'auteur commence à trouver que *la nouvelle série n'est guère intéressante*. Il se rappelle que d'ailleurs je l'ai beaucoup fait attendre avant de publier sa copie. Enfin le devoir l'emporte. Il écrit à M. Bourgeois. Et ce n'est pas seulement parce que ça fait toujours vingt francs de gagnés par an, une *rente* de vingt francs. Mais je crois que c'est surtout parce qu'enfin on a pu faire souffrir. On a pu faire une blessure à quelqu'un qui ne vous avait jamais fait que du bien. Il faut croire que les voluptés de l'avarice, un peu sèches, ne sont rien encore en comparaison des voluptés de l'ingratitude. Seulement moi, quand cet accident vous est arrivé cinquante fois, on est vieux. Ce qui est pire, on est vieilli. Et que les jeunes gens me le pardonnent, on manque un peu d'enthousiasme, on est défraîchi pour recevoir les nouveaux jeunes gens.

Que dire alors de ceux qui ne paraissent point. Géné-

ralement ils sont convenables. Mais il y a des exceptions terribles. Il y a quelques mois un ami que j'ai dans la vallée de la Bièvre me fit quelques propositions de réunir en un cahier un très grand nombre d'articles, et de gros articles, qu'un jeune homme venait d'achever de publier dans les *Annales de la Jeunesse laïque*. Je ne crois point trop m'avancer en disant que cette démarche était officielle, qu'il venait directement de la part de ce jeune homme. Je ne pouvais prendre cette copie pour vingt raisons. Elle eût fait un cahier énorme, qui nous eût coûté deux ou trois mille francs. Je répondis, ce qui est la vérité même, la première vérité, que nous avons de la copie pour deux et trois ans devant nous. J'avais senti en outre dans cette copie, dans les articles eux-mêmes que je lisais à mesure qu'ils paraissaient, une certaine bassesse d'âme, je ne sais quelle hâte primaire qui m'inquiétait étrangement.

La conséquence ? Deux mois ne s'étaient point écoulés que paraissait, dans les mêmes *Annales de la Jeunesse laïque*, un article du même, jeune homme, où mon ami de la vallée de la Bièvre et moi, (mais surtout moi), nous étions traités comme les derniers des électeurs. L'*apologie pour notre passé* et *notre jeunesse*, et les deux auteurs, (mais surtout *notre jeunesse)*, nous étions traités comme évidemment nous le méritons. Quelques jours après un ou deux désabonnements lyonnais m'avertirent que les Turcs avaient passé là. Et aujourd'hui j'ai le plaisir de savoir que nous avons dans la ville de Lyon un jeune homme acharné à la sacrification de nos jeunesses. Mais ce n'est pas fini. Cet homme jeune est plein d'activité. Il a même cette sorte d'activité presque imbattable que donne la bassesse d'âme. Il

aura une haute fortune universitaire. Il veut être, il sera un des piliers du parti intellectuel et libéral populiste. Il a des ambitions intellectuelles inexpiables. Il sera un ennemi puissant. Il ne m'oubliera jamais, dans ses prières. Les ennemis n'oublient jamais. Dieu veuille seulement que les amis aient la mémoire aussi fidèle.

Les ennemis ne pardonnent pas. Si encore les amis ne pardonnaient pas davantage.

Ainsi pour une œuvre que tout le monde aujourd'hui reconnaît être une œuvre d'intérêt commun, pour défendre, pour maintenir, pour édifier cette œuvre, pour en assurer la salubrité, la santé, le travail et la propreté, pour en assurer la floraison, la lente fructification depuis douze ans j'amasse sur ma seule tête des ressentiments inexpiables. Puissent nos amis ne pas nous oublier davantage. Veiller autant que l'ennemi. Je les y amasse pour ma vie entière et sans rémission. Pour une œuvre qui est évidemment d'intérêt commun depuis douze années j'amasse sur ma seule tête toutes les responsabilités de la maison de commerce, tous les soucis de l'échéance, tous les soins et tous les soucis de la fabrication, de l'établissement et de la vente, toutes les fatigues du travail et toutes celles de la responsabilité. Je ne suis pas seulement fondateur et gérant. Je suis secrétaire de la rédaction, quelquefois écrivain. Je me suis permis de dire quelquefois qu'il y avait là une certaine injustice. Je me suis permis d'ajouter : et une certaine barbarie. Je me permets d'ajouter : et une certaine imprudence. Il n'est pas prouvé qu'une santé permette de quarante à soixante ans les mêmes excès de travail et de souci qu'elle a permis de vingt-cinq à

quarante. Et si je pliais jusqu'à rompre tout le monde après me regretterait.

Nous avons tout contre nous. Notre budget même a en lui un principe intérieur de pénurie, de misère, de détresse, de gêne constante. D'un côté nos recettes sont artificiellement, institutionnellement réduites. Et de l'autre côté nos dépenses sont artificiellement, institutionnellement exagérées.

Nous n'avons pas notre vrai prix d'abonnement. Notre prix de l'abonnement ordinaire était calculé pour le prix de la vie et particulièrement pour le prix de la fabrication industrielle comme il était il y a quinze ans. Mais tant de gens s'occupent du bonheur du peuple que depuis quinze ans le prix de la vie a raugmenté d'un bon tiers, et que les malheureux sont d'un bon tiers plus malheureux. Les pauvres et les misérables, (c'est nous), sont d'un bon tiers plus pauvres et plus misérables. Cet accroissement du prix de revient s'est notamment fait sentir dans les industries et métiers du livre, où tout a remonté, matière et main d'œuvre, où nous avons eu notamment la grève des typographes. Toutes les revues qui étaient à vingt francs il y a quinze ans se sont mises depuis, ont été forcées de se mettre à vingt-cinq francs. Notre vrai prix d'abonnement serait vingt-cinq francs. Nous nous sommes maintenus à vingt francs. C'est pour nous une cause constante de déséquilibre.

D'autre part nos dépenses sont exagérées. Nos séries sont beaucoup trop épaisses. Quand nous avons fixé ce prix de l'abonnement ordinaire à vingt francs, (lui-même depuis, aujourd'hui devenu insuffisant), nous ne

nous engagions à donner pour le prix de cet abonnement ordinaire que vingt cahiers par an. J'entends vingt cahiers de 72 pages, qui était alors notre unité. Vingt cahiers de 72 pages par an, par série, soit environ 1.440 pages. Tel était notre statut, l'espèce de contrat moral que nous passions avec nos abonnés. Aujourd'hui nous en sommes loin. Je crois que nous avons constamment dépassé ce nombre de 1.440 pages. Pour un très grand nombre de séries on sait que nous l'avons dépassé énormément. Même pour les séries ordinaires si je puis dire, pour les séries moins lourdes, moins chargées, pour les séries moins épaisses nos vieux abonnés savent que nous avons généralement dépassé ce nombre; qui était comme un nombre contractuel. Pour m'en tenir à cette onzième série, que nous venons d'achever, *année scolaire 1909-1910*, les quatorze cahiers de cette onzième série se sont échelonnés ainsi. Il faut compter que quand nous donnons un cahier de 216 pages, c'est comme si nous donnions trois cahiers :

XI-1	72	pages
XI-2	132	—
XI-3	216	—
XI-4	232	—
XI-5	88	—
XI-6	252	—
XI-7	124	—
XI-8	108	—
XI-9	156	—
XI-10	116	—
XI-11	72	—
XI-12	228	—
XI-13	116	—
XI-14	108	—
Total	2020	pages

Ainsi notre histoire est la suivante : Il y a douze et treize ans nous avons fait un statut par lequel nous nous engagions moralement si je puis dire à donner, pour le prix d'un abonnement ordinaire de vingt francs, vingt cahiers de 72 pages, soit sensiblement 1.440 pages. Depuis ces douze et ces treize ans l'événement économique a joué de telle sorte et en un tel sens et avec une telle rapidité que vingt francs aujourd'hui n'en valent plus que quinze ou seize. D'autre part nos 1.440 pages se sont gonflées jusqu'à en devenir généralement au moins deux mille. Et le premier cahier de cette douzième série avait déjà 268 pages.

Telle est dès lors notre situation : Ou bien d'un côté le prix de notre abonnement ordinaire est devenu d'un quart ou d'un tiers trop faible. Ou bien de l'autre côté ou plutôt en outre de l'autre côté nos séries sont d'un quart ou d'un tiers trop épaisses.

Et le résultat est enfin le suivant : Sans parler du capital d'animosités que j'ai accumulées sur ma seule tête : Je travaille et je produis depuis quinze et seize ans. J'ai écrit quatre ou cinq mille pages. J'en ai publié deux ou trois mille. J'ai lu et mis en pages vingt ou trente mille pages d'épreuves. J'ai fabriqué, publié, géré, mis en vente vingt ou trente mille pages d'impression. Je me suis complètement ruiné une première fois, les miens et moi, pour la fondation de ces cahiers. Je m'y suis ruiné constamment à mesure que je me refaisais. Je m'y suis ruiné définitivement la santé. Aujourd'hui encore je verse intégralement dans la caisse des cahiers le peu de droits d'auteur que je

touche pour le *Mystère* chez Plon et pour *notre jeunesse* chez Ollendorff. Moyennant quoi je suis infiniment moins sûr du lendemain que quand j'avais vingt-cinq ans. Il faut que je monte autant d'escaliers. Mais je n'ai plus mes jambes de vingt-cinq ans.

Ce qui rend cette situation tragique, c'est que nous avons une si haute situation dans l'estime, dans le jugement de tout le monde que tout le monde est convaincu que ça va très bien, que notre situation est prospère, et que je suis content. On veut que je sois content. On me condamne, on me force à être content. Nous avons avec nous l'amitié de tous nos confrères. Nous avons sur nous une estime générale telle que je ne puis qu'en remercier l'opinion.

Et pourtant cette entreprise est une entreprise commune et d'intérêt commun. Et elle est sans aucune hésitation reconnue comme telle. On me demande de faire seul pour une entreprise commune une dépense de moi comme on n'en demanderait pas une à un ambitieux pour le compte de son ambition personnelle. Je sais que c'est la règle. Je sais aussi que c'est une grande injustice et une grande barbarie. Ce n'est peut-être pas à moi de le dire. Je l'ai dit en vain plusieurs fois. Ce que j'ai le droit, et peut-être le devoir de dire, c'est que c'est aussi une grande maladresse. Quand je me retourne sur ma vie, je trouve qu'on m'a bien mal utilisé, qu'on a bien mal tiré parti de moi. Quand un homme vaut ce que je valais, c'est l'utiliser bien mal que de le laisser s'épuiser de soucis et de détresses.

Nous ne pouvons pas augmenter le prix de notre abonnement. Il y a là une sorte de contrat que nous avons passé une fois pour toutes, qui doit demeurer. Toute augmentation du prix de notre abonnement atteindrait précisément ceux de nos abonnés qui nous sont le plus chers, le plus dévoués, à qui nous coûtons le plus. De l'autre côté nous ne pouvons pas songer à diminuer notre épaisseur. Il faudrait l'accroître au contraire, l'accroître encore. Je ne suis que trop forcé tous les jours de ne pas pouvoir accepter de la très bonne copie parce que nous n'avons jamais de place. De toute façon ce n'est point dans des appauvrissements qu'il faut chercher les solutions.

Ce qui rend cette histoire vraiment tragique, c'est l'effroyable quantité d'argent que depuis seize ans j'ai vu gaspiller autour de nous, *pourvu qu'il fût perdu*. Des dizaines et des dizaines de milliers de francs dans les Universités Populaires. Des centaines et des centaines de milliers de francs, des millions dans les revues et dans les journaux. Sans parler de la politique. (Et sans parler du théâtre). N'est-il pas effrayant de penser qu'hier encore M. Francis de Pressensé avouait avoir *manié* pendant des années un budget de beaucoup supérieur à cent mille francs par an. Il est vrai que pour cet énorme budget il refusait de subir, même de ses ligueurs, *un contrôle insidieux*. Faut-il parler aussi des finances de *l'Humanité*.

Nous n'avons qu'un moyen d'assainir notre situation ; et peut-être de me faire une fin de vie où je n'aurais plus qu'à travailler beaucoup. Depuis quelques années

un certain nombre de nos amis et de nos abonnés pour nous aider à vivre nous faisaient, en plus de leur abonnement, un et quelquefois plusieurs deuxièmes abonnements à servir à des Bibliothèques publiques. C'est un système qui présentait beaucoup d'avantages. Premièrement il nous apporterait les ressources qui nous sont nécessaires. Deuxièmement c'est un système qui se contrôle lui-même. Toute entrée d'argent correspond à une sortie de matière réellement servie. Troisièmement cet envoi de cahiers a les conséquences de diffusion les plus heureuses.

C'est cet effort qu'il faut étendre et généraliser, organiser. Là seulement est notre salut. Puisqu'une entreprise aussi saine, aussi vigoureuse, aussi organique, aussi pleine des plus réelles promesses n'a jamais pu trouver de commanditaire et puisqu'il paraît qu'elle n'en peut pas trouver, nous ne pouvons compter que sur nous. Nous avons fondé le premier novembre une société que nous avons nommée *les Amis des Cahiers*. Comme il y a *les Amis du Louvre* et *les Amis du Muséum*, les *Amis de Versailles* et les *Amis de Fontainebleau*. J'entends que c'est une société purement amicale. C'est un *Livre d'Or* des cahiers que nous ouvrons à cette date du 1er novembre 1910. M. Bourgeois a pris un registre et y a porté les premières inscriptions.

Nous fondons une Société des *Amis des Cahiers*. Fera partie de cette Société, sans aucun autre engagement de part et d'autre d'aucune sorte, toute personne qui nous aura demandé de l'inscrire au moins pour un deuxième abonnement.

C'est dire que nous ouvrons simplement un registre, un *livre d'or* où nous inscrivons d'une part les noms des souscripteurs, d'autre part les noms des abonnements servis. C'est un mécanisme de la plus grande simplicité.

Ce système offre d'abord cet avantage qu'il est d'une entière sincérité. Un deuxième abonnement est souscrit. Ce deuxième abonnement est servi réellement, en matière, à une destination elle-même inscrite. Ainsi ce système se vérifie, se contrôle automatiquement. Tout souscripteur suit sa souscription sans aucune interférence de gouvernement, sans l'interférence de personne. Il en fait ce qu'il veut, lui-même, la dirige ici ou là, la diminue ou l'accroît, la supprime ou la continue. Il en fait ce qu'il veut, lui-même, lui seul, sans l'ombre d'une intervention de forme parlementaire. Il administre, il gouverne, il distribue lui-même le deuxième abonnement qu'il a souscrit.

Je me permets de recommander tout particulièrement à ceux de nos abonnés qui n'auraient point de préférences les abonnements à servir à des Universités étrangères. Nous avons établi, en partant de la *Minerva*, un relevé très complet des Universités étrangères qui sont intéressantes. Quand on nous laisse le choix des destinataires, nous servons ces Universités étrangères dans un certain ordre et nous en rendons compte aux souscripteurs. Ces abonnements servis à des Universités étrangères donnent les résultats les meilleurs. Les lettres de remerciements que nous avons reçues d'un certain nombre d'Universités ne nous apportaient point seulement des remerciements officiels ; elles nous

apportaient des remerciements très circonstanciés ; très dévoués pour ainsi dire ; elles témoignaient que nos cahiers étaient lus à l'étranger avec profit. Avec fruit et avec respect. Il ne fait aucun doute pour tous ceux qui ont quelque souci de la culture française et du sort qui lui est réservé en France et à l'étranger que depuis plusieurs années, peut-être depuis huit ou dix ans nous assistons à une renaissance, non point seulement à une renaissance à l'intérieur, mais aussi à une renaissance à l'extérieur, à une forte remontée je ne dis pas seulement de l'influence, mais de l'audience française à l'étranger. Tout est prêt et il n'y aurait presque rien à faire pour que le monde je ne dis pas hélas recommençât à nous suivre, mais au moins pour qu'il recommençât à nous entendre. Quelques milliers de francs, sagement dispensés, suffiraient. C'est pour cela que c'est une grande tristesse de voir gâcher partout des centaines de milliers et des centaines de milliers de francs. Le monde est prêt. Le monde n'attend qu'un signe pour accueillir la culture française comme aux beaux temps du dix-huitième, du dix-septième, du dix-neuvième siècle. Quand je pense à tout ce que nous avons fait, nous petits, nous personnellement, quand je vois tout ce que nous avons fait, sans ressources, avec rien, pour nous faire des amis dans tous les pays du monde, notamment en Italie, je vois combien on pourrait faire avec peu, et je me surprends à souhaiter que nos amis nous aident enfin à compléter cette œuvre que nous avons si petitement commencée. Je le répète. Nous avons établi un relevé très bien fait des Universités qui seraient à servir dans un certain ordre. Et il est d'un intérêt si capital,

non pas tant pour nous que pour le monde même, que le monde revienne encore, une fois de plus revienne à écouter la parole française. Et le monde est tout prêt, le monde n'attend que ça.

Un autre avantage de ce système est qu'il permet de graduer l'effort, de doser exactement la souscription. Une souscription annuelle de vingt francs fait, constitue un abonnement à servir à une bibliothèque française. (Et en France même combien l'esprit public, soit dit sans éloquence, combien l'esprit public n'a-t-il pas besoin d'être assaini; et les esprits; (et les cœurs); et les mœurs publiques et privées). Une souscription annuelle de vingt-cinq francs fait un abonnement à servir à une Université étrangère. Les personnes qui voudront et pourront souscrire un peu plus pourront ainsi régler leur souscription annuelle par coupures de vingt ou de vingt-cinq francs.

Aux personnes qui pourront et voudront faire plus encore nous demanderons non plus seulement de s'inscrire pour une souscription annuelle, mais de remplacer cette *rente*, ce *revenu* d'une souscription annuelle par le *capital* correspondant. Nous nommerons ces personnes non plus seulement des *souscripteurs*, mais des *fondateurs*, non point pour créer des grades dans notre société, des honneurs et de vaines autorités de commandement, mais parce qu'en réalité ces *fondateurs* seront des personnes qui auront en effet fait des *fondations*. Il faut compter qu'une souscription *en capital* de quatre cents francs *fonde* un abonnement perpétuel à servir à une bibliothèque française et

qu'une souscription *en capital* de cinq cents francs *fonde* un abonnement perpétuel à servir à une Université étrangère.

Souscriptions en rente, en revenu ou souscriptions en capital; souscriptions annuelles ou fondations; souscriptions sous l'une ou l'autre forme; abonnements annuels ou abonnements perpétuels; abonnements souscrits ou abonnements fondés ce que nous demandons c'est que de nos neuf cents abonnés il s'en lève trois ou quatre cents qui nous fassent au moins un deuxième abonnement. Ce que je demande aussi, personnellement, c'est que les *amis des cahiers* veuillent bien s'inscrire tout de suite, en suivant leur premier mouvement, qu'ils envoient d'abord à M. Bourgeois leur inscription, pour que nous puissions régler notre tirage. Ils régleront ensuite naturellement comme ils voudront.

On voit que ceci est un appel. Je me rends compte qu'il n'est guère entraînant. C'est que je suis très fatigué. Et il y a peut-être de quoi. Si j'étais en état de faire un appel entraînant, je n'aurais pas besoin d'appeler. C'est aussi un métier difficile que de demander de l'argent, et d'autant plus dur que l'on vieillit. J'ai en moi, j'ai gardé ce vieil orgueil de l'ancien ouvrier français, la plus grande noblesse qu'il y avait, de ne jamais rien demander à personne. Quand j'étais petit ma mère me disait : *Celui qui travaille n'a besoin de rien demander à personne.* J'avais été élevé là-dedans. Depuis que je me connais je travaille et je

produis et j'ai toujours besoin de tout demander à tout le monde. C'est un dur métier, quand on vieillit.

Ce que je demande précisément c'est que par une sorte de statut de fait on me fasse un peu de situation, une fin de carrière où je n'aie plus qu'à travailler beaucoup; à travailler et à produire. Une charge qui m'écrase ne serait rien portée sur trois ou quatre cents têtes.

Cet appel, qui n'est pas entraînant, est sérieux. Je crois que je ne serais pas en mesure de le recommencer. Rien ne peut nous être aussi funeste que cette croyance que je sais que l'on a généralement que ça ira toujours bien, que je m'en tirerai toujours, que l'on peut se fier à moi, que l'on peut s'en rapporter; que j'ai les reins solides. Qu'il y a trop longtemps que ça dure pour ne pas durer toujours. Que puisque j'ai bien duré jusqu'ici je durerai bien toujours. C'est comme si l'on disait que parce qu'un homme n'est jamais mort jusqu'ici, sans doute il ne mourra point. Nous entrons dans une zone où cette croyance commune est sur le point de devenir mortelle. Je suis forcé de déclarer que je n'ai point les reins solides. Les plus sérieux avertissements de santé me font croire que je ne pourrai pas donner, pendant les années qui viennent, l'effort que l'on m'a demandé pendant les années passées.

PÉGUY

TABLE DE CE CAHIER

PAGES

une famille de républicains fouriéristes 5

les Milliet 7

III. — la maison m'appartient, je le ferai connaître 9

1847-1860 11

I. — 1847-1860. — TANTE MÉLITE 13

Une dévote. — Un intrigant. — Séquestration et plainte. — Premier procès. — Le jugement. — Mort de madame de Tucé. — Second procès.

ANNEXE AU CAHIER II 55

CHARLES PÉGUY. — « les amis des cahiers » .. 63

Table de ce cahier 83

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce deuxième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 15 novembre 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5176

Les **cahiers** *ne veulent se recommander que de la simple énumération des œuvres et des travaux qu'ils ont publiés depuis douze ans.*

*Sous le nom d'*éditions antérieures, *ou, plus complètement, d'*éditions des cahiers antérieures à la fondation des cahiers, *les* catalogues *et les* index *des cahiers n'ont jamais cessé de porter un certain nombre, un très petit nombre d'éditions qui n'ont jamais cessé de faire partie intégrante de notre maison.*

Écrits par les auteurs qui devaient devenir les auteurs des cahiers, imprimés par les imprimeurs qui devaient devenir les imprimeurs des cahiers, gérés et administrés par le gérant qui devait devenir le fondateur et le gérant des cahiers, ces volumes et cette brochure doivent être considérés non pas seulement comme un essai, comme une ébauche, comme une esquisse, mais littéralement déjà comme une série antérieure de cahiers. Ces volumes et cette brochure sont à la vérité des **cahiers** antérieurs.

Dans les neuf volumes et brochure de nos cahiers antérieurs, nos cahiers ont publié :

MARCEL ET PIERRE BAUDOUIN. — **Jeanne d'Arc.** — *Domremy; les batailles; Rouen* ..... 10 »

PIERRE DELOIRE. — **de la cité socialiste**..... » 10

PIERRE BAUDOUIN. — **Marcel,** — premier dialogue *de la cité harmonieuse* ..... 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **le Coltineur débile.** 2 »

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **la Lumière** ..... 1 »

ROMAIN ROLLAND. — **Aërt,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **le Triomphe de la Raison,** — *trois actes*..... ÉPUISÉ

ROMAIN ROLLAND. — **les Loups,** — *trois actes.* ÉPUISÉ

JEAN JAURÈS. — **Action Socialiste.** — *le Socialisme et l'Enseignement; le Socialisme et les Peuples* ÉPUISÉ

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; deuxième cahier de la douzième série; un cahier jaune de 84 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

TROISIÈME CAHIER DE LA DOUZIÈME SÉRIE

JULIEN BENDA

mon premier testament

CAHIERS DE LA QUINZAINE
périodique paraissant tous les deux dimanches
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Ind. Journ. — 1

mon premier testament

139902
4

MON PREMIER TESTAMENT

I

Au sortir de l'affaire Dreyfus je demeurai à considérer les idées politiques et religieuses des hommes... J'en vins assez vite à penser que, en général, ces idées sont adoptées, non pas en tant qu'elles paraissent justes ou vraies ou même conformes à l'intérêt, mais en tant qu'elles viennent satisfaire le besoin qu'a le sujet pensant d'éprouver tel ou tel sentiment : que si, par exemple, certains adoptent l'idée que les Juifs sont mauvais et méprisables, ils l'adoptent, non pas en tant qu'elle leur paraît vraie (par suite de connaissances historiques, ou d'épreuves personnelles, ou de confiance en ceux qui l'affirment), mais en tant qu'elle vient satisfaire le besoin qu'ils ont de

Que les idées politiques et religieuses satisfont surtout des sentiments.

haïr et de mépriser; que si, encore, les uns pensent que le monde s'est fait d'une manière soudaine & les autres qu'il s'est fait d'une manière continue, ils le pensent, non pas en tant que cela leur paraît vrai (par suite d'expériences, ou de raisonnements, ou de cette adhésion sans preuves qu'on appelle la foi), mais en tant que l'idée d'une discontinuité contente chez les uns le besoin de surprise & que l'idée d'une continuité contente chez les autres le besoin de sérénité.

Remarques :

1. — Sur l'ordre de ces idées et de ces sentiments.

[On voit qu'ici ce ne sont point les idées qui provoquent les sentiments, mais au contraire les sentiments qui provoquent les idées; que, plus exactement, ce sont les sentiments — préexistants à l'état de sentiments *purs* c'est-à-dire privés de tout complément intellectuel (idée ou image) & par conséquent *avides* d'un tel complément — qui happent au passage, & au besoin inventent, des idées ou images capables de les satisfaire; comme certains radicaux chimiques, essentiellement inquiets à l'état de pureté, s'emparent gloutonnement

d'un élément capable de leur donner le repos : que, par exemple, ce n'est pas l'antisémitisme (1) qui provoque la haine, mais au contraire la haine, — préexistante à l'état de *haine sans objet* ou *besoin de haïr*, — qui se jette sur une idée d' « objet haïssable » qu'elle trouve toute faite dans le commerce ; comme on voit, dans certains états mentaux, un sentiment préalable de *peur sans objet* ou *besoin d'avoir peur* se jeter sur la première venue des idées de danger.

La thèse ici soutenue est opposée à celle de la plupart des hommes. Ceux-ci, en effet, quoi qu'ils en disent, pensent que c'est la raison qui leur dicte leurs idées, & ils le pensent non seulement pour eux mais pour leurs adversaires. On peut même dire que c'est la chose sur quoi tous les partis s'entendent : ainsi les uns prétendent faire délaisser l'idée dite de miracle en montrant qu'elle est fausse, tandis que de jeunes

(1) Il y a, au cours de cet écrit, deux doctrines que l'on trouvera sans doute trop souvent invoquées : c'est l'antisémitisme et le spinozisme. Ce n'est pas notre faute si la première est la plus consacrée des haines politiques, et si la seconde est la seule populaire des thèses infinitistes.

penseurs espèrent faire adopter l'idée que le monarchisme est le meilleur régime en montrant qu'elle est juste.

2. — *Sur la cause de ces idées.*

Les idées politiques et religieuses étant adoptées comme on vient de le dire, il suit que ce qui cause la nature des idées politiques d'un sujet, c'est au fond ce qui cause le besoin qu'il a d'éprouver tel ou tel sentiment. Or, ce qui cause le besoin d'éprouver tel ou tel sentiment, c'est souvent sans doute une disposition native, *(a)* mais c'est plus souvent encore l'*habitude* d'éprouver ce sentiment ; habitude que peut causer elle-même l'idée fixe d'une certaine situation. Ainsi le besoin de haïr, par exemple, peut être causé par l'habitude de haïr, que peut causer elle-même (chez les âmes stables, en qui l'idée persiste de tout ce qui leur arrive) la persistante idée d'une situation inférieure... C'est ainsi que les « doctrines » ethniques, par exemple, de tel grand peuple sont causées en fin de compte par la persistante blessure d'une ancienne défaite, & que les « théories » de tel & tel acharné réacteur, que tout le monde nommera, plongent leur première raison dans une inoubliable infor-

tune conjugale, dans un état de fortune précaire ou dans un physique malheureux.

Les idées politiques & religieuses n'étant que des *objets* de sentiments, on voit que considérer ces idées hors des sentiments qu'elles satisfont, c'est considérer des signes hors des choses signifiées. Faire l'histoire des idées politiques & religieuses des hommes en tant qu'idées (Histoires de la Philosophie), cela équivaut à étudier les signes d'une maladie hors de cette maladie & la « vie des mots » hors de leur sens. (2)

3. — De ces idées considérées hors des sentiments.

Dire que les sentiments happent au passage des idées politiques capables de les satisfaire, c'est dire que ce qui définit proprement le sujet pensant ce sont les *sentiments* que contentent ses idées & non point ses idées elles-mêmes, lesquelles lui viennent

4. — Du caractère postiche de ces idées.

(2) Croire que les Philosophies sont adoptées en tant qu'elles satisfont des sentiments ce n'est croire en aucune sorte (comme quelques-uns le veulent) qu'elles soient elles-mêmes des sentiments & qu'elles agissent comme tels. Les Philosophies dignes de ce nom ont été des *idées* ou ont tâché à l'être : & c'est en tant qu'*idées*, non en tant que *sentiments* (qu'est-ce qui lit les auteurs ?) qu'elles sont présentées à des milliers d'esprits, *qui alors les adoptent pour des raisons sentimentales.*

de l'extérieur : que, par exemple, dans l'antisémitisme, ce qui définit le sujet c'est le besoin sentimental que « quelque chose soit haïssable » & non point l'idée formelle que « les Juifs sont haïssables », laquelle lui est fournie par l'extérieur & eût été aussi bien une autre idée de haine (l'anticléricalisme, par exemple) s'il eût subi un autre milieu. — D'où il suit qu'un classement naturel & solide des hommes consiste à les classer, non pas suivant les *objets* de leurs sentiments, mais suivant leurs sentiments mêmes, dont ces objets ne sont qu'une occasion; à les classer, non pas suivant qu'ils aiment telle chose ou telle autre, mais suivant qu'ils aiment ou qu'ils haïssent; car l'objet de leur amour ou de leur haine changera, mais guère leur besoin d'aimer ou de haïr. (3)

Tout ce qu'on vient de dire sur ce qui fonde les idées politiques & religieuses des hommes revient

(3) Ce n'est là, évidemment, qu'un classement « naturel & solide », un classement de philosophe & qui n'est guère valable que pour l'Éternité. Le classement pratique, c'est, bien entendu, de classer les hommes suivant les *objets* de leurs sentiments. On ne voit pas bien un gouvernement qui classerait les électeurs en « avides de surprise » & « avides de sérénité ».

à dire encore que les vrais éléments de leurs luttes ne sont point leurs idées, mais sont les volontés qu'ils ont de les avoir : que, par exemple, l'élément de combat appelé « catholicisme » — ce proprement par quoi il est dans les histoires un phénomène de force & de bataille — ce n'est pas que certains hommes croient à une nativité merveilleuse, c'est qu'ils veulent y croire.

D'où il suit en ce qui concerne le succès de ces luttes : que d'attaquer une croyance — celle, par exemple, dite du miracle chrétien — en tant seulement que croyance & hors du besoin ou de la volonté qui s'y contente, comme on le fait, c'est donc seulement attaquer un symptôme de ce qu'on croit un mal & laisser tout intact le mal lui-même (qui est ici le besoin de l'irrationnel). Il est vrai que la ruine d'un symptôme est la seule forme de victoire que puissent d'ordinaire concevoir ceux qui font ces sortes d'attaques. — Reste à savoir si d'atteindre en lui-même, ailleurs qu'en ses symptômes, dans sa vraie nature de besoin, un besoin d'une âme (comme le besoin de l'irrationnel), cela est possible? Mais ceci n'est point notre partie, & relève peut-être de la médecine.

Disons pourtant qu'il nous semble qu'on pourrait par la seule éducation approcher de cette atteinte plus qu'on ne fait : d'abord en définissant clairement le besoin à atteindre; ensuite en dénonçant ce besoin sous *toutes* les formes qu'il revêt, ce que nous montrerons qu'on ne fait pas. Seulement cette méthode suppose une faculté de

définir clairement l'abstrait & une puissance à discerner le semblable sous les dissemblables qu'on ne saurait attendre de beaucoup de maîtres.

5. — De la déformation de ces idées.

Les idées étant adoptées en tant qu'elles satisfont des sentiments, & adoptées d'autant plus éperdument qu'elles les satisfont davantage, il arrive souvent que certaine idée, quoique déjà propre à satisfaire certain sentiment, soit ensuite déformée pour le satisfaire mieux encore : c'est ainsi que l'Évolutionnisme de Darwin, où les transformations de la matière vivante tolèrent un premier terme « auquel la vie a été insufflée par le Créateur » *(de l'Origine des Espèces*, péroraison), fait place à un Évolutionnisme de réunion publique, négateur de toute création; *(b)* que le Christianisme de Jésus-Christ, où l'idée de diffusion universelle est limitée par « tu ne tueras point » & « mon royaume n'est pas de ce monde », fait place à un Christianisme libéré de ces contraintes; que l'Égalitarisme de la Constituante, qui pose l'égalité des hommes seulement devant la loi, se transforme en un autre qui veut l'égalité totale, des besoins, des

mérites, des joies, des douleurs *(c)*... Naturellement, c'est la seconde forme, en raison de sa plus grande vertu affective, qui seule est adoptée par de grands ensembles humains; *(d)* en sorte que, pour l'historien des idées des hommes, la réalité ce n'est point ce qu'ont été les idées dans l'esprit de ceux qui les ont inventées, mais ce qu'elles ont été dans l'esprit de ceux qui les ont trahies.]

Raisons de cette croyance sur le fondement des idées politiques & religieuses.

Ce qui me fit croire que les idées politiques & religieuses ne sont guère adoptées en tant qu'elles semblent vraies, c'est d'abord, pour quelques-unes, leur in-vrai-semblance (idée d'une femme fécondée par un esprit, d'un dieu réellement présent dans du pain, etc...); — c'est, pour d'autres, de les voir se former & vouloir se former en dehors de toute vue sur les choses vérifiables (idées de substance absolue, infinie, inconditionnée, etc...); — c'est, pour d'autres, de les voir cohabiter paisiblement avec leurs contradictoires : de voir, par exemple, l'idée que le corps est méprisable & l'âme seule précieuse cohabiter chez un chré-

tien avec l'idée que le corps est sacré (réprobation de l'enterrement non-religieux, de l'incinération ...); — c'est aussi, pour d'autres, de les voir demeurer incntamées à côté des preuves les plus nombreuses, les plus fortes & parfois les moins sérieusement contestées de leur non-vérité (au point que la fausseté d'une idée peut être admise & en même temps cette idée conservée, comme il arrive dans la doctrine dite « néo-catholique », où l'on paraît clairement trouver que la plupart des dogmes sont contraires au bon sens & où l'on travaille seulement à les « moderniser » pour ne les point perdre); (4) — & c'est encore, pour d'autres, de voir qu'elles ne sont même pas réellement des idées, une représentation d'elles devant l'esprit n'ayant pas vraiment lieu & le sujet se bornant en somme à « croire qu'il croit » (ce qui d'ailleurs suffit pour satisfaire un sentiment, comme de croire qu'on se croit malade suffit pour déclencher l'inquiétude) : telles les idées qui disent que « quelque chose

(4) Comme il arriva aussi, semble-t-il, aux Protestants du XVIIe siècle, lesquels, après la publication de l'Histoire des Variations, reconnurent assez bien l'incohérence de leur doctrine (voir l'*Histoire des Variations*, avertissement sur les lettres de M. Jurieu, I & VI)... & la conserverent.

s'est fait du néant », l'idée de néant étant, comme l'ont montré des analyses connues, (5) proprement impensée ; telle l'idée (cartésienne) d'un Dieu qui se cause lui-même, l'idée de cause étant ici, comme l'a montré une analyse célèbre, proprement impensée. (6) — Ce qui me fit croire que ces idées ne sont pas davantage adoptées par le sujet en tant qu'elles lui paraissent conformes à son intérêt, c'est d'abord de voir qu'elles sont souvent adoptées *contre* cet intérêt : de voir, par exemple, les idées de militarisme, de régime absolu, parfois même de socialisme, adoptées de bonne foi par des personnes qui ne sauraient sincèrement ignorer que de ces régimes elles seraient les premières victimes ; — & c'est aussi de voir le peu de succès des idées qui parlent strictement intérêts, chiffres, statistiques, & la nécessité où elles sont, pour se populariser, de se sentimentaliser : de voir, par exemple, l'isolement de ce socialisme

---

(5) H. Spencer, *Principes de Biologie*, I, p. 408. — H. Bergson, l'*Evolution créatrice*, p. 298 sqq.

(6) Telles encore certaines idées politiques modernes comme celle de « l'État voleur » ou du « ministère vendu à l'étranger », dont j'ai peine à croire qu'elles correspondent à de véritables *représentations*. N'est-ce pas encore qu'on croit qu'on croit ?

fait de considérations purement économiques (qu'on pourrait appeler de *formation savante)*, & sa nécessaire dérivation en un autre (de *formation populaire)* où il est parlé du caractère « sacré » de l'ouvrier, de la « violation » qu'il y a à séparer le travailleur de l'instrument de travail, & autres poésies... D'ailleurs, ne serait-il pas surprenant que les hommes, qui en toutes choses adoptent non pas ce qui leur est bon mais ce qui leur est agréable, se livrant à l'alcool, aux excès de table & d'amour, qu'ils savent meurtriers mais qu'ils aiment, changeassent subitement de nature en face des idées politiques & se missent à opter ici selon leur intérêt & non plus selon leur sensibilité ?

Quant à ce qui me fit croire que telle idée politique ou religieuse est adoptée en tant surtout qu'elle satisfait un sentiment, c'est d'abord la passion dont elle est adoptée; — c'est aussi de voir que, si elle vient à être supplantée chez le sujet pensant, elle l'est par une idée précisément capable de satisfaire le même sentiment, l'antisémitisme par exemple n'étant guère remplacé que par une autre occasion de haïr (l'anticléricalisme, ou inver-

sement), (7) la croyance au miracle chrétien ne s'échangeant guère, quand elle s'échange, que contre la croyance à un autre miracle (miracle de 89, miracle de la Science...); — c'est aussi & surtout de voir ceux qui adoptent telle idée politique ou religieuse adopter par ailleurs quantité d'idées, politiques ou non, parfaitement distinctes de la première au point de vue du contenu intellectuel, mais précisément identiques à elle au point de vue du sentiment qu'elles peuvent satisfaire : de voir, par exemple, ceux qui adoptent l'idée que leur nation est supérieure adopter presque infailliblement les idées qui confèrent une supériorité à leur espèce zoologique (seule pensante, seule faite à l'image de Dieu...) & aussi l'idée que supérieurs sont leur classe, leur race, leur « monde », etc..., toutes idées parfaitement distinctes du « nationalisme » en tant que pures idées, mais identiques à lui en tant qu'elles peuvent, comme lui, satisfaire l'orgueil de celui qui les pense; de voir encore ceux qui admettent que le monde s'est fait d'une manière soudaine être souvent

(7) Voir certaines conversions politiques de ces dernières années (U. Gohier, J. Soury...)

ceux-là qui veulent que soudaine fût l'apparition des montagnes sur la terre, soudaine l'apparition de la vie, soudaine l'apparition de la charité, etc..., & être souvent ceux-là aussi qui, dans les œuvres d'art & dans la vie courante, désirent l'accidentel, l'imprévu, le « coup de théâtre », le scandale, tout ce qui peut donner de la surprise... Ces idées distinctes les unes des autres & qui satisfont un même sentiment peuvent même, en tant qu'idées, être contradictoires, & c'est ainsi que les idées d'une même personne, apparemment incohérentes, se mettent à présenter une subite unité si l'on s'avise pour les juger de passer du point de vue de leur contenu intellectuel à celui de leur vertu affective : c'est ainsi, par exemple, que l'idée que le corps est méprisable & l'idée que le corps est sacré présentent de l'unité de ce point de vue que l'une & l'autre satisfont l'orgueil, la première en disant au sujet sa supériorité sur l'animal & la seconde en lui disant la suprême importance de tout ce qui est lui ; & c'est ainsi encore que la contradiction, tant signalée chez les Français, de l'esprit de discipline & d'un certain esprit révolutionnaire cesse

d'être contradiction si l'on remarque que l'un & l'autre satisfont encore l'orgueil, le premier en disant au sujet qu'il y a de la grandeur dans l'obéissance & le second en lui disant qu'on est supérieur à ce qu'on détruit.

Remarques :

1. — Importance des états d'esprit de la vie courante.

[De ce que le sens des idées politiques ou religieuses d'un sujet se retrouve, comme on vient de le dire, en des états d'esprit de sa vie courante, on voit de quel intérêt est l'observation de ces derniers états d'esprit. — Tantôt cette observation permettra de prévoir la nature des idées politiques ou religieuses d'un sujet : c'est ainsi que d'une créature dont tous les états d'esprit de la vie courante, — à la ville, au spectacle, aux alcôves, — signifient croyance en sa supériorité on peut prévoir qu'elle n'admettra guère que son espèce ne soit qu'un singe perfectionné, ou qu'en d'autres termes dans les pays où règnent les femmes le catholicisme est éternel. — Tantôt, en présence d'une idée politique ou religieuse aux sens multiples, l'observation de la vie courante permettra de discerner dans quel sens l'adopte le sujet : c'est ainsi que du catholi-

cisme de celui-ci (comme du républicanisme de celui-là) on pourra dire s'il signifie orgueil ou amour, enseignement ou sympathie, suivant la nature de ses états d'esprit dans ses rapports courants avec ses enfants, avec ses serviteurs, avec les animaux... Bien plus, ces états d'esprit de la vie courante étant adoptés avec autrement d'inattention — & donc d'indépendance — que les idées politiques ou religieuses, on peut dire qu'ils sont du besoin affectif qu'ils révèlent des signes autrement fidèles, en sorte que, du seul fait qu'elle est opposée aux états d'esprit de la vie courante, on peut presque affirmer d'une idée politique ou religieuse qu'elle est adoptée hors de tout besoin affectif, c'est-à-dire tout intellectuellement, prête à se détacher du sujet au premier souffle de sa vraie nature : c'est pourquoi nous laisserons de compter sur l' « humanitarisme » de celui-ci qui, dans la vie journalière, ne se plaît qu'à « humilier » soit les femmes, soit les subalternes, soit son meilleur ami par un « bon mot »; ou sur l' « égalitarisme » de celui-là qui, dans son milieu, n'a de considération que pour les « arrivés »; ou sur le « relativisme » de cet autre dont les jugements

courants sont que « rien au monde n'est plus beau que... », « personne au monde n'est plus grand que... », etc... *(e)* — Enfin cette observation des états d'esprit de la vie courante est indispensable à qui prétend, non-seulement combattre des idées, mais réformer des esprits : que dire de celui-là qui, prétendant atteindre l'esprit dit de miracle, proscrit les Évangiles & permet le roman-feuilleton !...

2. — Importance des expressions physiologiques.

Enfin, il existe sur les besoins affectifs d'un sujet & par suite sur la nature possible de ses idées politiques, & sur leur sincérité, d'autres renseignements plus certains encore, en cela qu'ils ne sont plus des *signes* des besoins affectifs, mais qu'ils sont ces besoins eux-mêmes, du moins dans leur portion organique : nous voulons parler des gestes ou mouvements du corps — proprement des *tendances* — auxquels se complaît le sujet... C'est ainsi qu'il suffit de regarder tel xénophobe de marque (fils des œuvres de son père) avec ses poings naturellement crispés, ses dents serrées, son geste spasmodique, tout son corps disposé en rage & en violence pour se douter qu'il

n'allait point choisir une doctrine d'amour; & de regarder tel « libéral » fieffé (poète & girondin) qui sans aucune raison s'avance la jambe tendue, le masque grave, dont pas un muscle ne joue librement, pour se méfier grandement de son libéralisme.]

Effets pratiques de cette croyance.

Un premier effet pratique de la croyance ici confessée fut que, — comme je pensais que j'avais adopté mes idées politiques & philosophiques non point parce que je les trouvais *justes* mais parce que je les trouvais *agréables* —, je m'épargnai assez vite l'effort de me les justifier, (notamment par ces longues enquêtes auprès de l'histoire ou de la nature). D'où ce double avantage que, d'une part, j'eus de mes idées une jouissance bien moins tourmentée & bien plus immédiate; & que, d'autre part, regardant l'histoire & la nature sans y chercher la justification de mes idées (puisque je les aimais sans cela), je les regardai bien plus librement.

Un autre effet pratique de cette croyance fut que — considérant que je penserais gauchement les idées que j'adopterais hors de

ma tendance — je pris le parti de commencer par connaître ma tendance & de choisir seulement ensuite les idées qui la contentaient; qu'en d'autres termes, (comme ma tendance ne m'était connue que par mes actes), je pris le parti, non pas, comme on m'y conviait, de conformer mes actes à mes paroles, mais bien mes paroles à mes actes.

Enfin, un autre effet pratique fut encore que, — comme je pensais que les idées politiques & religieuses de la plupart des gens sont adoptées non par leur intelligence mais par leur besoin affectif, — je cessai assez jeune, pour changer leurs idées, de chercher à leur prouver que les leurs étaient fausses & que d'autres étaient justes (ce qui me valut un bon renom de tolérance), mais me bornai à attendre ce changement soit d'un changement d'objet de la part de leur besoin affectif, soit d'un changement de ce besoin lui-même : que je cessai, par exemple, de représenter à un antisémite les mérites du peuple d'Israël ou à un fier bourgeois les défauts du régime capitaliste, mais m'entraînai à espérer du premier qu'un autre objet de haine lui masquât Israël ou qu'un peu plus de santé le

rendît moins haineux & du second que quelque inclination vînt fléchir son orgueil... Persuadé encore que d'illustrer la pauvreté intellectuelle d'une idée ne sert qu'à flatter l'auteur de cette illustration, à réjouir les adversaires de cette idée & à en irriter les adeptes en les attachant davantage; que d'avoir trouvé par exemple que le dieu des chrétiens est en dernière analyse un « vertébré gazeux » n'a d'autre effet que de faire grand honneur à l'esprit d'Ernest Hæckel, d'amuser certaines personnes & d'irriter les amis du Christ en accroissant leur foi, je laissai assez vite de m'arrêter aux bizarreries & aux contradictions d'un système, mais jugeai plus pratique de rechercher en quoi consiste son unité & sa gravité... Enfin, croyant à une action plus large encore des besoins affectifs, croyant que c'est eux encore & point l'intelligence qui dictent aux hommes par exemple leurs jugements des choses d'art, qu'en d'autres termes si les uns admirent ceci & si les autres dénigrent cela, c'est surtout que les uns ont le besoin préalable d'admirer & les autres celui de dénigrer, je m'attachai à rechercher les uns pour leur nature aimante & à

fuir les autres pour leur nature haineuse, sans tenter de montrer aux premiers que parfois ils admiraient le mauvais & moins encore aux seconds qu'ils dénigraient le bon... ; & croyant encore que ce sont les besoins affectifs & point l'intelligence qui dictent aux hommes leurs jugements sur les autres hommes, (8) & le croyant en particulier de leurs jugements sur ma propre personne, je laissai d'espérer que ceux qui me haïssaient me rendissent justice en cessant de me refuser certaines qualités que j'avais, & de craindre que ceux qui m'aimaient me la fissent en cessant de me trouver certains mérites que je n'avais pas.

II

Essayant alors d'interpréter & de classer les principales idées politiques & religieuses suivant les sentiments qu'elles satisfont,

je discernai d'abord un ensemble d'idées qui disent au sujet quelque *méchanceté* ou

(8) Il y a bien là quelque esprit de système.

quelque *nuisance* à son égard & satisfont ainsi un besoin de *haine* ou de *méfiance* ou l'un & l'autre : telles les xénophobies, telles les idées qui posent la méchanceté de telle race, de telle classe, la nuisance de telle religion... — Je rangeai dans la même classe, comme également propres à contenter le besoin de haïr (par le spectacle qu'elles donnent de choses qui se haïssent), les idées qui disent essentiellement quelque *opposition* (de l'Homme & de la Nature, de la Science & de la Religion...). — Enfin je rangeai encore dans cette classe, comme satisfaisant des sentiments voisins de la haine en ce qu'ils sont, comme elle, une *rétraction* de l'organisme, savoir le sentiment de la *peur* & celui du *respect*, les idées qui disent quelque *terrificité* ou imposent quelque *respectabilité :* terrificité de l'Enfer, respectabilité de Dieu, des parents, de l'officier...

Idées qui satisfont la haine;

En regard de cette classe, je rangeai un ensemble d'idées qui disent au sujet quelque *bonté* ou quelque *in-nocence* & satisfont ainsi un besoin d'*amour* ou de *confiance :* telles le cosmopolitisme, telle certaine tolérance (celle

Idées qui satisfont la sympathie.

qui s'applique à nier quelque nuisance d'autrui, par distinction d'une autre tolérance qui admet cette nuisance, mais veut qu'on la supporte), (9) & ces doctrines sociales qui supposent la bonté native ou possible de l'homme... — J'y ajoutai ces doctrines qui proposent quelque spectacle d'amour, celles par exemple qui veulent (plutôt qu'elles ne démontrent) quelque « réconciliation »... — J'y ajoutai enfin, comme satisfaisant des sentiments voisins de l'amour en ce qu'ils dissipent, comme lui, (10) la rétraction de l'organisme, savoir le sentiment de la *sécurité* & celui de l'*irrévérence*, ces idées qui nient quelque terrificité ou discutent quelque respectabilité (de Dieu, des parents, de l'officier...). *(f)*

***

Je discernai ensuite un ensemble d'idées qui disent au sujet une sienne *supériorité* ou *primauté* ou un sien *privilège* et satisfont ainsi un

(9) La première dit, par exemple : « La nuisance des Juifs (ou des Chrétiens) est un fantôme. » L'autre dit : « Elle existe, mais il faut la supporter. » La première seule satisfait un sentiment. La seconde semble bien un pur état de l'esprit. (A moins qu'elle ne satisfasse le plaisir de la douleur.)

(10) Il s'agit, bien entendu, d'amour & non de passion d'amour.

besoin d'*orgueil :* supériorité de sa nation, de sa religion, de sa race, primauté de sa classe (bourgeoise ou ouvrière), privilège de son espèce zoologique en ce qu'elle serait l'objet d'une place d'exception dans la nature, d'un tour de faveur dans la création; *(g)* — je discernai encore & rangeai dans la même classe, comme satisfaisant encore le besoin d'orgueil (plus exactement d'affirmation du moi), ces idées qui disent au sujet qu'*il existe;* — qu'*il existera toujours:* — celles qui lui assurent *l'identité de son moi* sous ses aspects changeants; — celles qui lui disent l'*importance* de son existence (en en solennisant les principaux moments, la naissance, le mariage, la mort); — celles qui lui parlent de sa *dignité* (christianisme, démocratisme); — de ses *droits :* droit de l'homme, du citoyen, du père de famille, droit à la vie, « droit au bonheur »; — de sa *grandeur :* grandeur de l'Homme, grandeur du sacrifice, de l'humilité, de la tolérance, de la « mort au champ d'honneur »; (11) — j'y rangeai encore, comme satisfaisant

Idées qui satisfont l'orgueil;

(11) Je dis « qui parlent de la *grandeur* du sacrifice, de l'humilité... », & non « qui parlent du sacrifice, de l'humilité, etc... ».

encore l'orgueil, l'idée vulgaire de *liberté*, en tant qu'elle dit au sujet un sien *accroissement*, une *dilatation* de son moi, un *avancement* de sa frontière personnelle [par opposition à une autre liberté (stoïcienne) qui lui en dit l'abolition]; l'idée de *famille*, en tant qu'elle lui dit un sien *prolongement* dans l'espace & le temps; l'idée de *propriété*, en tant qu'elle identifie le possesseur à la chose possédée (au point que souvent il s'appelle comme elle : Enghien, Montmorency...) & le *grossit* d'autant; *(h)* — j'y rangeai encore les idées qui disent au sujet une sienne *victoire :* victoire sur ses passions, victoire sur l'hérédité (« évasion »)...; — celles qui lui disent une sienne *indépendance :* indépendance de sa volonté (libre arbitre), de sa personne politique (régimes modernes)...; — celles surtout (que d'orgueil s'y contente !) qui lui disent qu'*il est cause*, qui lui disent par exemple qu'il « transforme la nature » ou qu'il « crée son milieu » & (au monde ouvrier) qu'il arrête la vie sociale par son immobilité. — Enfin, je rangeai dans la même classe, comme satisfaisant encore (par des manières que je dirai plus loin) l'orgueil du sujet qui

les contemple, un ensemble d'idées qui posent, non plus le sujet lui-même, mais *quelque élément* affecté d'une de ces qualités ou d'un de ces mouvements dont la conscience s'accompagne naturellement d'orgueil : ces idées par exemple qui posent quelque élément affecté de *primauté*, quelque élément *premier* (idées d'ordre, hiérarchies, *principes* d'où tout découle); — celles qui posent quelque *existence :* existence de Dieu, de la matière, du monde extérieur; personnifications (de l'Empire, de la République, de la Société, etc...), & ces idées qui veulent que les causes soient des *êtres* (explications « théologiques », « métaphysiques »); — celles (empirisme, positivisme) qui ne font état que du *déterminé*, que du *sensible;* — celles où paraît quelque *identité*, soit où quelque élément réussit à maintenir sous ses aspects changeants l'identité à lui-même : l'Idée platonicienne sous ses « formes terrestres », l'Hypostase sous ses « espèces », la Substance sous ses « modes », (12) & de

(12) On sait que, pour Spinoza, la Substance n'est point du tout « identique à elle-même » sous ses Modes, puisqu'elle est « indéterminée ». Mais, encore une fois, ce que furent les systèmes dans l'esprit de leurs inventeurs, cela n'a ici aucune importance.

nos jours la Force sous ses « manifestations »; — celles où paraît quelque *rigidité*, soit un élément qui se raidit contre des tendances au changement : telles les idées de Fatalité (Eschyle, Hervieu), de Tradition, de Loi « immuable » (politique ou scientifique), de Race « indélébile »...; telles encore les idées d'Irrévocabilité (du mariage chrétien, des vœux du prêtre catholique, de l'état d'académicien); de Systématisation, en tant qu'un système est un « raidissement » contre la mobilité des faits; & cette doctrine (R. Quinton), plus aimée qu'étudiée, & précisément chère à ceux-là qui ne rient point, où la vie n'est qu'un « raidissement » (d'un état thermique, chimique, etc...) contre toute variation; — celles où paraît quelque élément *victorieux :* les Rois, les Chefs militaires, vainqueurs des hommes; le Mystère, l'Irrationnel, l'Inconscient, vainqueurs de la Raison; & certaines victoires en sens inverse, plus récentes & moins populaires, les Peuples vainqueurs des Rois, le « bon sens » vainqueur du Mystère, la Raison victorieuse de la Superstition; — celles où paraît quelque élément *indépendant*, par exemple quelque volonté

arbitraire (Dieu, les Rois, la Nation Souveraine...); — celles enfin où paraît quelque élément *causant*, par exemple quelque pouvoir créateur ou perturbateur : Dieu, créateur du monde ou perturbateur (par des miracles); le Roi, créateur de bonheur ou de souffrance, & perturbateur du juste cours des choses (par la peine imméritée ou par le pardon); le Génie, créateur de son époque, etc..., &, plus généralement, toutes les idées de *cause transitive* en tant que la cause y est proprement *créatrice* de l'effet... Ces idées ou plutôt ces images de gestes orgueilleux donnent par plusieurs manières à l'orgueil du sujet qui les pense l'occasion de se précipiter — comme se précipite en cristaux une masse liquide par la seule présence d'un cristal de même nature —, soit que le sujet imagine entre lui-même & l'élément contemplé une identité (communion, transsubstantiation, incarnation...), soit que, ne prenant même pas cette peine, il substitue simplement son image à celle de cet élément (tel, par exemple, qui pose quelque existence — de Dieu, de la Matière, — pose de vrai sa propre existence; tel fidèle de la Tradition s'y regarde en la place de ce qui s'y maintient

contre la novation; & tel contemplateur des doctrines de Quinton s'y contemple en la place de ce qui s'y raidit contre la variation), soit que, plus simplement encore, l'image de mouvements d'orgueil suscite chez qui les voit des mouvements identiques en même temps que les sentiments correspondants, comme l'image de mouvements d'amour suscite des mouvements et des sentiments d'amour ou comme le spectacle du torero vainqueur provoque des mouvements & des sentiments de triomphe.

En regard de cette classe je rangeai un ensemble d'idées qui disent au sujet, non plus une sienne supériorité ou un sien privilège, mais une sienne *égalité* par rapport à autrui & peuvent ainsi satisfaire un sentiment assez difficile à faire entendre parce qu'il en est rarement fait état, qui n'est pas un sentiment purement négatif de non-orgueil, moins encore d'humilité, mais qu'on pourrait appeler de *détente du moi*, soit l'évanescence du moi dans ce qu'il a de durement défini & l'avènement d'un moi plus libre, assez mal ajusté à lui-même, quelque chose comme ce que veulent

Idées qui satisfont la « détente du moi ».

dire les amants de la morphine quand ils parlent de la « légèreté » qu'ils éprouvent à être : telles, par exemple, les doctrines qui disent au sujet, non plus la supériorité, mais l'*égalité* des mérites de sa nation, de sa religion, de sa race par rapport à d'autres ; celles encore qui lui disent que son espèce n'est plus dans la création l'objet d'un privilège, mais qu'elle est, *comme les autres*, un terme passager & provisoire dans une série... Je rangeai naturellement dans la même classe ces théories du connaître qui enveloppent la conscience humaine, non plus d'une ligne précise, mais d'une frange trouble & floconneuse (éloges de l'ivresse, du rêve, de l'extase, etc...), & aussi les doctrines qui invitent le sujet désireux de vraiment connaître, non plus à épouser les contours de l'objet, mais au contraire à dissiper ces contours pour se *mêler* à son essence intérieure (connaissance « du troisième genre », « chimisme » hégélien, « intuitions » de toute sorte, etc...). Et je rangeai dans la même classe, comme satisfaisant au premier chef la *détente du moi*, les idées qui disent au sujet la nature illusoire de son existence personnelle & le convient à une dissolution de son être partiel

dans un être total, *à la condition expresse* (sans quoi c'est l'orgueil qui serait satisfait & non la détente) qu'elles ne lui parlent point de la *grandeur* de cette dissolution & surtout qu'elles ne lui fassent point retrouver dans l'être total, avec la magnitude & la pérennité en plus, précisément toute l'affirmation du moi qu'il renonce par sa dissolution : telles ne sont donc point, & malgré l'apparence, certaines doctrines sociales (Étatisme hégélien, socialisme d'État), lesquelles parlent bien d'une dissolution de l'individu dans l'État, mais d'une dissolution *glorieuse* & dans un État qui reprend à son compte tous les attributs renoncés par l'individu (existence personnelle, initiative, commandement, pouvoir causant...); ni certaines doctrines religieuses qui disent bien au sujet de « se nier lui-même pour connaître Dieu » (saint Ambroise), mais parlent de la *grandeur* de cette négation & la demandent en faveur d'un Dieu qui n'est au fond que du sublimé humain & auquel pour comble on se « transsubstantialise » ; telle est au contraire, & éminemment, cette doctrine qui parle, non point de la grandeur, mais de la béatitude qu'il y a à se perdre dans Dieu,

et cela dans un Dieu qui — indéterminé, doué d'une puissance « qui n'a rien de commun avec celles des grands ou des rois », d'une Intelligence « qui diffère de celle de l'homme autant que la Constellation du Chien diffère de l'animal qui porte ce nom » — ne saurait restituer au sujet aucun des biens qu'il abandonne... — Je rangeai encore dans la même classe les idées (Hume) qui *contestent au sujet l'identité de son moi;* — celles qui lui disent *une sienne dépendance* (déterminisme philosophique, « interdépendance » sociale...) — Enfin, j'y rangeai encore, comme satisfaisant la *détente* chez celui qui les contemple (par la contagion affective ou sym-pathie qu'on a vu qui se fait entre lui & ce qu'il contemple), les idées qui posent quelqu'un de ces états, ou plus exactement quelqu'une de ces *suppressions d'état* dont la conscience s'accompagne naturellement du sentiment de détente : ces idées par exemple qui disent quelque *égalité,* ou quelque *suppression de primauté* (l'égalitarisme, l'an-archie ou absence de « commencement », l'Éternité en tant qu'elle est la suppression de l'idée d'ordre, en tant qu'elle est la suppression des caté-

gories de l'avant & de l'après); — celles qui *nient quelque existence :* de Dieu, de la matière (Berkeley, G. Le Bon), etc...; — celles qui posent essentiellement quelque *indéterminé,* quelque *insensible,* soit quelque inexistant (l'Inconnaissable, l'Infini, la Puissance ou Virtualité, le Mouvement, l'Éther, etc...) *à condition qu'elles ne viennent point subrepticement rendre quelque existence à cet inexistant,* comme ceux-ci qui prennent l'Incommensurable pour un nombre, comme ceux-là (Maine de Biran, Bergson) qui « voient » la Force ou touchent le « se faisant », ou comme cet « agnostique » (Kant) qui croit « connaître » Dieu parce qu'il connaît qu'il ne le connaît pas; — celles qui *nient quelque identité* (phénoménisme, ou négation d'une substance identique à elle-même sans la diversité des qualités); — celles qui *nient quelque rigidité,* soit qui proposent quelque *fluidité :* celles, par exemple, où tout « s'écoule », celles plus récentes où tout « devient », celles plus récentes encore où tout « est tendance », celles où le monde « émane » de Dieu qui « s'épand », celles où la matière « s'épanche » dans l'esprit,

& ces idées morales où l'homme doit « s'extasier », celles plus récentes où il doit « constamment se dépasser », & ces idées politiques où quelque chose « se dissout », soit la puissance gouvernementale, soit la puissance paternelle, soit le mariage...; — celles qui *nient quelque indépendance*, celles par exemple (Plotin, Spinoza) où la volonté de Dieu n'est plus arbitraire, mais est assujettie à s'accorder avec sa définition; — celles enfin qui *nient quelque pouvoir causant*, soit les idées de *cause immanente*, c'est-à-dire où la cause est liée à l'effet comme la définition d'une figure est liée à l'une de ses propriétés, celles par exemple où Dieu n'est plus créateur & perturbateur du monde, mais est le monde lui-même autrement exprimé, où le Chef d'État n'est qu'une expression de l'État, le Poète une expression de son temps...

***

Je discernai enfin un ensemble d'idées qui posent essentiellement une *différence* & satisfont ainsi un besoin de *surprise*. Telles sont

Idées qui satisfont la surprise;

les idées qui posent quelque *pluralité* ou quelque *dualité :* pluralité des dieux, des substances chimiques..., dualité du corps & de l'âme, du Bien et du Mal, de Dieu et du Diable...; — telles sont encore les idées de *discontinuité* ou de *commencement absolu,* soit ces idées selon qui, étant donné une succession d'états d'une même qualité, il y en a un qui est le *premier,* c'est-à-dire qui veut soutenir avec l'état zéro de cette qualité une *différence* déterminée : commencement absolu du monde, de l'homme, de chaque espèce, de l'état actuel du globe (Vulcanisme, Cataclysmisme), du vivant par rapport à l'inanimé, du langage par rapport au cri des animaux, etc...; commencement absolu des nations (Rome avec Romulus, la France avec Francus, etc...); — telles (c'est-à-dire posant une *différence* & satisfaisant la *surprise)* sont encore ces idées qu'on pourrait appeler de *cause extérieure,* j'entends où les changements des choses prennent leur cause *hors* de ces choses : où les changements du monde prennent leur cause dans des Dieux, ceux des sociétés dans des rois, ceux du corps dans des choses extérieures dites microbes ; *(i)* — telles sont encore,

& éminemment, les idées d'*imprévisibilité :* l'idée de miracle, devenue pour notre usage l'idée d'Évolution créatrice d'*imprévu,* & maints systèmes modernes (pragmatisme, intuitionnisme), tributaires ingénus du besoin de surprise, lesquels, sous les dehors d'attaquer le faux savoir, veulent ruiner toute la Science - la bonne comme la mauvaise - en tant qu'elle veut prévoir; — telles encore les idées de *cause active* (Hume), en tant que l'effet y est quelque chose de radicalement *différent* de la cause; & telles encore, au fond, toutes les doctrines d'*action,* en tant qu'une action est essentiellement la création d'une *différence;* — telles enfin ces idées qu'on pourrait appeler d'*eccéité* (de nos jours : *pluralisme),* en tant qu'elles veulent, dans un ensemble d'objets d'un même genre, ignorer le genre & ne voir que les objets, c'est-à-dire les *différences :* ces doctrines par exemple qui ne proposent que des « faits », que des « cas » (non dans l'intérêt d'une généralisation, mais pour l'amour d'eux-mêmes), qui donneraient les plus fécondes idées sur la nature d'un mal pour s'ébahir d'un « beau malade » & les vues les plus

vraies sur le sens des histoires pour savoir que « Jean-sans-terre a passé par là ».

[On peut faire rentrer dans cette classe d'idées qui posent une différence & contentent la surprise les idées signalées plus haut qui disent au sujet « sa propre existence » (& satisfont l'orgueil), en tant qu'elles lui disent au fond une *différence*, savoir celle qu'il y a entre lui & le monde extérieur... D'où, latéralement, cet aspect de l'orgueil : l'orgueil c'est la surprise provoquée par l'idée de la différence du moi & du non-moi.]

Digression sur l'orgueil.

En regard de cette troisième classe, je rangeai un ensemble d'idées qui posent essentiellement une *in-différence*, une monotonie, & satisfont ainsi un besoin de non-surprise, de non-dérangement (a-taraxie), soit — positivement — de *sérénité*. *(j)* Telles sont les idées qui dissolvent quelque pluralité ou quelque dualité et posent essentiellement quelque *unicité :* telles ces idées qui disent l'unicité

Idées qui satisfont la sérénité.

de Dieu, de la substance, de la matière chimique, etc... ; telles ces doctrines (Aristote, Descartes) où le Bien est l'unique Être, où « tout ce qui est est bien, dans la mesure où il est », où le Mal n'est donc pas un autre Être opposé au premier, mais l'illusoire limitation de ce qui seul existe; telle surtout cette philosophie (Plotin) qui définit son dieu par l'extinction progressive & suprême de toute dualité d'attributs; *(k)* — telles (c'est-à-dire posant une *in-différence*, ou du moins la voulant) sont encore les idées de *continuité*, soit ces idées selon qui certaine différence veut être rendue plus petite que toute grandeur donnée si petite soit-elle, c'est-à-dire selon qui cette différence tend à n'exister point (en tant que exister veut dire être déterminé, du moins déterminable) : telle par exemple, & parfaitement, l'idée de « continuité mathématique »; telle l'idée de l'origine indéfinie du monde; telles, mais moins parfaitement, ces idées (évolutionnistes) (13) où l'on passe d'une espèce à

(13) L'Évolutionnisme, en tant qu'il croit pouvoir par des changements de plus en plus petits atteindre l'infiniment petit (Evolutionnisme populaire, rien de commun avec

une autre, d'un état du globe au suivant, & du pire au meilleur par de petites différences qui semblent comme souffrir d'être toujours trop sensibles; *(l)* — telles encore les idées de *cause intérieure*, j'entends où les changements des choses (du monde, des sociétés, du corps) prennent leur cause dans ces choses elles-mêmes; *(m)* — telles encore les idées de *prévisibilité* (idée de loi scientifique, c'est-à-dire selon qui les relations de conséquent à antécédent sont *in-différentes* les unes des autres); — telles encore les idées de *cause immanente*, en tant cette fois que l'effet y est en quelque sorte *in-différent* de la cause, où par exemple « l'idée du fils peut être assez vive dans l'esprit du père pour ne former qu'un avec lui »; — telles enfin ces idées qu'on pourrait appeler de *quiddité*, en tant qu'elles veulent, dans un

---

celui de Spencer) est un bon exemple d'idée adoptée par affection (de la continuité) & proprement *impensée* : qu'on puisse passer du fini à l'infini, c'est ce que nul ne pense quand il pense. — Ce qui est curieux, c'est que les adversaires de cette doctrine proposent exactement la même erreur, seulement en sens inverse : ils s'installent, eux, dans le « se faisant », & c'est de là qu'ils redescendent au monde sensible (Bergson, *Int. à la Métaphysique*, p. 20, etc.)... Tout cela tient au refus du cœur humain d'accepter la solitude logique de l'Infini.

ensemble d'objets d'un même genre, ignorer les objets & ne connaître que le genre, c'est-à-dire l'*in-différence :* telles ces idées qui parlent de définir au lieu de décrire, qui substituent aux malades la maladie et adorent par-delà les hommes différents l'indifférente essence de ce qui est humain.

De ces idées adoptées hors des sentiments correspondants.

[Il est entendu que la plupart de ces idées peuvent être adoptées hors de tout besoin affectif préalable : que l'idée, par exemple, de la supériorité de sa nation, de sa race, ou de son espèce peut être adoptée par le sujet hors de toute satisfaction d'orgueil — comme une information, *(n)* — l'idée de l'opposition de la Science et de la Religion hors de tout besoin de haïr, & l'idée de transformisme hors de toute sérénité... Elles peuvent même être adoptées alors que, pour la satisfaction de ses sentiments, le sujet préférerait les idées contraires : tel le cas de ces penseurs du grand siècle qui adoptèrent l'idée que « les individus seuls existent », alors que leur volonté était

visiblement que ce fussent les genres qui existassent, tellement qu'ils ne purent leur refuser d'exister au moins dans l'esprit de celui qui les conçoit, & qu'à certains d'entre eux (l'Étendue et la Pensée) ils ne résistèrent pas à accorder la pleine réalité; tel encore le cas de ce penseur moderne qui institua l'idée de la « lutte pour la vie », alors que tout ce que nous savons de son cœur raconte sa tendresse & son touchant besoin de spectacles heureux; *(o)* & de cet autre qui adopta l'idée que le peuple se gouvernât lui-même alors que son agrément était qu'un « bon despote » le dispensât de ce soin... *(p)* Nous disons seulement qu'adoptées ainsi — intellectuellement — ces idées n'occupent guère que le monde raisonnable; que, si elles occupent le monde, c'est adoptées sentimentalement. *(q)*

On voit que, aussi bien qu'un même sentiment peut se signifier dans des doctrines différentes & politiquement opposées (la haine

Homonymies politiques et religieuses.

dans l'anticléricalisme et l'antisémitisme, la surprise dans le miracle chrétien & le miracle révolutionnaire, etc...), aussi bien une même doctrine peut satisfaire des sentiments différents & même contraires : tel le militarisme, tel le catholicisme, etc..., en tant qu'ils sont *commandement* ou *obéissance* (omission faite, bien entendu, de la *grandeur* de l'obéissance) ; tel le démocratisme, en tant qu'il est *amour* (du peuple) ou qu'il est *haine* (de toute élite) ; tel l'anarchisme, en tant qu'il est *suppression de différences* ou *exaltation de l'individu.* (14) On peut même observer que les formules les plus expresses & qu'on croirait le mieux garées contre la pluralité des significations n'échappent point à ce sort : le besoin de gouverner les âmes — notamment d'enseigner — se réclame de la « liberté », comme si la liberté n'était pas par essence la négation de tout enseignement, (15) & le besoin d'aimer réussit à trouver un sens conciliateur (Lacordaire, Gratry) à la religion qui pose : « hors de moi point de salut ». — Cette équivocité des

(14) Tel le « dreyfusisme » en tant qu'il fut *défense des lois de l'esprit* ou *romantisme républicain.*

(15) Il s'agit, bien entendu, de la liberté de l'enfant.

idées les sert beaucoup dans leur défense : attaquée dans Borgia, l'Église répond par Vincent de Paul; attaquée dans ses nivellements, la République répond par son amour des humbles; attaquée dans l'égoïsme des chefs, l'Armée répond par l'abnégation des troupiers. Elle les sert aussi dans leur propagande, car il est clair qu'une doctrine se propage d'autant plus largement qu'elle est apte à satisfaire un plus grand nombre de sentiments divers : tel le socialisme qui, pour son bonheur, n'a point encore su se préciser; tel le féminisme qui conquiert tout ensemble les fiers libérateurs & les hommes tendres; tel le « nationalisme » qui contente à la fois le grave patriotisme & le goût des légendes; tel surtout le christianisme qui non seulement peut, en choisissant sa pose, satisfaire la haine ou l'amour, l'orgueil ou la détente, la surprise ou la sérénité, mais encore a cette chance presque unique entre toutes les religions de pouvoir offrir, par le martyre de son fondateur, une image avec une idée : aux romantiques l'image d'une mort violente, aux coquettes l'image d'un jeune homme mort pour elles, aux artistes

l'image esthétique d'une mise en croix. Si seulement Jésus, au lieu d'avoir été crucifié, avait été acquitté, quel changement dans la fortune du christianisme! *(r)*]

États d'esprit de même sens affectif pris dans la vie courante.

Ces significations & vertus affectives trouvées dans les idées politiques & religieuses, je les retrouvai nécessairement dans maint état d'esprit de la vie courante : je retrouvai, par exemple, l'idée que l'on est cause (& donc le contentement de l'orgueil) dans les idées qui supportent ces actes courants dits d'altruisme, d'assistance, de charité & de bonté..., idées qui consistent essentiellement en ce que le sujet pense que *par lui* la misère est changée en bonheur (comme on s'en convaincra en remarquant combien l'idée du même soulagement des autres obtenu hors de son action laisse le même sujet indifférent); — je retrouvai encore l'idée que l'on est cause, que l'on est supérieur, que l'on est important, dans les idées qui président à l'éducation, au prosélytisme, aux « influences » & aux « conseils », bien plus que je n'y trouvai l'idée que

ceux que l'on éduque ou que l'on conseille seront meilleurs ou plus heureux ; — le besoin de solenniser les étapes de la vie, honnêtement avoué dans les religions, je le retrouvai à ces mariages & enterrements dits civils qui disparaissent sous les fleurs & sous les discours ; — le besoin de considérer des *privilégiés*, des *vainqueurs*, desquels on se croit être par l'effet de cette considération, je le retrouvai dans l'incroyable attention accordée aux comédiens, aux « maîtres » de toute sorte, aux personnes à la mode ; — je retrouvai le besoin de croire que *l'on existe* dans le goût du théâtre (en tant qu'il ne parle à l'homme que de lui-même) ; le besoin de se sentir *victorieux*, dans le goût du sport ; le besoin de croire à une *différence*, dans le goût de l' « actualité » ; — le plaisir de ne voir que des *oppositions* je l'aperçus dans la plupart des « comparaisons » que font les hommes, comme je reconnus la joie de se baigner dans l'*accord* en ce geste immortel qui enveloppe une amie et l'invite au voyage en un pays « qui lui ressemble » ; — le besoin de la surprise, je le trouvai dans la vogue de ceux-là qui ont « de l'invention », qui ont

« beaucoup d'idées », tandis que je reconnus l'amour de l'Éternel dans l'amour de ces maîtres (Stendhal, Comte, Wagner) qui demandent surtout leurs effets à la puissance interne d'idées très peu nombreuses, point forcément nouvelles; — dans le goût de la peinture, de la sculpture, de la littérature, je retrouvai le besoin de croire à des existences (& donc à sa propre existence), tandis que je retrouvai la tendance à l'évanescence dans le goût de la musique & de la philosophie, ces premiers arts consistant essentiellement en *images*, c'est-à-dire en *déterminations* (ou existences) de choses que les seconds peuvent laisser dans leur profondeur inconditionnée, les premiers ne pouvant dire par exemple que le calme *d'un bois*, la tristesse *d'une figure*, le mouvement *d'un ruisseau*, tandis que les seconds diront le calme, la tristesse, le mouvement...; — enfin je retrouvai la volonté de se croire cause, distinct, victorieux, important, etc., en même temps que le goût de l'accidentel, dans un certain amour qui ne parle que de faveurs, de possession, de surprise, de conquête, de défaite & autres termes militaires, & aussi de péché, de crise,

de démence..., tandis qu'un autre amour dit l'abolition d'une dualité dans un baiser « sans fin, sans trouble, sans réveil ».

III

DIRE que certaines idées satisfont la haine, l'orgueil, la surprise, & que d'autres satisfont l'amour, la détente, la sérénité, c'est dire que les premières satisfont le besoin qu'ont certains hommes d'une circulation sursautante, d'une respiration haletante, d'une gesticulation empêchée..., bref d'un fonctionnement vital *difficile* ou *pathétique,* & que les secondes satisfont le besoin qu'ont d'autres hommes d'une circulation douce, d'un souffle aisé, d'un geste libre..., bref d'un fonctionnement *facile* ou *heureux;* &, comme l'habitude (& par suite le besoin) d'un fonctionnement difficile est essentiellement liée aux conditions d'une vie *à faire,* tandis que l'habitude d'un fonctionnement facile est liée aux conditions d'une vie moins incertaine & en quelque

Réduction de cette triple opposition à l'opposition du besoin de pathétique & du besoin de facilité.

mesure *déjà faite, (s)* c'est dire enfin que les premières idées conviennent surtout aux formes élémentaires de la vie lesquelles en sont comme les racines, & les secondes aux formes évoluées qui en sont comme les fleurs. [Ce qui se vérifie : on sait l'attrait de l'affirmatif pour les enfants, pour les femmes, pour le peuple, leur aversion pour l'indéterminé, pour le doute, pour l'ironie, dont on sait l'attirance pour de moins naturels.] De là — de leur convenance à la vie radicale — l'indestructibilité des premières doctrines, sinon dans leurs formes actuelles du moins dans leur esprit; &, de leur convenance à la seule vie fleurie, l'extrême fragilité des secondes. — De là encore, pour les secondes, une constante *impureté*, en tant qu'elles gardent comme un relent des premières dont elles sont mal évadées : telle l'idée républicaine, si naïvement relapse dans l'autoritarisme & dans le goût des icones; tels tous ces Infinis qui ne peuvent se sortir du nombre terminé, ni se résoudre à comprendre sans imaginer; tels tous ces Éternels dont pas un ne consent à n'être qu'éternel & qui tous savent tourner leur essence de manière à garder quelque

réalité, soit ce dieu Spirituel qui s'incarne en son Fils, soit cette Idée Universelle qui entend être aussi quelquefois la Nature, soit enfin cette Substance — qu'on croyait pure de telles faiblesses — & qui signe en ses Modes ses « déterminations »..., sincères amours de l'Infini

Mais qui sachant l'aimer n'en ont pas su mourir;

— Et de là encore, pour ces secondes idées, une incroyable *rareté*, non-seulement en tant que systèmes constitués (combien nous en avons trouvé moins d'exemples que des autres!), mais en tant que plus humbles manifestations : alors que la vie pathétique a couvert le monde d'images où elle se contemple et de morales où elle s'honore, la vie facile n'a presque point encore posé sa valeur : alors qu'on ne compte plus les peintures de l'homme qui tue, de l'homme qui souffre, de l'homme qui jouit, de l'homme qui fonde, on cherche les peintures de l'homme qui *est;* alors que fourmille l'éloge des pics, des gouffres, des tempêtes & autres éclats de la nature, on compte ceux qui ont honoré la plaine ou le désert & posé la valeur d'une monotonie;

&, tandis que tous disent l'assiduité de Dieu, ses attachements, ses haines, ses colères & ses imprévus, on compte ceux qui ont su dire sa détente & s'enivrer de son égalité. (16) Bien plus, la vie facile continue par routine à poser la valeur de la vie difficile & pour les uns comme pour les autres « mœurs faciles » signifie mœurs méprisables : si bien que les êtres aptes à la vie facile, étant élevés à n'admirer que la vie difficile, s'y laissent aller & qu'ainsi sont gâchées au travail d'admirables puissances de vie souple & légère... Et la vie facile, non seulement ne peut s'admirer ni s'honorer, mais elle peut à peine se nommer : ce qu'ils appellent la vie c'est, sans qu'ils aient besoin de le dire, la vie violente, ce qu'ils appellent l'amour c'est l'amour convulsé, ce qu'ils appellent la joie c'est la joie de pâmoison ; & ce que, par contraire, ils appellent le calme, ce n'est pas la facilité d'être, c'est la privation d'être, ce n'est pas la vie chaude de ceux qui ayant les choses les savourent sans crispation, c'est la vie grelottante de ceux qui ne les ayant pas se

(16) D'où, en Occident, la place unique d'un Lamartine.

résignent à ne pas les avoir, ce n'est pas l'épanouissement de ceux qui s'élèvent de l'étreinte à la félicité, c'est la misère de ceux qui « regardent livides passer le tourbillon du délire dionysien »... L'esthétique, la morale, la langue de la facilité sont à faire. (17)

1908

(17) Il convient de ne point laisser d'équivoque sur ce qu'on appelle ici « facilité ». Il ne s'agit point de « lâcheté » ou « incapacité de fermeté ». Il s'agit du moment où un être — parvenu au contraire, & par un long effort, à une fermeté grande & durable — s'offre le *luxe* de détendre cet effort devenu moins nécessaire & *sourit dans sa fermeté*, de ce sourire suprême dont Minuccio voulait que Carmosine réjouît sa propre perfection.

NOTES

NOTES

a). — ... ce qui cause la nature des idées politiques & religieuses d'un sujet c'est au fond ce qui cause le besoin qu'il a d'éprouver tel ou tel sentiment. Or, ce qui cause le besoin d'éprouver tel ou tel sentiment c'est souvent sans doute une disposition native...

Ainsi, le besoin d'éprouver de la surprise est évidemment lié au tempérament actif, & le besoin d'éprouver de la sérénité à une certaine nonchalance : d'où il suivrait que ce n'est pas par hasard que ces Philosophies qui fondent la Connaissance sur le *contraste* & le *choc* sont nées au peuple anglais & les doctrines infinitistes à des fils de l'Orient.

b). — ... c'est ainsi que l'Évolutionnisme de Darwin... fait place à un autre Évolutionnisme, de réunion publique, négateur de toute création.

Une autre déformation de l'Évolutionnisme de

Darwin, évidemment ajustée à mieux satisfaire le besoin de continuité, ç'a été de retenir comme unique facteur d'évolution les transformations *lentes* ou variations (Évolutionnisme populaire), alors que Darwin avait entrevu aussi bien les transformations *brusques* (mutations) que les variations. (Voir sur ce sujet Hugo de Vries: *Espèces & Variétés,* p. 292.)

c). — [Exemples d'idées que le vulgaire déforme pour mieux contenter son besoin affectif.]

C'est ainsi, encore, que le Bergsonisme de M. Bergson — ou éloge d'une Intuition dont il semble bien qu'elle consiste à dépasser l'Intelligence mais en la supposant & en la réclamant — fait place à un Bergsonisme de five o'clock qui n'est autre chose que l'éternel & superbe rejet de l'Intelligence par l'Ignorance divinatrice.

d). — Naturellement, c'est la seconde forme, en raison de sa plus grande vertu affective, qui seule est adoptée par de grands ensembles humains.

Ainsi s'expliquerait ce fait, — plusieurs fois signalé par Macaulay *(Essais politiques,* p. 88, p. 290) & qui l'étonnait tant, — à savoir que,

chaque fois qu'un athée vient au Christianisme, il vient au Catholicisme & point au Protestantisme : si l'on admet qu'un athée qui cherche une religion le fait sous l'aiguillon de besoins de l'âme assez bien déterminés (besoin de croire à la « transcendance » & à l' « éternité » de soi-même, besoin de se sentir membre d'une grande & antique association, besoin de l'Irrationnel, etc...), n'est-il pas naturel qu'il ne s'arrête point à une religion qui manque d'antiquité, qui rationne l'arbitraire, qui lésine sur le merveilleux..., & qu'il coure tout droit à celle-là dans laquelle ces douceurs sont versées à pleins bords ?

e). — C'est pourquoi nous laisserons de compter sur l'humanitarisme de celui-ci... sur l'égalitarisme de celui-là... sur le relativisme de cet autre...

C'est pourquoi, en particulier, nous laissâmes d'être étonnés — il y a une dizaine d'années, lors d'une grande crise civique — par l'attitude qu'y prit certain littérateur alors illustre, laquelle étonna tant de personnes : quel « scepticisme » pouvait-on bien attendre (si l'on entend par là la liberté de l'esprit & non pas une certaine gaminerie de magister honteux de l'être) de la part d'un homme qui se renfrognait aux analyses d'un Stendhal en ce qu'elles « insultent à certains sen-

timents que nous jugeons sacrés & hors de discussion » ; qui s'était fâché, comme on sait, au succès « des littératures du Nord », & qui tançait vertement un confrère anglophile (Paul Bourget) non sans gourmer en passant la « vanité » intellectuelle? (« Ce n'est pas le moment, quand « presque tous les peuples se resserrent sur eux-« mêmes & nous observent d'un œil haineux, ce « n'est pas le moment de nous piquer de leur « rendre justice... Je ne suis cosmopolite ni par ma « vie, ni par mon esprit ou mon cœur. Pourquoi « le serais-je? Pour la vanité de comprendre le « plus de choses possible? Passons-nous de cette « vanité-là. Soyons inintelligents, etc... » *Les Contemporains,* 1889.)

f). — ... ces idées qui nient quelque terrificité.

Parmi les systèmes qui nient quelque terrificité, il en est un qui nous intéresse particulièrement par l'apparence qu'il a de s'être formé assez loin du souci de la vérité, surtout par un besoin affectif (le besoin de dissiper la peur dont souffraient les hommes d'alors) : c'est le système du poète latin Lucrèce. L'auteur de ce système semble n'avoir même pas cherché à connaître la science de son temps. [Par exemple, il avance — après les travaux de Pythagore, d'Aristarque de Samos & d'Hipparque — que la taille du soleil est à peu

près telle qu'elle nous apparaît (V, 564 sqq.); il incline à croire que le disque solaire prend la peine de se reformer chaque matin par réunion d'atomes ignés, pour périr chaque soir (V, 659 sqq.), etc...]

g). — ... d'idées qui disent au sujet une sienne supériorité... : de sa nation, de sa religion, de sa race, ... de sa classe...

On peut voir entre ces diverses idées de supériorité une sorte de faculté de remplacement mutuel, une sorte de « métastase », les unes s'avivant quand pour une raison quelconque les autres s'amortissent, l'orgueil de la race ou de la nation s'avivant par exemple quand le régime politique rend l'orgueil de la classe impossible... Ainsi s'expliquerait qu'en France l'antisémitisme se soit tant accentué sous la République. (A moins que ce ne soit parce qu'on y voit certains Juifs de plus près.)

h). — ... l'idée de propriété en tant qu'elle identifie le possesseur à la chose possédée... & le grossit d'autant.

Le Bouddhisme dénonce ce grossissement du

possesseur par l'objet possédé. Il est remarquable qu'il associe constamment le sentiment « ceci est à moi » au sentiment « ceci est moi ». « Abandonnez le paradis des méchants, dit le Bouddhiste, renoncez à *ceci, c'est moi,* à *ceci,* « *c'est à moi.* » Et encore : « Aussi longtemps « que vous prononcerez des paroles comme *ceci,* « *c'est moi,* comme *ceci, c'est à moi, ...* »

i). — ... où les changements du corps prennent leurs causes dans des choses extérieures appelées microbes.

L'idée que les maux du corps sont causés par des microbes paraît, par la manière dont certaines gens l'adoptent (pour des cas, par exemple, où elle n'est point prouvée), être éminemment de ces idées que souvent on adopte moins parce qu'on les juge vraies que parce qu'elles satisfont un besoin de l'esprit. — Le besoin que cette idée satisfait semble ainsi composé : 1° besoin de discontinuité (entre l'état dit normal & l'état pathologique); 2° besoin que les changements des choses prennent leur cause *hors* de ces choses; 3° besoin que les causes soient des *êtres.* — C'est le même faisceau de besoins qui fonde l'idée de « Romulus cause de Rome », « Francus cause de la France », etc...

j). — ... qui posent quelque in-différence ... & satisfont ainsi un besoin de sérénité.

Que l'idée productrice de sérénité, de non-dérangement, soit bien au fond une idée de non-différence (d'équalité), c'est ce que les hommes ont inscrit dans l'expression « ça m'est *égal* ».

k). — ... cette philosophie qui définit son dieu par l'extinction progressive & suprême de toute dualité d'attributs.

On sait que le *Un* de Plotin s'obtient en faisant fondre en un seul Être la dualité « sujet-objet », puis en faisant, chez l'Être ainsi obtenu, fondre en un seul attribut la dualité « intelligent-intelligible ».

D'une équivoque fréquente sur l'idée d'Unité. — Ici encore, comme tout à l'heure pour ces idées qui disent au sujet la nature illusoire de son existence personnelle & le convient à une dissolution de son être partiel dans un être total, il ne faut pas confondre l'idée que nous considérons avec une autre idée qui porte le même nom & qui est précisément propre à satisfaire le sentiment exactement contraire : il ne faut pas confondre l'Unité ici regardée — qui est proprement l'évanouissement d'une pluralité de choses

en faveur de quelque chose *qui n'est aucune d'entre elles* — avec une autre Unité éminemment propre, elle, à satisfaire l'*orgueil,* qui est la disparition d'une pluralité de choses (en tant seulement que pluralité) *au profit de l'une d'entre elles* qui absorbe les autres. Cette dernière Unité — qui sait fort bien exploiter le prestige de son homonyme — est de beaucoup la plus recherchée : c'est évidemment pour l'amour d'elle que les catholiques veulent faire rentrer les principes des États modernes dans les commandements de l'Église, que les socialistes veulent que tous les hommes deviennent des travailleurs, que Louis XIV a détruit Port-Royal & que les Allemands ont annexé l'Alsace-Lorraine.

l). — ... ces idées (évolutionnistes) où l'on passe d'une espèce à une autre, d'un état du globe au suivant, etc..., par de petites différences...

Parmi les penseurs qui adoptèrent l'idée de l'évolution lente & continue du globe, Gœthe nous touche entre tous par la clarté dont il ressort qu'il l'adoptait avec son cœur : voir sa mauvaise humeur *(Zahme Xenien,* VII) à l'apparition du système adverse (Vulcanisme), auquel il répond surtout par la satire & par un hymne à la Continuité *(Walpurgis classique,* III). D'ailleurs, que ses idées scientifiques fussent l'expres-

sion de son tempérament, Gœthe l'a avoué non sans candeur : « Certainement on disputerait moins, dit-il au début d'un écrit cependant fort sérieux, « on disputerait moins, j'en suis convaincu, sur « les faits scientifiques, leurs conséquences, leurs « explications, si au préalable chacun apprenait « à se connaître, s'il savait à quel parti il se « range & quelle est la manière de penser la plus « conforme à sa nature... » *(Lettre à M. de Léonhard* sur les terrains de Carlsbad.)

Les idées évolutionnistes de Kant, elles aussi, nous sont considérables par l'évidence dont il apparaît qu'elles sont bien plus soucieuses de satisfaire l'amour de leur auteur pour la continuité que d'être vraies. Sa « théorie du Ciel » (évolution continue du soleil & des planètes) est formée au mépris d'une vérité (le principe des aires) déjà courante, paraît-il, au temps où il écrivait. (G. Milhaud, *les préoccupations scientifiques de Kant)*. De même ses idées sur l'évolution du globe & de l'espèce humaine semblent avoir eu une formation singulièrement étrangère à l'expérience. « C'est à Kœnigsberg où il est né, où il a « vécu, où il a enseigné & où il est mort, qu'il a « disserté sur les Océans qu'il n'a jamais vus, « sur les Volcans, sur les races lointaines, sur « tous les bouleversements & toutes les transfor- « mations de l'écorce terrestre. Non seulement il « n'eut jamais près de lui rien qui de près ou de « loin puisse s'appeler un laboratoire, mais il ne « semble même pas avoir observé le moindre

« objet naturel, animal ou plante, avec les sim-
« ples ressources de ses organes, & avec l'inten-
« tion d'en donner une description scientifique. »
(Loc. cit.) — D'ailleurs, pour ce qui est que ses vues scientifiques contentassent des désirs, Kant aussi a avoué : « J'ai la *satisfaction* de voir surgir « de ce chaos un tout bien ordonné ... »

m). — ... les idées où les changements des choses (du monde, des sociétés, du corps) prennent leur cause dans ces choses elles-mêmes.

Ces idées où les maux du corps prennent leur cause dans le corps lui-même (c'est-à-dire encore où l'état morbide n'est qu'une *continuation* particulière de l'état normal) sont celles surtout de Virchow & de Cl. Bernard. (Voir, par exemple, Cl. Bernard, *Pathologie expérimentale*, pp. 8, 9, 50.) C'est à remarquer d'ailleurs comme le goût de la *non-différence* imprègne toute leur pensée. [Voir Virchow : *La médecine scientifique dans ses tendances à l'unité;* Cl. Bernard : sur l'identité d'essence des éléments anatomiques, sur une identité profonde — plus profonde que leurs différences — entre la nutrition des animaux & celle des végétaux, sur l'identité d'essence entre la génération & la nutrition, etc... *(Propriétés des tissus,* p. 93; *Physiologie générale,* pp. 133-136, 149). — Voir aussi chez ce dernier la répu-

gnance à l'idée des commencements absolus *(Physiologie générale,* p. 148), le goût que les grands hommes ne soient qu'une expression de leur temps *(Int. à la médecine expérimentale,* pp. 356-357), etc...]

n). — ... que l'idée de la supériorité de son espèce peut être adoptée par le sujet hors de toute satisfaction d'orgueil — comme une information.

On peut alors concevoir ce qu'on pourrait appeler le spiritualiste « sceptique ». Il pense que l'intelligence de l'homme est une chose spéciale; qu'il est impossible d'y voir un simple accroissement, par voie de continuité, de l'intelligence des animaux; impossible de nier, par exemple, qu'il y ait discontinuité entre les plus hautes formes de l'intelligence animale & la faculté de former des concepts. Seulement cette discontinuité, il la prend comme un fait, comme mille autres sauts de la nature. Il ne l'aime ni ne la hait, ne la vénère ni ne la méprise.

o). — ... ce penseur moderne qui institua l'idée de la « lutte pour la vie » alors que tout ce que

nous savons de son cœur raconte sa tendresse & son touchant besoin de spectacles heureux.

« Bien que mon père fût très-désireux, dit Francis Darwin, de noter exactement l'expression « d'un enfant en pleurs, la sympathie qu'il éprou- « vait pour le chagrin de celui-ci gâtait son « observation. » Et encore : « Un roman qui se « terminait tragiquement ne lui causait aucun « plaisir. » — « Un roman, suivant mon goût, dit Darwin lui-même, n'est une œuvre de premier « ordre que s'il contient quelque personnage que « l'on puisse aimer; & si ce personnage est une « jolie femme, tout est pour le mieux. » *(Vie & Correspondance de Ch. Darwin,* II, 140, 131, 104.) — Et cette conclusion du chapitre sur la Concurrence vitale : « La pensée de ce combat universel « est triste; mais, pour nous consoler, nous avons « la certitude que la guerre naturelle n'est pas « incessante, que la peur y est inconnue, que la « mort est généralement prompte & que ce sont « les êtres les plus vigoureux, les plus sains & « les plus heureux qui survivent & qui se multi- « plient. » *(De l'Origine des Espèces,* III, x.)

p). — ... qui adopta l'idée que le peuple se gouvernât lui-même alors que son agrément était qu'un « bon despote » le dispensât de ce soin.

A méditer encore, du même penseur, ce mot

que nous soulignons : « La grande vie libérale « des belles époques de l'antiquité devint impos- « sible le jour (béni *pourtant* soit ce jour!) où « l'esclave fut regardé comme un être religieux « & capable de mérite. » *(Études d'histoire religieuse,* p. 69.)

Parmi ces penseurs qui adoptèrent une idée alors que, pour la satisfaction de leurs sentiments, ils eussent préféré l'idée contraire, citons encore Tocqueville : lequel, de tendance si clairement aristocratique — « l'un des hommes les « plus dédaigneux des autres qui aient existé » — adopta l'idée de la nécessité des Démocraties. « Ce n'est pas sans peine, dit-il, que je me suis « rendu à cette idée... » [Cité par Pierre-Marcel, *Essai politique sur Alexis de Tocqueville,* pp. 67-69.]

q). — [Sur les idées adoptées hors des besoins affectifs qui pourraient s'y contenter.]

Il serait bon, au sujet de telle idée donnée, de faire nettement ce départ entre ceux qui l'adoptent & ceux qui l'aiment : au sujet, par exemple, de cette idée (positivisme) qui veut ne faire état que du sensible & bannit toute explication mystique, il serait bon de distinguer entre ceux qui s'y rangent (non parfois sans mélancolie : par exemple Spencer, *Premiers Principes,* pp. 67 sqq.) & ceux qui en exultent (Littré, Berthelot); de même, au

sujet de l' « impuissance de la Science à tout expliquer », il serait juste de séparer ceux qui s'y résignent (Spencer, Renan) & ceux qui s'y dilatent (Brunetière, Bergson). — Notons d'ailleurs que les idées adoptées sans amour sont assez mal propagées : voir comment, par exemple, les idées socialistes ou transformistes sont propagées par les néo-catholiques, & les idées militaristes par les républicains.

r). — [Exemples d'idées douées d'équivocité & du fruit qu'elles en tirent.]

Une idée philosophique dont l'équivocité, assez inaperçue, est d'autant plus fructueuse, c'est l'idée de *tendance :* d'une part, elle dit une *indétermination,* en tant qu'elle dit qu'un moment A *implique en même temps que lui autre chose que lui* B, & par cette indétermination elle satisfait le besoin de *détente* ou de *sérénité ;* d'autre part, elle dit un *pouvoir causant,* en tant que le moment A y est en quelque sorte *créateur* du moment B, & sous cette face, elle satisfait le besoin d'*orgueil.* De là vient que les philosophies de la tendance servent si souvent à la fois les sectaires du dissolu & ceux de l'absolu (Hegel réclamé à la fois par les fondateurs de la puissance allemande & par les « cantines du Nord », Bergson par les ultra-catholiques & les syndicalistes révolutionnaires.)

Quant à voir dans l'idée de tendance, comme on le fait si souvent, l'idée de continuité, c'est un exemple de plus de ces déformations d'idées plus haut signalées : ce que l'idée de tendance énonce, & ce qu'elle énonce seulement, c'est que, étant donné un moment A, ce moment en implique *un autre que lui;* elle n'énonce point (ce qui est proprement la continuité) que cet autre que lui soit *infiniment voisin de lui.* Certains protagonistes, & non des moins illustres (Leibniz, Renouvier), de l'idée de tendance semblent même entendre que cet autre moment impliqué par A en soit bien *finiment* distinct. (Voir Renouvier, *Le Personnalisme,* p. 374.)

s). — ... comme l'habitude d'un fonctionnement difficile est essentiellement liée aux conditions d'une vie à faire, tandis que l'habitude d'un fonctionnement facile est liée aux conditions d'une vie moins incertaine & en quelque mesure déjà faite...

Où l'on peut bien suivre cette correspondance entre l'accroissement de facilité dans les habitudes fonctionnelles de l'homme & l'accroissement de sûreté de sa vie (je ne dis pas de l' « idée de sûreté »), c'est par exemple dans les étapes successives de sa lutte avec les fauves.

Première étape : lutte corps à corps : minimum de sûreté; respiration haletante, gestes contractiles... Deuxième étape : lutte au couteau, à l'arc... : accroissement de sûreté; respiration, circulation etc... plus faciles. Troisième étape : lutte au tir : maximum de sûreté; fonctionnement facile, rire, attitude du jeu (la chasse). Même évolution dans la lutte d'homme à homme, depuis la gravité qui accompagne l'antique corps à corps jusqu'à la gaîté qui accompagne l'actuelle « chasse » à l'homme ou guerre coloniale... — Ce qui fait le comique des « contractés » modernes (de tel grand romancier italien, par exemple), c'est la rupture de cette correspondance, c'est le contraste entre leur « contraction » & la haute sécurité de leur vie; quand ils réclament la guerre, le retour de l'âge de fer & de plus grandes chances de mort, ils ne font que vouloir un peu plus de convenance entre les conditions de leur vie & leur gesticulation.

testament. — 5.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour seize cents exemplaires de ce troisième cahier et pour treize exemplaires sur whatman le mardi 29 novembre 1910.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Ce cahier a été composé et tiré par des ouvriers syndiqués

JULIEN CRÉMIEU, imprimeur, 13 et 15, rue Pierre-Dupont, Suresnes. — 5098

Dans les douze cahiers de leur première série, année scolaire 1900, nos cahiers ont publié :

I-1. — Charles Péguy. — *Lettre du Provincial; Réponse au Provincial; le « Triomphe de la République ».* — L'affaire Liebknecht. — Avant la première quinzaine..... *prix actuel* 10 »

I-2. — Du second Provincial. — Réponse provisoire. — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants. — Quinzaine..... *prix actuel* 12 »

I-3. — Pour et contre le socialisme. — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants..... *prix actuel* 12 »

I-4. — Charles Péguy. — *De la grippe.* — La préparation du congrès socialiste national. — Travail des enfants..... *prix actuel* 8 »

I-5. — *La Consultation internationale* ouverte à *la Petite République* sur *l'affaire Dreyfus* et *le cas Millerand*..... *prix actuel* 8 »

I-6. — Charles Péguy. — *De la grippe.* — La *même* Consultation internationale..... *prix actuel* 8 »

I-7. — Charles Péguy. — *Annonce au Provincial; Toujours de la grippe.* — La dernière préparation et la tenue du congrès socialiste national. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... ÉPUISÉ

I-8. — Première annonce; Deuxième annonce. — La *même* Consultation internationale. — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... *prix actuel* 8 »

I-9. — Charles Péguy. — *Entre deux trains.* — Rectifications. — Paul Lafargue. — *Le Socialisme et les intellectuels.* — JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — *la lumière*..... ÉPUISÉ

I-10. — Communications. — *Les Petits Teigneux.* — Annonce. — Emile Vandervelde. — *Socialisme et collectivisme*..... ÉPUISÉ

I-11. — Charles Péguy. — *Réponse brève à Jaurès.* — le Socialisme et les intellectuels. — Comparaison. — La *même* Consultation internationale..... ÉPUISÉ

I-12. — Charles Péguy. — *Deuxième série au Provincial; Administration; Nouvelles communications; Demi-réponse à M. Cyprien Lantier* .... *prix actuel* 8 »

Pour tous renseignements les plus complets sur cette première série, consulter notre **catalogue analytique sommaire.**

Voir en fin des autres cahiers les conditions et le prix de l'abonnement.

Nous mettons le présent cahier dans le commerce; troisième cahier de la douzième série; un cahier vert de 84 pages; in-18 grand jésus; nous le vendons deux francs.

AP
20
C15
sér.12
no 1-3

Cahiers de la quinzaine

CIRCULATE AS MONOGRAPH

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY